

par Renaud de la Grelaye










# LES
# SOUPERS
# DE
# VAUCLUSE.

# LES SOUPERS DE VAUCLUSE;

PAR M. R. D. L. de plusieurs Académies.

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*
HORACE.

TOME PREMIER.



A FERNEY,
*Et se trouve A PARIS,*
Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, hôtel de Coëtlosquet, N.° 20.

1789.



# A MES AMIS.

*Vous de qui l'amitié fidelle & consolante*
*Ne se démentit pas en des temps orageux,*
*De mon ame reconnaissante*
*Recevez ce tribut : s'il est faible à vos yeux,*
*Songez au sentiment qui tressa la guirlande,*
*Et que la plus modeste offrande*
*D'un cœur sensible & pur est agréable aux Dieux.*

# AVERTISSEMENT.

Le but de cet Ouvrage eſt moins d'encadrer pluſieurs morceaux qui n'avaient que le mérite de l'à-propos quand ils furent faits, & que mon plan tend à leur rendre, qu'il n'eſt de continuer ce que j'ai ébauché dans les *Tableaux de la Nature* (1). Là, mon objet a été de donner le goût de la Science aux adoleſcens, & ſur-tout à ce ſexe aimable & fragile que l'éducation moderne s'obſtine à vouer à la frivolité. Je me ſuis attaché à parler aux Sens, parce que c'eſt par eux ſeuls que, dans l'âge tendre, la raiſon peut par-

(1) Ce Poëme a déja eu trois éditions.

venir au jugement. Ici la Morale, que je n'avais hasardée qu'en maximes, se déploie en action : j'ai pensé que, présentée avec ménagement, & embellie du charme des Sciences, mises à la portée des lecteurs les plus superficiels, elle obtiendrait grâce plus facilement, & que j'approcherais davantage, par cette méthode, de l'épigraphe que j'ai mise en tête.

Je dois prévenir que, sans avoir nulle part, dans cet Ouvrage, blessé les lois sacrées de la décence, j'ai cependant laissé échapper quelquefois de ces gaités que la bonne compagnie se permet, sur-tout dans la familiarité de la table ; mais ces petites débauches ne sont pas fréquentes, & ne peuvent effaroucher la partie de la société que j'ai pour objet.

On trouvera auſſi quelquefois, dans ces Soupers, des vers médiocres. En haſardant ces fruits de ma première Muſe, j'ai fait le ſacrifice volontaire de mon amour-propre pour mettre en exemple l'enfance & les progrès de l'art, & avoir occaſion de citer les endroits faibles, de redreſſer le ſens louche, de critiquer les tirades à prétention, les faux brillans, &, par la ſynthèſe, de ramener aux principes purs du goût, ſans lequel il n'exiſte rien de bon. Quand je n'ai rien eu à préſenter de moi dans le genre, je n'ai pas dédaigné d'emprunter, mais avec la précaution de marquer les morceaux d'un aſtériſque, *, ſauf peut-être, dans les chanſons, quelques refreins que j'ai cru pouvoir m'approprier ſans conſéquence.

J'ai long-temps hésité à donner au Public les Lettres de M.lle de M***, & les miennes sur-tout, qui n'offrent rien de piquant, j'en conviens ; mais les unes sans les autres n'auraient pas été intelligibles, & cette correspondance m'a semblé concourir à mon objet général. Je ne me dissimule pas que, malgré les retranchemens fréquens que j'ai faits aux tirades trop louangeuses de la reconnoissante orpheline, il reste encore dans ses lettres de quoi me faire taxer d'avoir trop entretenu le Public de mes prétendues qualités, je lui en demande bien sincérement pardon ; mais il verra que plus de sévérité de ma part l'eût privé du charme & de l'intérêt des liaisons, & que mon but étant de proposer ces

lettres aux jeunes gens comme un modèle (en cela ma prévention en faveur de celle qui me les a écrites m'a peut-être trompé), j'ai dû leur conserver un des principaux mérites du ſtyle épiſtolaire. Je déclare avec vérité que je n'ai rien ajouté ni corrigé à ces lettres, & que je me ſuis borné aux coupures, que l'on reconnaîtra à des points. Quelques perſonnes dignes de foi en ont vu les originaux ; le ſentiment qui les dictait était trop épuré pour que cette communication pût paraître une indiſcrétion ; je n'ajoute rien à cet article, & renvoie à ce que je mets à ce ſujet dans la bouche du Comte, au huitieme Souper.

J'offenſerais la ſagacité des lecteurs, ſi je m'étendais davantage ſur le but

je me ſuis propoſé en compoſant cet Ouvrage ; le temps apprendra ſi je l'ai rempli.

J'ai marqué auſſi d'une * les airs nouveaux que je n'ai pas faits.

Le Chevalier eſt celui des Perſonnages qui rend compte des Soupers ; c'eſt pourquoi il n'eſt pas queſtion de lui dans les portraits.



LES



# LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

## PREMIER SOUPER.

En exigeant, Madame, que je vous rende compte de nos amuſemens, & de la manière dont nous avons paſſé notre temps au château d'Ombrie, vous ne vous doutez pas que vous me demandez un volume, & que la réunion ſeule des matériaux qui le compoſent, m'a plus coûté que ſi je l'euſſe tiré de mon propre fonds. Heureuſement que j'ai recueilli avec ſoin, tous les matins, ce qui s'était

dit au Souper de la veille ; mais j'ai eu de la peine à obtenir certains morceaux, sur-tout les lettres : cependant je ne crois pas qu'il manque beaucoup de pièces au recueil que je vous envoie. Pareil ouvrage n'était guères susceptible de liaisons. Vous ferez grâce à cette partie, & au mot de préface qui suit, & que j'ai cru nécessaire pour vous en donner l'intelligence.

La Marquise D'ARVILLE a une terre assez belle dans le Comtat, près de la fameuse fontaine de Vaucluse. C'est là, dans le château d'Ombrie, qu'elle a rassemblé, l'automne dernier, une compagnie nombreuse, & cependant choisie ; les états étaient un peu confondus ; mais il résultait de ce mélange ce que produisent les ombres & les nuances en peinture Si l'on était à quelque distance les uns des autres, l'uniformité du ton & de l'éducation rapprochait les individus, la morgue des grands cédait à l'honnêteté & à la supériorité réelle, mais voilée des petits ; & tout s'est passé à merveille pendant la saison.

La Marquise, voulant retenir ses hôtes, a senti qu'il fallait en tirer parti. Ils étaient tous gens d'esprit; mais chacun avait sa tournure, comme sa physionomie. Il s'agissait de les placer dans leur jour; c'est ce que cette femme charmante a eu le talent de faire. Mais pour vous mettre entiérement au fait, je dois commencer par vous peindre les habitans du château d'Ombries.

La Marquise D'ARVILLE approche de quarante ans; mais on ne lui en donnerait pas plus de trente. Elle a toujours eu des amis, & on ne lui a jamais connu d'amans. Sa gaité franche & soutenue, l'égalité de son humeur, la beauté de son ame & les agrémens de son esprit la font désirer par-tout, & chérir même des femmes, avec lesquelles elle ne se trouve jamais en rivalité. Si sa jolie figure les alarme, son peu de prétention les rassure. Mère tendre, épouse attentive, bonne amie, personne, sous un vernis plus brillant, ne déguise plus de solidité, & n'est plus capable de donner un bon

conseil. On pourrait lui appliquer le vers dit par Damon dans le Philosophe marié:

C'est un sage caché sous un joyeux maintien.

La Marquise a, entre autres, le talent d'assortir son monde, & de faire valoir les gens. Pendant nos vacances, nous n'avons pas éprouvé un instant d'ennui, & il n'y a pas eu la plus légère tracasserie, quoiqu'il y eût cinq jolies femmes.

Madame DE CHANCEAUX, cousine de la Marquise, est de son âge. Elle a la fraîcheur & le maintien d'une dévote, sans cependant l'être. Beaucoup de bonhomie, de bon sens, d'usage du monde & de complaisance lui tiennent lieu d'esprit.

La Baronne D'ANGIS n'a pas trente ans. Sans être jolie, elle est pétrie de grâces. Elle paraît d'abord caustique, mais quand on la connaît, on lui rend justice. Son esprit se permet des débauches, que jamais son cœur ne partage. Elle a un mari fort riche, auquel la Ferme générale doit, dit-on, quelques découvertes importantes dont on présume qu'il n'a pas été dupe.

Madame DE LINTZ est une jeune femme, alerte, d'une figure piquante, qui a de l'esprit naturel, de la finesse & de la sensibilité.

Madame D'ERBY, sa nièce, a perdu son mari après trois mois de mariage. Elle a tout pour elle. Son esprit est très-cultivé, son cœur fort tendre. Nous avons eu de la peine à vaincre sa timidité; mais l'amour nous a aidé, & c'est un puissant médiateur. Jeune & sans expérience, elle s'effarouche aisément; un rien la ramène, parce qu'elle a le cœur excellent.

Voici les hommes.

Le Commandeur DE GRIAN n'est plus jeune; mais il a conservé la gaîté de la jeunesse & le ton de l'ancienne cour. Il aime le plaisir, & le chante avec grâce & décence. Son esprit orné lui fournit des à-propos agréables; mais il l'a surtout tourné au genre éroti-bachique. Vous vous appercevrez, je crois, que nous en avons tiré parti: il compose

même quelquefois les airs de ses chansons sans être Musicien, & son peu de prétention les lui fait pardonner.

Le Comte DE SAINT-POL est un Militaire qui a passé l'âge de la légéreté. Il a beaucoup d'esprit, & encore plus de sensibilité. Il se délasse, dans les bras des Muses, des fatigues de Bellone; mais ses amis sont les seuls confidens de ses productions; il ne travaille que pour eux & pour lui.

SAINTRÉ est fils d'un Avocat de réputation. Passionnément amoureux de Madame d'Erby, qui le lui rend bien, il n'attend que quelques arrangemens pour l'épouser, & prendre l'état qu'elle voudra. Il a tous les genres d'esprit sans être fat. Sa figure est animée, son maintien facile; cependant il est aussi timide que sa maîtresse. Ces deux jeunes gens nous ont procuré des scènes délicieuses : ils se sont brouillés & racommodés plusieurs fois; &, se croyant à l'abri de nos soupçons, ils saisissaient avec empressement les occasions que leur fournissaient nos Soupers

pour leurs petites explications. La tante nous avait mis du ſecret, précaution aſſez inutile : nous étions convenus de ne pas paraître inſtruits. Nos jeunes amoureux mettaient tout leur art à nous dépayſer ; vous jugez du plaiſir que ce manège nous a donné.

DORIVAL eſt Poëte, & cependant aſſez modeſte. Il a fait quelques tentatives auprès de la jeune d'Erby ; mais dès qu'il a ſu ſon ſecret, il s'en eſt tenu aux ſimples galanteries, & s'eſt retourné du côté de la tante.

L'abbé DE MÉRINVILLE eſt galant homme : il aime les lettres ; mais, comme Bartholomé, il va droit au ſolide, & viſe à l'érudition : cependant il n'eſt pas pédant, & l'on gagne toujours quelque choſe à ſa converſation. Son père était Conſeiller au Châtelet, & lui a laiſſé des dettes pour héritage : il les acquitte tous les ans avec la moitié du produit de ſon bénéfice.

Vous voilà, Madame, au fait des Perſonnages. Je ne vous parle pas du

Marquis d'Arville, vous le connoiſſez; il n'eſt venu que pour la fête de ſa femme, qu'il adore, & n'eſt reſté que douze heures. Il nous a procuré un ſpectacle raviſſant, par lequel je vais commencer ma narration.

Nous arrivâmes au château d'Ombrie la veille de la Notre-Dame d'Août. Le Marquis n'était pas dans notre ſecret; nous eûmes le temps d'arranger le ſallon avant ſon arrivée.

La Marquiſe était ſur une eſtrade, ſous une eſpèce de dais; à ſes pieds étaient ſa fille & ſon fils. Madame de Chanceaux, au clavecin, attendait l'arrivée du Marquis. Le Commandeur, Dorival, Auteur de la ſcène, & moi tenions une couronne de fleurs. La Baronne, Madame de Lintz & ſa nièce étaient aſſiſes en groupe à droite de la Marquiſe. Son mari eſt entré. A l'inſtant Saintré à chanté ce couplet-ci:

AIR NOTÉ, N.° 1.er

Mes amis, réuniſſons-nous,
C'eſt fête au domaine de Flore;

Dût Zéphir en être jaloux,
Célébrons la fleur qu'il adore,
Et dans nos joyeux passe-temps, } *Bis.*
Chantons la fille du Printemps.

Dorival a adressé celui-ci à la Marquise, sur le même air :

Une rose, sur son buisson,
Ne nous paraît jamais plus belle
Que lorsqu'un tendre rejetton
S'éleve & brille à côté d'elle.
Cette fleur, objet de nos vœux, } *Bis.*
Est plus heureuse, elle en a deux.

D'Arville, ravi de ce spectacle, a mêlé des larmes de surprise & d'attendrissement à celles de la Marquise : nous l'avons pris par la main, le Commandeur & moi, & nous lui avons chanté ceci en parties :

AIR : *Triste Raison.*

Que ce tableau m'enchante & m'intéresse !
Heureux époux, quel moment pour ton cœur !
Laisse couler les pleurs de la tendresse,
Ils sont si doux dans le sein du bonheur !

Sur le champ nous avons distribué les trois couronnes à la Baronne, à Madame de Lintz & à sa nièce, qu'elles ont posées

ſur la tête de la mère & des deux enfans, en adreſſant le couplet ſuivant à la Marquiſe.

* AIR NOTÉ, N°. 2.

Pour embellir cette fête,
 Nous avions choiſi ces fleurs;
Nous voulions orner ta tête
 De ce tribut de nos cœurs:
Mais en voyant ſur tes traces
 Voler ce trio vanté,
Nous avons dit: C'eſt aux Graces
 A couronner la beauté.

Revenues au clavecin, les trois Dames ont exécuté, ſous l'accompagnement de Madame de Chanceaux, le trio de Zémire & Azor, dont les paroles étaient parodiées ainſi:

AIR: *Veillons, mes ſœurs.*

De l'amitié reçois l'hommage,
Et que ces fleurs en ſoient le gage.
Mes ſœurs, c'eſt auſſi pour l'amour
 Qu'on apprête
 Cette fête:
Qu'il triomphe en ce beau jour.
Je préſente l'immortelle,
 Moi, l'œillet des amoureux. *Bis.*

Si cette fleur est moins belle,
Elle peint mieux leurs feux.
Marie, en t'offrant la rose,
C'est celle de Salenci:
Que le plaisir, quand il l'arrose,*
En écarte le souci.
De l'amitié reçois l'hommage, &c.

Point du tout, le Souci devait en être, & même faire un fort bon effet.

Le trio fini, le Comte de Saint-Pol a présenté cette fleur à la Marquise, & lui a chanté:

AIR: *Que l'on goûte ici de plaisir.*

* Je ne t'offrirai point de lis,
Ta blancheur les surpasse.
Quelle est la rose ou le rubis
Que ta bouche n'efface?
Le souci, quoique peu brillant,
Me reste seul à prendre;
Tes yeux frippons en donnent tant,
Qu'il faut enfin t'en rendre.

Cette idée nous a paru neuve & fine: nous en félicitions le Comte, lorsqu'une Bonne a amené l'enfant d'une amie de la Marquise, élevé dans sa terre, & dont

elle prend ſoin. Le bambin lui a balbutié les couplets ſuivans :

AIR : *On ne peut aimer qu'une fois.*

Marie, il n'eſt rien de ſi pur
Que l'encens de l'enfance ;
Un jour rien ne ſera ſi ſûr
Que ma reconnoiſſance.
Marie, &c.

Comme l'on prévient les beſoins
D'une débile plante,
Vous daignez étendre vos ſoins
A ma tige naiſſante.
Comme, &c.

On voit Marie, en ma faveur,
Imiter la Nature ;
Elle ſourit même à la fleur
Qui manque de culture.
On voit Marie, &c.

Nouvelles larmes de joie : cette femme eſt ſi tendre !

Enfin, ſes gens ſont venus completter la fête, & chanter auſſi ; & comme le Marquis appelle familiérement ſa femme Nanette, qui eſt un de ſes noms, ils le lui ont donné dans leurs couplets.

AIR : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

Si nous osions, à ces chants,
Mêler ceux de l'allégresse,
On verrait, dans nos accens,
Moins d'esprit, plus de tendresse.
Nous, qui tous les jours voyons
Notre charmante Maîtresse,
Comme nous vous donnerions
Matière pour vos chansons.

Il n'est, dit-on, pour ses gens,
Point de maîtresse parfaite :
Pour juger des médisans,
Comme nous servez Nanette ;
Vous sentirez, qu'au plaisir
De voir si belle brunette,
Se réunit le désir
De sans cesse la servir.

Un souper splendide a suivi cette jolie fête, & une circonstance singulière l'a prolongée. Les cinq Dames s'appellaient MARIE ; Saintré en a profité, & nous a chanté, au dessert, un cantique où Madame d'Erby n'est pas oubliée. Vous allez en juger.

# CANTIQUE DES CINQ MARIES.

AIR : *L'autre jour, sur son flageolet.*

Je n'avois compté, dans ce jour,
Fêter que la grande Marie,
Celle de qui le pur amour
Mit au monde le fruit de vie :
Quatre de plus à célébrer !.....
Allons, tâchons (*bis*) de m'en tirer.

Heureusement, je m'en souviens,
J'en ai vu cinq dans l'écriture.
L'une abandonna tous ses biens,
Et ses amans, & sa parure :
Mauvais parti que celui-là ;
On ne finit (*bis*) que trop par-là.

## AIR, N°. 1er.

La légende jamais ne ment.
Elle nous dit que ta Patronne
Fut joyeuse & changea d'amant ;
Pour modele je te la donne.
Magdeleine, songe, en péchant,
A te damner au moins gaiment. *Bis.*

Fuis l'amant qui, d'un ton plaintif,
Ne te parle qu'en élégie ;
Préfère celui qui, plus vif,
Propose & soutient une orgie.
Magdeleine, &c.

Si celui qui touche ton cœur
Dans tes chaînes languit ou change,
N'ajoute pas à ton malheur,
Tout en riant rends-lui le change.
Magdeleine, &c.

Ta Patronne vint, par dépit,
Herborifer dans la Provence:
Au défert elle fe flétrit,
C'eft le fruit de la pénitence.
Pèche encore pendant trente ans, } *Bis.*
Sois fainte après, il fera temps. }

J'ai quelquefois, dans mes chanfons,
Dit des vérités en cadence.
Si mes confeils te femblent bons,
Donne au chanteur la préférence.
Péchons enfemble encor trente ans, } *Bis.*
Pleurons après, il fera temps. }

## AIR : *des Trembleurs.*

Salomé, toute fa vie,
De fa coufine Marie
Fut la compagne chérie,
Et ne la quitta jamais.
Elle partagea fes larmes,
Ses plaifirs & fes alarmes;
Eut fes vertus & fes charmes,
Et s'en fut au ciel après.

N'éprouve jamais d'alarmes,
Et ne verse point de larmes;
Conserve long-temps tes charmes
Pour l'époux qui les chérit.
Sois toujours & douce & bonne,
Tu recevras la couronne
Qu'ici bas l'amitié donne;
Jamais rien ne la flétrit.

AIR : *On ne peut aimer qu'une fois.*

Marthe jadis fit un bon choix,
Un choix digne d'envie.
Sur le vôtre il n'est qu'une voix,
Chacun de nous s'écrie :
Marthe, vous avez fait un choix,
Un choix digne d'envie.

AIR : *Faut attendre avec patience.*

En Egypte une autre Marie
S'en alla pleurer ses malheurs.
Il est peu de jours en ta vie
Où tu ne répandes des pleurs :
Mais toujours l'objet de tes larmes
Est la tendresse ou la gaité;
L'Amour y vient tremper ses armes,
Quand il veut blesser la fierté.

Charmant, mon cher Saintré, se sont écriées nos Dames ! Allons, exécutons-nous, a dit la Marquise; il mérite bien que nous l'embrassions à la ronde, & je

donne l'exemple. Madame d'Erby est la seule qui ait rougi.

Nous n'avions le Marquis que ce soir-là. Sachant qu'il fait des vers agréablement, nous lui en avons demandé. Il ne s'est pas fait prier. Je dois un bouquet à la Marquise, a-t-il dit, c'est un tribut que je lui paye toujours avec un nouveau plaisir : elle est indulgente, & ses amis voudront bien l'être aussi.

Sans qu'Annette en soit plus fanée,
Ni moins l'objet de mes chansons,
Nous avons déjà de l'année
Parcouru les quatre saisons
Sous les loix du blond Hyménée.
Celle dont il fit choix, pour ma félicité,
Fut le printemps, car je cueillis des roses,
Des roses fraîchement écloses
Au souffle du désir & de la volupté.
L'automne seulement a précédé l'été.
Pomone, jalouse de Flore,
Vient mêler le fruit à la fleur,
Et tu vois l'une & l'autre encore,
Ornement de ta tige, assurer ton bonheur.
Notre hiver fut le temps où la fatale absence,
En éprouvant notre constance,
Nous prépara les retours les plus doux.

La saison de Cérès brille à présent pour nous.
Daigne, ô Temps, suspendre ta course !
Plus d'automne, plus de printemps,
Encore moins d'hiver. De ses feux éclatans
Que l'été, dans nos cœurs, cherche & trouve la source.
Toujours tendres, toujours constans,
Le ciel nous doit bien ce miracle.
Pour bouquet reçois cet oracle,
Annette, & prions-le tout bas
Qu'il soit plus sûr que celui de Calchas.

Nouvelle scène attendrissante. La Marquise s'est élancée dans les bras de son époux, leurs larmes se sont confondues, & nous n'avons pu retenir les nôtres. La fête ne pouvait pas se terminer plus délicieusement. Nous avions tous l'air rêveur en allant nous coucher : c'était un retour sur soi-même, & il y a à parier que chacun de nous, sauf l'Abbé, avait un objet de comparaison.

Ainsi s'est passée cette première soirée.

Pour éviter la prolixité des explications, je vous préviens, Madame, que je ferai parler mes Acteurs eux-mêmes, en me contentant de les annoncer ; c'est abréger mon travail & vous éviter de l'ennui.

# IIe SOUPER.

*LA MARQUISE.*

Mes amis, la petite fête d'hier m'a pénétrée de reconnaissance, & le Marquis m'a chargée, en partant, de vous témoigner toute la sienne. Votre obligeante attention m'impose le devoir de travailler à mon tour à vos plaisirs : mais dans une habitation aussi éloignée des ressources, il faut que nous en trouvions en nous-mêmes, heureusement je vous en connais à tous un fonds inépuisable. La petite orgie qui a suivi la fête m'a donné une idée, je vous la soumets : nous sommes à-peu-près tous en état de fournir notre contingent ; nos dames ont de la voix & des talens, nos cavaliers font des vers.....

*L'ABBÉ DE MÉRINVILLE.*

Pour mon compte, des latins tant que vous voudrez, même des grecs ; mais des français.....

MADAME DE LINTZ.

Tant pis, l'Abbé, une jolie épigramme, bien aiguisée, une description bien voluptueuse, bien anacréontique, en vers français, à la Bernis, vous vaudraient plus que vingt poëmes latins & un *in-folio* d'apophthegmes grecs..... Oh! j'avais juré de placer ce vilain mot, & le voilà.

L'ABBÉ.

Nos vers ne souffrent pas la médiocrité, les latins & les grecs ont peu de juges.

DORIVAL.

Ah! Monsieur l'Abbé, vous ne les craignez pas, ou bien vous travaillez donc plus pour la gloire des anciens que pour la vôtre. Permettez-moi de distinguer les vers faits avec prétention, & dans un genre sérieux, instructif ou moral. Je conviens qu'il ne faut donner ni poëmes, ni tragédies, ni odes médiocres; mais si vous blâmez la négligence & la mollesse dans le genre des pièces fugitives, vous en bannissez les grâces. Par exemple, j'ai deviné le plan de la Marquise. Elle veut

que chacun de nous fournisse, tous les soirs, son épître, sa chanson, son madrigal, sa dissertation ou sa pièce de vers, mais en raccourci néanmoins : il ne faut pas que nous soyons obligés de remettre à la finir à la prochaine séance. Eh bien, exigerez-vous que ces morceaux, destinés à nous amuser, faits sans prétention, souvent avec la rapidité de l'impromptu, ayent la perfection des satires de Boileau ?

*L'ABBÉ*

Dieu me garde d'être aussi exigeant, je n'en ai pas même le droit, & vous defendez trop bien votre domaine pour que j'entreprenne de l'attaquer. Honneur donc aux Muses françaises : que les italiennes & les grecques leur cèdent, je les mets à leurs pieds ; aussi bien on ne vantait pas la figure des anciennes, & j'en vois de modernes.....

*LA BARONNE.*

Grand-merci, l'Abbé. Mais nous avons du temps à passer ensemble, ménagez vos forces & notre modestie.

LE COMTE.

Pour le coup, Baronne, vous ne vous en dédirez pas; vous avez accepté le brevet, & vous voilà Muſe, de votre aveu. Vous en devinez la conſéquence.

LA BARONNE.

Eh bien, Muſe ſoit. Si l'Abbé n'a pas menti dans ſon compliment, je trouverai peut-être un Apollon aſſez diſcret pour me procurer une gloire aiſée.

LE COMMANDEUR.

Le Dieu eſt bien affairé, mais il a des prévôts.

MADAME DE CHANCEAUX.

Meſſieurs, Meſſieurs, avec vos complimens, nous perdons notre objet de vue. Il s'agit de régler nos plaiſirs, & ce n'eſt pas une petite affaire. Vous avez entendu la Marquiſe; proſe & vers feront de recette : ſur-tout chantons, car la gaité s'eſt trouvé bannie des repas depuis qu'on a cru du ton bourgeois d'y admettre l'ariette & le vaudeville.

*LE CHEVALIER.*

Madame de Chanceaux a raiſon, ce qu'on appelle le bon ton n'eſt pas toujours le meilleur; au reſte, Meſdames, il faut s'en prendre à la diſette ou à la rareté des talens ſi l'on n'égaye plus les repas, peut-être un peu à la jalouſie. Qu'il ſe trouve à un ſouper une jolie femme qui ait de la voix, elle ſerait charmée de la faire briller, beaucoup de convives ſeraient flattés de l'entendre; mais que deux ou trois femmes, mal partagées de ce côté, ſe réuniſſent, & trouvent mauſſade & bourgeois de chanter à table, on ſe réduit à aller, après le repas, fredonner dans un coin, tandis que les femmes à bon ton jouent, bâillent ou médiſent dans un autre. Ici vous êtes au pair, Meſdames, vous avez toutes de la voix, & il n'y a perſonne, ſauf l'Abbé, qui ne puiſſe ripoſter au moins d'un pont-neuf; mais il prendra ſa revanche les dimanches & fêtes au lutrin.

*L'ABBÉ.*

Je ne chante ni à table, ni au lutrin,

mais je n'en aime pas moins la musique ; & si Madame de Chanceaux veut juger du plaisir que me fait une jolie voix, je lui promets la plus grande attention.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Je n'ai garde de me faire prier ; mais je vous préviens que je me réserve toutes les chansons morales, cela convient à mon âge, & il y a toujours quelque chose à en tirer. Mon Teinturier est un Philosophe, vous allez voir.

AIR, N.° 3.

L'haleine du plaisir
Est le poison des Roses :
Hélas ! à peine écloses,
On voit fuir le desir.

Dès qu'au sein de la fleur
S'est plongé le volage,
Elle reçoit l'hommage
Du Zéphir séducteur.

Survient le Papillon,
La Rose en vain soupire ;
Il la fane, elle expire.
Fleurs, restez en bouton.

De

De ce bouton charmant
Votre cœur est l'image;
Le fermer est plus sage,
L'ouvrir est plus amusant.

Vous avez le destin
Des filles de l'Aurore;
En vous hâtant d'éclore,
Vous brillez un matin.

Belles, pour des plaisirs
De si courte durée,
D'une triste soirée
Comptez tous les soupirs.

*LE CHEVALIER.*

Une méthode, un goût infini.

*MADAME D'ERBY.*

Mais, quelque courts qu'ils soient, ces plaisirs, ne vaut-il pas mieux les goûter que de s'en priver tout-à-fait?

*DORIVAL.*

La remarque est puisée dans la nature, & digne d'Anacréon ou de Sapho.

*MADAME D'ERBY.*

Oh! je ne parle pas du plaisir de l'amour, je crois qu'on ne saurait trop le redouter & le fuir.

DORIVAL.

Tout de bon.....

AIR ; *Né dans un camp.*

Tu crains l'amour sans le connaître ;
Tu fuis ce Dieu sans le haïr,
Et ton cœur, qui vole à son maître ;
Est peut-être au moment, Eglé, de te trahir ;
Ne vois-je pas déjà sa flamme ?
Malgré ton art, elle brille en tes yeux ;
Il n'est pas loin des yeux à l'ame.
Ce doux retour qu'Amour réclame,
Je le peins mal, je le sens mieux.
Tu crains, &c.

MADAME DE LINTZ.

Comme les vérités embellissent !

MADAME D'ERBY.

Pour ça, ma tante, on a bien raison de dire qu'on n'a pis que les siens.

MADAME DE LINTZ.

Eh bien, ma chere nièce, prenez votre revanche, ripostez. Avec votre prévention contre l'Amour, vous ne manquez pas de chansons qui lui déclarent la guerre,

MADAME D'ERBY.

Oh ! qui est-ce qui n'en fait pas ? Mais

ce n'eſt point mon tour, & ces Dames nous en diront de plus agréables.

*LA MARQUISE.*

Ma chère d'Erby, ſuppoſons-nous en loge de Francs-Maçons; l'égalité en eſt la première loi, & il ne faut pas que ce ſoit la prêtention qui décide, mais l'à-propos. La balle vous vient, renvoyez-la.

*MADAME D'ERBY.*

Si on me l'adreſſe ſouvent, je ſerai fort embarraſſée, mon répertoire n'eſt pas conſidérable.

AIR : *Il eſt ſi ſot, ſi ſot, &c.*

Dieu d'amour, ſous ton empire
Je ne veux pas m'engager :
Tu fais toujous ſoupirer, *3 fois.*
Et moi je n'aime qu'à rire,
Qu'à danſer, chanter & folâtrer.
Les grelots de la gaité
Sont l'enſeigne de la liberté.

Souvent un amant nous gêne,
Et ſon ombre lui fait peur :
S'il eſt jaloux ou grondeur, *3 fois.*
Comme il ſerre notre chaîne!
Mais s'il eſt charmant, tendre ou trompeur

Le plaisir de le quitter
N'empêche pas de le regretter.
Mon système est, dans la vie,
De prévenir les regrets.
Est-il des amans discrets : *3 fois.*
Il faut, flattant leur manie,
Repousser & céder tour à tour.
Mon cœur, franc & sans détour,
Serait toujours dupe de l'amour.

Tout amant, comme l'Abeille,
Veut la Rose du plaisir.
La Rose accorde au désir *3 fois.*
Son étamine vermeille ;
Mais elle lui refuse son sein.
Au Papillon libertin
L'ouvre-t-elle ? il le flétrit soudain.

Je suis la fille de Flore,
Le Papillon est l'amant.
S'il est sémillant, charmant, *3 fois.*
Il est plus volage encore ;
Et l'étincelle du sentiment,
Qui sut embrâser nos cœurs,
S'éteint toujours au sein des faveurs.

*Tous les Convives ensemble, excepté Saintré.*

Charmante, bonne folie, excellente, & chantée comme un ange !

LE COMMANDEUR.

Quelque court que vous nous ayiez annoncé votre répertoire, vous en trouverez bien encore quelques-unes de cette étoffe.

SAINTRÉ.

Je ne sais s'il faut prier Madame de mettre ce genre à la mode.

LE COMTE.

Saintré a raison, & je crois que le premier statut de notre société devrait être de ne pas trahir sa pensée....

LA BARONNE.

Et de ne pas déclamer contre l'Amour. Que dirait-on de cinq jolies femmes, & d'autant d'agréables, qui afficheraient le mépris de ce Dieu?

LE CHEVALIER.

Que nous jouerions la Comédie, & que personne n'en ferait dupe.

LA MARQUISE.

Mes amis, le début de Madame d'Erby est de mauvais exemple, il faut en con-

venir; rigoureuſement parlant, il mérite même une punition. Allons aux voix, & que chacun diſe ſon avis ſur le genre de pénitence à lui infliger.

SAINTRÉ.

S'il m'était permis .....

*Tous les Convives.*

Oui, oui, nous vous donnons tous nos pouvoirs, prononcez.

MADAME D'ERBY.

Ah! c'eſt une ligue, cela eſt odieux; je ne m'aviſerai plus de chanter.

SAINTRÉ.

Pardonnez-moi, Madame, ce ſerait ajouter une privation à un blaſphême. Pour réparer l'un & ne pas nous faire encourir l'autre, vous ſerez condamnée à ne chanter que des chanſons tendres.

*Tous les Convives.*

Bravo! bravo! c'eſt notre avis.

MADAME D'ERBY.

Mais au moins faut-il en ſavoir.

SAINTRÉ.

Nous vous en fournirons, Madame. Nous ne pouvons pas vous forcer à les faire, mais du moins à les chanter.

MADAME D'ERBY.

De mauvaise grace.

SAINTRÉ.

Ce sera ajouter le piquant de la nouveauté au charme de la voix.

MADAME D'ERBY.

On ne peut échapper à ces Messieurs. Mais il me semble que c'est à leur tour, & que les chansons à boire ne sont pas exclues de nos orgies ; & M. le Commandeur, qui célebre ce Dieu & chérit sa liqueur, .....

LE COMMANDEUR.

* AIR : N.o 4.

Eh, oui, j'aime à boire, moi,
Lorsque ma ménagère,
D'un vin frais, de bon aloi,
Gaiment remplit mon verre.

Si quelque soupçon chagrin
M'indispose contre elle,

L'Amour, caché dans mon vin,
Le chasse d'un coup d'aile.
Eh oui, &c.

Je laisse tous les savans
S'excrimer à leur aise ;
J'occupe bien mieux mon temps
A caresser Thérèse.
Eh oui, &c.

Le sûr moyen d'être heureux,
Sans nul autre grimoire,
Est d'être toujours joyeux,
D'aimer & de bien boire.
Eh oui, &c.

Lorsqu'un orage soudain
Met nos vignes sous l'onde ;
Je dis : L'eau se change en vin,
Tout est bien dans le monde.
Eh oui, &c.

Quand j'aurai fait mes adieux
A la machine ronde,
Je veux, au banquet des Dieux,
Que l'on chante à la ronde :
Eh oui, &c.

Le vin ressemble au plaisir,
Un peu réjouit l'ame ;
Trop contenter le désir,

Eteint bientôt sa flamme
Eh oui, &c.

Mais toujours boire est mal-sain;
Un baiser est plus tendre;
Belle, donnez-le au voisin,
Ou laissez-le lui prendre....
(*Il embrasse Madame* D'ERBY.)
Eh oui, j'aime un baiser, moi;
Lorsque le cœur le donne,
Je me crois autant qu'un Roi,
La beauté me couronne.

*MADAME D'ERBY.*

Je ne me souviens pas que dans nos arrangemens, il ait été question de celui-là; mais votre chanson est si agréable, que toutes les fois que vous la chanterez, je vous promets la même finale.

*LE COMMANDEUR.*

Elle va devenir ma chanson favorite, & j'ai bien l'air d'en lasser la société.

*LA MARQUISE.*

Je réponds en son nom que cela ne se peut pas; il n'y a rien de plus gai que l'air & les paroles. Messieurs, cela vaut

bien nos anciens Grégoires, que j'entends quelquefois regretter.

DORIVAL.

Il y avait de la vraie gaité, de la gaité franche dans nos anciennes chansons à boire, mais quelquefois aux dépens de la délicatesse ; celle du Commandeur est gaie sans gravelure. Aujourd'hui la naïveté est niaise ou affectée : le grand art est de ne lui donner que la pointe de sel qui lui convient.

L'ABBÉ.

Oui; mais les chansons d'aujourd'hui sont trop frivoles, il ne s'y trouve que les lieux communs de la Fable. Je voudrais que les ouvrages les plus légers en apparence eussent au fond une teinte d'érudition qui sentît son Poëte & son Savant tout-à-la-fois. On court après le brillant aux dépens de la science : les anciens savoient être agréables & profonds.

LA MARQUISE.

Mon cher Abbé, pardonnez-moi la comparaison. Quand vous voulez que nos

Chanſonniers mettent de l'érudition dans leurs vaudevilles, c'eſt comme ſi vous vouliez que nos Evantailliſtes nous donnaſſent des morceaux de Michel-Ange ou de Rubens. Je penſe, moi, ſans vouloir ravaler l'érudition, qu'elle déparerait un genre qui ne tire ſes charmes que de la gaité du ſujet, & de la légéreté de l'expreſſion.

*LA BARONNE.*

Sauf la romance, qui, deſtinée à peindre les affections & les regrets de l'ame, permet & exige une touche plus profonde.

*LE COMTE.*

Madame, malgré la légéreté de la chanſon, ne croyez pas que la morale doive en être bannie; l'art conſiſte à la déguiſer: la morale, dans une chanſon, doit s'y trouver comme la raiſon au bal.

*L'ABBÉ.*

Voilà comme, à l'aide d'une ſaillie, au lieu d'étendre la ſphere de la ſcience, on la rétrécit tous les jours.

MADAME DE LINTZ.

Eh non, l'Abbé, ce n'eſt pas la rétrécir, c'eſt la régler. Oh çà, concevez que ſi vous empeſiez nos chanſons, car enfin vous les faites pour nous; ſi donc vous les enrichiſſiez de vos vaſtes & ſublimes connoiſſances, vous vous couvririez du ridicule de ces Curés de campagne, qui, à force de vouloir paraître éloquens à leurs payſans, n'en ſont pas entendus, & les ennuient ſans les inſtruire.

LE CHEVALIER.

Grace, grace. Le pauvre Abbé, à ſon tour, défendait ſon domaine; ſes efforts ſont naturels; il ſuccombe: mais ſi nous récitons quelques poëmes, quelque ode, il prendra ſa revanche avec uſure.

MADAME D'ERBY.

Pourvu que les odes ſoient anacréontiques & les poëmes comme les quatre parties du jour; car certaines odes ſont ſi froides, & certains poëmes ſi longs!

LA MARQUISE.

Tranquilliſez-vous, nous ne donnerons

pas si beau jeu à l'Abbé, & nous excluons d'avance toute pièce de plus de dix minutes de lecture. Il faut du temps pour la controverse. A la manière dont cela commence, nous avons l'air de ne rien nous passer, & tant mieux, la contradiction aiguise l'esprit.

*MADAME DE LINTZ.*

Et l'esprit sait tirer parti de tout, jugez-en vous-mêmes, Messieurs & Mesdames. Hier, ma nièce & moi, nous avons demandé à Dorival des plumes de corbeau pour notre clavecin, voici ce qui les enveloppait :

Vil délateur de l'amante d'Ischis (1),
Que ton sort est digne d'envie!
Quel changement! Pendant ta vie
Tu nous fatiguais par tes cris,
Et ta dépouille méprisée
Va, sous les doigts d'Euterpe, à nos cœurs attendris,

(1) Coronis fut trahie par le Corbeau, qui avertit Apollon de ses amours avec Ischis. Ce Dieu sacrifia ces deux infortunés à sa jalousie, & s'en repentit. Il se vengea sur le Corbeau, que de blanc il rendit noir.

Peindre le désespoir d'Ariane abusée,
Ou le triomphe de Cypris.
Sinistre oiseau, quelle est ta gloire!
Tu vas revivre encor sous les plus belles mains.
Ton crime est oublié, suis tes heureux destins.
Tout ce qui sert aux filles de mémoire
Est fait pour exciter l'hommage des humains.

*L'ABBÉ.*

Eh bien, voilà des vers. Vous voyez que l'érudition ne nuit pas à leur légéreté.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Mais peut-être à leur clarté, du moins pour nous; car, sans offenser Mesdames d'Erby & de Lintz, je parierais qu'elles ont eu besoin de demander à Chompré quels étaient Ischis, son amante & leur délateur; &, en vérité, si, par hasard, je n'avais pas entendu la cantate d'Ariane & celle du triomphe de Cypris, je ne me serais pas doutée comment des plumes de Corbeau pouvaient nous peindre tout cela.

*DORIVAL.*

La critique est sévère. On pourrait vous répondre que le Poëte n'est pas

obligé de descendre au niveau des Lecteurs peu instruits; que si l'on ne possede pas la Fable, il ne faut pas lire des vers, sinon on court le risque d'y trouver beaucoup d'énigmes. Mais, pour accorder tout le monde, & s'assurer le plaisir d'être lus, & sur-tout par le sexe, dont le suffrage les flatte le plus, & contribue davantage à étendre leur réputation, les Poëtes expliquent, par des notes, les endroits savans de leurs pièces.

*Madame de Chanceaux.*

Voyez, l'Abbé, à quoi sert l'érudition; il faut l'expliquer.

*L'Abbé.*

Aux Dames?

*La Marquise.*

Et pour qui travaillez-vous, dans le genre léger sur-tout?

*L'Abbé.*

Pour la postérité dans tous les genres.

*La Baronne.*

O l'ingrate!

L'ABBÉ.

Vous prévenez ſon jugement.

LA BARONNE.

Non, je le lui dicte.

LA MARQUISE.

Cela eſt joli. Mais on dirait, ma chere Baronne, que l'envie de dormir donne un peu d'humeur, & l'humeur enfante plus d'épigrammes que de madrigaux. Allons nous coucher, & rêver aux moyens de remplir la ſoirée de demain. Je ne fais ni chanſons ni vers, mais je chante & lis ceux de mon mari, & j'ouvrirai la prochaine ſéance par une bagatelle qu'il a faite pour jouer ſur ma harpe; cela montera le ton de notre converſation. Une poliçonnerie joliment gazée amuſe l'eſprit ſans le gâter; cela n'a pas de ſuite. La diſcuſſion, au contraire, dès qu'elle paſſe certaines bornes, l'aigrit ſouvent, & le fauſſe quelquefois. Mais nous bâillons tous, bon ſoir & bonne nuit.



# III.e SOUPER.

*LE CHEVALIER à la Baronne.*

Et la migraine ?

*LA BARONNE.*

Oh ? vous-feriez bien fâché qu'on ignorât votre triomphe de hafard.

*LA MARQUISE.*

Un triomphe de hafard ! on n'eft pas ordinairement tenté de s'en vanter.

*DORIVAL.*

Quel qu'il foit, il eft toujours flatteur d'en obtenir un auprès de Madame.

*LA BARONNE.*

Je m'attendais bien aux malins commentaires, mais ils ne feront pas longs. Voici le fait. Je me fuis éveillée avec un violent mal de tête ; la promenade ni le dîner ne m'ont pas foulagée. Le Chevalier m'a propofé de me magnétifer. J'ai voulu

voir les grimaces de ces Messieurs, & je crois que c'est à force d'en rire que la douleur s'est dissipée.

*LE CHEVALIER.*

Et c'est ainsi que tous les jours le préjugé arrête les progrès des découvertes les plus utiles.

*L'ABBÉ.*

Le magnétisme est en effet une découverte moderne, ou plutôt nous avons retrouvé des procédés qui avaient été très-familiers aux anciens.

*MADAME DE LINTZ.*

Ne voilà-t-il pas encore vos anciens; ils ont tout trouvé, tout su, & nous ne pouvons plus que glaner après eux.

*L'ABBÉ.*

Je serais bien fâché d'ôter le mérite d'une science à ceux qui, de nos jours, nous en ont restitué les principes; ils ont la gloire de la découverte, eussent-ils lu tous les détails historiques sur les initiations égyptiennes & grecques.

DORIVAL.

Vous croyez que les Mages & leurs initiés avaient une idée du magnétiſme ?

L'ABBÉ.

Prenez la peine de lire avec attention, non-ſeulement l'hiſtoire, mais juſqu'aux romans qui, épiſodiquement traitent des initiations, & vous verrez que, parmi les épreuves multipliées que l'adepte eſſuyait, il était queſtion d'extaſes, de délire, de mouvemens violens, de ſonges extraordinaires, au milieu deſquels l'éprouvé répondait comme inſpiré ; que l'impoſition des mains procurait ces effets, provoquait le ſommeil, calmait les accès, & conduiſait au réveil.

MADAME D'ERBY.

Et voilà les criſes, le ſomnambuliſme & ſes prodiges ?

LE COMTE.

Je me rappelle bien d'avoir lu quelque choſe d'approchant dans les voyageurs, aux articles de l'Egypte, dans le Séthos

dans Maillet, Niebuhr, Pockocke, & autres raconteurs; mais l'hiſtoire grecque n'offre rien à ma mémoire ſur ce ſujet.

*L'ABBÉ.*

Vous ſavez que pluſieurs Sages de cette contrée ne dédaignèrent pas d'aller en Egypte ſe faire initier. A leur retour, leur diſcrétion dut faire ſoupçonner qu'ils n'enviſageaient pas la ſcience des Mages comme des jeux d'enfans; ils n'en déposèrent les élémens que dans le ſanctuaire. Là, les Prêtres les aſſocièrent à la religion du pays, & de cette époque je vois l'Hiérophante appuyer les mains ſur la tête de ceux qu'il conſacrait au culte de Cérès. L'Hiérophante étant regardé comme le chef de la religion, les Miniſtres portaient le titre d'*Exégètes*, Explicateurs des choſes ſacrées...... Je pourrais aller plus loin, & vous faire ſuivre les anneaux d'une chaîne qui, de l'Egypte, après avoir traverſé la Grèce, ſe retrouve au ſein du chriſtianiſme, dont pluſieurs cérémonies exigent cette même

imposition des mains (1), mais j'exciterais votre curiosité sans avoir le temps de la satisfaire, ni le talent de vous convaincre. Je me borne donc à vous dire mon opinion sans prétendre asservir la vôtre.

*LA BARONNE.*

Mais en conscience, l'Abbé, nous ne croirons pas facilement à tous les prodiges qu'on nous débite sur le magnétisme, le somnambulisme..... autant vaudrait croire aux contes des Fées.

*L'ABBÉ.*

Ne croyez pas, Baronne, mais doutez.

*LA MARQUISE.*

L'Abbé, je suis de votre religion.

*SAINTRÉ.*

Le doute est toujours sage, la préopinion souvent dangereuse.

*MADAME DE LINTZ.*

Et, avec vos sentences, vous nous

---

(1) Il y a quelques siècles qu'on nommait *eau magnétisée* ce qu'on appela depuis *eau bénite*. Dans ces premiers temps on n'y mettoit pas de sel.

persuaderez qu'il faut croïre aux prophéties, aux guérisons miraculeuses, à des choses enfin dont on n'a pas encore eu d'exemples.

LE COMMANDEUR.

Voilà, je crois, l'un des plus forts argumens des incrédules, je l'ai fait souvent *in petto*; mais la réflexion y répondait, & je me disais : Les phénomenes de l'électricité n'ont d'abord paru que des récréations physiques, & insensiblement l'art a fait des progrès. Dès 1750, un Médecin Dijonnais (1) a démontré l'analogie de l'électricité avec la matière de la foudre, son ouvrage a été couronné à Bordeaux; Franklin est parvenu à désarmer le maître des Dieux; Montgolfier nous a asservi le plus rebelle des élémens, le seul qui eût toujours borné la puissance de l'homme.... Celui qui, avant chacune de ces découvertes, en eût annoncé le projet & la possibilité, conve-

(1) M. Barberet, actuellement premier Médecin de la Marine, à Toulon.

nons qu'il n'eſt pas un de nous qui ne lui eût aſſuré une place aux Petites-Maiſons.

*L'Abbé.*

Mon cher Commandeur, telle eſt la nature de l'homme: certaines nouveautés indifférentes le ſéduiſent facilement; mais tout ce qui ſort du cercle étroit de ſes connaiſſances ſemble l'humilier. Le grand jour bleſſe la prunelle timide de l'oiſeau de Minerve, le génie éveille l'envie, & c'eſt l'amour-propre même, ce prothée moral, qui rougit d'aller au-devant du talent, par la ſeule crainte du ridicule que l'ignorance attache à l'enthouſiaſme ſi naturel aux mortels pour tout ce qui eſt beau, bon ou merveilleux.

*La Baronne.*

Si bien que nous voilà des hiboux, des ignorans, des orgueilleux, & finalement des ſots.

*L'Abbé.*

On peut ne pas être inſtruit ſans être un ignorant; on peut réſiſter à une opinion nouvelle ſans être un ſot; on peut

être myope ſans être aveugle ; mais doit-on nier une cauſe quand on reconnaît les effets ?

*LA BARONNE.*

Ah ! attendez du moins que ces effets ayent été aſſez répétés pour qu'on ne puiſſe les attribuer qu'à une cauſe dominante.

*LA MARQUISE.*

C'eſt la ſolution du problême, à ce qu'il me ſemble. Attendons ſans préjugé, ſans préoccupation ; & pour prendre le temps en patience, donnons une accollade à ce Tokai.

*MADAME DE LINTZ.*

Bon. Eſt-ce que l'on boit du Tokai ailleurs que chez l'empereur & les têtes couronnées ?

*LA MARQUISE.*

Oui, ma chere : c'eſt une erreur de croire que le Tokai ſoit ſi rare ; demandez au Commandeur.

*LE COMMANDEUR.*

Le canton de Tokai eſt plus conſidérable qu'on

qu'on ne penſe, & l'empereur n'eſt pas le ſeul qui ait de ce vin précieux. Il croît ſur un côteau de la haute Hongrie, & ſa qualité varie comme celle de certains vins de Bourgogne & de Champagne. La ſeconde, qu'on donne pour du Tokai de la première, s'appelle *vin de Saint-Georges*; c'eſt ce qu'on ſert ordinairement ſur nos tables. Quant à la première qualité, les Seigneurs hongrois en ont; mais les Palatins, Staroſtes & autres Magnats de la Pologne ont grand ſoin d'affermer d'eux les cantons de ce vignoble délicieux; & de le conſommer dans leur pays; c'eſt ce qui rend ce vin ſi rare. Au reſte, je puis vous donner un moyen infaillible de connaître le vrai Tokai ou Saint-Georges; c'eſt de le laiſſer en vidange & débouché pendant pluſieurs mois: s'il eſt bon & vrai, il s'établira à ſa ſurface une pellicule épaiſſe & dorée, formant une croûte qui le garantit de toute évaporation; en ſorte qu'il eſt auſſi bon que ſortant d'une bouteille bien bouchée. Le vrai Malaga ſoutient auſſi cette épreuve.

MADAME D'ERBY.

Si le Tokai eſt auſſi bienfaiſant qu'il eſt agréable, il réaliſe le nectar.

LE COMMANDEUR.

Il mérite ce nom en effet, car il incommode rarement, procure le ſommeil, & porte du baume dans le ſang.

LA BARONNE.

La Hongrie produit-elle beaucoup de bonnes choſes encore?

LE COMMANDEUR.

Si ce royaume était peuplé, il eſt naturellement fertile; mais de vaſtes forêts en ombragent la plus grande partie. Du côté du Temeſwar, ce ne ſont que des marais mal-ſains qui dépeuplent ces cantons. La nation eſt fort belliqueuſe, & les Seigneurs ont abſolument la politeſſe & les manières françaiſes. Les chevaux hongrois ſont fort eſtimés. Il y a des mines d'argent, d'or & de ſel en Hongrie. C'eſt dans ce royaume, près de Sarwar, qu'on a trouvé le tombeau d'*Ovide*, avec ſon épitaphe qui l'a fait connaître.

MADAME DE CHANCEAUX.

On disait qu'il était mort chez des Barbares, dans un pays affreux.

LE COMMANDEUR.

Le pays était alors plus couvert qu'aujourd'hui, & les habitans plus sauvages; car Sarwar est une ville médiocre, & ce n'est pas dans ces cantons-là que se trouvent les Hongrois de bon ton.

MADAME DE LINTZ.

C'est-à-dire que ce sont nos montagnards d'Auvergne.

LE COMMANDEUR.

A-peu-près.

MADAME D'ERBY.

Mesdames, ce que veut bien nous dire le Commandeur est instructif & amusant: aussi l'interrogerons-nous souvent; mais il faut, je crois, le ménager, & rappeller à la Marquise.....

LA MARQUISE.

Je vous vois venir; l'épithète que j'ai donnée hier à la chanson que je vous ai promise vous la fait désirer.

*MADAME D'ERBY.*

Eh, cela amuſe l'eſprit ſans le gâter.

*LA MARQUISE.*

Vous avez de la mémoire, pourvu que j'en aie auſſi; au reſte, je vous ai fait une eſpiéglerie, car ma chanſon, loin d'être leſte, eſt un petit traité de morale; vous allez en juger. (*Elle chante.*)

AIR : *J'ai vu Liſe hier au ſoir.*

Voulez-vous joyeuſement
 Paſſer la journée?
Ne donnez à votre amant
 Que la matinée;
Qu'à dîner quelques amis
Avec les Arts ſoient admis,
La Raiſon en cheveux gris,
 Clôra la ſoirée. *Bis.*

S'il vous reſte, avant la nuit,
 Encor de l'eſpace,
Veillez, pour mettre à profit
 Cet inſtant de grâce.
Sans leur donner des ſoupirs,
Rappellez-vous vos plaiſirs,
Et, ſans regrets ni déſirs,
 Cédez votre place. *Bis.*

L'Abbé m'applaudit, j'en suis toute glorieuse.

*MADAME DE LINTZ.*

L'Abbé se formera avec nous. Le fonds est bon.

*L'ABBÉ.*

Mais il vous faut de la forme.

*MADAME DE LINTZ.*

Ah! traître, vous savez cependant le fort de l'épigramme.

*LA MARQUISE.*

Je vous la pardonnerai, pourvu qu'elle soit en chanson. Vous & la Baronne n'avez pas encore payé votre dette.

*MADAME DE LINTZ.*

Et précisément je ne sais que des chansons tendres.

*LE CHEVALIER.*

Tant mieux. Si la nièce nous désespère, qu'au moins la tante nous console.

*MADAME DE LINTZ.*

AIR: *Par sa légéreté.*

J'aimais ma liberté,
J'appellais esclavage

Le plus brillant partage
De la Divinité.
J'ai vu Sylvandre,
Et lu dans ses yeux
Qu'un amant vraiment tendre
Est un présent des cieux.

Depuis que de l'Amour
Je reconnais l'empire,
Tout semble me sourire,
Ma vie est un beau jour.
L'ennui s'efface,
Et sort de mon cœur ;
Le plaisir qui le chasse
Est suivi du bonheur.

Le plus cher des vainqueurs,
Toi que l'Amour enchaîne,
Viens, que ta souveraine
Te couronne de fleurs.
Qu'un nœud de roses
Pare mon amant,
Elles sont fraîche-écloses
Au feu du sentiment.

Cher amant, ne crains rien ;
Du plus doux esclavage
Ces fleurs seront l'image,
J'en ferai ton lien.

Si la tendresse
Trahit mon secret,
Que la délicatesse
Te rende plus discret.

*DORIVAL.*

Jolie voix, paroles délicates. Que Sylvandre est heureux !

*MADAME DE LINTZ.*

Oh ! Messieurs, je vous abandonne ce Sylvandre, il n'existe qu'en chansons.

*LE COMTE.*

Tant pis, il figurerait très-bien en réalité.

*LA MARQUISE.*

Oui, nous irons vous dire notre secret. Vous ne savez donc pas qu'on nous accuse de ne pouvoir garder que celui-là ?

*SAINTRÉ.*

On vous fait bien d'autres injustices, Mesdames, mais du moins vos adorateurs n'en sont pas coupables.

*LA BARONNE.*

Mais combien de temps nous adorez-vous ?

*SAINTRÉ.*

Mais à-peu-près le temps que vous êtes adorables.

*LE CHEVALIER.*

Mon cher Saintré, vous éludez la difficulté, & je vois, entre autres, deux grands yeux noirs & un teint bien animé qui vous le reprochent.

*MADAME D'ERBY.*

Mes yeux ne reprochent rien, & si je rougis, c'est pour Monsieur (*montrant Saintré*), qui est encore bien jeune pour plaisanter les femmes.

*SAINTRÉ.*

Je me permets quelquefois de plaisanter avec les femmes, mais jamais à leurs dépens, & je crois que ce que j'ai dit, bien interprété.....

*MADAME D'ERBY.*

Oh! point d'interprétation......

*LA MARQUISE.*

D'Erby a raison, le commentaire embrouille souvent le texte au lieu de l'é-

claircir. Pour varier nos amuſemens, j'ai des bouts-rimés ce ſoir à vous propoſer : Dorival les a écrits, il en ſera le Juge avec les Dames ; & l'Auteur qui les aura le mieux remplis, aura le droit de choiſir parmi elles ſa Bergère, & de lui commander tout le temps de nos orgies, bien entendu que ſon empire ne s'étendra pas plus loin.

*LE COMTE.*

Que d'un conſentement mutuel.

*LA MARQUISE.*

Je ne contrarie jamais mes amis dans leurs arrangemens, je me contente d'en rejetter la confidence.

*L'ABBÉ.*

Les Dames me permettront d'augmenter le nombre des Juges.

*MADAME DE LINTZ.*

Non, l'Abbé, le plus difficile des vers, c'eſt la rime ; le reſte aujourd'hui n'embarraſſe plus perſonne, vous concourrez comme les autres.

L'ABBÉ.

Le prix eſt aſſez flatteur pour m'encourager, mais je doute que le déſir de vous obéir & de verſifier m'en donne le talent.

LA BARONNE.

Eh bien, vous n'aurez point de bergère, voilà le pis ; n'y êtes-vous pas accoutumé ?

L'ABBÉ.

Ma privation eſt volontaire ; en échouant elle ſera forcée, j'aurai voulu, je n'aurai pu.

MADAME DE CHANCEAUX.

Je demande grâce pour l'Abbé ; je ſuis ſûre qu'il jugera mieux, en effet, qu'il ne compoſera.

LA MARQUISE.

Eh bien, Meſdames, enrôlez donc l'Abbé, je vous le livre.

MADAME D'ERBY.

Comme je crois qu'il faut ſe connaître en vers pour les juger, je me récuſe auſſi.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

J'en fais autant, & par la même raiſon.

*LE COMTE.*

Reſte à trois ; ce ſera le jugement de Pâris à l'inverſe.

*LE COMMANDEUR.*

Ces rimes-là ne ſont pas aiſées.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Reproche. | Croc. | Bravade. | Caquet. |
| Poche. | Hoc. | Salade. | Haquet. |
| Trois. | Loge. | Pourtour. | Ame. |
| Froids. | Horloge. | Alentour. | Trame. |
| Sage. | Buis. | Voiſinage. | Craqueur. |
| Gage. | L'huis. | Emballage. | Cœur. |

Et pour demain ?

*LA MARQUISE.*

Sans doute, il faut que les bouts-rimés aient preſque le mérite de l'impromptu, c'eſt le ſeul dont ils ſoient ſuſceptibles ; car, au fond, ce n'eſt que la difficulté vaincue, & un amuſement pénible.

*LE COMTE.*

Encore faut-il de l'imagination pour donner une ſuite à des bouts-rimés ; car

s'ils ſont découſus, c'eſt moins que rien.

*LA MARQUISE.*

Auſſi exigeons-nous que ceux-ci forment une pièce régulière.

*SAINTRÉ.*

Oh ! régulière, jusqu'à un certain point ; c'eſt aſſez que les vers aient une certaine liaiſon, comme ceux d'un logogriphe.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

A propos de Logogriphe, c'eſt ma fureur. Point de Curé de village qui me vaille ſur ce chapitre. Meſſieurs, celui de vous qui voudra me faire ſa cour aura un logogriphe tout prêt.

*LE CHEVALIER.*

C'eſt le moyen de nous mettre au logogriphe pour toute nourriture. L'énigme en ſera-t-elle auſſi ?

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Le logogriphe en contient déjà une, je veux bien vous en faire grâce.

LE COMMANDEUR.

Je passe les bouts-rimés & les logogriphes, mais je tremble pour les calembours & les acrostiches.

LA MARQUISE.

Non, je crois voir que notre esprit n'est pas tourné de ce côté-là; nous sommes toutes assez sensibles, nos cavaliers sont assez instruits pour ne pas user de cette ressource. C'est le désœuvrement du cœur & la sécheresse de l'esprit qui amènent les calembours.

MADAME DE LINTZ.

Eh mais, Marquise, vous êtes impayable; vous nous croyez donc toutes occupées?

LA MARQUISE.

Oui, si ce n'est par l'Amour, c'est par l'Amitié; d'ailleurs je vous connais toutes raisonnables.

LE COMTE.

Et ne soupçonneriez-vous aucune de ces Dames capable de réunir ces trois

Divinités, l'Amour, l'Amitié & la Raison?

SAINTRÉ.

Je crois qu'elles feraient mauvais ménage ensemble.

MADAME D'ERBY.

Voilà bien les hommes. Ils ne nous font pas l'honneur de nous accorder ce dont ils se gratifient si libéralement; car, interrogez ces Messieurs, ils vous diront que lorsqu'on aime, on réunit tout ce qui plaît à l'objet aimé: & pourquoi ne jouirions-nous pas du même avantage? Oh! Messieurs les Législateurs, vous avez toujours été injustes envers nous.

SAINTRÉ.

Si nous avons fait des loix, vous y en avez substitué qui ont bientôt anéanti les premières, &, du jour où vous êtes devenues souveraines, nous sommes rentrés dans la classe des sujets.

MADAME DE LINTZ.

Jolis sujets, qui nous imposent le

ſardeau des devoirs, & limitent le cercle de nos plaiſirs.

*LE CHEVALIER.*

Eh, qui eſt-ce qui a plus de devoirs à remplir que nous?

*LA BARONNE.*

Oui, de plus frivoles; mais auſſi qui eſt-ce qui y manque plus ſouvent & plus légérement? ..... Mais je vois Dorival occupé, il nous revient un impromptu.

*DORIVAL.*

Oui, Meſdames, la queſtion qui vient d'être agitée m'a paru digne d'être approfondie, elle a quelque choſe de piquant. Allier la Raiſon, l'Amour & l'Amitié m'a paru ſi paradoxal, que la réfutation, comme vous l'avez vu, ne m'a pas coûté beaucoup; peut-être en trouverez-vous la raiſon: mais carte blanche pour le jugement, mon excuſe l'a devancé.

AIR: *Frère Amour en capuchon.*

Vous, qui vous diſputez mon cœur,
Cruel Amour, Amitié tendre,
De grâce, daignez vous entendre:

N'êtes-vous pas frère & sœur ?
Vous réunir est mon envie.
Si vous voulez combler mes vœux,
Accordez-vous tous les deux *Bis.*
Pour embellir ma vie. *Bis.*

Je voudrais encore obtenir
Pour la Raison quelque partage ;
Mais l'Amour la trouve sauvage,
Rien ne saurait les unir.
Ce serait pourtant mon envie.
Si vous voulez combler mes vœux,
Accordez-vous tous les deux *Bis.*
Pour embellir ma vie. *Bis.*

A ce compte nous voilà trois,
Dit l'Amour avec un sourire ;
Mais ne te flatte pas, Thémire,
D'être en paix avec trois Rois :
Un seul remplira ton envie.
Tu ne cherches que le bonheur,
La source en est dans ton cœur, *Bis.*
J'y porterai la vie. *Bis.*

*Tous les Convives.*

A merveille ; nous sommes de l'avis de Dorival.

*MADAME D'ERBY.*

Fort bien ; on me condamne toujours par acclamation.

SAINTRÉ.

Comme on vous applaudira toujours.

MADAME D'ERBY.

La louange si voisine du blâme n'est qu'ironie, & devient outrageante.

LA MARQUISE.

Ah! ma chère d'Erby, vous avez bien le style d'un plaideur qui vient de perdre son procès: mais pourquoi faut-il que ce soit le pauvre Saintré qui paye les dépens? S'il y a un coupable, Dorival l'est bien plus, c'est votre Rapporteur.

MADAME D'ERBY.

Heureusement qu'il n'est point de tribunal sans appel.

SAINTRÉ.

Il me sera donc permis d'user de ce droit contre le jugement que vous venez de porter de ma galanterie?

MADAME D'ERBY.

Vous ferez ce que vous voudrez, mais vous n'obtiendrez jamais contre moi que des arrêts.... Ne dit-on pas par défaut?

LE COMMANDEUR.

Fort bien, une basse brette n'entend pas mieux les termes du Palais que Madame d'Erby. Que n'ai-je un procès avec elle ! Mais je me rappelle qu'elle nous doit une chanson tendre.....

MADAME DE LINTZ, *éclatant de rire.*

Il faut avouer que le Commandeur possède merveilleusement le talent de l'à-propos.

LE COMMANDEUR.

Eh, mon Dieu, non, je n'y entends pas finesse. N'a-t-il pas été dit que si Madame d'Erby n'en savait pas, on lui en fournirait ?

SAINTRÉ.

Oui, Monsieur, & voilà de quoi acquitter ma promesse, si Madame....

MADAME D'ERBY.

Non, Monsieur. Quand on est obligé d'emprunter l'esprit d'autrui, au moins faut-il faire connaissance avec lui, & savoir ce qu'on chante.

SAINTRÉ.

L'air eſt connu, vous le ſavez.

MADAME D'ERBY.

Je ſais que je ne ſais rien de ce que je n'ai ni lu ni étudié.

DORIVAL.

Effectivement, Monſieur, il eût fallu prévenir Madame. Si elle me permettait de lui faire quelques chanſons, je lui demanderais ſur quel air elle les déſire.

MADAME D'ERBY.

De cette manière, Monſieur, je vous promets de chanter la première que vous aurez la bonté de me faire, ſur l'air : *Je ne ſais pas ce que je ſens.*

DORIVAL.

Vous l'aurez demain, Madame.

SAINTRÉ.

Je l'attendais en impromptu.

DORIVAL.

Deux en un jour, c'eſt trop. Mais vous, Monſieur, qui commandez ſi leſ-

tement les impromptu, vous êtes encore en reſte de toute manière avec nous.

*LA MARQUISE.*

Il eſt en fonds cependant : je ſais qu'il a un fort joli porte-feuille. Vous plairait-il de nous en détacher quelques pages ?

*SAINTRÉ.*

J'aurais mauvaiſe grâce à me faire prier. Je vais tâcher de m'acquitter, pourvu que vous vouliez entendre en automne ce que j'ai fait au printemps.

Nature, en vain tu me rappelles
Au plaiſir ſi flatteur d'aimer ;
Gai Printemps, tu te renouvelles ;
Et je n'oſe plus m'enflammer.

Mon cœur, ce cœur qui fut ſi tendre,
Battait plus fort à ton retour.
Aujourd'hui, flétri ſous la cendre,
Il n'exiſte plus pour l'Amour.

Bergers, vous admirez l'Aurore,
Et du Soleil les feux naiſſans :
Les délicates filles de Flore
Enchantent vos yeux & vos ſens.

Des hôtes des bois le ramage
Sert de modèle à vos chanſons ;

Le cintre du nouveau feuillage
Vous dérobe aux jaloux soupçons.

Tout vous invite à la tendresse,
Et vous pouvez vous y livrer.
Hélas ! tout nourrit ma tristesse,
Tout me condamne à soupirer.

De l'Amour je reçus le gage
Sans que ce Dieu me le donna ;
Et Lise, sans être volage,
Prit mon cœur & l'abandonna.

Son erreur a causé la mienne,
Et nous en souffrons tous les deux :
Ma douleur augmente la sienne,
Que ne suis-je seul malheureux !

Je crains, je fuis l'Amitié même,
Tant elle ressemble à l'Amour.
Quand on redoute ce qu'on aime,
Hélas ! il n'est plus de beau jour.

J'ai cru pouvoir vaincre mon ame ;
Et voir mon rival sans frémir ;
Mais sa vue irrite ma flamme,
Et son bonheur me fait mourir.

Adieu, Lise, il n'est que la fuite
Pour sauver mon cœur malheureux ;
Ta bouche en vain me sollicite
De calmer mon ame & mes feux.

Celui qui, pour toi, me dévore,
Rien ne pourra le rallentir ;
Mais je ſuis aſſez fier encore
Pour ſavoir me taire & te fuir.

MADAME DE LINTZ.

Ah ! que cela eſt tragique ! on était convenu de ne plus mourir d'amour.

MADAME DE CHANCEAUX.

J'avoue que cette teinte mélancolique me plaît.

LE COMMANDEUR.

La meilleure preuve que la pièce produit ſon effet, c'eſt que chacun rêve, ſans ſe preſſer de dire ſon avis.

LA BARONNE.

Le ton pénétré dont Saintré a lu, m'a preſque arraché des larmes.

LA MARQUISE.

Tant il eſt vrai que le ton de la nature & du ſentiment eſt celui qui va à l'ame.

L'ABBÉ.

Je me ſuis ſenti ému, j'en conviens,

& je plaignais vraiment ce pauvre amant.

*LE CHEVALIER.*

Sans le connaître encore, cela est bien plus désintéressé. Voilà comme Messieurs les Poëtes mettent notre sensibilité à contribution pour des Iris & des douleurs de commande.

*SAINTRÉ.*

Je n'ai jamais travaillé en l'air, ni à froid; mon imagination n'est aidée, dans ce genre, que par ma mémoire & ma sensibilité.

*LA MARQUISE.*

En ce cas-là, mon cher Saintré, je vous plains sincérement, & nous en souffrirons aussi. Vous allez nous réduire à l'élégie : une par-ci par-là, à la bonne heure ; mais plusieurs ne feraient pas fortune. Dorénavant, quand nous en aurons à lire, c'est par où nous commencerons, pour finir par les chansons; c'est le moyen d'aller se coucher plus gaiment. La Baronne pourrait nous procurer ce plaisir.

LA BARONNE.

Volontiers, je vais même vous donner de mon crû. J'ai ſouvent fait le château en Eſpagne d'un amoureux à ma guiſe: ſi jamais je le rencontre, je ne réponds de rien, parce qu'il me ſemble......... mais, en attendant, voici ſon portrait.

AIR : *Je ſuis Lindor.*

Amour, en vain tu voudrais me ſéduire;
Un ſeul objet pourrait toucher mon cœur;
Mais tous tes traits, pour former ce vainqueur,
Ton art lui-même, auraient peine à ſuffire.

Je veux qu'il ait l'œil vif, l'air noble & tendre,
Que ſon ſourire ait un peu de fierté,
Que la douceur tempère ſa gaité,
Qu'il diſe moins qu'on n'en voudrait entendre.

Qu'il ſoit diſcret, careſſant & fidèle,
Mais ſans langueur, l'ennui la ſuit de près;
Que ſon propos, varié ſans apprêts,
Ait, dans ſa bouche, une grâce nouvelle.]

Qu'aux doux accens de ſa voix ſéduiſante,
Mon cœur ému ſente naître un déſir;
Que chaque mot me procure un plaiſir,
Que ſon regard, & me trouble, & m'enchante.

Que

Que glorieuse, ivre de ma conquête,
Je puisse, Amour, en tirer vanité,
Et faire envie à plus d'une beauté.
A ce prix-là son triomphe s'apprête.

*LE COMMANDEUR.*

Baronne, pardonnez-moi une remarque. Vous avez quatre couplets pour peindre un homme, & vous n'en avez employé qu'un pour caractériser votre sexe d'après nature.

*MADAME DE LINTZ.*

Je condamnais aussi le dernier couplet, il fait trop tableau.

*LA BARONNE.*

Et moi, pécore, je le croyais le meilleur.

*LA MARQUISE.*

Laissez dire ces agréables, c'est aussi le plus saillant. Croyez qu'on nous fait toujours gré quand nous avons le courage de dire des vérités contre nous. Baronne, vous êtes faite pour trouver ce phénix : allons-y rêver, il est tard. A demain les logogriphes & les bouts-rimés.

# IVe. SOUPER.

*LA MARQUISE.*

JE ris de l'impatience de nos acteurs. Allons, Dorival, nommez le vainqueur: mais non, lisez-nous d'abord les bouts-rimés qui ont mérité le prix.

*DORIVAL.*

Sans offenser les concurrens, je ne lirai même que ceux-là. Ces Messieurs ne mettent pas assez de prétentions à ces sortes de bagatelles, & n'y sont pas assez exercés pour trouver mauvais que je dise que les vaincus sont à trop de distance du vainqueur pour mériter l'accessit. Il y a des vers heureux dans leurs pièces, mais toutes manquent d'ensemble, & je conviens qu'il était très-difficile d'y en mettre, avec des rimes aussi baroques. L'auteur a su tirer adroitement parti de ce qu'il lui est resté trois femmes pour juges; & ce qui ajoute au mérite de sa pièce, c'est qu'il l'a faite en petits vers. Les voici:

Je fais me venger d'un . . . . . . reproche,
Rarement gratis je . . . . . . . . . l'empoche;
Mais quand il faut répondre à . . . trois,
Mon cœur est nul, mes vers sont . froids.
Ce nombre épouvante le . . . . . . Sage.
Qu'un seul cœur me demande un . gage,
Je pends tout autre amour au . . croc;
Et s'il est sensible, il m'est . . . . hoc.
A côté du mien je le . . . . . . . . loge;
Ses mouvemens sont mon . . . . . horloge.
Plus triste à mes yeux que du . . . buis
Sont les assiégeans de . . . . . . . . l'Huis,
Où gît l'objet de ma . . . . . . . . . bravade.
Le pot en tête, ou la . . . . . . . salade,
J'en nettoirai tout le . . . . . . . . pourtour.
Portant la terreur à . . . . . . . . . l'entour,
Je ferai voir au . . . . . . . . . . . voisinage,
Comme je fais un . . . . . . . . . . emballage
De ces mirmidons à . . . . . . . . . caquet
Propres à traîner un . . . . . . . . . haquet,
Chaude ainsi fut toujours mon . . ame,
Chaudement finira ma . . . . . . . . trame.
Je ne suis gascon ni . . . . . . . . . craqueur,
Je sens & j'explique mon . . . . . cœur.

### *LE COMMANDEUR.*

Je reconnais les prérogatives de l'âge, & leur rends hommage. Il faut n'avoir

que vingt-ſix ans pour faire ſur-tout les quatre derniers vers.

LE COMTE.

Mon cher Saintré, nous vous rendons les armes. J'en conviens, nous ne ſommes que vos prévôts de ſalle.

SAINTRÉ.

Meſſieurs, vous exaltez trop une pure bagatelle; il ſerait même dangereux d'encourager, je ne dirai pas ce genre, car cela ne tient à rien, mais ces ſortes de compoſitions; elles deſsèchent l'eſprit, le tourmentent, & n'amuſent les autres qu'un inſtant.

LE CHEVALIER.

C'eſt un inſtant paſſé agréablement. Comptez-vous cela pour rien?

LA MARQUISE.

Je me ſuis déclarée la championne des bouts-rimés, & je perſiſte à dire qu'ils tiennent à un genre. Moi, je les claſſe avec les énigmes, les logogriphes, les triolets, virelais, acroſtiches ſi vous vou-

sez, quoique je convienne que ceux-ci ne soient qu'une niaiserie difficile. Tout cela est à la Poésie ce que les tréteaux des boulevards sont aux Spectacles réglés : il y a beaucoup de spectateurs qui veulent rire à bon marché. Il me paraît que le coup d'essai est assez heureux pour ne pas proscrire les bouts-rimés. En attendant qu'il nous en vienne d'autres, Saintré, usez du droit de votre victoire, & choisissez votre bergère.

*SAINTRÉ, en regardant Madame d'Erby.*

Ce sera ma reine, si le ressentiment ne repousse pas ma couronne.

*MADAME D'ERBY.*

Un sceptre au Parnasse est à peu près, je crois, un sceptre de théâtre. La houlette me conviendrait mieux ; mais vous n'avez pas la simplicité pastorale. Les bergers comme les anciens chevaliers errans, se faisaient un devoir de défendre le sexe, & de lui épargner sur-tout les épigrammes.

*LE COMTE, à Madame d'Erby.*

Encore de la rancune. Ah! le jour

passe, mais le lendemain vous n'aurez point de second.

LA MARQUISE.

Le Comte a raison. Si les Dieux s'appaisent par des sacrifices, les belles doivent céder au repentir. Vous voilà la bergère déclarée de Saintré, & en ce moment il peut user de ses droits.

MADAME D'ERBY.

Mais en vérité, Marquise, vos lois sont un peu dures.

SAINTRÉ.

Au lieu de vous en prescrire, les vôtres seront.....

MADAME D'ERBY.

Non, Monsieur. Puisqu'il faut que je prenne l'ordre de vous, point de grâce, s'il vous plaît; je ne serai pas fâchée même de vous trouver coupable de nouvelles indiscrétions.

SAINTRÉ.

Vous m'embarrassez beaucoup. Cette dernière phrase.....

*LA BARONNE.*

Est effectivement un peu équivoque.

*MADAME D'ERBY.*

Courage, Monsieur, profitez de la circonstance, abusez bien de votre nouvel empire. Un tyran est quelquefois moins à redouter qu'un souverain légitime.

*DORIVAL.*

Mesdames, nous ennoblissons les comparaisons, nous nous montons sur le ton de dignité, & l'origine de cette boursouflure est des bouts-rimés.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Il a raison, je faisais la même réflexion. Mais, pour les punir tous les deux du sérieux qu'ils mettent dans l'attaque & la défense, suspendons un instant l'exercice du droit de Saintré, & que mon chevalier au logogriphe se déclare; car j'ai assez bonne opinion de moi & de nos convives pour croire que quelqu'un d'eux a entendu & exaucé les vœux que j'ai formés hier. . . . . . . . . .

*LE CHEVALIER.*

Oui, Madame, & je me félicite que l'envie de vous plaire me vaille le titre de votre chevalier, je ne regrette que de ne l'avoir pas acheté plus cher.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Ah ! vous n'y êtes pas ; fiez-vous-en à mon goût pour les tâches ſingulières ; je ſuis femme à vous commander des...... dityrambes.

*LE CHEVALIER.*

Malgré tout mon dévouement, j'avoue que je m'en acquitterais mal ; je ne ſuis que de quelques Académies de province, où l'on ne nous a pas encore mis à pareille épreuve. Je trouve plus aiſé un logogriphe, permettez que je m'en tienne à ce genre, quoique Saintré lui en refuſe les honneurs. Voici le mien.

Du plus cruel fléau mon ſein noir dévoré,
Eſt ſans ceſſe entouré
D'êtres morts ou mourans, d'innocentes victimes ;
J'éclaire & partage les crimes
Des inſatiables humains ;

Mais par fois, à mon tour, de leurs sanglantes mains
Éprouvant toute la rage,
Au milieu des horreurs, des cris & du tapage;
Je succombe, des flots amers
M'inondent, je cesse d'être;
Mais bientôt sur huit pieds tu me vois reparaître.
Dans leurs arrangemens divers,
Lecteur, tu trouveras une vaste contrée
Où l'on donne dans les couleurs;
Un héros larmoyant, fade dans ses malheurs;
Du plus brave Espagnol la maîtresse adorée;
Un des deux mots fatals qui divisent les cœurs;
Des avares mortels; un animal utile,
Fidèle, courageux, intelligent, docile;
Le père infortuné de trois vilains oiseaux;
Un arbre, un Dieu charmant, une ville en Thuringe;
Ce qui change dans le singe
Autant que chez les gens faux;
Ce qui donne au commerce une aisance infinie;
Pour les vieillards le plus tendre aliment;
Des arbres & des monts un point très-éminent;
Cette forêt de Cléonie,
D'où sortit un lion fameux;
Une ville en Savoye; enfin d'une bougie
Le point le plus lumineux.

*L'ABBÉ.*

J'ai le même goût que Madame de Chanceaux : je vois dans un logogriphe du travail & des connaissances, il en faut même beaucoup pour le bien faire.

*LA MARQUISE.*

Ajoutez, & encore plus pour en deviner tous les mots. Celui du Chevalier me paraît fort bien fait; mais ce n'est pas ici que nous pouvons nous casser la tête à le disséquer; il nous en donnera à tous une copie, & nous verrons demain qui l'aura deviné.

*LE COMMANDEUR.*

Marquise, avez-vous ici une bonne géographie?

*LA MARQUISE.*

J'ai celle de Robert. Pourquoi?

*LE COMMANDEUR.*

C'est que je n'ai point voyagé en Thuringe, & qu'il faut que j'en épluche toutes les villes.

MADAME DE LINTZ.

Messieurs, il y a une infinité de mots que nous ne trouverons jamais : je n'ai pas voyagé en Savoye non plus que le Commandeur en Thuringe.

DORIVAL.

Nous vous aiderons, Mesdames, L'Abbé se chargera de la partie érudite; le Commandeur, de l'Histoire; le Comte, de la Fable; le Chevalier, de la Géographie; Saintré, de la Physique; & moi, je vous dirai le mot de l'énigme...

LA BARONNE.

Mesdames, acceptons l'arrangement, nous serons à la mode, & aurons nos teinturiers; cela est agréable : on se fait une réputation à peu de frais.

LE COMTE.

Il ne faut pas croire que toutes les femmes aient besoin de secours pour faire de jolis vers; j'en connais plus d'une qui ont ce talent-là, & je soutiens même qu'elles ont plus de délicatesse, de finesse,

dans les idées que nous ; leur philosophie est plus douce, plus pénétrante que la nôtre. J'ai connu une femme en Corse qui était mourante d'une maladie de poitrine : presque à l'agonie, elle s'avisa de dicter une épître qu'elle m'adressait, où il y avait, entre autres, ces quatre vers :

J'entends les élémens réclamer leurs bienfaits,
Ou plutôt je crois les entendre.
Un peu d'humide, un peu de cendre,
Et j'en suis quitte pour jamais.

*DORIVAL.*

Vous avez raison, voilà des vers qui vont à l'ame ; la philosophie en est aussi douce que l'harmonie. Si vous aviez beaucoup de vers de cette femme, ce serait un régal pour la Société.

*LE COMTE.*

J'en ai ; c'est qu'ils se trouvent un peu mêlés avec les miens, & vous savez.....

*LA MARQUISE.*

Oui, nous savons que vous n'aimez pas à lire vos vers à tout le monde, mais que vous ferez un effort en notre faveur.

*LE COMTE.*

Chacun paye ici son tribut de trop bonne grâce pour refuser le mien. Je regrette beaucoup la pièce entière de ma pauvre Corse : elle est morte. Elle avait recommandé qu'on m'envoyât son portefeuille, l'exécuteur testamentaire n'a pas rempli ses intentions. Mais voici une plaisanterie à laquelle elle me répondit, & qui vous donnera une idée de son style.

Une jeune Italienne voulût un jour lui donner un petit chat ; elle me pria de lui faire un envoi. Nous mîmes au col du minet ces quatre vers :

Je suis jeune, alerte & jolie ;
Quoique chatte, j'ai l'esprit doux.
Vous m'aimerez à la folie,
Je tiens de Thémire & de vous.

On porte la chatte. Notre Muse se trouve incommodée, fait peu d'attention au cadeau, remercie, & dit qu'elle a déjà deux chats, bref, renvoie celui de l'Italienne.

Nous voilà piqués tous les deux au jeu. Que ferons-nous pour nous venger de ce qu'on n'a pas même lu le billet d'envoi? Cela eſt abominable. Il faut faire miauler nos plaintes par la chatte. Je broche à l'inſtant cette misère-ci :

Dans le Public n'eſt mention
Que de Cloris & de ſa courtoiſie;
Sur telle réputation,
Voilà que de la voir je ſens ardente envie;
Et que ſans faire attention
Que c'eſt toujours une folie
De changer de condition,
Je quitte maîtreſſe jolie,
Par les Grâces mêmes pétrie,
Et vais avec préſomption
A Cloris, ſans doute endormie,
Montrer ma phyſionomie.
Par excès de précaution,
D'un paſſe-port m'étais munie;
Mais, las! à ma confuſion,
Cloris n'a lu la litanie,
Son ame, en contemplation,
S'égarait avec Uranie.
Pas n'a daigné d'une raiſon
Motiver mon excluſion.
Bien m'a fallu, chaſſée, honnie,

M'en retourner à la maiſon.
Mais, n'oſant approcher ma maîtreſſe trahie,
Loin d'elle, en un grenier, je vois finir ma vie
Par la langueur & l'inanition.
C'eſt de ce lieu, Cloris, que ma pate affoiblie
Vous peint ma ſituation.
Vous avez, dit-on, le cœur bon,
Vous ne pourrez manquer d'être attendrie.
Daignez plaider pour la pauvre bannie.
Ne ſuis pas le premier minon
Qui préféra l'eſprit aux grâces. La leçon
Vous eſt un ſûr garant de ma converſion.

*DORIVAL.*

L'idée eſt heureuſe, & rendue avec légéreté.

*MADAME DE LENTZ.*

Je ſuis ſûre que cette femme a été fâchée d'avoir éconduit une chatte ſi intéreſſante.

*LE COMTE.*

Voici ſa réponſe:

* L'eſprit qu'on veut avoir, gâte celui qu'on a;
Et ce n'eſt pas un ſot de qui je tiens cela.
N'en cherchons point, contentons-nous du nôtre;

Quelle qu'en soit la portion,
Ecrivons sans prétention.

De la simplicité je fus toujours l'apôtre.

Je dirai donc tout bonnement
Comme quoi je parus une femme impolie
A l'encontre d'un chat dont nymphe très-jolie
Avait dessein de me faire présent.

Tranquillement dans ma bergère,
Rêvant, ou bien ne rêvant pas,
Contemplant mon couple de chats
Qui dormait, ne sachant mieux faire,
La voix d'un minon enfantin
Vint me tirer, comme un tocsin,
De cet abandon léthargique.
Chacun ici connaît mon amour *chatonique*.

On frappe, j'ouvre, & reçois un carton,
Je découvre & vois un *chaton* :
C'est de la part de l'aimable Nanine.

Une bête n'est pas, comme on croit, si machine.
A ces cris, à ce nom, mon couple réveillé
Commence à redouter quelque trouble-ménage,
Et déjà l'époux effrayé
Me fait appréhender l'orage:
» Est-ce une fille, est-ce un garçon? «
Disait mon Pluton en furie;
Et sa chère épouse attendrie,
Miaulait, sur ce triste ton,
Les transports de sa jalousie.

« Heureux époux, tu connais mon ardeur,
» Et tu n'auras jamais de rival redoutable;
» Mais prends pitié de ma terreur.
» Grise-Finette est adorable;
» Je lui vois déjà trop d'appas
» Pour faire le tourment d'une ame délicate.
» Nanine éleva cette chatte,
» Elle plaira, n'en doute pas. »
Mon cœur faignait de ce murmure.
Ma Finette m'est chère autant que son époux.
Pour tranquilliser mes jaloux,
Malgré son aimable figure,
Je remis le dépôt comme il était venu;
Lui disant, avec politesse,
Baisez pour moi cent fois votre aimable maîtresse;
(Je ne sais s'il l'a retenu),
Et que votre griffe cachée
Ne se montre jamais pour les gens à talent,
Mais qu'elle soit promptement déployée
Pour le sot ou pour le méchant.

*LE COMMANDEUR.*

On reconnaît une femme exercée à faire des vers. Les siens sont coulans, & finissent par une saillie morale.

*MADAME D'ERBY.*

Moi, j'ai bien peur que toutes vos

louanges, Meſſieurs, ne ſoient qu'un rafinement. Il me ſemble que ces vers-là ne ſont pas merveilleux, & qu'il ſerait facile d'en faire autant.

*DORIVAL.*

Madame, ils ne valent pas ceux de la Fontaine; c'eſt cependant ce qu'on dit de ſes vers. Il n'y a rien de ſi difficile que cette nature, cette aiſance, ce négligé de la Poéſie, on ne l'acquiert même pas; & puis nous en reviendrons à ce que nous diſions à l'Abbé: Chaque genre a ſon ſtyle. Ceci eſt une épître familière, faite ſur le genou: la Poéſie n'embouche pas toujours la trompette.

Ce n'eſt ſouvent, qu'une bergère aimable
Qui plaît ſans art, & dont le chalumeau
Rend, dans les bois, un ſon plus agréable,
Et fait gaiment trépigner ſous l'ormeau.

*LE CHEVALIER.*

C'eſt joindre l'exemple au précepte. Il y aurait de l'humeur, de l'injuſtice même à épiloguer cet impromptu. Il en eſt ainſi des pièces ſans prétention, & de ſociété.

Ne croyez pas cependant, Mesdames, que l'indulgence aille jusqu'à tolérer les négligences vicieuses, & qui viennent de disette; au contraire, ces sortes de taches relèguent tout de suite une pièce parmi les productions journalières qui nous inondent & nous ennuient, & tous les genres de poésie, sans exception, exigent clarté avant tout, & exactitude dans la diction : sans cela point de vers, rien n'oblige d'en faire; & si l'on a la démangeaison d'écrire, il vaut encore mieux être Prosateur médiocre, que faible Versificateur.

*LA BARONNE.*

Ah! Chevalier, vous êtes cruel, & brisez ma poupée. Précisément je voulais m'adresser à vous pour apprendre à faire des vers, & voilà que vous m'effrayez & me condamnez à la prose, & encore à la médiocre, tout au plus.

*LE CHEVALIER.*

Quand on a votre esprit, & sur-tout votre sensibilité, on ne manque pas de ressources en poésie, & je puis vous ré-

pondre, non pas en impromptu, ce que j'adressai il y a quelque temps à une jeune femme qui me témoignait le même désir que vous, & qui avait les mêmes moyens.

Avant qu'une subtile flamme
Eût, par le secours de mes sens,
Porté jusqu'au fond de mon ame
Ce trouble, ces désirs pressans
Qu'expriment de brûlans accens,
Ma lyre, d'une froide gamme
Essayant sans succès les accords languissans,
A peine d'une épithalame
Eût pu rendre les voeux glaçans.
En vain je fatiguais une veine stérile,
Et tous les Dieux, que ma plume invoquait;
De mes efforts, de ma peine inutile
Le fripon d'Amour se moquait.
C'était lui que je voulais peindre;
Mais, Lise, on le peint mal quand on ne le sent pas.
On est si mal-adroit à feindre
Du véritable Amour le timide embarras!
Pour allumer une flamme éternelle
Au sein de l'objet de nos voeux,
Il faut en avoir pris la brillante étincelle
Au flambeau de ce Roi des Dieux.

Celui de l'Hélicon, les Muses & Pégase,
De préférence inspirent aux amans
Ces vers de feu toujours si séduisans.
C'est dans celui qui les embrase
Qu'ils puisent l'art divin de peindre leurs désirs;
Leurs craintes, leur espoir, leurs peines, leurs plaisirs.
Consulte donc ton ame, Lise,
Plutôt que le sacré vallon.
Si du besoin d'aimer tu ne la sens éprise;
En vain tu prétendras aux lauriers d'Apollon.
L'enfant de Cnyde & lui dispensent le génie;
Mais sache que les feux du Dieu brillant du jour,
Qui répandent par-tout la lumière & la vie,
Ne trouvent d'aliment qu'au flambeau de l'Amour.

*LA BARONNE.*

*S'il* en est ainsi, & qu'il faille aimer pour faire des vers, me voilà Prosatrice pour la vie. Adieu le Parnasse, l'Hélicon & toute la troupe merveilleuse à laquelle je voulais m'associer.

*LA MARQUISE.*

Mon cher Chevalier, vos vers sont charmans; mais je ne leur trouve pas le sens commun. Vous qui êtes assez bon Logicien, comment voulez-vous nous

persuader que nous ne sommes capables de faire des vers que lorsque nous aimons ? Est-ce que nous n'en avons pas fait dans tous les genres ? Et Mesdames des Houlières, de la Suze, de Grafigny, Barbier, Bourdic, de Beauharnais.....

*LE CHEVALIER.*

Pardon, Marquise, si je vous interromps dans votre énumération : il n'est qu'un mot qui répond à tout. Lisez bien attentivement celles qui, dans ce nombre, ont fait des vers, & vous verrez que par-tout où le cœur n'a pas été intéressé, leur talent est médiocre. M.lle Barbier, par exemple, a voulu faire des tragédies. Fontenelle, forcé dans ses retranchemens, &, pour la première fois de sa vie, s'écartant des règles de la bienséance & de la chasteté de l'expression, fit rougir l'Auteur, en lui démontrant énergiquement ce qui lui manquait pour faire de bonnes tragédies. Personne ne rend plus de justice que moi aux femmes : elles apportent en naissant des dispositions à

tout ; mais leur éducation limite le cercle de leurs connaiſſances ; il en faut beaucoup pour s'exercer dans la haute Poéſie. L'eſprit veut être nourri de la lecture des Anciens ; c'eſt chez eux qu'on trouve ce goût épuré, cette ſageſſe dans l'ordonnance & la marche d'un ſujet, cette propriété de termes, dont on ne s'éloigne jamais ſans faire de faux pas. L'impuiſſance moderne croit ſe relever en décriant ſes maîtres, & le ton ſeul dont elle oſe les fronder, la caractériſe & les remet à leur place.

*Madame de Chanceaux.*

Meſſieurs, les vices de notre éducation vous accuſent, nous vous les devons.

*Le Chevalier.*

Oui, Meſdames, ceux que j'ai cités moi-même dans le diſcours préliminaire des Tableaux de la Nature ; mais ne les confondez pas avec l'ignorance des langues ſavantes, dans leſquelles on puiſe l'érudition : ce n'eſt pas en vous éloignant de cette étude qu'on vous fait une injuſtice.

Destinées à devenir épouses & mères de famille, c'est principalement à l'étude de vos devoirs qu'il faut appliquer vos facultés : ces devoirs sont immenses dans leurs rapports & leur application journalière. Mais comme il faut du délassement, & que la Nature vous a presque exclusivement douées du charme de tous les âges, des grâces qui subjuguent tout, & qu'elle y a ajouté ce sentiment délicat & communicatif, la sensibilité ; tout ce qui peut émousser ces dons précieux doit être rejeté de votre éducation : nous admirons bien plus en vous ce tact sûr & fin, cette fraîcheur de goût, cette raison enjouée, ces talens brillans & variés qui amusent notre esprit & subjuguent notre cœur, que les vertus mâles ou les connaissances étendues dont quelquefois des femmes ont fait trophée. Restez, Mesdames, restez ce que la bonne & sage Nature vous a faites, des êtres charmans, destinés par elle à produire, à cueillir & semer, dans les diverses saisons de la vie, les fleurs dont vous êtes l'image.

*MADAME*

MADAME D'ERBY.

On ne ſaurait nous dire des injures plus galamment, il faut en convenir.

MADAME DE LINTZ.

Il eſt vrai que nous voilà, grâce à votre joli pinceau, auſſi malin que ſéduiſant, de jolies poupées faites pour amuſer ces Meſſieurs, & les délaſſer des graves occupations qu'ils ne daignent pas partager avec nous.

LE CHEVALIER.

La querelle eſt vive, &, j'oſe dire, un peu gratuite. Je croyais avoir paré aux interprétations, en diſant, Meſdames, que vous naiſſiez avec les mêmes diſpoſitions que nous, mais que, ſoigneux de vous conſerver vos avantages, nous avions exclu de votre inſtitution tout ce qui pouvait, en deſſéchant votre eſprit, ternir vos grâces.

LA BARONNE.

Tenez, Meſdames, je vais vous mettre d'accord par une comparaiſon, dont je ris.

d'avance; mais, à table & en famille, tout eſt bon.

Les femmes élevées dans le ſyſtême de ces Meſſieurs, ſont de jolies pêches ſur l'eſpalier, revêtues de leur duvet & de leur coloris, & les femmes ſavantes ſont ces mêmes pêches à l'eau-de-vie.

*LA MARQUISE.*

Pour le coup la comparaiſon ne ſaurait être plus folle; mais je ne la crois pas abſolument dénuée de juſteſſe.

*MADAME D'ERBY.*

Oh ! mon pauvre ſexe, comme on le traite ! Tout-à-l'heure nous étions de jolies poupées, nous voilà maintenant des végétaux.

*MADAME DE LINTZ.*

Pour peu que cela dure, nous ſerons bientôt des automates organiſés artificiellement pour le plaiſir des Vaucanſons modernes.

*LA MARQUISE.*

Mais Mahomet ne nous fait pas plus d'honneur.

LA BARONNE.

Je n'ai jamais pu lui en vouloir; il répare si bien ses fautes dans le Paradis!

DORIVAL.

Bon, nous y voilà: la Nature elle-même vous trahit. Qui est-ce qui fait votre bonheur dans ce fameux Paradis? L'Amour, Mesdames, c'est votre élément, votre flambeau; il vous guide, remplit vos désirs, embellit votre vie; & même quand il vous égare, vous trouvez encore des dédommagemens dans les fausses routes. Mais voilà, je crois, assez disserter dans le genre grave. Pour terminer & égayer notre soirée, Madame d'Erby aura-t-elle la complaisance de chanter ce que j'ai fait par ses ordres, sur l'air qu'elle m'a indiqué?

MADAME D'ERBY.

Ah! de tout mon cœur. Comment! cela est déjà fait?

DORIVAL.

Le couplet est si court, la préférence si flatteuse!

*MADAME D'ERBY.*

C'est l'intention qui doit la caractériser.

*SAINTRÉ.*

Quelquefois la circonstance.

*MADAME D'ERBY.*

Encore. Mais voyons le couplet.

*(Elle chante.)*

AIR : *Je ne sais pas ce que je sens.*

Quel jour nouveau luit dans mon cœur;
Depuis qu'il est devenu tendre!
L'Amour serait-il le bonheur?
Ah! je te le dois, je te le dois, cher Lysandre;
Je voyais des bergers charmans,
Sans intérêt & sans alarmes.
Tu chantas un jour de printemps,
Le plaisir fit couler mes larmes:
Mon cœur s'ouvrait à tes accens;
Mais à tes yeux animés & touchans
Il me fallut rendre les armes.

*(Au dernier vers elle jette les yeux sur Saintré.*

*(à Dorival.)*

Cette parodie est fort agréable. Je suis bien reconnaissante, Monsieur, de votre complaisance.

DORIVAL.

Vous ne sauriez donner trop d'exercice à mon dévouement; & s'il vous plaît de me dire les airs que vous aimez le plus....

MADAME D'ERBY.

Monsieur, vous avez entendu ma sentence. Je suis, par les lois de notre Société, soumise au commandement de Monsieur (*en montrant Saintré*); j'aurais même dû le consulter avant de chanter votre ariette.

LA MARQUISE.

En effet, vous n'avez point encore obéi à nos engagemens; j'ai cru qu'ils ne vous convenaient pas: je ne vous en ai plus parlé, pour ne point ajouter l'indiscrétion à la gêne.

MADAME D'ERBY.

Non, Marquise, je respecte ici jusqu'au choix des amusemens, & il me conviendrait moins qu'à personne de ne m'y point conformer. (*à Saintré.*) Monsieur peut ordonner à sa bergère, elle est prête à

dissiper, par sa prompte obéissance, un soupçon qu'elle n'a pas mérité.

SAINTRÉ.

Et moi, Madame, je n'abuserai point du droit que le hasard m'a donné. Nous avons une chasse, demain matin, qui exige que vous devanciez l'aurore. Je respecte le repos des Dames, & je remets à demain soir à jouir de la préférence que vous daignez m'accorder. Plus libre, elle m'eût flatté davantage; mais tout ce qui vient de vous a un mérite indépendant des circonstances.

LE COMMANDEUR.

Bravo, mon ami, voilà comme on était galant autrefois. Je crois qu'on faisait bien autant de conquêtes qu'aujourd'hui, & on les conservait plus long-temps.

LA BARONNE.

Vous serez mon prédicateur le carême prochain. J'ai un faible singulier pour les Traités de Morale dont les feuillets sont attachés avec de la faveur couleur de rose;

c'eſt votre couleur favorite, à ce qu'il me paraît.

LE COMMANDEUR.

Puiſque vous aimez les prônes, en voici un de ma façon. Le Comte y eſt pour quelque choſe; il m'a preſque converti. Je lui dois, après vous, Meſdames, place dans mon hymne. J'uſe du droit de Saintré : je chanterai ceci hors de ſaiſon.

(*Il chante.*)

AIR : *Des ſimples jeux de notre enfance.*

Belles, quand l'hiver nous afflige,
Vous nous ramenez le printemps.
Aimez, aimez, l'Amour l'exige;
On n'eſt pas rebelle long-temps.
Pour mieux embellir cette fête,
Daignez, parmi nous, faire un choix,
Et qu'un baiſer, que l'Amour guette,
Anime nos cœurs & nos voix.

La ſaiſon rapide & volage,
Qui d'Amour aiguiſe les traits,
Sachons en jouir au paſſage,
Mais ne la regrettons jamais.
L'été mûrit le cœur & l'âge,
De ſes fruits l'automne enrichit;

Et l'homme enfin devenu sage,
De lui-même en hiver jouit.

Aimons & chantons notre belle,
Buvons, soyons amis constans :
La Nature est toujours nouvelle
Pour les buveurs & les amans.
Pour mieux embellir cette fête,
Daignez, parmi nous, faire un choix,
Et qu'un baiser, que l'Amour guette,
Anime nos cœurs & nos voix.

Lorsqu'on donne à l'Amour des aîles,
C'est prédire qu'il changera.
Des perfides ou des cruelles,
L'Amitié me consolera.
(*au Comte.*)
Tu chante & sens son ivresse ;
Mon cœur t'imite & t'applaudit.
L'Amour préfère la jeunesse,
Mais, avec nous, sa sœur vieillit.

*LA BARONNE.*

Ne serait-ce pas là une chanson de commande ?

*LE COMMANDEUR.*

Vous l'avez deviné, & je ne m'offenserai pas des commentaires.

LA BARONNE.

C'est nous priver du plaisir d'en faire.

LA MARQUISE.

Messieurs, quelquefois les tâches sont gênantes. Aimez-vous mieux nous lire & chanter ce qu'il vous plaira, sans sortir de nos premières conventions ?

LE COMTE.

Je crois que cela conviendrait mieux à tout le monde.

LA MARQUISE.

Eh bien, liberté sur le choix. Mesdames, vous trouverez des habits de chasse chez vous, & vos chevaux sont dressés : vous pouvez être tranquilles. Nous dînerons à l'Etoile, en chasseurs, & le soir nous tâcherons de nous dédommager de l'abstinence du matin. Bon soir, mes chers convives ; mettez à profit le peu de temps qui vous reste, car, avant cinq heures, les cors vous donneront une aubade un peu bruyante.



# V.e SOUPER.

*LA MARQUISE.*

COMME le premier ſervice a été ſilencieux ! Mes amis, je ſuis contente de vous, vous mangez vraiment en chaſſeurs.

*LE COMMANDEUR.*

Ah ! ce cerf eſt un diable : quel chemin il nous a fait faire ! Il n'y a que Dorival qui n'en a pas été dupe, il s'eſt écarté de la chaſſe ; mais je juge qu'il n'a pas perdu ſon temps comme nous, & que ſes tablettes ſe ſont enrichies pendant que nous galoppions après le dix-cors.

*DORIVAL.*

En effet, je me ſuis amuſé à faire le portrait de deux grands hommes & demi.

*LA BARONNE.*

Que veut-il dire avec ſes deux grands hommes & demi ? Cela couvre une épigramme.

DORIVAL.

Je veux parler de Voltaire, de Rousseau & de Dorat.

MADAME DE LINTZ.

Ah ! mon pauvre Dorat, comme il l'habille !

MADAME D'ERBY.

Dites plutôt comme il le déshabille.

MADAME DE CHANCEAUX.

Oh ! je défends aussi Dorat, il ne nous a jamais dit que de jolies choses : c'était le chevalier des belles, à ce titre il mérite indulgence.

LE COMTE.

Il la mérite encore à titre d'écrivain estimable & laborieux. Il n'eut que la manie de trop imprimer & de ne pas se rendre justice. Indocile aux remontrances de ses amis, il ne voulut jamais croire à leur goût plutôt qu'au sien. S'il se fût borné au genre des pièces fugitives, & qu'il n'eût pas préféré le jargon néologique au style naturel qu'on entend dans

tous les temps, il eût eu sa réputation à part, au lieu que la médiocrité, par exemple, de son Théâtre, & le trop grand nombre de ses autres productions, l'ont relégué dans la classe des Auteurs abondans qui n'ont pas su s'arrêter.

*LA BARONNE.*

Mais, à en juger par ses vers, il a dû être bien aimable & bien fêté. Il paraît que les bonnes fortunes ne lui manquaient pas. Sans doute il était bien de figure?

*LE CHEVALIER.*

Point du tout, il était meilleur à entendre qu'à regarder. Quant à ses bonnes fortunes, les chanter n'est pas les prouver: au reste, il était généralement chéri dans la société, parce qu'il n'était pas méchant, & qu'il amusait. Il a eu le malheur de dire son avis dans la carrière littéraire; ceux qui ont eu à s'en plaindre ne l'ont pas épargné; il n'a pas opposé assez de philosophie à leurs attaques, & cette petite guerre a jeté de l'amertume sur sa vie.

LA MARQUISE.

Il faut convenir, Meſſieurs les beaux eſprits, que votre manière de vivre enſemble eſt bien ſcandaleuſe. On parle de la jalouſie des femmes, mais la vôtre a cent fois plus d'influence ſur la ſociété. A quoi aboutiſſent nos rivalités ? A nous déchirer dans les cercles; mais ce ſont des mots qui s'envolent, des égratignures d'épingles. Vos reſſentimens ne reſpectent rien; honneur, réputation, bien-être, tout eſt compromis dès le premier choc; les champions ſe rangent ſous leurs bannières, les partis ſe menacent, les libelles deviennent des armes offenſives, & l'impreſſion dévoue bientôt au mépris public les vainqueurs & les vaincus; car les gens ſenſés ne s'aviſent jamais de diſcuter le droit ou le tort des parties belligérantes. L'eſpèce de lutte adoptée par les uns & par les autres, les flétrit également; & ce que je vois de plus déſaſtreux à cela, c'eſt que l'opprobre encouru par les athlètes, réjaillit ſur le genre, & qu'aujourd'hui le

littérature se trouve avilie, parce que les Littérateurs se sont rendus méprisables.

*DORIVAL.*

Ce que dit la Marquise est plein de sens & de vérité. Les Littérateurs exploitent en commun le plus vaste de tous les domaines, mais le plus scabreux, celui de l'amour-propre. Sans cesse on se croise, on se rencontre, aux limites sur-tout; mais au lieu d'être des cultivateurs paisibles, nous imitons ces jurandes jalouses & processives, qui veulent mutuellement s'interdire le débit de telle marchandise. Qu'un Poëte, qui ne s'est encore exercé que dans le genre des pièces fugitives, donne une tragédie, ceux qui ont déjà ensanglanté le poignard de Melpomène, crient à l'intrus, se liguent contre lui, cabalent contre sa pièce, & ne veulent pas même permettre au Public d'en admirer les détails; tout doit en être mauvais, sur-tout s'il n'a pas eu la modeste déférence d'aller consulter ses maîtres, qui n'auraient pas manqué de le dégoûter

de hasarder quelques pas dans cette carrière qu'ils sont en possession de parcourir. Si, plus borné dans son ambition, timide ou peu propre au genre élevé, un Auteur, jeune encore, se contente de tourner dans le cercle des poésies légères, sans apprécier jusqu'où il peut aller un jour, sans indulgence pour des fautes rachetées par des beautés & par l'indice du talent, on lui oppose impitoyablement les Lafare, les Chaulieu, les Gresset, les Voltaire, & tous les Maîtres qui peuvent le rebuter dès le commencement de la carrière, au lieu de les lui présenter comme des modèles, desquels de sages encouragemens pourraient le rapprocher un jour. La critique ne devrait avoir que ces flambeaux de théâtre, qui éclairent sans brûler, & ce sont des torches ardentes qui portent l'incendie & le ravage dans le patrimoine de la littérature. Sans choix, sans égards, il suffit qu'un Auteur ne soit pas affilié au parti dominant, pour en être persécuté. Devient-il sectaire, affiche-t-il sa croyance, la troupe opposée le déchire. Que faire

donc pour son repos? Ne point écrire, & voilà la réflexion qui met des entraves aux talens, & qui, insensiblement, en détruit les germes dès leur naissance.

*L'ABBÉ.*

Aussi, depuis les pertes que nous venons de faire, ne voyons-nous personne pour les remplacer; ce qui nous reste encore achève sa carrière; &, dans le deuil de son historien, à qui la Nature va-t-elle confier ses pinceaux?

*MADAME D'ERBY.*

Il faudra bien nous contenter de ce que nous aurons. Mais, en attendant, voyons les portraits de Dorival, & comment il aura peint ses deux grands hommes & demi.

*DORIVAL.*

Ma tâche était d'autant moins aisée, que je me suis borné à quatre vers pour être mis au bas de la statue de mes héros. Que peut-on dire en quatre vers? Voici ceux de Voltaire:

Philosophe enjoué, vaste & brillant génie,
Seul de tous les combats il est sorti vainqueur;
Plus admirable encore en sa course infinie,
Si, par fois, son esprit n'eût égaré son cœur.

LE COMMANDEUR.

Oui, c'est dommage qu'on n'ait pas pu lui épargner le dernier vers.

LE COMTE.

C'eût été un Dieu, & ce n'était malheureusement qu'un homme, mais un homme qui honorera à jamais son siècle & son espèce. Je ne lui connais point cependant, quoiqu'en disent ses détracteurs. Je conviens avec eux que son vernis enchanteur couvre bien quelques erreurs, pallie des fautes, & entraîne même sur des principes; mais je m'écrierai toujours comme Damon:

Malgré tous vos défauts, je vous aime à la rage.

Et puis trouvez-moi des Auteurs qui aient autant de beautés dans tous les genres, & aussi peu d'imperfections.

LA BARONNE.

Ce qu'il y a de charmant, c'est qu'il

écrit aussi-bien en prose qu'en vers, & cela se voit rarement.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Moi, je radote de sa Pucelle ; je le dis tout haut, il n'y a point ici de Capucins.

*DORIVAL.*

Aussi est-ce bien son chef-d'œuvre.

*MADAME DE LINTZ.*

Et sa Henriade ?

*SAINTRÉ.*

Il ne s'y trouve ni le feu, ni la touche du génie, ni l'invention qui brillent dans la Pucelle, où je ne vois à redire que le chant de Conculix, quoique plein de bons vers & de tableaux de Maîtres, & celui de l'âne, que rien ne peut excuser.

*LE COMMANDEUR.*

Admirez, Messieurs, que c'est le plus jeune de nous qui est le plus sévère.

*LE CHEVALIER.*

C'est qu'il n'a pas encore le goût usé ni gâté ; & comme une opinion privée ne

tire pas à conséquence, Dorival ne trouvera pas mauvais que j'envisage son héros sous une autre face; peut-être serai-je moins févère que lui, en ne voyant Voltaire que comme Auteur. Voici, sous cet aspect, comme je me le représente :

Il connut bien son siècle, & mit tout en saillie;
Et couvrant ses larcins d'un vernis enchanteur,
Par sa fécondité, par sa coquetterie,
Il me fait oublier qu'il n'est pas créateur.

*LA MARQUISE.*

Courage, mes amis. Si chacun de vous fait ainsi son portrait, nous aurons bientôt sa vie entière; car il me semble qu'on peut peindre cet Auteur de diverses manières sans s'éloigner de sa ressemblance.

*DORIVAL.*

C'est faire son éloge d'une manière aussi fine que complete.

*SAINTRÉ.*

Il faut que je vous raconte une anecdote sûre que je tiens d'un de mes amis qui en a été témoin. Voltaire arrête à la Poste à Brandebourg, entre dans une salle

baſſe pendant qu'on change les chevaux. Le Maître de Poſte, eſpèce de bel eſprit, venait de recevoir l'édition des œuvres du Chambellan Pruſſien, par la Baumelle. Etalée ſur une conſole, Voltaire approche, reconnaît ſa famille nombreuſe & ſuperbement habillée, lui ſourit, en ouvre un volume avec complaiſance ; c'était la *Voltéromanie*...... Ah ! l'horreur ! s'écrie le Poëte en jetant le livre avec violence, & briſant la magnifique reliure..... Ah ! l'inſolent ! dit à ſon tour, avec fureur, le *Poſt-Meſtre*, l'ignorant ! qui n'en ſaura jamais tant que ce grand homme en a oublié......Vous me paierez mon édition entière.......Tais-toi, reprend Voltaire écumant, il n'y a pas un mot de moi dans toute cette rapſodie, pas un mot, je la déſavoue ; c'eſt un fripon, un ignorant, un roué qui a fait cette édition ; j'eſpère bien le faire pendre. Que ne t'adreſſais-tu à mon Libraire...? On ſe figure en ce moment la poſture du Brandebourgeois, qui, à cette ſortie, ne pouvait méconnaître Voltaire. A demi

courbé, il se confondait en excuses, y mêlait les complimens les plus burlesques, & accompagnait à sa voiture le héros du Pinde, comme un commis aux Aides reconduit le Fermier-Général de tournée qui vient de le vespériser. Cependant Voltaire, qui s'était apperçu que mon ami était Français, & qu'il l'avait suivi, lui cria en partant, & à différentes reprises :.... Monsieur, je vous demande mille pardons......... Et le *Post-Mestre* aurait donné toute sa bibliothèque pour revoir encore une fois Voltaire.

LA MARQUISE.

On trouve son Mahomet plus beau que Zaïre; mais les femmes préfèrent celle-ci.

DORIVAL.

Et les femmes ont raison : les passions, qui font le nœud de cette pièce, sont plus de leur connaissance. Le fanatisme réfléchi & profond de l'Apôtre de l'Arabie, & les crimes révoltans qui le

cimentent, leur sont étrangers, & répugnent à leur ame douce & sensible, que l'amour de Zaïre, au contraire, & son malheur attendrissent. Alzire, qui vaut mieux que Zaïre pour les hommes, ne plaît pas autant aux femmes, parce que les sentimens de cette fière Sauvage, qui, peut-être, prêche un peu trop, ne sont pas à la portée ni à l'usage de nos faibles Européennes. Pardon, Mesdames, je ne vous en aime pas moins pour aimer mieux la vérité, & cette conjuration d'yeux noirs, toute redoutable qu'elle est, ne saurait me faire rétracter; au reste, consolez-vous, c'est plus la faute de notre siècle que la vôtre. Si vos vertus sont moins prononcées, vos vices ont le même degré de faiblesse; & quand je parle des femmes, croyez que je ne fais pas grâce aux hommes, & que ce que je dis d'elles, je le pense également d'eux.

MADAME DE CHANCEAUX.

Oh! les tournures ne manquent pas à

Messieurs les Poëtes. Mais vous qui traitez ainsi notre sexe, n'avez-vous donc jamais été amoureux?

*DORIVAL.*

Pardonnez-moi, je rougirais même de n'avoir pas senti mon cœur. Je n'ai pas bonne opinion de ces êtres froids, qui tirent vanité de ce qui les déshonore à mes yeux.

*LA MARQUISE.*

Nous ne pouvons guère défrayer la Société ce soir que de ressouvenirs; personne n'a pu se préparer à remplir sa tâche; la chasse a pris toute notre journée. Votre mémoire vous fournirait-elle quelque chose de bien tendre, capable de nous convaincre de ce que vous venez de nous dire?

*DORIVAL.*

Je crois que je me souviendrai d'une épître que j'adressai, il y a plusieurs années, à une personne que j'aimais. J'étais fort jeune. Je lui avais déjà donné des vers que

je ne vais vous réciter que pour vous mettre au courant.

*A mes Vers.*

Ce que ma bouche n'ose dire,
Hélas ! pourrez-vous l'exprimer,
Timides accords de ma lyre?
Peindrez-vous assez mon délire
Aux beaux yeux qui m'ont su charmer,
Aux yeux de l'aimable Zamire?
Mes vers, il faut les animer;
Il faut, en leur traçant ma flamme,
Observer tous leurs mouvemens.
Si la langueur, en ces momens,
De Zamire assoupit les sens,
Ou porte le trouble en son ame,
Redoublez vos tendres accens......
Tant d'ardeur déplaira, peut-être;
Mais en fondant mon cœur, je sens
Que vous seriez bien moins pressans,
S'il m'était plus permis de l'être.

La petite fille n'ayant pas paru effarouchée de ce premier envoi, je lui remis l'épître suivante, toujours adressée à mes vers:

Seuls confidens de mon délire,
C'est à vous seuls à l'exprimer.

Ou

On a déjà daigné vous lire,
Ce ſuccès doit vous animer.
Vous avez ſu plaire à Zamire ;
Mais, mes vers, il faut l'enflammer.
Attendez avec patience
L'inſtant d'une douce langueur,
Dans ces momens, un jeune cœur
Soupire de ce vide immenſe,
Qui lui cauſe un trouble enchanteur :
Dans ce voluptueux ſilence,
Il déſire & cherche un vainqueur.
N'allez pas, d'un pinceau cynique,
Effaroucher le ſentiment,
Ou, d'un ton plaintif & tragique,
N'annoncer que peine & tourment,
Et faire, aux pieds d'une Angélique,
Tomber un Médor languiſſant.
Laiſſez ces comparaiſons fades
A nos faiſeurs de madrigaux.
Point de Muſes, point de Naïades,
La belle rirait de ces mots.
Saiſiſſez, je vous le répète,
Profitez de l'heureux moment
Que la délicateſſe guette ;
Unie avec le ſentiment,
Elle l'échappe rarement.
Enfin vous approchez Zamire,
Elle vous prend d'un air diſtrait,

Et vous lit ſans vouloir vous lire ;
Il eſt temps, faites mon portrait.
Senſible, fidèle, diſcret,
Voilà les vertus héroïques,
Qu'en termes neufs & poétiques
Sans doute vous étalerez.....
Eh bien, mes vers, vous l'ennuierez ;
C'eſt le langage du perfide,
De l'eſprit & jamais du cœur ;
Tendres enfans de la candeur,
L'amour ſincère eſt votre guide,
Ne reconnaiſſez que ſes lois.
Peindre à Zamire un cœur novice
Si ſouvent rebelle à ſa voix,
Mais qui, glorieux de ſon choix,
Lui fait enfin un ſacrifice
Qu'il a différé tant de fois,
C'eſt aſſez : un premier hommage
N'eſt pas auſſi-tôt refuſé
Que les offres d'un cœur uſé,
Qui devient aiſément volage.
N'employez donc point d'autres traits ;
Zamire ignore qu'elle eſt belle,
Ne lui vantez pas ſes attraits,
Mais bien tous ceux d'un cœur fidèle ;
Suivez toutes ſes actions.
Un geſte, un ſourire décide,
Et fait voir les impreſſions

Que l'on fait sur un cœur timide.
Votre triomphe est préparé,
Si Zamire vous lit encore.....
Elle doute si je l'adore,
Son cœur veut être rassuré......
Ah! déjà le mien enivré
De ce plaisir imaginaire,
De l'entrave qui le resserre;
Voudrait se sentir délivré:
Il volerait jusqu'à Zamire,
Se confondrait avec le sien;
Ce ne serait qu'à son délire
Qu'elle reconnaîtrait le mien.

*LA BARONNE.*

Cette pièce me réconcilie avec vous, Dorival. Je crois qu'il faut aimer pour s'exprimer à la fin avec cette chaleur; car le commencement est du Versificateur, mais les derniers vers sont de l'Amant, & je ne crois pas que ce fût une Iris en l'air.

*DORIVAL.*

Je répondrai comme Saintré, que, dans ce genre, quand mon cœur n'est pas intéressé, ma plume me refuse le service;

LE COMMANDEUR.

Mon ami, heureux celui chez qui le cœur paraît toujours conduire la plume.

MADAME DE LINTZ.

Il faut avouer que nous ſommes de bien mauvaiſes têtes, & que nous bronchons comme des enfans...... Et le portrait de Rouſſeau?....

L'ABBÉ.

Eh, vraiment, je ne le perdais pas de vue; mais je n'ai pas trouvé le moment de faire ma réclamation.

DORIVAL.

Je me ſuis laiſſé entraîner à ma diſſertation, il s'agiſſait des Dames; on s'oublie volontiers avec elles.

MADAME DE CHANCEAUX.

Vous avez furieuſement à réparer, vous faites bien de n'en pas laiſſer échapper les occaſions.

LE COMTE.

Voyons le portrait de Rouſſeau; il y a bien à dire ſur le Citoyen de Genève.

DORIVAL.

Du langage français possédant la magie,
De ses crayons brûlans il sillonna les cœurs;
S'il encensa l'erreur, comme on fait une orgie;
Il eut ce qu'il prêcha, des vertus & des mœurs.

L'ABBÉ.

Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites dans le dernier vers?

DORIVAL.

J'aime mieux le croire avec le Public que d'en douter avec quelques écrivains suspects de jalousie. Il est prouvé que Rousseau brava les bienséances, il ne l'est pas qu'il ait outragé les mœurs, & c'est assez pour le Peintre d'un homme célèbre. Nous ne risquons jamais rien de le voir ou de le montrer en beau. Il est si affligeant pour l'humanité & la Philosophie de n'avoir à crayonner que des monstres ou des hypocrites! c'est ce qui arrive à tous les Historiens. Quand nous pouvons, sans mentir évidemment à la postérité, lui transmettre nos contemporains avec les seules taches qui carac-

térisent l'homme, sans le défigurer, hâtons-nous de tracer l'esquisse ; elle peut retenir la plume indécise de tel Auteur qui, sans ce premier modèle, se serait peut-être permis un portrait d'imagination, & aurait chargé notre siècle d'une mauvaise production de plus. C'est dans les mêmes principes que j'affaiblis, autant que je le puis, un des torts de Rousseau, celui d'avoir encensé & verni le paradoxe, lui qui avait le sens droit. Voilà les inconséquences humaines! Avec le talent propre à parfaitement soutenir les vérités de la morale, il en a dédaigné les sentiers battus ; & l'amour-propre exalté lui a fait soupçonner plus d'avantage à composer du strass qu'à employer le diamant (1).

LA BARONNE.

J'attends Dorat, & toutes vos belles dissertations ne l'amènent pas.

(1) Quand j'ai écrit ceci, je n'avais lu ni les Confessions, ni les Rêveries ; elles ne m'ont pas fait changer d'opinion.

*DORIVAL.*

Je le traite dans son genre, légérement.

Il eut des mots, des riens charmans ?
Il fut léger, doux, presque tendre :
Je crains seulement, dans vingt ans,
Qu'on n'ait de la peine à l'entendre.

*MADAME DE LINTZ.*

Oh! pour le coup, voilà une épigramme dans toute la force du terme.

*DORIVAL.*

Pour vous prouver que ce n'en est pas une, il faudrait faire l'analyse des ouvrages de Dorat, & cela serait aussi long qu'ennuyeux pour tout le monde. Quand je lui accorde des riens charmans, de la douceur, de la légéreté.....

*MADAME DE LINTZ.*

Oui, mais presque tendre.....

*DORIVAL.*

Permettez-moi de vous demander où vous le trouvez réellement tendre : je le vois presque toujours galant; mais il y a loin de ce ton à celui de la tendresse.

Dorat a tout effleuré, & n'a rien approfondi : le goût de papillotage a borné son talent, & quand il a voulu traiter les passions, permettez-moi l'expression, il n'a pas passé l'antichambre du cœur.

LE COMTE.

Au total, & pour finir ce chapitre, c'est un Auteur qu'on a trop loué & trop blâmé. Deux volumes lui eussent fait une réputation, & vingt embarrasseront nos neveux dans leur jugement.

LA MARQUISE.

Bien jugé, Commandeur; mais je veux juger aussi, non pas Dorat, mais Madame d'Erby, qui n'a pas encore fait acte de Bergère vis-à-vis de Saintré. En vérité son désintéressement mérite qu'on lui rappelle ses droits. Eh bien, qu'ordonnez-vous ?

SAINTRÉ.

Je n'ordonne rien. Je prie Madame de vouloir bien chanter une romance du genre tendre, qui lui est assigné.

(*à Madame d'Erby.*) C'eſt ſur un air que vous connaiſſez.

*MADAME D'ERBY.*

Oui, je l'aime aſſez. (*Elle chante.*)

AIR: *Je ſens mon cœur qui ſoupire.*

Ou : *Un Berger de notre village.* N.° 5.

Cher Amant, mon cœur le confeſſe,
J'eus tort de ſoupçonner le tien ;
Si je doutai de ta tendreſſe,
Mon repentir m'en punit bien.
En voyant s'échapper tes larmes
J'ai ſenti les mêmes alarmes. *Bis.*

C'eſt un ſentiment ſi pénible,
Que de douter de ſon Amant !
On l'afflige s'il eſt ſenſible,
On le perd s'il eſt peu conſtant.
Des ſoupçons naiſſent les alarmes,
Et l'amour s'éteint dans les larmes. *Bis.*

Ah ! viens, ſous ta main careſſante,
Viens ſentir palpiter mon cœur ;
Ma bouche attend ta bouche ardente,
Et mes yeux cherchent mon vainqueur.
Plus de doutes ; jamais d'alarmes ;
Sur mon ſein viens ſécher tes larmes. *Bis.*

LE CHEVALIER.

On ne ſaurait chanter avec plus d'expreſſion & de goût.

*LA BARONNE, bas au Commandeur.*

Voilà bien ce qu'on peut appeller une ariette de ſituation.

*LE COMMANDEUR, bas.*

N'effarouchez pas nos enfans, nous en entendrons bien d'autres.

LA BARONNE.

Eh, voilà comme je voudrais pouvoir faire des couplets dans l'occaſion; d'autres feraient l'air.

LE COMMANDEUR.

Baronne, encore ce talent-là? On a déjà aſſez de peine à vous échapper.

LA BARONNE.

Eh! pourquoi m'échappe-t-on? Moi, j'aime aſſez les captifs. Une cour de ſoupirans me flatterait, mais je ferais mes conditions; point de retour; admirez-moi, Meſſieurs, chantez-moi, amuſez-

moi, allez même jusqu'à m'adorer, si la fantaisie vous en prend, mais point de chaînes.....

*LE COMTE chante.*

Grain de coquetterie,
Dans la vie,
Est toujours de saison.

*LA BARONNE.*

Ah! donnez-nous du neuf si vous voulez qu'on vous passe le sarcasme. Savez-vous que nous avons fait beaucoup d'esprit aujourd'hui? Pour en sortir, allons, du bachique; nous deviendrions romance.

*LE COMTE.*

Je renvoie la balle au Commandeur; je chante l'Amour, & lui l'Amant d'Erigone.

*DORIVAL.*

Ah! Commandeur, vous avez un siège de Cythère que ces Dames entendront surement avec plaisir.

*LE COMMANDEUR.*

Je crains qu'on ne le trouve un peu

long. C'eſt un ſiège en règle; & quoi qu'en diſent Meſſieurs les avantageux, les belles ne ſe rendent pas toujours auſſi vîte qu'ils le prétendent. J'ai éprouvé de belles défenſes en ma vie.

*LA MARQUISE.*

Le triomphe en eſt plus flatteur.

*LE COMMANDEUR.*

Quand on l'a obtenu; mais je vais vous confier tous mes ſecrets, belles Dames, n'en abuſerez-vous pas? Il eſt vrai que je révèle auſſi un peu les vôtres.

*LA BARONNE.*

J'aime la guerre, les ſièges, les batailles. J'aurais été bon Militaire: mais écoutons le ſiège de Cythère, ce titre eſt intéreſſant.

*LE COMMANDEUR.*

Si l'on n'eſt pas content, je ſerai doublement coupable, car j'ai fait l'air & les paroles.

AIR, N.° 1.er

Pour le plaiſir & la ſanté,
Rien n'eſt auſſi bon qu'une orgie;

Où l'Amour soutient la gaité
Et le Dieu du vin la saillie.
Vivent, vivent pour la santé,
Bacchus, l'Amour & la gaité. } *Ce refrein se répète en chorus.*

Mes amis, volons au combat,
Moi, j'ai toujours aimé la guerre;
Mais que vois-je? Le cœur vous bat,
Quand il faut assiéger Cythère.
Vivent, &c.

Que chacun choisisse le fort
Qu'il veut réduire à la chamade;
Et comme Bacchus rend plus fort,
Commençons par une rasade.
Vivent, &c.

Ecoutez votre Commandant,
Ce sont deux grands Dieux qui l'inspirent;
Mais quel courage chancelant!
J'en entends déjà qui soupirent.
Vivent, &c.

Vous avez tous, à votre choix,
Ou le blocus, ou l'escalade;
L'escalade est pour le grivois,
Le transi reste à l'esplanade.
Vivent, &c.

Aiguillonnés par le retard
Que trop de résistance appose,

Tâchez d'attacher le pétard,
Et d'entrer tout droit par la porte.
Vivent, &c.

Si vous ne réussissez pas,
Compagnons, employez la mine;
Qui soutint des rudes combats
Souvent est pris à la sourdine.
Vivent, &c.

Je vous défends bombe & canons;
Ne démantelons point la place
Où, peut-être, nous nous verrons,
Quoique vainqueurs, demander grâce.
Vivent, &c.

Pour l'attaque ayez plusieurs plans,
Les belles font changer les chances;
Mais sur-tout avec les dedans
Ménagez des intelligences.
Vivent, &c.

Pour l'une, il faut un siège ouvert,
C'est le style de la coquette :
Il faut, par le chemin couvert,
Vers la prude aller sans trompette.
Vivent, &c.

De la sensible approchez-vous
Sans bruit, & toujours à nuit close;

Ne brusquez rien, & soyez doux,
Vous en obtiendrez quelque chose.
Vivent, &c.

Il en est qu'on n'assiège pas,
C'est la béqueule & la novice;
L'une ne vaut pas les combats,
L'autre cède au moindre artifice.
Vivent, &c.

Nous, Amans & Soldats discrets,
Brillons par la délicatesse;
Protégeons, n'attaquons jamais
L'innocence ni la faiblesse.
Vivent, &c.

Si nous sommes heureux guerriers,
Ne chantons pas notre victoire;
Que la beauté, sous nos lauriers,
Trouve un sûr abri pour sa gloire.
Vivent, &c.

Mes amis, suspendons nos coups;
Trève aux combats; qu'allions-nous faire?
Je lis dans vos regards jaloux
(*Montrant la Marquise.*)
Qu'au même objet nous voulons plaire!
Ces yeux, cette fleur de santé, } *Bis.*
Vont nous brouiller, plus de gaité. }

Amour, cède pour cette fois,
Crains les Argus & les bougies ;
La nuit tu reprendras tes droits :
A Bacchus laisse les orgies.
Unis, vous donnez la santé, } *Bis.*
Rivaux, vous chassez la gaité. }

*LA MARQUISE.*

Commandeur, voilà la galanterie & la plaisanterie du bon genre.

*LA BARONNE.*

Attrape, il y en a pour tout le monde.

*MADAME D'ERBY.*

Oui. En nous prodiguant les roses, le Commandeur ne nous a pas fait grace des épines : les prudes, les coquettes, les bégueules passent en revue.

*LA MARQUISE.*

Ah ! ma chère d'Erby, vous êtes injuste. Ces trois caractères-là sont si éloignés du vôtre, que je suis surprise de la protection que vous semblez leur accorder, & il est, entre autres, deux couplets qui peignent si bien l'ame, le

cœur & la délicatesse du Commandeur, que j'ose lui adjuger la palme de la chanson, & lui donner le droit de choisir une Bergère. Je vois dans les yeux de la compagnie que je ne fais que prévenir le vœu général.

*Tous ensemble.*

Cela est juste, cela est juste, qu'il choisisse.

*LE COMMANDEUR.*

Je suis presque à l'âge de Titon, j'espère éprouver son sort, belle Marquise, si vous daignez être mon Aurore.

*Tous ensemble, frappant des mains.*

Bravo! bravo!

*LA MARQUISE.*

Faisons nos conditions. Le sort de Titon eut deux époques, s'il m'en souvient bien. La première ne dépendoit pas de la Déesse aux doigts de roses; elle eut l'indiscrétion de précipiter la seconde: moi, je ne demande pour vous au Destin la première de ses faveurs que

pour y ajouter le service de vous refuser la dernière.

*LE COMMANDEUR.*

Marquise, je reconnais ma témérité : ne soyez que ma Bergère, les mortelles sont moins exigeantes que les Déesses, & la houlette fait plus de miracles en ce genre, que le sceptre de fer du fils du Chaos.

*LA MARQUISE.*

Je ne crois pas aux miracles, tout est dans la nature.

*LE COMTE.*

Même l'empire que le choix ou le hasard nous accordent sur vous, Mesdames.

*MADAME DE LINTZ.*

Oh! c'est autre chose, le caprice y joue un grand rôle.

*MADAME D'ERBY.*

Ma tante, voilà comme vous fournissez des traits contre nous, comme si les hommes n'en avaient déjà pas assez.

*SAINTRÉ.*

Nous userons toujours avec générosité

des armes offensives ; les défensives nous font bien plus nécessaires contre vous.

*MADAME D'ERBY.*

Mon Berger, cela sent le Lignon.

*DORIVAL.*

Saintré, défendez-vous ; il me paraît que votre Bergère n'a pas le goût des madrigaux de l'Arcadie.

*SAINTRÉ.*

Je promets ma défense pour demain.

*LA MARQUISE.*

A propos d'Arcadie, eh, bon Dieu ! j'oubliais, tant je suis peu accoutumée aux bonnes fortunes littéraires, que le bon Pierrazzy, qui m'a jadis appris l'italien, a cru me faire merveilleusement sa cour en me procurant une patente d'Arcade ; je l'ai reçue il y a une quinzaine de jours, & je dois un remerciement ; le faut-il en prose ou en vers ? De toute manière j'ai besoin d'un Teinturier. Mon mari est trop occupé ; Messieurs, qui de vous connaît quelque chose à ce genre d'ouvrage ?

LE COMTE.

Il eſt plus régulier de remercier en vers, & Dorival, qui eſt votre confrère, peut mieux qu'aucun de nous payer votre tribut à la ſociété du *Janicule*.

LA MARQUISE.

Ah ! Dorival, vous me feriez grand plaiſir, & nous en profiterions avant les Paſteurs du Tibre.

DORIVAL.

J'avoue que je ſuis un peu intéreſſé, & je demande la permiſſion, avant de m'engager, de faire mes conditions. Si la pièce que je vous promets, Marquiſe, a votre ſuffrage & celui de la compagnie, j'aurai auſſi ma Bergère.

MADAME DE LINTZ.

Et nous aurons ainſi notre Arcadie petit-à-petit.

LA MARQUISE.

L'idée eſt charmante, & je tôpe à tout, j'anticipe même ſur l'époque ; & pour prix des jolis vers que vous nous avez

déjà débités au nom du Club, donnez la pomme tout de ſuite.

DORIVAL.

Nouveau Pâris, même nombre de belles
Suſpend mon choix en raviſſant mes yeux;
(*à Madame de Lintz.*)
Mais plus intéreſſé, je déſire une d'elles,
Et plus hardi, je t'offre & la pomme & mes vœux.

MADAME DE CHANCEAUX.

Pour celui-là, il n'eſt pas fait à loiſir.

MADAME DE LINTZ.

Allons, mon Berger, commandez; mais ſouvenez-vous que le talent dont je fais le plus de cas eſt celui de me deviner.

DORIVAL.

Je devine que vous ne ſerez pas fâchée de nous réciter quelques vers qu'on a faits pour vous, & dont je vous ai vue aſſez contente.

MADAME DE LINTZ.

Vous voulez parler de ce bouquet..... ce ſera pour demain, car je ne m'en ſouviens pas, & nous avons tous envie de

dormir. Voilà déjà l'Abbé qui perd connaissance, quoiqu'il n'ait pas le plus couru.

LA MARQUISE.

Messieurs qui restez à pourvoir, à demain : apportez-nous un tribut, & celui qui réunira les suffrages choisira le premier. Bon soir & bonne nuit, nous en avons besoin.



# VI.e SOUPER.

*LA MARQUISE.*

JE m'y prends aujourd'hui dès l'entremets, parce que nous avons bien de l'ouvrage.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

D'abord mon logogriphe, qui est resté en arrière, j'en fais l'énigme; c'est *cheminée.* Mais il y a des mots que je n'ai pas trouvés, tels que la contrée où l'on donne dans les couleurs.

*LE CHEVALIER.*

A vous, l'Abbé, c'est de l'érudition.

*L'ABBÉ.*

J'imagine que vous voulez désigner la Chine, parce qu'en effet tous les rangs y sont distingués par la couleur des habits que les lettrés.......

*MADAME DE CHANCEAUX.*

En voilà assez, l'Abbé, c'est *la Chine.* Bon, le héros larmoyant, c'est *Enée;*

du plus brave Eſpagnol la maîtreſſe adorée ?.....

LE COMMANDEUR.

Ah ! de l'hiſtoire, la balle me vient ; c'eſt la belle amante de Rodrigue.

MADAME DE CHANCEAUX.

C'eſt *Chimène*. Comment ne l'ai-je pas devinée ?

Un des deux mots qui diviſent les cœurs ?

MADAME D'ERBY.

Ah ! je le ſais ; c'eſt *mien*.

MADAME DE CHANCEAUX.

L'animal fidèle eſt *chien*.

Le père infortuné de trois vilains oiſeaux ?

LE COMTE.

Il faut que ce ſoit *Minée*, de qui les trois filles furent changées en chauves-ſouris pour avoir oſé défier Minerve dans l'art de faire de la tapiſſerie. Les Déeſſes ne pardonnent rien. Le Commandeur a bien eu raiſon d'abandonner l'Aurore pour une Bergère.

MADAME

MADAME DE CHANCEAUX.

Un arbre, c'eſt le *chêne*. Un Dieu blondin? Il n'y a ni Phébus ni Apollon dans *cheminée*.

LE COMTE.

Mais l'*Hyménée*, qu'on peint en beau jeune homme blond; c'eſt pour cela que tant de femmes le trouvent fade.

LA BARONNE.

Avouez qu'il l'eſt par fois.

LA MARQUISE.

C'eſt ſouvent pour s'être fait une trop grande idée de l'Amour, qu'on eſt ſi injuſte avec ſon frère.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah! Monſieur le Chevalier, ſortez-nous de cette ville de Thuringe.

LE CHEVALIER.

C'eſt la ville de *Jene*.

MADAME DE CHANCEAUX.

Qui jamais a entendu parler de cette bicoque?

LE CHEVALIER.

N'insultez pas une ville qui a une Université.

L'ABBÉ.

On s'est occupé de ses fossiles & de ses minéraux. Un certain *Schuttens* en a donné une description en 1720, &, entre autres Médecins de réputation, elle a produit *Schelhammer.* Mais le Chevalier a fait une faute d'orthographe: *Jene* s'écrit par un grand *J*, qui ne se trouve pas dans *cheminée.*

LE CHEVALIER.

Il est vrai; mais cela se passe dans un logogriphe.

L'ABBÉ.

Vous en voyez l'inconvénient. Personne n'aurait trouvé *Jene,* la Géographie de la Thuringe à la main; tant il est vrai......

MADAME DE CHANCEAUX.

Ce qui change dans le singe; c'est la *mine.*

Ce qui donne au commerce une aisance infinie; c'est *chemin*.

Pour les vieillards le plus tendre aliment; *mie*.

Des arbres & des monts un point très-éminent?

MADAME DE LINTZ.

J'ai deviné celui-là : *cime*.

MADAME DE CHANCEAUX.

Vous avez raison; voyez comme les choses les plus simples échappent.

Cette forêt de Cléonie, d'où sortit un lion fameux? A moi, Comte!

LA MARQUISE.

Je veux aussi m'en mêler, & montrer mon petit savoir. Je me suis souvenue que, dans les notes du Poëme des Tableaux de la Nature, j'ai lu que le lion que tua Hercule, se retirait dans la forêt de *Némée*.

LE CHEVALIER.

Et c'est le mot.

MADAME DE CHANCEAUX.

Pour la ville de Savoye; je suis aussi embarrassée qu'en Thuringe.

*LA BARONNE.*

N'y aurait-il pas aussi une faute d'orthographe ?

*MADAME D'ERBY.*

Non, car c'est *Nice.*

*MADAME DE LINTZ.*

Son frère y est tombé malade en allant à Turin.

*MADAME D'ERBY.*

Voilà bien ma tante : elle m'ôte d'un mot tout le mérite de mon petit savoir, comme si Nice n'étoit pas connu de tout le monde.

*LE COMMANDEUR.*

Il doit l'être, sur-tout des Militaires. Barberousse, Catinat, Berwich l'ont prise, nous la reprîmes encore en 1744; mais nous avons le cœur bon, nous rendons tout.

*L'ABBÉ.*

Je pourrais encore vous chicaner, Chevalier. Nice n'est pas en Savoye, c'est un comté particulier, démembré de

la Provence, une extenſion des colonies de ces Phocéens, Fondateurs de Marſeille......

*LA MARQUISE.*

Je veux faire auſſi de l'érudition, moi. Caſſini était du comté de Nice ; me trompais-je ?

*L'ABBÉ.*

Non, Marquiſe, ce fut Colbert qui l'appela en *1666*......

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Saintré, dites-nous quel eſt le point le plus lumineux d'une bougie ? J'avoue mon ignorance. Vous êtes le Phyſicien.

*MADAME D'ERBY.*

C'eſt la *mèche*.

*LA BARONNE.*

On répond donc par procuration?

*LE COMMANDEUR.*

Entre les Bergers de l'Arcadie tout eſt commun, c'eſt la règle.

*LA MARQUISE.*

Je n'oſe pas demander ſi ma bergerie

eſt faite, quoique je connaiſſe la facilité de mon Teinturier. .

*DORIVAL.*

Vous l'avez bien nommée, Bergerie, car j'ai fait une églogue.

*LA MARQUISE.*

Quoi ! déjà ?

*DORIVAL.*

Je ne réponds pas qu'elle ne ſe ſente de l'empreſſement que j'ai mis à vous ſervir.

*LA MARQUISE.*

Comme cela eſt déſintéreſſé ! Je ne ſuis pas ſa Bergère.

*DORIVAL.*

Mais bien plus, vous êtes ma Muſe.

*SAINTRÉ.*

La comparaiſon eſt plus juſte que neuve.

*DORIVAL.*

Je n'ai pas oublié que vous devez venger le Lignon. Etes-vous auſſi exact que moi ?

*SAINTRÉ.*

Voyons d'abord comme vous chantez l'Arcadie.

*DORIVAL lit.*

# ÉGLOGUE.

*LAURILLA, sous le nom d'Imarète, MÉLIBÉ.*

*MÉLIBÉ.*

Dans quel ajustement nouveau
A nos yeux étonnés se présente Imarète?
Quitter les diamans pour la simple houlette,
Et la cité pour le hameau!
Faite aux tons de la lyre, au bruit de la trompette,
Comment, aux sons du chalumeau,
Aux rustiques accens de la tendre musette,
Pourrez-vous danser sous l'ormeau?

*LAURILLA.*

Mélibé, ma métamorphose
Doit surprendre tous les Bergers.
A l'ombre des lilas qui parent ces vergers,
Viens, je t'en apprendrai la cause.
Fuyant un jour l'ennui, sans chercher les plaisirs,
En butte à la mélancolie,
A cet état de l'ame, où, faute de désirs,
Elle languit sans peine, mais sans vie,
Du limpide ruisseau qui baigne la prairie
Je suivais le cours tortueux.

Son murmure délicieux
Entretenait ma rêverie ;
Et le calme de ces beaux lieux ;
Portant la volupté dans mon ame attendrie ;
Je me suis écriée : O Dieux !
Je cherche le bonheur, permettez-moi des vœux.
Il doit habiter ces asiles ;
Il se plaît aux cœurs purs, aux retraites tranquilles ;
Ces Bergers innocens, ces hameaux isolés,
Que le luxe ni Mars n'ont jamais désolés,
Sans doute, à la divine Astrée,
Auront élevé des autels ;
Et s'il est d'autres immortels
Qui chérissent cette contrée,
Je les invoque tous. A peine j'achevais ;
Qu'à mes yeux éblouis Minerve s'est montrée.
» Je viens exaucer tes souhaits,
» M'a dit la Déité d'Athênes révérée.
» J'inspirai tes premiers accens
» Quand tu peignis Murat & la Reconnaissance (*).
» Des vertus la douce influence,
» En déployant ton ame, épurait ton encens ;
» Il monta jusqu'aux cieux. A mon culte fidèle
» Il t'est dû le bonheur que cherchent les humains,
» Et que le fils du Ciel emporte sur son aile.

---

(*) Cela fait allusion à deux romans composés par une Dame à laquelle cette églogue a servi de pièce de réception.

» Mais je ne puis embellir tes destins ;
» Que lorsqu'abandonnant les cités opulentes,
» Dans ces campagnes innocentes,
» Brisant tous tes liens, tu viendras sans retour
» Apprendre à vivre en sage, & fixer ton séjour;
» Je te cède, à ce prix, cette fertile plaine,
» Que la reconnaissante Athêne,
» Pour l'immortaliser, de mon nom appela.
» Qu'elle devienne ton domaine «.
Minerve dit, & s'envola.
A l'instant cet habit, ce chien, cette houlette ;
Je les ai vus à quelques pas de là ;
Sur le collier d'Athis, en place d'Imarète.
J'ai lu : Je suis à Laurilla.

*MÉLIBÉ.*

Certes, des Dieux la faveur est entière.
Mais Pan chérit aussi ces lieux.
Ne lui devez-vous pas, Bergère,
Et des hommages, & des voeux ?
Tout ce qu'ici votre œil contemple ;
De sa puissance vous instruit.

*LAURILLA.*

Oui, Mélibé ; mais, à son temple,
Dis-moi quelle route conduit ?

*MÉLIBÉ.*

Tournez vos pas vers la colline
Que couronne un bois de lauriers

Mêlés de myrte & d'oliviers.
Là, les filles de Mnémosyne,
La Déité qui protège les Arts,
Et l'amant de Syrinx ont leurs autels épars
Sous le haut peuplier, & sous l'humble aube-épine.
Vous y verrez des Savans révérés
Ne pas dédaigner la musette;
Des Souverains, des Pontifes sacrés
Joindre à leur sceptre une houlette.
Le Dieu du goût tient la navette
D'où l'encens le plus pur, brûlant sur les autels,
En tout temps porte aux cieux l'hommage des mortels.

*LAURILLA.*

Et mes voeux & mes sacrifices
Seront simples comme mon cœur.
Du lait de mes tendres génisses,
Des fruits, un cantique, une fleur.
Ces dons sont de peu de valeur;
Mais ceux de la reconnaissance,
Quels qu'ils soient, sont toujours comptés,
Et des Dieux justes l'indulgence
Doit être égale à leurs bontés.

*LA MARQUISE.*

Dorival, on ne croira pas que j'ai fait ces vers-là : je les aurais désirés plus à ma portée.

LE COMTE.

Pourquoi donc? C'est-là le genre des femmes, & Dorival s'est sagement contenu dans le style pastoral.

DORIVAL.

Ne sait-on pas à Rome, Marquise, que la France a eu une Deshoulières? Ne peut-il pas s'y en trouver deux?

LA MARQUISE.

Au reste, si l'on demande l'Auteur, je vous ferai venir sur le théâtre.

LE COMMANDEUR.

Ma Bergère, je débute mal dans l'exercice de mon empire, car je vais vous trahir. Vous faites des vers, quoique vous vous en défendiez, &, en vertu de mes droits, je vous prie de nous en dire. Vous en avez fait pour le Marquis pendant qu'il vous faisait sa cour; j'étais son confident, il me les montrait......

MADAME D'ERBY.

Voyez combien les hommes sont perfides! ni l'Amour, ni l'Amitié ne les retiennent. Leur vanité......

LE COMMANDEUR.

Ah ! doucement, ce n'eſt pas le mot. Le Marquis me montrait des vers dans l'effuſion du plaiſir qu'ils lui cauſaient, & comme à ſon intime ami ; mais il me cachait ſoigneuſement la main qui les lui adreſſait.

LA MARQUISE.

Pour vous ménager le plaiſir de la deviner.

LE COMMANDEUR.

Non, je reſpectais ſon ſecret.

LE COMTE.

Vous ne pouvez pas, Marquiſe, vous refuſer à ce que nous vous demandons tous.

LA MARQUISE.

Mais, Meſſieurs, vous comptez donc autant ſur ma mémoire que ſur ma complaiſance ?

LE CHEVALIER.

Nous ſavons que l'une & l'autre ſont inépuiſables.

*LA MARQUISE.*

Il faut céder pour avoir la paix. Le Marquis m'avait envoyé des vers quelque temps avant notre mariage, j'essayai de lui répondre sur le même ton, & voici mon début :

* Sans talent & sans harmonie
J'élève mes faibles accens
Pour implorer l'heureux génie
Qui préside à tes vers charmans :
Mais en vain je voudrais aller à la fontaine
Où tu t'enivres chaque jour ;
Je n'apperçois que trop, à ma marche incertaine,
Que je ne fus jamais digne de ce séjour.
S'il suffisait de la reconnaissance,
Je pourrais espérer de voir remplir mes vœux.
Mais non, tout m'avertit qu'un modeste silence,
Pour en prouver l'excès, exprime beaucoup mieux.

*Les Dames.*

Charmans !

*DORIVAL.*

Pour un coup d'essai, la pièce est fort jolie, les vers aisés, les idées naturelles. Voilà le talent des femmes ! de la facilité, de la délicatesse. . . . .

MADAME DE LINTZ.

Oh ! charlatans ! voilà comme vous nous gâtez ; & vous ſavez bien ce que vous faites.

LA MARQUISE.

Meſſieurs, j'abandonne les profits de mon amour-propre pour régaler celui du Marquis, ou plutôt je raffine ſur le mien : mais c'eſt votre faute ; vous avez voulu me faire parler, & vous me prierez bientôt de me taire.

LE COMMANDEUR.

En attendant que cette fantaiſie nous prenne, je gage que vous allez nous donner la réponſe du Marquis.

LA MARQUISE.

Vous l'avez deviné ; elle eſt ſur les mêmes rimes, ce qui ajoute à la difficulté. Il eſt fort dans ce genre.

Dans tes traits brille l'harmonie,
L'eſprit pétille en tes accens.
De cet accord naît le génie,
Je l'ai vu dans tes yeux charmans.

Tu me parles d'une fontaine
Où j'aspirais à boire un jour;
C'est à toi de régler ma démarche incertaine.
L'hypocrêne doit être où tu fais ton séjour.
Que tu dois de reconnaissance
Au Dieu du goût, qui forme & remplit tous tes voeux!
Un autre me force au silence,
Un troisième n'en est pas mieux.

*SAINTRÉ.*

Me permettez-vous, Marquise, de vous dire mon avis, & sans fadeur? Je préfère les vôtres. Les vers du Marquis sont ceux d'un Auteur à qui la tournure du vers est familière; mais ils sentent la gêne de la rime, & la fin n'est pas absolument claire. Il faut revenir sur la pointe du madrigal pour entendre que le respect force au silence, & que l'amour n'en est pas mieux. Encore le respect n'est-il pas un Dieu. Les vôtres, au contraire, sont naïfs, coulans & sans obscurité.

*LA MARQUISE.*

Mes Maîtres, je voudrais mériter vos éloges sans qu'il en coûtât rien au Marquis.

LE COMMANDEUR.

Vous en avez le moyen. Tâchez de vous rappeler cette jolie réponse qu'il vous fit, ...... qui commence : ...... *Apprends-nous donc, nouveau Prothée*, &c.

LA MARQUISE.

Oh! j'avoue que je n'ai rien oublié de tout ce qu'il a fait pour moi; c'est une pièce en rondeau. La voici :

Apprends-nous donc, nouveau Prothée,
Quel rang nous devons t'assigner ?
Enfant gâté de Prométhée,
Dans quel genre veux-tu régner ?
A ta démarche, à ton sourire,
A tes yeux, où la volupté
Si décemment soupire,
Mon cœur te destinait l'empire
Du plaisir & de la beauté.
Tu parlas, & je crus entendre
La Déité qui préside aux talens;
Tu chantas, & ta voix douce, flexible & tendre
Porta le trouble dans mes sens.
Pour nous ravir, Euterpe a de moindres accens;
La Gaité fut assez à temps
Parer ce trait vainqueur qui pouvoit me surprendre.

Emerveillé, sur de faibles pipeaux,
J'ose chanter cet heureux assemblage
De talens séducteurs, dignes d'un autre hommage,
Erato me répond : Oui, ce sont ses pinceaux.
Apprends-nous donc, nouveau Prothée,
Quel rang nous devons t'assigner ?
Enfant gâté de Prométhée,
Dans quel genre veux-tu régner ?

*DORIVAL.*

Commandeur, vous aviez raison: voilà une bagatelle du bon genre.

*SAINTRÉ.*

Et d'un bon ton. Tel est l'art de louer sans fadeur.

*MADAME DE LINTZ.*

Et sans exagération.

*LA MARQUISE.*

Mes chers convives, épargnez-moi ; vous m'enivrez d'encens, & l'on en fera peut-être honneur à mon Tokai. Mais il nous reste deux acteurs à pourvoir.

*MADAME D'ERBY.*

Et la vengeance du Lignon, qui se chante.

*LA MARQUISE.*

Et la vengeance du Lignon, que nous garderons pour la fin, puisque c'est une chanson. J'aime bien que le ressentiment prenne une tournure lyrique.

*SAINTRÉ.*

On ne s'en permettra jamais d'autre en votre présence.

*LA MARQUISE, au Chevalier & au Comte.*

Eh bien, Messieurs, qui de vous est prêt?

*LE COMTE & LE CHEVALIER.*

Nous le sommes tous les deux.

*LA MARQUISE, au Comte.*

Qu'avez-vous?

*LE COMTE.*

Un remerciement.

*LA MARQUISE, au Chevalier.*

Et vous?

*LE CHEVALIER.*

Un conte.

*LA MARQUISE, au Comte.*

Commençons par le tendre, c'est votre genre favori.

*LE COMTE.*

Dans mon jeune temps c'était la mode qu'une Maîtresse donnât son portrait à son Amant; à ce titre j'obtins celui d'une belle, & je l'en remerciai ainsi:

Lise, d'un éternel amour
Tu viens de me donner le gage;
Ton cœur est à moi sans retour;
Pour garant j'en ai ton image,
Elle manquait à mon bonheur.
Comment d'une fatale absence.
Aurais-je adouci la rigueur?
D'une amoureuse impatience,
A qui, loin de l'objet aimé,
Peindre le désir enflammé,
Si ce n'est à sa ressemblance?
Car les échos & les zéphirs
Sont des messagers infidèles,
De qui la bouche ni les ailes
Ne portent pas loin nos soupirs.
Filles du Roi de la Nature,
Belle & consolante Peinture,
Dans tous les temps, dans tous les lieux,
Par une agréable imposture,

Ta magie étale à nos yeux
Les divers objets de nos vœux.
O des mortels comme l'amie,
L'Illusion, ta fœur chérie,
Enflamme leurs cœurs & leurs fens,
Quand, fous les pinceaux féduifans,
La toile a refpiré la vie!
Cette bouche femble s'ouvrir
Pour s'embellir par un fourire;
Dans ces yeux mourans, le Plaifir
A l'Amour difpute l'empire:
Ces Dieux raniment leurs combats
Sur ce blanc & double hémifphère;
Mon œil dévore tant d'appas;
Et fur ces formes féduifantes,
Appuyant mes lèvres brûlantes,
Chère Life, je crois fentir
De plaifir les tiennes frémir......;
Tendre Amante, fi ton image
Peut égarer ainfi mes fens,
Pour toi quel fera mon hommage?
Pour toi juge ce que je fens!

*LA BARONNE.*

Une femme aurait lieu d'être bien flattée, fi ce que ces Meffieurs expriment avec cette chaleur, était autant dans leur cœur que dans leur imagination.

LA MARQUISE.

Je rends plus de juſtice aux hommes, il en eſt qui penſent ce qu'ils écrivent; & je gagerais bien, par exemple, que le Comte n'écrit jamais à froid.

LE COMTE.

Jamais les choſes de ſentiment, & rarement les autres, à moins que je n'éprouve le beſoin d'écrire.

L'ABBÉ.

Mais, pour nourrir la pièce que vous allez entreprendre, après l'avoir deſſinée & faite en proſe avant de la mettre en vers, ne faut-il pas vous meubler la tête de ce que nos anciens ont penſé & dit ſur la matière?

LE COMTE.

Jamais je ne mets en proſe ce que je veux mettre en vers, c'en ſerait aſſez pour me refroidir; & le ſeul morceau que j'aie traité ainſi, eſt reſté vingt ans imparfait dans mon porte-feuille. Quant au plan, il en faut ſans doute pour un

poëme & une pièce de théâtre; passé cela, quand un sujet quelconque agace ma verve, je prends ma plume, & mes idées se succédant & s'enchaînant, ma pièce se trouve finie sans que j'aie prévu sa marche ni sa conclusion.

*DORIVAL.*

C'est l'unique moyen de mettre du feu dans sa composition. Toute poésie tirée au cordeau perd en chaleur & en effet, ce qu'elle gagne en régularité. La symétrie répugna toujours aux Muses, & l'on voit le génie n'aller que par sauts & par bonds.

*LE CHEVALIER.*

On peut donc se vanter d'avoir pris la plume sans savoir par où commencer, & de s'être trouvé à la fin sans s'en être apperçu; c'est l'histoire du conte que je vais vous lire.

## LE CURÉ BEAU PARLEUR,

### *CONTE.*

Un Prestolet adonisé,
Disant Messe depuis quinzaine,

D'une Cure favorisé,
Fut la desservir au Bas-Maine.
Dans un Séminaire, à Paris,
Il avait reçu la tonsure.
Du jargon, de la boursouflure
Le pédant se trouvait épris,
Et croyait la nomenclature
Le passe-port des beaux esprits.
Le voilà qui, dans son village,
Pindarise, choisit ses mots;
Personne n'entend son langage,
Tous ses paysans sont des sots.
Pâques vient, ils vont à confesse.
N'es-tu point, dit-il à l'un d'eux,
Homme à projets, ambitieux?
—Non.—N'as-tu pas une maîtresse?
—J'ons servi la veuve à Dumon.....
—Tu m'as bien l'air d'être glouton?
—Je n'ons point d'ça dans la paroisse.
—Irascible?—Fi donc, Monsieur.
—Concupiscent, fornicateur?
—Je suis........— Faussaire? — Quelle angoisse!
Eh non, Monsieur, je suis Maçon,
Veci mei truelle & mon plomb.

*LA MARQUISE.*

L'idée est plaisante.

LE CHEVALIER.

Ajoutez à cela qu'elle eſt vraie, car c'eſt la propre hiſtoire du nouveau Curé de ma terre. Au reſte, je déclare moi-même cette bagatelle inférieure en tout point à la pièce du Comte; & j'ai d'autant moins de mérite à lui céder la préférence, qu'il m'évitera l'embarras du choix.

LE COMTE.

Mon cher Chevalier, votre modeſtie vous met fort à votre aiſe......

LA BARONNE.

Eh bien, ces Meſſieurs ſont charmans; nous faiſons là leur partie de volant......

LE COMTE.

Ah! puiſque vous vous fâchez, c'eſt vous que je choiſis, j'aime qu'on ſente ce qu'on vaut.

MADAME DE CHANCEAUX, *au Chevalier.*

Allons, mon chevalier par haſard, vengeons-nous des caprices du ſort par un

un attachement exemplaire, faisons vœu de constance.

LE CHEVALIER.

C'est ma vertu favorite ; d'ailleurs, quand nous commandons, nous sommes moins tentés d'être inconstans.

MADAME DE CHANCEAUX.

Et nous, quand nous sommes forcées d'obéir, croyez-vous que cette esclavage vous assure notre cœur ?

L'ABBÉ.

Je crois les explications dangereuses sur ce chapitre. Quoique borné à la théorie à cet égard, l'instinct me dit que les associations entraînent des prétentions & des rivalités. Il vous faudra bientôt un tribunal d'appel ; que je sois au moins pour quelque chose dans la famille ; votre Juge, par exemple.

LA MARQUISE.

L'idée de l'Abbé est merveilleuse. Il a bien raison ; il était comme celui du milieu au jeu des quatre coins, au lieu

que le voilà tout de ſuite en fonctions ; & je prévois qu'il n'en manquera pas. Allons, vous ſerez le Parlement d'Arville en vacation, mais à condition que vous ne prendrez l'emploi du métier qu'au moment de prononcer ; & comme les cauſes ſeront toutes ſommaires, vous ne reſſemblerez pas long-temps aux manchettes de M. Hicman.

*L'ABBÉ.*

Fort bien. Mais jugerai-je ſans épices ?

*LA BARONNE.*

Ah ! la maudite Robe fait déjà ſon métier.

*LA MARQUISE.*

Ecoutez. Pour épices, vous aurez le droit du Dictateur, vous nous commanderez à toutes : eſt-ce bien payer vos vacations ?

*L'ABBÉ.*

Trop bien. Et ſi j'en abuſe ?

*MADAME D'ERBY.*

Nous vous déſobéirons.

L'ABBÉ.

Et la peine de mort que le Dictateur prononçait contre les réfractaires ?....

MADAME DE LINTZ.

Sera convertie...... en un quart d'heure de silence.

MADAME DE CHANCEAUX.

J'appelle de votre jugement; vos remèdes sont pires que le mal.

LE COMMANDEUR.

Mesdames, Mesdames, vous trahissez les mystères de la bonne Déesse; au moins ce n'est pas nous qui soulevons le voile.

LA BARONNE.

Mais vous avez bien vîte regardé dessous.

LE COMTE.

Pour vous y voir, je l'aurais déchiré.

LA BARONNE.

Infidélité criante! Je dénonce un apostat. L'Abbé, rengorgez-vous; le Commandeur, à peine déclaré le Sigisbé de la Marquise, me dit des douceurs.

L'ABBÉ.

Qu'eſt-ce que le Commandeur oppoſe au reproche de ſa partie adverſe?

LE COMMANDEUR.

Je réponds d'abord que, loin d'être le Sigisbé de la Marquiſe, la loi m'a donné les droits de Souverain.......

LA BARONNE.

Et le Souverain eſt-il diſpenſé d'être fidelle?

LE COMMANDEUR.

Non. Mais il s'agit de ſavoir ſi une galanterie dite à une jolie femme qui le mérite, & qui a la modeſtie de la rejeter, tire à conſéquence & caractériſe une infidélité.

L'ABBÉ.

La cauſe eſt entendue. Renvoyons les parties pardevant la Marquiſe, Juge naturel de la conteſtation, pour leur être fait droit ainſi qu'il appartiendra, dépens réſervés.

LA MARQUISE.

Comment donc l'Abbé, la Grand'-

Chambre ne jugerait pas mieux. Commandeur, je vous abſous. Vous ſeriez moins aimable à mes yeux, ſi vous ne l'étiez pas à ceux de toutes les autres femmes. Malheur à celles qui veulent que les ſoins de l'homme qu'elles chériſſent, ſe rapportent excluſivement à elles! c'eſt faire appercevoir ſa chaîne au captif; il en ſent d'abord le poids, elle le bleſſe; il ne veut que l'étendre, il la briſe; l'exigence eſt le tombeau de l'amour, & le germe de l'inconſtance.

*LA BARONNE.*

Marquiſe, trop d'indulgence ne fait que des ingrats: ces Meſſieurs ſe mettent ſi vîte à l'aiſe.

*LA MARQUISE.*

Eh bien, croyez-vous que la gêne leur en faſſe perdre l'habitude? Je crois, au contraire, qu'elle leur en fait une néceſſité; au moins ſert-elle de prétexte à leur légéreté.

*LE COMMANDEUR.*

Notre cauſe ne peut être en de meil-

leures ni en de plus jolies mains ; je remercie mon Juge. Mais les dépens ?

LA MARQUISE.

C'est à la Baronne à les payer ; un baiser ou une chanson l'acquitteront.

LA BARONNE.

Je veux bien chanter, mais je demande vingt-quatre heures, ce n'est pas beaucoup : on ne tire pas à vue sur les indigens ; & puis il nous revient la défense de Saintré, que je suis bien curieuse d'entendre.

SAINTRÉ.

La chanson que je vais vous chanter est une profession de foi, je ne crois pas qu'elle sente le Lignon.

LE CHEVALIER.

Il a de la mémoire.

SAINTRÉ chante.

AIR : *Je connois un Berger discret.*

Je n'applaudis point à l'Amant
 Fade dans sa tendresse,
Qui, pour peindre le sentiment,
 Soupire & meurt sans cesse.

Jamais l'amour sans le plaisir
Dans mon sein ne circule,
Et l'étincelle du désir
Est un feu qui le brûle.

Lorsque l'amour dévore un coeur,
Lise, peut-il se taire?
Je ne pardonne la langueur
Qu'à l'Amant ordinaire.
Moi, vers l'objet qui m'attendrit;
Tout parle de ma flamme,
Et cette ardeur, qui me trahit,
Excuse & peint mon ame.

Le feu qu'allume un vrai besoin
Ne dort pas sous la cendre;
L'Amour lui-même en est témoin;
Je n'en suis que plus tendre.
Mais quel messager qu'un soupir
Pour offrir son hommage!
Un Céladon meurt sans plaisir,
Content de son image.

Lise, il est temps de soupirer
Lorsqu'en un coeur rebelle
On n'a pu faire pénétrer
L'amoureuse étincelle,
Ou quand, oubliant son serment,
Nous voyons notre belle
Allumer pour un autre Amant
Une flamme infidelle.

*LE COMMANDEUR.*

Si j'avais vingt ans de moins, je me mettrais de votre religion; vos *Ex voto* ſont aſſez ſéduiſans pour faire ſecte. Il n'y a que défunt Céladon qui ne trouverait pas ſon compte à votre jolie chanſon.

*LA BARONNE.*

Il était vraiment pénétré de ſon ſujet, car il l'a chanté avec une ame..... Qu'en dites-vous, d'Erby?

*MADAME D'ERBY.*

Je dis que mon Berger ſe gâte avec vous, Meſdames; il n'était pas ſi éveillé que cela avant nos ſoupers.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Dites qu'il ſe forme, & qu'il a d'aſſez bons modèles ſans nous.

*SAINTRÉ.*

Ma Bergère, pour réparation de la ſortie, vous aurez la bonté demain de nous chanter une chanſon bien tendre.

*MADAME D'ERBY.*

Bien tendre? Et qui me la fera?

LA MARQUISE.

Vous, ma chère ; nous ſavons que vous en faites avec beaucoup de facilité.

MADAME D'ERBY.

Ah ! cela eſt trop fort, de condamner les gens à l'impoſſible.

LA MARQUISE.

Vous vous en défendrez inutilement, nous maintiendrons nos conventions avec ſévérité.

MADAME D'ERBY.

Au moins on m'aidera.

SAINTRÉ.

Je vous fournirai le ſujet.

MADAME D'ERBY.

Voilà un grand effort.

LE COMTE.

Il n'y a jamais que les ſujets qui me manquent ; la main-d'œuvre n'eſt rien quand on a les idées.

LA MARQUISE.

Meſdames & Meſſieurs, que chacun ſe

tienne prêt pour demain & apporte son rouleau. Au moyen de la liberté qu'on a de payer en telle monnoie qu'on voudra, on ne sera pas excusable de venir les poches ou la mémoire vides. Voilà minuit, & j'ai encore à écrire au Marquis avant de me coucher.

*Tous ensemble.*

Ne nous oubliez pas.

LA MARQUISE.

Non, je le tiens même au courant de nos petites orgies, & je dois recevoir demain son porte-feuille que je lui ai demandé.

*Tous ensemble.*

Ah! Marquise, voilà qui est charmant!

LA MARQUISE.

Bon soir, bon soir. Vous verrez que j'ai songé autant à moi qu'à vous.

*Tous ensemble.*

La délicieuse créature! elle n'existe que pour le plaisir des autres.



# VII.e SOUPER.

*LA BARONNE.*

DIEU soit loué ! voilà les portes fermées & les valets sortis.

*LA MARQUISE.*

Ce sont des espions nécessaires ; mais quand le dessert est servi, on n'a pas besoin de les renvoyer.

*MADAME D'ERBY.*

Marquise, vous avez reçu aujourd'hui un gros paquet de Paris.

*LA MARQUISE.*

Oui. Le Marquis s'exécute de bonne grâce, & je vais commencer par vous lire sa lettre, vous y êtes tous compris.

» Tu renouvelles mes regrets, ma
» chère Annette, en me faisant le tableau
» de vos agréables soirées, le cadre t'en
» est dû ; mais il faut convenir que tout
» le monde se prête merveilleusement à
» le remplir. Je ne sais pourquoi tu me

» demandes mon porte-feuille, tandis
» que tu en as un charmant : ta modeſtie
» eſt de contrebande avec nos amis ; ils
» ſavent tous que nous nous aimions
» avant notre mariage, & ils ne pourront
» entendre qu'avec plaiſir ce que nos
» cœurs nous dictaient & ce qu'ils n'ont
» pas encore démenti. Une femme ſen-
» ſible qui épanouit ſon ame & qui y
» fait lire celui qui la remplit, celui qui
» doit y réunir la ſienne, celui dont elle
» eſt ſûre, eſt reſpectable par ſa confiance
» même : ton cœur avait deviné le mien ;
» de ce moment la moindre réſerve eût
» été injurieuſe. Tu trouveras dans ce
» que je t'envoie de quoi entretenir le
» combat ; je ſuis déſolé de n'y pouvoir
» pas figurer en perſonne ; mais je ne puis
» quitter la pauvre Comteſſe : tu ſais que
» je ſuis le garde-malade né de mes amis ;
» ſon état empire, & mes ſoins, par con-
» ſéquent, lui deviennent plus précieux.
» Dans les récits que tu me fais, je
» reconnaîtrais tous les acteurs, quand
» même tu ne me les nommerais pas ; la

» Baronne, à ses épigrammes; Madame
» de Lintz, à ses saillies; sa jolie nièce,
» à ses charmantes mutineries; ta cou-
» sine, à ses à-propos; le Commandeur,
» à sa galanterie de tous les temps; le
» Comte, à sa délicatesse assaisonnée;
» Dorival, à ses impromptu; l'Abbé, à
» ses citations; & Saintré, à son goût &
» à sa sensibilité. Quand on joint à cela,
» ma tendre amie, ta solide légéreté, il
» y a de quoi former les plus délicieuses
» orgies, & faire mourir de regret ceux
» qui ne peuvent aller les partager. Mon
» dédommagement sera d'être au moins
» pour quelque chose dans vos amuse-
» mens; & dussiez-vous passer à l'alambic
» mes bagatelles, & les traiter sans in-
» dulgence, je serai assez content qu'elles
» aient contribué à remplir vos momens.
» Mets-moi aux pieds des belles & du
» Parnasse, continue ta charmante ga-
» zette; mais je ne veux pas que tu y
» emploies le temps de ton repos, cette
» idée seule troublerait le mien, &c. »

*LE COMMANDEUR.*

Marquiſe, voilà un homme qui portera malheur à votre Berger : il n'a pas beſoin d'être rajeuni, & ſon cœur ſurtout ſera toujours neuf.

*LA BARONNE.*

Et ſon eſprit toujours agréable. Je ne connais point d'être qui cache ſous un vernis plus brillant, une ſenſibilité plus profonde......

*LE COMTE.*

Ah ! Marquiſe, ne vous refuſez pas ces larmes délicieuſes ; & que les nôtres vous prouvent que nous ſommes dignes de les eſſuyer.

*MADAME DE LINTZ.*

Voilà que je m'en mêle auſſi. Allons, allons, point de faibleſſe humaine, c'eſt bien le moment de lire une élégie. Qui eſt-ce qui en a ? Ce ſerait un paſſage naturel ; il ne faut pas ſortir bruſquement d'un genre.

*LE COMTE.*

J'ai quelque choſe d'équivalent à une

élégie ; ce sont des adieux à une femme dont la faiblesse m'a fait autant souffrir que la fausseté ou la coquetterie d'une autre. Une passion la tourmentait, elle m'aimait, m'estimait, avait même besoin de moi : c'est à elle que j'adressais le remerciement du portrait ; mais périodiquement je me trouvais exposé à des inégalités désespérantes. Tantôt ami, tantôt amant, je flottais entre ces deux titres, & n'en pouvais goûter les douceurs sans mélange. Ma sensibilité éprouvée sans ménagement, & trop souvent, entretenait le désordre dans mon cœur & dans ma santé ; je périssais. Je rassemblai mes forces, & fis ma retraite. Voici mes adieux :

Oui, Laure, pour briser ma chaîne,
J'ai manqué de perdre le jour.
Le cœur oublie une inhumaine ;
Mais, hélas ! s'il a de l'amour
Éprouvé le tendre retour,
Qu'un Amant sensible a de peine
A se dégager à son tour !

Aux doux accens de la tendresse,

Ah ! pourquoi berçais-tu mon cœur ?
Pourquoi partager mon ivresse ?
Pourquoi commencer mon bonheur,
Brûlant encor d'une autre ardeur ?
C'est blesser la délicatesse,
L'Amant, son rival & l'honneur.

Tu t'égares, faible ou volage,
En cherchant la félicité :
A peine en obtient-on l'image
Lorsqu'on trahit la vérité ;
L'humeur & l'inégalité
Achèvent d'attiédir l'hommage
D'un cœur sensible & rebuté.

Tu te riais de mes alarmes,
Sûre du pouvoir de tes yeux ;
La Fierté m'a prêté des armes,
Je fuis tes attraits dangereux.
De l'Amour reçois les adieux ;
En les inondant de mes larmes,
Ils n'en sont que plus sérieux.

*LA MARQUISE, au Comte.*

Convenez qu'en faisant des adieux aussi tendres, vous trembliez qu'on ne vous prît au mot.

*LE COMTE.*

Cela est vrai ; mais une circonstance

affermit mon courage, & de ce moment je ne fus plus que ſon ami.

*MADAME DE LINTZ.*

Et vous en avez été plus content?

*LE COMTE.*

Infiniment plus; c'eſt une femme auſſi eſtimable qu'aimable, & dont la confiance m'eſt plus précieuſe que les faveurs.

*MADAME D'ERBY.*

Mais pendant que vous étiez ſon très-humble eſclave, vous lui avez fait d'autres vers: cette intrigue me paraiſſant ancienne, il ne peut y avoir d'indiſcrétion à vous demander cette partie de votre roman, qu'on peut dire que vous avez commencé par la queue.

*LE COMTE.*

Je me ſuis trop avancé pour reculer; quand mon tour reviendra, je vous lirai avec plaiſir les morceaux qui n'excéderont pas les bornes que nous nous ſommes preſcrites; car il y en a de très-longs.

DORIVAL.

Nous les trouverions ſurement trop courts.

LE COMTE.

Non. La première pièce eſt une épître ſur l'indifférence, qui a au moins deux cents vers : comme elle eſt la clef du roman, vous la lirez en particulier ; elle vous mettra au courant, & ne prendra pas un temps deſtiné à entendre des choſes plus agréables, telles, par exemple, que les vers que la Marquiſe va avoir la complaiſance de nous lire.

LA MARQUISE.

Ne vous attendez pas à une hiſtoire ſuivie, quoi qu'en diſe le Marquis ; j'ai fait très-peu de vers. Un jour qu'il était venu nous voir à Panthemont, ma ſœur & moi, la jeune *Landais* ſe trouva avec nous : elle a une voix charmante. Le Marquis nous pria de chanter le trio de Zémire & Azor, nous le fîmes chanter à ſon tour : le lendemain nous reçûmes ce poulet-ci, intitulé :

*Aux trois Grâces.*

Chantez, aimables sœurs, chantez belle Landais;
Et sans impatience on attendra l'aurore.
Joindre tant d'art à tant d'attraits,
N'est-ce pas entourer d'agréables portraits
De cadres plus brillans encore?
O vous, qui de l'Amour méconnaissez les lois,
Et pour qui la Nature
N'a ni charme ni voix,
Ou qui n'en connaissez que l'affligeant murmure;
Que n'aviez-vous mon cœur, que n'aviez-vous mes sens,
Quand, ce matin, les Grâces complaisantes
M'ont fait entendre leurs accens!
Tantôt timides, gémissantes,
De la maîtresse de Phaon
C'est les inflexions touchantes;
Quand le beau Lesbien brave sa passion:
Bientôt, changeant de ton,
Philomèle n'a pas, dans la verte saison,
De variations plus douces, plus charmantes,
Ni de cadences plus brillantes.......
Je me suis cru dans le sacré vallon.
Suivant alors l'attrait irrésistible
Qui nous entraîne à copier le beau,
J'ai, sur un faible chalumeau,
Osé chanter Chloé; Chloé, Nymphe sensible;
Tel jadis Marsyas, sur un frêle pipeau,

Lutta contre Appollon : son châtiment terrible
M'était dû. Céleste trio,
Plus indulgent & non moins invincible,
Si vous m'avez fait grâce de ma peau,
C'est pour avoir servi d'ombre au tableau.

*LA BARONNE.*

Le Marquis était bien jeune pour être si modeste. N'auriez-vous rien répondu à cette délicate galanterie?

*LA MARQUISE.*

Un pauvre couplet à nous trois, encore y passâmes-nous la moitié de la nuit.

*LE CHEVALIER.*

Ah ! voyons; j'aime la touche des femmes sensibles, la nature est toujours leur guide.

*LA MARQUISE.*

Dans ce moment je commençais déjà à mêler mon cœur avec la nature; je crois qu'il dicta une bonne partie du couplet.

AIR : *J'aime Rosette à la folie.*

* Que vous louez avec adresse,
Que vous chantez avec finesse,

Quels sons flatteurs & quels accens!
D'un rien vous tirez avantage,
Et votre pinceau fait image:
En vous je vois mille talens.
Que les Dieux, qui vous firent naître
Pour le bonheur de vos amis,
Puissent vous faire aussi connaître
Combien ils sentent votre prix!

*DORIVAL.*

Eh bien, Messieurs, quand je vous l'ai dit, que la naïveté & la délicatesse caractérisaient les ouvrages des femmes sensibles.

*MADAME D'ERBY.*

C'est que nous n'avons jamais recours à notre esprit quand notre cœur est intéressé.

*SAINTRÉ.*

Je crois qu'il serait plus juste de dire que lorsque le cœur est de la partie, il fournit des traits à l'esprit, & que l'un & l'autre, d'accord, n'expriment que ce qu'ils sentent: mais on a beau dire que l'amour ouvre l'esprit; il peut bien inspirer quelques ressources, quelques ruses,

non pas créer, en donnant le talent de rendre des idées qu'on n'a pas ; disons mieux, la sensibilité ne va jamais sans la délicatesse, elles sont inséparables ; voilà le vrai germe des idées : l'une guide la marche, & choisit toujours les expressions de l'autre ; de là cet assortiment, ce sel doux & savoureux qui assaisonne tout ce qu'elles enfantent.........

*LA BARONNE.*

Il a raison, rarement les gens bêtes sont tendres.

*LE COMTE.*

Encore moins délicats.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

On dit qu'ils en sont dédommagés.

*L'ABBÉ.*

Comme les bêtes, & dans leur genre.

*MADAME DE LINTZ.*

Tout est perdu, l'Abbé fait aussi des épigrammes !

*L'ABBÉ.*

Vous n'inspirez cependant que des madrigaux.

MADAME D'ERBY.

C'eſt bien pis, il devient galant.

L'ABBÉ.

Je l'ai toujours été à ma manière; mais mon éducation & la nature de mes occupations m'ont privé de cette fleur d'expreſſion, de ce joli papillotage qui réuſſit aux toilettes.

LA BARONNE.

Courage. Comme il a retrouvé ſa langue pour nous perſifler; qui eſt-ce qui s'en ſerait douté? Oh! pour vous punir, vous nous donnerez un plat de votre métier. Fouillez vos *in-folio*; & ſoit vers, ſoit proſe, pour ou contre nous, donnez-nous de vos œuvres.

L'ABBÉ.

Dieu me garde de perſifler mes maîtres, & de leur déſobéir. Ce que je vais vous citer vous prouvera du moins que j'ai eu du plaiſir à raſſembler les traits qui font honneur à votre ſexe.

C'eſt par une femme que les Romains acquirent la liberté, que les Plébéiens

obtinrent le consulat, & que finit la tyrannie des Décemvirs. Les femmes sauvèrent Rome assiégée par Coriolan; celles de Carthage coupèrent leurs cheveux pour suppléer aux cordes qui manquaient. Les Sabines arrêtèrent la fureur de ces hommes farouches que les liens du sang n'avoient pu contenir. Le redoutable Porsenna montra dans un corps barbare une ame sensible à l'héroïsme des courageuses Romaines qui avaient traversé le Tibre à la nage pour rentrer dans la ville; mais le choix réfléchi de Clélie, en lui dévoilant le génie de la nation qu'il assiégeait, le lui fit redouter & respecter. Quelle ame le tableau de la piété romaine, qu'il faudrait intituler le tableau de la piété athénienne (1), n'a-t-il pas fait tressaillir de ce plaisir qui s'étend dans les

(1) En effet, c'est sa mère que la Romaine alaita & sauva de la rigueur de la loi; ce trait fut même consacré à Rome comme sublime; mais Péro, Athénienne, soutint vraiment de son lait, les jours de Cimon, son père, fort vieux, & condamné à mourir de faim en prison.

veines

veines comme un frisson! Si malheureusement le trait n'appartient qu'au Peintre, si une fille tendre n'a pas soutenu réellement les vieux jours de son père prisonnier, en partageant entre lui & son enfant la liqueur que la nature n'avait destinée qu'à ce dernier, sans chercher à éclaircir ce fait, jouissons de la satisfaction de le croire possible; il suffit qu'il fasse honneur à l'humanité, pour être autorisés à le consacrer comme une vérité.

LA MARQUISE.

Fort bien, l'Abbé. Mais est-ce que notre pays, notre histoire seraient assez stériles pour n'offrir aucun pendant à vos Romaines? Je n'entends parler que de ces Collets-montés, des Thalestris, des Zénobie......

SAINTRE.

Sans contredit, nous avons eu aussi nos héroïnes, & votre observation est fort juste. Mais il faut considérer, en nous renfermant dans notre histoire, que la

forme de notre gouvernement & la trempe de nos mœurs n'ont pas exigé de nos femmes les vertus mâles ou guerrières qu'on nous fait admirer dans celles des temps reculés. Les Romaines & les Carthaginoises étaient imbues, dès leur enfance, des sentimens républicains, toujours extrêmes; la patrie était tout, alors, parce qu'un rien pouvait en ébranler les fondemens. Aujourd'hui que les états de l'Europe ont pour base une puissance réelle & égale à celle de leurs voisins, ou une existence de convention, que la politique générale est intéressée à maintenir, tranquille sur l'intérêt public, chacun ramène ses moyens & ses facultés du côté de son intérêt privé.

*LE CHEVALIER.*

C'est par la même raison que l'esprit des femmes, qui a besoin d'aliment, n'en trouvant pas dans l'exercice des vertus exaltées & hors de leur sphère, s'est rapproché de la nature, & porté de préférence sur les fleurs de la littérature.

LA MARQUISE.

En tout cas, Meſſieurs, ſi vous alliez nous reprocher les Virginie, les Lucrèce, les Clélie, &c. nous aurions à vous demander les Caton, les Béliſaire, les Camille, les Régulus, les Scipion; mais la réponſe de Saintré met tout le monde à l'aiſe.

L'ABBÉ.

Meſdames, je n'ai point eu le temps de vous citer des traits plus modernes, j'y reviens; ils ſont autant d'honneur à votre ſexe qu'à l'humanité.

En 1538, au ſiége de Diu, fait par Soliman, Bacha d'Egypte, une femme Portugaiſe, nommée *Barbe*, emporta ſucceſſivement les corps de ſes deux fils, tués ſous ſes yeux, ſans verſer une ſeule larme.

DORIVAL.

J'en demande pardon aux Dames; mais était-ce un excès de fermeté ou d'inſenſibilité?

L'ABBÉ.

Eh bien, voici un autre fait moins équivoque.

Au même siège, Donna Isabella de Vega, épouse de Manuel Vasconcellos, belle & vertueuse, ne voulut pas le quitter, assembla les autres femmes du Château, avec Anne Fernandès, à qui elle avait confié son projet, & de concert, elles firent tout le service qui était à la portée de leurs forces, visitèrent les postes, encouragèrent les soldats, & ne quittèrent pas le rempart. Le fils d'Anne Fernandès fut tué sous ses yeux, elle mit son corps à l'écart, & revint avec fermeté à son poste, qu'elle ne quitta qu'après son service militaire pour aller pleurer & ensévelir son fils.

Enfin, une autre femme, au second siège de la même ville, surprise par les ennemis, dans un lieu où ils avaient pénétré, combattit si heureusement & si vaillamment avec sa lance, qu'elle donna le temps à un capitaine de venir à son secours avec sa troupe.

*DORIVAL.*

Sans vouloir affaiblir le mérite de ces

actions, je reviens à l'explication de Saintré. Les Portugais étaient aux Indes ce qu'étaient les Romains en Italie, les Carthaginois en Afrique, une poignée contre une multitude; ajoutez que pour la défense des foyers, tout devient soldat, & qu'on ne fait jamais une perte qu'on n'en puisse faire une plus grande. Cette considération arrête les élans de l'ame, comme le saisissement, à l'instant de la blessure, empêche l'épanchement du sang. Mais je veux prouver aux Dames que mes réflexions sont désintéressées, en leur apprenant une anecdote qui est faite pour les flatter.

Dans l'isle de Java, les affaires importantes se traitent par les femmes. Les habitans disent qu'elles ont plus de douceur que les hommes, plus d'inclination à la paix, & moins de sévérité dans les jugemens; mais ils n'emploient pas les filles aux négociations, pour ne pas exposer leur honneur, & ne pas voir traverser leurs desseins par des amourettes; ils prennent les mariées ou les veuves, après

un légitime mariage ; & ſi elles ont eu des enfans, il faut qu'elles les aient allaités elles-mêmes, ſi elles l'ont pu, ſinon elles paſſent pour des mères charnelles, voluptueuſes & déshonnêtes. Sublime leçon que nous donnent des eſpèces de Sauvages ! Chez nous, nos pères, les Gaulois, avaient un Sénat de femmes ; & Tacite dit qu'ils leur croyaient quelque choſe de divin.

*L'ABBÉ.*

Le Romain était plus galant que les Pères du Concile de Mâcon.....

*LE CHEVALIER.*

L'Abbé, taiſez-vous ; vous allez déchirer votre robe.

*L'ABBÉ.*

Je ne crois pas ma robe intéreſſée aux abſurdités d'un ſiècle d'ignorance, où l'on oſait agiter ſérieuſement ſi la compagne de l'homme était au rang des créatures humaines.

*LE CHEVALIER.*

Ajoutez que les avis furent long-temps

partagés, & que la question fut discutée pendant plusieurs séances.

LA BARONNE.

Cela est plus risible qu'étonnant. Je me figure un Concile, une assemblée de Momies ressuscitées, auxquelles on avait rendu le mécanisme de la parole, sans leur restituer celui des idées.

LE COMMANDEUR.

Baronne, avec les Momies c'eût été fait de votre humanité ; heureusement qu'il se trouva à ce Concile de gras Moines & de jeunes Abbés ; il est même vraisemblable que c'est par reconnaissance que les Dames ont depuis admis ceux-ci à leur toilette.

LA BARONNE.

Vous avez bonne grâce, espèce amphibie.....

LA MARQUISE.

Je crois que c'est au Saint-Esprit que nous devons l'heureuse décision qui nous sépare des guenons & des pies....

*SAINTRÉ.*

Charles le Sage a dit un mot que j'ai réservé pour la clôture, je ne crois pas qu'il dépare l'éloge des femmes. Ce mot est, » qu'en France, les hommes sont » presque tous des enfans, mais que, » souvent, les femmes sont des hommes«. Enfin, Mesdames, vous verrez dans l'histoire, que l'Empire doit sa conservation à Hélène, l'Espagne à Ingonde, l'Angleterre à Adelberge, la Lombardie à Théodelinde, la France à Jeanne d'Arc, peut-être aussi à l'aimable Agnès, & que Conrard III ayant assiégé Winsberg, les femmes de cette ville demandèrent à cet Empereur, pour toute grâce, d'emporter ce qu'elles avaient de plus précieux; on les vit à l'instant sortir, leurs maris sur leurs épaules, & leurs enfans dans leurs bras. Ce trait héroïque sauva la ville du massacre & du pillage: l'Empereur comprit que de semblables habitans étaient précieux à conserver.

*MADAME D'ERBEL.*

Messieurs, grand-merci à vous; vous

pardonnons certains écarts en faveur du soin que vous avez eu de travailler à notre histoire. Mais ne serait-il pas temps de revenir au comique ? Il y a long-temps que nous sommes dans les landes de l'érudition.

*LA MARQUISE.*

D'Erby a raison. A vous, Chevalier, égayez-nous un peu.

*LE CHEVALIER.*

Justement j'ai une histoire de perruque propre à cela. J'étais à Vienne en Autriche, fort occupé, &, depuis près de six mois, brouillé avec le sacré vallon. Un Médecin Français, de mes amis, garçon d'esprit & drôle de corps, m'écrivit un jour pour que je lui envoyasse un Perruquier de l'hôtel de France. Voici son épître :

* Lorsque le poil nous tombe de la nuque,
Avec raison il faut porter perruque ;
C'est mon avis, & je suis dans le cas,
Je le dis net, & ne m'en cache pas.
Heureusement, dans le siècle où nous sommes,
Nous pouvons tous, [illegible],

Du poil d'autrui remplumer notre chef,
Et, nous moquant de ce petit méchef,
Employer l'art où manque la nature,
Et de nos ans raccommoder l'injure.
Heureux talent ! charmante invention !
Vous méritez ma vénération.
Que béni ſoit celui dont l'induſtrie
Imagina cette ſuperchèrie
Qui rajeunit les vieillards rabougris,
Qui ſert ſur-tout à cacher cheveux gris,
Tête pelée, auſſi-bien que la rogne !
Car ſans cela pourrait-on, ſans vergogne,
Sa turpitude effrontément montrer
A tout railleur qu'on pourrait rencontrer ?
Certainement il eſt bien plus honnête
De ſe montrer perruque ſur la tête.
Le vieux Saint Pierre, Abſalon & Céſar
En auraient eu de même que le Czar,
Par la raiſon qui nous eſt bien connue,
Si de leur temps la mode en fût venue.
Par conſéquent, mon aimable Seigneur,
Procurez donc à votre ſerviteur
Perruque blonde, ou griſe, ou brune,
Ronde ou carrée, enfin il m'en faut une.
J'oſe eſpérer que par votre moyen,
Il me viendra, ſi vous le voulez bien,
Un homme expert dans l'art de la friſure,
Deſſinateur, Philoſophe en coiffure,

Enfin, Monsieur, un mortel à talent,
Que dans Paris vous appellez *Merlan*.
Vous sentez bien qu'à tête doctorale,
Sur-tout, il faut perruque magistrale,
Belle à ravir, faite, en un mot, par tel
Que vous croyez le meilleur dans l'hôtel.
Excusez donc mon importune audace.
Vous molester, & pour une teignasse!
C'est beaucoup trop; mais vous m'avez permis
D'agir ainsi comme avec mes amis.

*P. S.* Vendredi dernier, vous avez fait un vide dans notre Société, à y passer la tête : on se propose de laver la vôtre à la première occasion. Je vous dis ceci de la part de Mademoiselle Victoire, qui n'a fait que bâiller.

## *DORIVAL.*

Voilà de ces vers négligés dont nous parlions, qui n'en ont pas moins le mérite de l'à-propos, & les grâces du déshabillé. Il y a de la gaité & de la facilité dans cette bagatelle.

## *LA BARONNE.*

C'est bien tout ce qu'on peut dire sur une perruque.

MADAME DE LENTZ.

Souvent on serait plus embarrassé de parler de ce qui est dessous.

LE CHEVALIER.

La demoiselle Victoire était aimable. Elle n'était pas contente quand je manquais à l'assemblée, parce que nous chantions toujours des duo ensemble. Quoique fort enrhumé alors, je ripostai ainsi à la requête doctorale :

Dieu soit loué, voici du fruit nouveau !
Mon cher Docteur, que le ciel vous le rende ;
Par vous Phébus est sorti du tombeau;
Empêchons qu'il n'y redescende ;
Epurons l'air autour de lui ;
Et formons une autre atmosphère.
Il sera bientôt dans sa sphère
Si nous le sauvons de l'ennui.
En travaillant pour le Dieu du Permesse,
C'est aussi travailler pour nous ;
Déjà trop de bon sens m'oppresse,
Et rend mon sourire aigre-doux.
De la Divinité chérie,
Qui se plaisait à nuancer ma vie
De plaisirs vifs & naturels,
Je cherche par-tout les autels.

Sommes-nous donc en Sibérie!
Eh! comment vivre ſans bons mots,
Sans calembours, ſans épigramme,
Et ſans agiter des grelots.
Ah! continue à régner ſur mon ame,
Folâtre mère des plaiſirs;
Tant que mon cœur ſera ſous ton empire,
A l'abri d'un tendre délire,
Il bravera la fougue des déſirs,
Pour moi tout ſera jouiſſance.
Digne effet de la Déité
Qu'avec emphaſe j'encenſe!
Où diable me voilà jetté!
Et comment revenir, Docteur, à votre nuque,
Qui gèle faute de perruque?
Je m'émerveille, en ces climats,
Qu'on manque quelquefois de cette marchandiſe,
Car les moules n'y manquent pas;
Mais ce qui plus augmente ma ſurpriſe,
Eſt qu'un mari veuille être adoniſé
Par le Merlan le plus recommandable!
J'avais cru juſqu'ici qu'avec épouſe aimable
Du ſoin de ſa coiffure on était diſpenſé;
Mais comme ici tout eſt bouleverſé,
Milord Friſon, porteur de la préſente,
Après avoir beaucoup examiné
L'air grave & ſourcilleux, la preſtance impoſante
De tout mortel endoctriné,

Et fait réflexions profondes
Sur le triangle & le carré,
Les plis, les reflets & les ondes
D'un boudin, d'un marron, d'un toupet échancré,
D'une savante théorie
Vous offre les effets certains.
Bientôt, sous ses heureuses mains,
De votre physionomie
Les traits noblement encadrés
Vous feront des Merlans respecter le génie,
Et les premiers climats qui les ont engendrés.
Le *Post-Scriptum* de votre épître,
Mon cher Docteur, est galant comme vous;
Pas ne saurais de mon pupitre
Faire éclore propos si doux.
Ma pauvre tête est pourtant menacée;
Mais tête de mari n'a peur facilement;
Et si n'était de rhume embarrassée,
Soutiendrais l'assaut hardiment.
Mais, las! merci pour le moment;
De la laver mince ferait la gloire,
Docteur, à d'autres temps remettons-en l'histoire;
Un catarre de moins, me verrez bravement
Attaquer & chanter victoire.

*MADAME D'ERBY.*

Vous n'étiez pas mal avantageux, il me semble.

LE CHEVALIER.

Il faut l'être un peu en Allemagne ; on n'y vaut que ce qu'on s'y fait valoir.

LA MARQUISE.

C'est donc comme à la cour ?

LA BARONNE.

Mesdames, vous êtes très-indulgentes ; il y a pourtant une impertinence de remarque dans la réponse du Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ah ! songez que je parlais des Allemandes.

MADAME DE CHANCEAUX.

Les deux vers ne m'ont point échappé ; mais passons-lui cela en reconnaissance de ce qu'il nous a sortis tout-à-l'heure des terres australes.

LE COMTE.

Fort bien. Et pour ne pas laisser prescrire le droit de commander à nos Bergères, je prierai la Baronne de couronner notre soirée par une ariette .... qui nous fasse aller coucher sur la bonne bouche.

LA BARONNE.

Ne vous faudrait-il pas une déclaration d'amour en forme?

LE COMTE.

Ne fût-elle que sous-entendue..........

LA BARONNE.

Je vous entends. Pour moi, qui ne fais rien à demi, je vais passer votre espérance. Ecoutez.

AIR : *J'aimais ma liberté.*

Ou : *Par sa légéreté.*

Je l'éprouve en ce jour,
Imprudente Bergère,
Rien, non, rien sur la terre
Ne résiste à l'Amour.
Las, à mon ame,
Amour, rends la paix,
Ou fais que notre flamme
Ne s'éteigne jamais.

Toi, qui fais mon secret,
Ah! prends pitié de Lise;
Berger, que ta franchise
Te rende au moins discret.
Las! à mon ame, &c.

De cacher son lien ;
C'est en vain qu'on se vante ;
Pour trahir une amante,
Il ne faut donc qu'un rien.
Las! à mon ame ; &c.

En vain contre tes coups
J'ai voulu me défendre ;
Le plaisir d'être tendre
Est un plaisir trop doux.
Amour, mon ame
S'ouvre à tes attraits,
Fais-y brûler ta flamme,
Et ne l'éteins jamais.

*LE COMTE.*

Ma Bergère, je joins mes vœux aux vôtres. Il n'y a qu'une chose à redire à votre charmante déclaration, c'est que c'est une chanson.

*LA BARONNE.*

Ces Messieurs ne sont jamais contens.

*LA MARQUISE.*

Comte, l'incrédulité qui naît de la discrétion devient une vertu à nos yeux.

*LA BARONNE.*

Oh! la matière devient grave, nous

nous appesantissons, c'est de sommeil. Allons rêver à ce que nous dirons demain.

*LA MARQUISE.*

Sur-tout des chansons naïves, j'en suis folle. En voulant mettre trop d'esprit dans ce genre, on ne fait que des épigrammes en chant. Vous, l'Abbé, fouillez vos recueils d'anecdotes; nous ne sommes pas si amies du papillotage, que nous n'écoutions avec plaisir ce qui peut nous instruire; il ne s'agit que de nous dorer la pillule, &, comme a dit Favart, l'art est de cacher l'art. Bon soir, il est temps de s'aller coucher quand on moralise.



# VIII.e SOUPER.

*LA MARQUISE.*

BARONNE, il eſt bien temps que vous nous mettiez au fait de l'objet de votre diſcuſſion ſecrete avec le Comte; vous y apportez tous les deux une chaleur qui nous y intéreſſe, & le premier lien de notre Société eſt la confiance.

*LA BARONNE.*

Il faut en convenir, vous me mettez bien à l'aiſe. Vous l'entendez, mon Berger, je ne puis, ſans me rendre coupable, déſobéir à une loi générale pour obſerver un procédé particulier; je ne le cache pas, votre ſecret me peſait infiniment; & après le plaiſir d'en apprendre un, je n'en connais pas de plus vif que celui de le répandre. Il eſt queſtion d'une correſpondance charmante que le Comte a avec une jeune orpheline, à l'éducation de laquelle il a contribué dès ſon enfance. Il ne veut pas nous lire ſes letres, & je

suis persuadée qu'on en serait enchanté. Cette enfant a des idées uniques, est fort instruite pour son âge, & écrit avec un sens, une légèreté que je n'ai jamais vus réunis.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah! Comte, ce serait un vol que vous nous feriez, nous qui mettons en commun jusqu'aux déclarations d'amour,.....

MADAME DE LINTZ.

Et qui hasardons notre amour-propre en livrant nos productions.

LE COMTE.

Mesdames, je ne me refuserais pas à augmenter vos plaisirs par la lecture des lettres de ma pupille, elles sont faites pour instruire & pour amuser; mais une considération puissante me retient. J'ai contribué à l'éducation de cette charmante fille, autant que mes occupations & mes fréquens voyages me l'ont permis; & quoique la nature ait fait pour elle infiniment plus que moi, l'enfant a mesuré sa reconnaissance aux effets plus qu'à

la cause première : de-là des effusions continuelles de ce sentiment, dont le propre est d'embellir & de flatter son objet. Si le torrent de l'amour maternel de Madame de Sévigné a trouvé des censeurs, quelque naturelle, quelqu'estimable qu'en soit la source, comment des indifférens supporteraient-ils l'encens que me prodigue un être délicat, qui croit me devoir une partie de ses talens ? Et moi-même, comment aurais-je l'effronterie de vous entretenir de mes prétendues qualités, & de vous donner de sang froid, pour des vérités, les rêves au moins hyperboliques de la reconnaissance & de la prévention qui l'aveuglent ?

*MADAME DE LINTZ.*

Eh bien, Comte, procurez-nous le plaisir d'en rabattre, vous êtes en bonnes mains.

*LE COMTE.*

De toutes les règles d'arithmétique, c'est précisément la soustraction que mon amour-propre redoute davantage ; &

comme c'est elle que les Dames emploient le plus volontiers, qu'il me soit permis de n'en pas courir le risque.

*LA MARQUISE.*

Ecoutez, il est un moyen de concilier votre modestie, vraie ou feinte, avec nos plaisirs, qui ne s'accommodent pas des réserves. Il nous faut les lettres de la jolie pupille; mais l'Abbé les lira, vous rougirez aux endroits convenus, nous tempérerons les fumées de l'amour-propre par quelques commentaires dont Madame de Lintz & la Baronne feront les frais; à la fin vous vous y ferez; de notre côté, nous nous accoutumerons à vos louanges, & même à y ajouter les nôtres, & vous verrez que tout le monde sera content.

*LE COMTE.*

Pour vous convaincre que mon humilité n'est pas simulée, prenons un milieu; je vous enverrai les épîtres, & vous les lirez ensemble ou séparément, à votre choix, pourvu que je ne sois pas présent.

LA MARQUISE.

Pourquoi vouloir retrancher de nos plaisirs celui que vous ne pouvez manquer d'éprouver quand on applaudit à votre ouvrage? Former le cœur, l'esprit, & développer les talens d'une enfant que la nature a favorisée, c'est en avoir en quelque sorte partagé la création, & il faut tant de courage, de patience & d'honnêteté pour se livrer aux soins qu'exige l'éducation, que je suis toujours indignée quand je réfléchis au peu de considération qu'on attache aux êtres vertueux qui s'y dévouent. Combien l'entreprise n'est-elle pas encore plus admirable quand le seul amour de l'humanité, l'attrait de perfectionner notre semblable, nous fait braver les dégoûts inséparables de l'institution! Non, Comte, nous ne voulons pas que vous sacrifiiez ainsi votre vraie récompense au calcul intéressé de l'amour-propre; vous avez le sens droit, vous savez ce que vous valez; & quand les expressions admiratives de votre pu-

pille vous rendraient un peu glorieux, vous trouveriez vôtre excuse dans vos succès, car je ne connais guère de femmes qui puissent lui disputer les charmes de la figure & les agrémens de l'esprit : je ne l'ai vue que deux fois, & j'ai du le temps de deviner la beauté de son ame.

LE COMMANDEUR.

Mon ami, une plus longue résistance ne ferait pas fortune : persuadez-vous qu'il est des actes de complaisance dans la société qui portent leur préservatif avec eux. La Marquise vous a dit une grande vérité. Un des principaux devoirs de l'homme est de former son semblable à la vertu : plus la tâche est pénible, plus elle est méritoire ; & le sentiment de ce principe de morale vous répond de l'attention, je dirais presque respectueuse, que nous apporterons à la lecture de votre correspondance, fût-elle même plus frivole qu'instructive.

LE COMTE.

Je me rends si l'Abbé veut bien prendre

la

la peine de lire, car je ne pourrais pas m'y déterminer.

*L'ABBÉ.*

L'emploi ne saurait être plus agréable.

*LE COMTE.*

Pour aujourd'hui je demande grâce; il me faut le temps de mettre un peu d'ordre dans mes lettres & dans celles de Pouponne, c'est le nom de la jeune personne: demain j'apporterai les premières qu'elles m'a écrites en Corse, ce n'est qu'à cette époque que son style se trouve formé & en état de soutenir l'examen.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Nous vous savons un gré infini de ce sacrifice, & la Baronne partage notre reconnaissance.

*LE CHEVALIER.*

Je crois que la Baronne.....

*LA BARONNE.*

Je conviens de bonne foi que j'ai autant travaillé pour moi que pour vous. Mais n'est-ce pas beaucoup, en se satisfaisant, que d'ajouter aux jouissances de ses amis?

SAINTRÉ.

L'adreſſe de tirer parti des circonſtances, eſt un art précieux dans la ſociété.

DORIVAL.

Vous parlez en Profeſſeur, on ne ſaurait appeler de la décifion.

MADAME D'ERBY.

Meſdames, il y a déjà quelque temps qu'il me roule un projet dans la tête, qui, je crois, aura votre approbation, même celle de la Marquiſe : elle nous a ſoumis à nos Bergers, &, en vérité, je ne ſais guère pourquoi; il eſt fort heureux qu'ils n'aient pas encore abuſé de leurs droits. Mais ne trouveriez-vous pas juſte que l'empire fût alternatif? Ce plan peut ſeul tempérer l'exercice de leur deſpotiſme.

LE COMMANDEUR.

L'idée eſt ſi bonne, que j'y ſoumets mon ſexe, de mon autorité privée, ſans crainte d'être déſavoué.

MADAME D'ERBY.

Voyons ſi mon Berger ſera auſſi docile.

SAINTRÉ.

Qu'exigez-vous de moi ?

MADAME D'ERBY.

Vers ou prose, à votre choix, mais promptement.

SAINTRÉ.

AIR: *Je connais un Berger discret.*

Tes attraits enchantent les yeux,
  Tes accens les oreilles,
Et le sourire est plus joyeux
  Sur tes lèvres vermeilles.
La touchante naïveté
  Soupire en ton langage :
Je crois peindre la volupté, } *Bis.*
  Et je vois ton image. }

Mes yeux, cessez de l'admirer,
  C'est un plaisir à craindre,
Si je venais à l'adorer,
  Je serais trop à plaindre.
Eglé dédaignerait les voeux
  D'un mortel téméraire :
Elle peut aspirer aux Dieux, } *Bis.*
  Et je suis sur la terre. }

MADAME D'ERBY.

Avez-vous donc oublié que je ne suis qu'une Bergère ?

SAINTRÉ.

On peut redouter les métamorphoses ; mais en usant de vos nouveaux droits, vous avez confirmé les miens, & je m'en sers pour demander une réponse à ma chanson.

MADAME D'ERBY.

Eh ! vous êtes excellent ; c'est le cas de dire de trois choses la meilleure.

LA MARQUISE.

D'Erby, vous ne sauriez-vous en défendre, Saintré vous a prise sur le temps.

LE COMTE.

Il faut un effort ; l'empire doit être alternatif.

MADAME D'ERBY.

Oui ; mais commander des choses impossibles.

LE COMMANDEUR.

Rêvez-y bien ; il n'est pas que vous n'ayiez quelque chose qui aille à la jolie chanson de Saintré.

MADAME D'ERBY.

Quand on eſt indigent, il eſt permis d'emprunter ; je vais tâcher de me rappeler une ariette qu'une de mes amies a faite. . . . . . . Elle ne rime pas beaucoup à celle de Saintré ; mais cela ne ſe jette pas au moule. Elle eſt intitulée : *la Surpriſe de l'Amitié.* En effet, mon amie ne ſe défiait pas d'un ami, qui eſt devenu ſucceſſivement ſon amant & ſon époux.

AIR, N.° 5.

Quand l'Amour, au fond de mon ame,
Jaloux d'y régner en vainqueur,
Par tes yeux fit paſſer la flamme
Qui brûlait tes ſens & ton cœur,
En feignant de ne pas t'entendre,
Je tremblais (*bis*) de devenir tendre. *Bis.*

Ce Dieu qu'on peint avec des ailes,
Intimide le ſentiment ;
On ne parle que d'infidèles,
Je craignais juſqu'au nom d'amant.
L'amant ménagea ma faibleſſe,
Mais l'ami (*bis*) ſurprit ma tendreſſe. *Bis.*

Heureux ſort ! charmant eſclavage !
J'ai tout réuni dans Myſis :

**Mon esprit en lui trouve un sage,**
**Et mon coeur un autre Amadis.**
**A jamais comme ton modèle,**
**Cher amant (*bis*), sois tendre & fidèle. *Bis.***

*LE CHEVALIER.*

Votre amie doit être une charmante créature, & son amant dut être bien sensible à ses couplets.

*MADAME D'ERBY, embarrassée.*

Elle est sensible & timide. Il fallait qu'elle se crût bien sûre de son amant pour lui donner cet avantage sur elle; cela ne réussit pas toujours.

*SAINTRÉ.*

Toujours, à moins que d'avoir rencontré un monstre, & ils ne sont pas aussi communs qu'on le dit: la société, quand il s'y en introduit, les démasque bientôt, & venge, par son mépris, les victimes de leur séduction.

*MADAME DE LINTZ.*

Mais avant qu'ils soient connus, ils ont fait du ravage.

SAINTRÉ.

Il est rare que les gens de cette trempe en imposent assez long-temps pour intéresser le sentiment. Chez une personne honnête, la défiance, le préjugé, une foule de craintes combattent & éloignent l'instant de la défaite; le séducteur risque trop à l'analyse: ce qu'il n'a pas obtenu brusquement; il est rare qu'il le poursuive avec opiniâtreté. Le caractère de Lovelace, parfaitement soutenu, ne paraît à personne dans la nature; & je dirai toujours aux jeunes personnes, que lorsque des êtres à peu près de cette classe font couler leurs larmes, elles ont à se reprocher d'avoir fait la moitié du chemin.

LA MARQUISE.

Il est en effet bien des femmes qui courent au-devant de la séduction; mais cette matière nous enfoncerait dans les dissertations; il vaut mieux écouter ce que Madame de Lintz va nous lire, il y a long-temps qu'elle se repose.

MADAME DE LINTZ.

Je ne ſuis pas ſi modeſte que le Comte, & je vais effrontément vous régaler d'un bouquet qu'un de mes attentifs me fit l'an paſſé pour la Saint Louis, qui eſt une de mes fêtes, car j'en ai autant qu'une Eſpagnole.

Louiſe, ton Patron eut toutes les vertus
Sans nul mélange de faibleſſe.
Tu n'imites que trop cette auſtère ſageſſe
Qui te mit au rang des élus.
Il eut des ſujets, un empire.
Une ſaillie, un regard, un ſourire;
De ta voix les accens flatteurs,
Et ce charme ſecret qui ſi bien les attire;
Tout range ſous tes loïs les eſprits & les cœurs;
Louis, quoique le diadême
Repouſſe avec dédain la timide amitié,
Avec ſes courtiſans, eux-mêmes,
D'un tendre attachement Louis était lié.
Et toi, femme jeune & jolie,
Toi, de qui les talens, l'eſprit & les attraits,
Soit dit entre nous, ſont bien faits
Pour éveiller la jalouſie,
Parmi les femmes, je le ſais,
Tu peux compter plus d'une amie.
L'éloge, je crois, eſt complet,

Et le parallele parfait.
Je pourrais ajouter encore,
Que si Louis aux cieux est révéré ;
En ce monde aussi on t'adore.
Mais tu rirais de ce style sucré.
Enfin, ton Patron n'eut, dans le cours de sa vie ;
Qu'une faute à se reprocher.
Sur les côtes de Barbarie
Il s'en alla batailler & prêcher ;
Las ! il y périt : mais les belles
Ne meurent pas de même ; & si les infidèles
Doivent seuls causer ton trépas,
Louise, je réponds que tu ne mourras pas.

*DORIVAL.*

Dans une autre pièce, le jeu de mots serait répréhensible ; mais dans un bouquet, & amené par le sujet, il est à sa place, & cette dernière galanterie ne dépare pas celles qui la précèdent.

*MADAME DE LINTZ.*

J'en ai été fort contente, je n'y regarde pas de si près, & l'hyperbole même ne m'effraie pas ; vous nous réduisez toujours assez à notre juste valeur ; mais pour détourner un peu la critique de

dessus mes fleurs, Madame de Chanceaux, qui est en retard, nous ménage quelque chose.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Je suis aussi de bonne foi. Voici une pièce du plus haut genre, mais revue, corrigée & diminuée.

*LE CHEVALIER.*

Un poëme?

*MADAME DE CHANCEAUX.*

C'en est l'échelon.

*DORIVAL.*

Une héroïde?

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Pas tout-à-fait.

*LE COMMANDEUR.*

C'est au moins un sonnet.

*LE COMTE.*

Une élégie?

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Eh! non, Messieurs, ce n'est pas même un logogriphe; je vais par gradation.

SAINTRÉ.

Ah! c'est une énigme.

MADAME DE CHANCEAUX.

Justement. Ecoutez.

* Je sers, lecteur, à tes plaisirs,
Et le luxe me donna l'être.
Si je te laisse des désirs,
Du moins je t'aide à les faire connaître:
Partant de là, mon destin serait beau;
Mais on m'emploie à tant d'usages,
Et l'on me donne tant d'ouvrages,
Que je voudrais souvent n'être qu'un vermisseau.
D'une foule d'amans je suis environnée,
Et leur amour va jusqu'à la fureur,
Mais sans rien gagner sur mon cœur.
Rester neutre est ma destinée.
Cruel emploi! fatale attraction!
Combien je fais couler de larmes
Sans qu'on puisse oublier mes charmes,
Ou rallentir sa passion!
J'ai quelques sœurs plus estimables,
Dont les fonctions honorables
Les placent aux conseils des Rois.
Une d'elles transmit les lois
Qui doivent assurer le bonheur de la terre:
Si l'humanité trop légère,

Ne les enfreignait quelquefois.
Chez l'avare il en eſt de nues,
Ou de mal-proprement vêtues.
Comme elles, je n'ai point d'habillemens de prix
Juſqu'au moment où certain frénétique,
Pour achalander ſa boutique,
Mêle l'argent ou l'or à mes habits.
J'en deviens plus intéreſſante.
Mais me chargerait-il & d'or & de rubis,
Je ſuis toujours indifférente,
Et ne connais ni l'amour ni le mépris.
Je ſuis fort dure chez Thémis:
Crains, cher lecteur, de te laiſſer ſurprendre;
Je te le dis de bonne foi,
J'ai des appas, de plus fermes que toi
Dans mes filets viennent ſe prendre.
Pour éviter un tel malheur,
Ne me vois jamais trop parée,
Mon minois n'eſt plus ſéducteur
Lorſque je ſuis déshabillée.

*L'ABBÉ.*

Comment donc! mais il y a du travail dans cette bagatelle, & je commence à croire que ces minuties exigent de l'inſtruction, & peuvent devenir intéreſſantes par la tournure qu'on leur donne.

MADAME DE CHANCEAUX.

Quoi ! l'Abbé, vous étiez venu jusqu'ici sans avoir connu le mérite d'une énigme ? Je suis vraiment glorieuse d'avoir opéré cette révolution dans vos idées. Mais est-ce que personne ne devine ?

(*Tous se font un signe d'intelligence.*)

LE CHEVALIER.

Ma foi, non ; Œdipe, lui-même, serait embarrassé, & nous vous demandons jusqu'à demain.

LA BARONNE, *au Chevalier.*

Ne vous en faudrait-il pas copie ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas comme un logogriphe.

LA MARQUISE.

On voit bien qu'il a fait la guerre en Bohême.

MADAME DE LINTZ.

Ce doit être un bien vilain pays, à en juger par les gens qui nous en viennent.

LE CHEVALIER.

Ceux que nous appelons Bohémiens

ne sont pas de la Bohême, ils viennent de la haute Hongrie & de la Croatie. La Bohême est un superbe pays, qui serait très-fertile si le gouvernement féodal n'y avait pas abruti l'espèce des hommes: ils sont, malgré leur misère, pleins d'énergie. Vous allez juger, & de l'excès de leurs maux, & de celui de leur sensibilité, par deux traits dont j'ai été témoin. Un père regardant son fils travailler à la terre, celui-ci lui demanda plusieurs fois pourquoi il le fixait si tristement & si attentivement. Malheureux! répond le père, je réfléchis que tu te tues, & pour qui? La férocité des Seigneurs Bohêmes légitime cette profonde réflexion. En général, ce sont des tyrans trop peu éclairés, pour soupçonner que leur dureté, en aliénant les cœurs de leurs serfs, affaiblit d'autant leurs bras. J'en ai cependant connu de plus humains. Un d'eux ayant reçu un attelage de six chevaux napolitains, voulut en faire présent à ses paysans; ils le réfusèrent, dans la crainte que ce Seigneur n'exigeât plus de produit

de ſes terres : mais un autre ne voulut pas paſſer dans les comptes de ſon Intendant, une centaine de florins employés à polir quelques toiſes d'un rocher de jaſpe ſanguin ſi conſidérable, qu'il eſt la baſe d'un château très-vaſte, avec toutes ſes dépendances. Cette médiocre dépenſe apportait cependant de l'argent dans la paroiſſe, en attirant les voyageurs : l'ignorant & avare deſpote ne ſe doutait pas de ce moyen de mettre un impôt ſur la curioſité.

Le ſecond trait eſt celui d'une mère à laquelle on préſenta ſon enfant nouveau-né pour l'embraſſer : elle le repouſſa de la main en s'écriant douloureuſement : Encore un malheureux !

*LA MARQUISE.*

Ah ! cela fait frémir !

*LE CHEVALIER.*

Il s'eſt paſſé des choſes horribles dans ce royaume : les Seigneurs y faiſaient torturer leurs malheureux vaſſaux, malgré l'attention des Souverains. Enfin le ſoulévement de 1774 décida l'Impératrice

à adoucir leur condition. Au lieu d'un jour par ſemaine, à quoi ils étaient réduits, ils en eurent trois (1); & lorſque les plaies de la tyrannie seront fermées, il faut eſpérer que ce pays ſe peuplera. A cette époque, la Maiſon d'Autriche verra augmenter conſidérablement ſa puiſſance; car la Bohême donnera abondamment des vins, des grains, des fourrages, du gibier, du poiſſon, des bois. Elle a des mines de toute eſpèce, & juſqu'à des pierres précieuſes. Prague, ſa capitale, eſt une ville immenſe & ſuperbe, mais mal peuplée: le climat eſt ſain & tempéré. Au total, la Bohême cultivée ſerait un très-beau royaume.

MADAME DE CHANCEAUX.

Il y aurait un problême politique aſſez intéreſſant à réſoudre au ſujet des états qui compoſent la puiſſance de la Maiſon d'Autriche-Lorraine; ce ſerait de donner la raiſon de leur dépopulation. Cela tient-il au climat ou au gouvernement?

---

(1) L'Empereur vient de les affranchir.

*LE CHEVALIER.*

Il faut diſtinguer les poſſeſſions de cette Maiſon. Les Pays-Bas, les deux Autriches & les terres d'Italie ſont fertiles & aſſez peuplées : la Hongrie ſe reſſent des guerres qu'elle a ſoutenues contre les Turcs. Il en eſt de même de la Tranſilvanie & de la Croatie, qui en ont été long-temps le théâtre. Ces pays, encore couverts de marais & de forêts, repouſſeraient les colons, quand même il y aurait ſurabondance de population dans les provinces voiſines. La Bohême & la Moravie gémiſſaient ſous l'anarchie & la barbarie du gouvernement féodal. La Stirie, la Carinthie & la Carniole ſont ſi montagneuſes, que les habitans ſe portent ſur les côtes du golfe, & s'adonnent à la pêche & au commerce maritime, & l'on ſait que ce commerce ne rend pas les hommes qu'il exige. Enfin, la portion de la Pologne réunie n'accroîtra la puiſſance de la Maiſon d'Autriche qu'autant qu'elle ſaura tirer parti d'un pays vaſte, mais

abandonné & dépeuplé. En général l'éloignement de ses diverses possessions, & peut-être une administration trop uniforme pour des pays si différens en climats, en moeurs & en valeur, diminuent beaucoup de la prépondérance que tant d'états donneraient à leur maître, dont les talens & l'empire augmentent encore l'influence politique (1).

*L'ABBÉ.*

J'aime assez l'air attentif des Dames; la politique ne les effraie pas ce soir.

*LA BARONNE.*

Nous avons nos jours de réflexion & de morale, & nous passons quelquefois le texte, pourvu qu'on ne s'appesantisse pas sur les commentaires.

*LA MARQUISE.*

S'instruire en s'amusant, c'est voyager sans sortir de place; j'aime assez à courir

(1) Depuis que cela est écrit, on sait que l'Empereur a pris toutes les mesures les plus justes pour vivifier & organiser ses vastes états.

le monde de cette manière. Je laisse le Marquis aller à la découverte, & à son retour, je profite de ce qu'il a vu, sans avoir risqué la fatigue, & souvent l'ennui de ses promenades. Je crois qu'il ne faudra pas négliger ce moyen d'instruction; nous avons des voyageurs philosophes, c'est-à-dire, qui ont fait plus que passer par les grands chemins, & qui sauront assaisonner leur récit sans commentaires; la Baronne s'en chargera.

*LA BARONNE.*

Ils seront courts.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

On a parlé diversement du père de l'Empereur actuel. Les uns l'ont dit un bon homme, esclave de l'Impératrice; d'autres lui ont accordé de grandes qualités.

*LE CHEVALIER.*

Il ne fut point esclave, mais complaisant. Choisi & couronné par Marie-Thérèse, il lui devait de la reconnaissance. Il connut bientôt que la jalousie de cette

Princeſſe pour ſon autorité égalait ſa capacité : de ce moment il ſe fit un devoir de ménager l'une & de s'abandonner à l'autre. Ce Prince était brave, & avait fait ſes preuves ; mais l'inaction à laquelle les circonſtances le forçaient, fit douter ſans fondement de la plupart de ſes qualités. Il en eut une cependant qu'il pouſſa à l'héroïſme ; ce fut la bienfaiſance. Je me bornerai à vous en citer deux traits bien capables de fixer votre opinion.

La veille de la Saint François, ſa fête, il dit à ſon grand-Ecuyer qu'il voulait, à l'imitation de ſes ſujets, faire ſon feu de joie ; qu'il lui apportât un réchaud à eſprit de vin. Le Magnat le poſe devant l'Empereur, qui tire de ſon porte-feuille pour quatre millions de livres de notre monnoie d'obligations de ſes ſujets ; il les brûle en ſa préſence, en lui remettant la liſte de ceux qui ſe trouvaient acquittés envers lui ; c'étaient tous les Seigneurs de ſa cour, auxquels il avait prêté des ſommes conſidérables pour les aider à ſe mettre en équipages.

*LA BARONNE.*

Il eſt permis, même à un Souverain, de faire la banque quand il en emploie ainſi le produit.

*LE CHEVALIER.*

La ſeconde anecdote eſt plus héroïque. Un bras du Danube ſépare la ville de Vienne d'un gros faubourg appelé le *Léopold-Stad.* Un dégel ſubit inonde ce faubourg, & les glaces entraînent le pont de communication avec la capitale ; l'eau monte en moins de deux heures, au premier étage. On raſſemble ſur-le-champ une quantité de barques, qu'on charge de pains ; mais perſonne n'eſt aſſez intrépide pour riſquer le paſſage, que des montagnes de glaces rendaient très-dangereux. L'empereur, ſur le rivage, priait, exhortait, menaçait, promettait les plus grandes récompenſes, le tout inutilement. Son peuple mourant de faim, lui tendait ſes mains ſuppliantes de l'autre côté du fleuve ; ſa ſenſibilité l'emporte ; il ſe jette ſeul dans un bateau chargé de pain, &,

donnant un coup d'aviron, s'éloigne en disant: « Puisque personne n'est assez » généreux pour m'aider à aller sauver » mon peuple, au moins je le tenterai ». L'exemple du Souverain, pareil à l'électricité, enflamme de proche en proche les spectateurs; on se jette en foule dans les barques, on manœuvre contre les glaçons, enfin on atteint le rivage opposé & le faubourg, où l'intrépide Monarque, les larmes d'attendrissement aux yeux, tendait à son peuple, au bout d'une perche, les pains qu'il leur apportait aux risques de sa vie.

LA MARQUISE.

Oh! vous m'avez fait venir la chair de poule. Ce trait seul doit immortaliser François II, & je suis de la dernière surprise qu'on ait osé depuis mettre en problême les qualités de cet excellent Prince.

LE COMTE.

Un conquérant, né pour la dévastation des empires, fait du bruit de son vivant, & laisse une réputation après sa mort;

& le Souverain pacifique & vertueux meurt inconnu à la foule.

*LE CHEVALIER.*

*Rimbomba il vizio, si nascondela virtù.*

*MADAME D'ERBY.*

Je suis bien étonnée qu'il n'ait pas encore été question d'italien, tandis que nous le savons tous. Comment, la langue des femmes......

*SAINTRÉ.*

Et celle de l'Amour......

*MADAME D'ERBY.*

En a-t-il de particulières? Je croyais qu'il les parlait toutes.

*SAINTRÉ.*

Oui; mais la plus douce est sa favorite.

*MADAME DE LINTZ.*

Métastase est un charmant Poëte; je le lis couramment. Pourquoi suis-je arrêtée avec l'Arioste, le Tasse, le Guarini, & souvent même avec les prosateurs?

*SAINTRÉ.*

C'est que Métastase parle sa langue

comme Racine, & que parmi les autres Poëtes & Prosateurs Italiens, les uns la parlent comme Corneille ou Marivaux, les autres, comme Dorat & ses imitateurs.

MADAME DE CHANCEAUX.

Est-ce que Corneille parlait mal sa langue?

SAINTRÉ.

Il ne la parlait pas purement, c'était la faute de son siècle, non la sienne. La langue française commençait à se fixer quand ce grand homme ouvrit la carrière tragique. Ses sujets élevés exigeaient un style analogue; mais, dans ce temps, la disette des bons modèles laissait tout faire au génie, le goût n'était pas toujours consulté, & l'on ne croyait pas pouvoir peindre des choses sublimes avec des mots ordinaires; on négligeait le tableau pour la bordure; de là la boursouflure du style, l'obscurité des tournures, la négligence des règles de la grammaire & de la logique; on sacrifiait tout à un

pompeux

pompeux galimathias, inintelligible souvent à son Auteur même. Je respecte cependant la logique de Corneille; personne n'en eut une plus rapide & plus saine. L'art du dialogue fut encore un de ses mérites, & je ne connais, dans les deux genres, rien à comparer à la scène entre Sertorius & Pompée: si elle était moins longue, je la réciterais, car je la sais par cœur; mais elle a plus de deux cents vers.

*Madame de Lintz.*

Mesdames, si vous voulez venir demain prendre le café au lait dans ma chambre, nous la lirons ensemble.

*La Marquise, & les autres femmes.*

Volontiers. Quoique je l'aie lue souvent, je l'entendrai encore avec plaisir. Mais n'oublions pas l'italien. Saintré me paraît au fait de la littérature ultramontaine; ne pourrait-il pas terminer la soirée par un morceau du Poëte impérial?

*Le Chevalier.*

Je l'ai beaucoup connu à Vienne;

c'était un vieillard charmant, d'une ſociété fort douce, de mœurs ſimples & uniformes, faiſant tous les jours, à la même heure, ce qu'il avait fait la veille. Ses gens & ſes bêtes étaient ſi accoutumés à leurs fonctions, qu'ils les faiſaient machinalement. En voici une preuve aſſez comique. Métaſtaſe était lié intimement avec le Comte Canale, Ambaſſadeur de Sardaigne à Vienne: tous les jours il allait, à la même heure, cauſer avec lui. On gagea que ſes chevaux l'y conduiraient ſans cocher. Il ne voulut pas riſquer l'aventure pour ſon compte; mais il fit ſemblant de monter dans ſon carroſſe, on en ferma la portière; auſſi-tôt ſes chevaux, ſans être guidés, ſortirent de ſa porte, paſſèrent par quatre rues point contiguës, prirent le tournant de la porte cochère du Comte de Canale, & entrèrent dans ſa cour ſans avoir rien accroché dans leur route. Ce fait eſt connu de toute la ville de Vienne.

*LA MARQUISE.*

Il eſt vraiment original. Ce n'eſt que

l'effet de l'instinct, mais d'un instinct bien exercé. Et l'Abbé Métastase parlait-il bien le français ?

LE CHEVALIER.

Comme vous & moi. Il tenait, Fêtes & Dimanches, Académie chez lui, & l'on y parlait littérature française & italienne également.

LA BARONNE.

Eh bien, Saintré, vous souvenez-vous de quelque chose du Voltaire de l'Italie ?

SAINTRÉ.

Je me rappelle un assez joli madrigal de lui sur la jalousie. Le voici d'abord en italien.

Tu sei gelosa, è vero ;
Ma ti conosco, Irene,
È gelosia d'impero,
Non gelosia d'amor.
Non ami il prigioniero,
Ami le sue catene,
Spiace al tuo genio altiero
Che! altra t'usurpi un cuor.
  Sarià più fida, Irene,
Sequante volte inganna,

Scemasse di beltà.
Ma che sperar conviene!
Se quanta è più tiranna,
Più bella ognor' si fà.

MADAME DE LINTZ.

Il y a bien des choses qui m'échappent.

SAINTRÉ.

J'ai essayé de l'imiter ainsi en vers libres :

Ton coeur n'est point jaloux, Irène,
J'en connais tous les mouvemens.
Voir à ton char beaucoup d'amans,
Leur commander en souveraine,
Dédaigner le captif, rire de ses tourmens,
Mais faire gloire de sa chaîne,
Voilà ton but, voilà tes sentimens;
Et si d'une rivale, implacable ennemie,
Tu la poursuis ; de ton génie
C'est l'impérieuse fierté,
Plus que la sensibilité,
Qui, contre elle, en ton coeur aiguillonne l'envie.
Ton amant n'est pour rien dans cette jalousie.
Ah! que de ta fidélité
J'aurais bientôt un gage
Si tu ne devenais volage
Qu'au prix de ta beauté!

Hélas ! cette espérance est vaine ;
Autant que mes soupirs, autant que mes regrets ;
La cruauté d'Irène
Semble ajouter à ses attraits,

*DORIVAL.*

L'imitation donne sans doute le droit d'étendre les idées de l'original, mais je ne sais si l'on doit en user ; il me semble que, pour l'honneur de notre langue, nous devons viser à la plus grande concision dans ces sortes de traductions, autant que la clarté n'en souffre pas. On nous oppose toujours l'énergie, le laconisme des autres langues & la disette de la nôtre ; moi, qui ne la trouve pas pauvre, encore moins lâche, & qui vois au contraire de l'inconvénient dans l'extrême abondance de l'italien, ce qui le fait errer dans un plus grand cercle de mots, & l'embarrasse dans le choix du terme propre, je vais entreprendre, pendant le temps qui nous reste, de rendre les idées de Métastase vers pour vers. Saintré ne s'offensera pas de ces réflexions ni de cette tentative ?

SAINTRÉ.

Au contraire, vos principes ſont les miens, & notre but le même, la perfection de l'art. Voilà le madrigal & l'imitation.

MADAME D'ERBY.

Avez-vous traduit beaucoup de morceaux ſemblables ?

SAINTRÉ.

Quelques-uns. Pourquoi ?

MADAME D'ERBY.

Voilà comme nos goûts nous décèlent. Quand on n'eſtime pas les femmes, on préfère les pièces où elles ſont maltraitées à celles où on leur rend plus de juſtice.

SAINTRÉ.

Je traduis indifféremment.

MADAME D'ERBY.

Tant pis, Monſieur ; c'eſt le choix des ſujets qui annonce nos inclinations.

LE COMMANDEUR.

A la rigueur, oui ; mais un Littérateur

s'exerce ſur toutes ſortes de ſujets, & n'a pas cependant tous les caractères. J'ai connu Crébillon le père : il en a fiérement deſſiné d'atroces, & jamais homme n'eut le cœur meilleur; il était même faible, & nourriſſait tous les chiens & les chats de ſon quartier; il les ramaſſait dans les rues, les apportait chez lui, & s'occupait beaucoup des brouilleries qui s'élevaient entre les anciens & les nouveaux venus...... Je vous entends, Marquiſe, une chanſon doit terminer notre ſoirée, ſoit; j'avoue que mes productions me peignent aſſez; je n'encenſe que Bacchus & l'Amour: autrefois je diſais l'Amour & Bacchus.

AIR, N.° 6.

Le plaiſir, dans la fougère
Circule avec la liqueur;
Faiſons-le, de notre verre,
Paſſer juſqu'à notre cœur;
Cherchons-le dans ſon empire,
Il le tient dans deux beaux yeux.
Amis, c'eſt là qu'il faut lire
Le ſort de nos tendres vœux.
Le plaiſir, &c.

Je ressens déjà la flamme
Qu'allume en nous le désir ;
Déjà l'objet qui m'enflamme
Pousse un timide soupir.
C'est l'écho de la tendresse
Qui nous dit qu'on peut oser,
Sur sa bouche enchanteresse,
Cueillir un ardent baiser.

( *A la fin du couplet, il embrasse la Marquise.* )

*LA MARQUISE.*

Fort bien, mon Berger, j'aime les aubaines dont tout le monde profite.

( *Ici, Madame d'Erby refuse d'être embrassée par Saintré, & dit :* )

*MADAME D'ERBY.*

Le salaire n'est dû qu'aux Auteurs.

*LE COMMANDEUR.*

On a déjà dénoncé une infidelle, sans quoi je volerais.....

*LA MARQUISE.*

Volons dans notre lit, le sommeil calme le sang, & donne conseil. Saintré, nous nous recommandons à votre porte-

feuille italien, & nous n'avons pas besoin de vous dire; *Avertite alla scelta* (1). A propos, Dorival.....

*DORIVAL.*

J'ai fini. Je crois avoir gagné deux vers sur Métastase. (*Il lit.*)

Non tu n'es pas jalouse, Irène,
Je connais ton cœur mieux que toi,
La Fierté, non l'Amour, à ce cœur fait la loi;
Et dédaigneuse souveraine,
En flattant le captif, tu n'aimes que sa chaîne,
Et rougirais d'orgueil qu'un seul de tes amans
Osât porter ailleurs ses vœux & son encens,
Cruelle! à chaque perfidie,
Si tu perdais de ta beauté,
Tu sentirais le prix de la fidélité!
Mais, vain espoir! par sa fierté,
Irène, chaque jour, me paraît embellie.

*SAINTRÉ.*

Ce sont bien les idées de l'Auteur, &, en effet beaucoup plus serrées; d'ailleurs, vous avez deux vers pour racheter l'alongement de quelques-uns des vôtres.

(1) Prenez garde au choix.

*LA MARQUISE.*

Nous les relirons en petit comité, & d'Erby ſera chargée de cette tâche.

*L'ABBÉ.*

Dorival, je vous ſais bon gré d'être le chevalier de notre langue ; elle ne paraît ſtérile qu'à ceux qui ne la poſſèdent pas.



# IX.e SOUPER.

*LA BARONNE.*

J'ai rompu la glace hier, je ſuis en poſſeſſion d'être indiſcrète. Comte, vous m'entendez?

*LE COMTE.*

C'eſt une de mes lettres qui ouvre la correſpondance. Les premières ne ſont pas les plus intéreſſantes; je ne les donne même que pour mettre au courant. Je lirai les miennes, mais l'Abbé prendra la peine d'être lecteur de celles de Pouponne.

*L'ABBÉ.*

De tout mon cœur.

*LE COMTE lit.*

*Première lettre du Comte.*

« Je vous ai promis, mon aimable pupille, de vous donner de mes nouvelles du premier endroit où je ſéjournerais; c'eſt de ma patrie que je vous écris. La cordialité avec laquelle mes anciens amis m'y ont reçu, m'a bien dédommagé de la

fatigue que j'ai essuyée en route. La chaleur a été insupportable. Je trouve de moins ici bien des personnes que la saison a conduites à leur campagne. Je ne saurais les y aller voir toutes; mais j'en surprendrai quelques-unes sur le chemin qui conduit chez une de mes parentes que j'ai toujours chérie, & qui me le rend bien. Que fait, que dit la chère tante! Elle m'attendrit la veille de mon départ. Pour vous, ma chère pupille, votre cœur est si bon, si reconnaissant du peu que je fais pour orner votre esprit, que la petite crise que vous eûtes m'affligea, m'intéressa, mais ne m'étonna point. Vous avez sans doute repris cette gaité, cette sérénité, qui est le vernis des grâces? Ah! riez toujours, votre physionomie y gagne tant! vous découvrez de si belles dents! & puis le rire est votre élément, au point que, quand votre tante vous a un peu grondée, vous n'êtes plus la jolie Pouponne; vous devenez plus intéressante, mais au dépens du charme inexplicable qui vous distingue de toutes les autres jolies femmes.

A quoi vais-je m'amuser? A louer votre figure, moi, qui vous ai dit cent fois que c'était le moindre de vos attraits, & qu'une jeune personne ne pouvait s'en occuper qu'aux dépens de qualités plus essentielles. L'air natal opère. Je fus galant dans ma patrie; j'ai revu des lieux qui ont retracé à mon imagination des instans flatteurs. On ne peut guère se rapeler une chose qu'on n'en oublie une autre; mais j'aimerais mieux ne jamais me souvenir des vingt premières années de ma vie, que d'oublier les sentimens d'attachement & de respect que j'ai voués à mon aimable pupille.

*MADAME DE LINTZ.*

Comte, où alliez-vous?

*LE COMTE.*

En Corse.

*MADAME DE LINTZ.*

Sans doute vous en parlez dans vos lettres?

*LE COMTE.*

Très-peu, parce que j'ai fait un petit

volume de mon voyage de Paris en Corse qui a été inséré dans un Journal de MONSIEUR, il y a quelques années.

*MADAME D'ERBY.*

Voyons la réponse de Pouponne.

*LE COMTE, au Chevalier.*

Voulez-vous bien la faire passer à l'Abbé.

*L'ABBÉ lit.*

*Première lettre de Pouponne.*

« Que vous êtes aimable, mon cher tuteur, de me donner de vos nouvelles aussi promptement ; mais que vous êtes cruel d'être aussi bref ! vous qui applaudissez à ma gaité, qui me la recommandez : mais savez-vous que ce n'est pas là prêcher d'exemple ; car, dans votre lettre, il n'y a pas le petit mot pour rire. Je ne vous ai pas reconnu : je m'attendais à quelques plaisanteries, point ; jusqu'à vos galanteries sont sérieuses. Vous avez trouvé dans votre patrie quelques anciennes infidelles, & voilà un nuage, & voilà le

cœur qui souffre & qui communique sa langueur à l'esprit. O les pauvres hommes! ces fiers-à-bras méritent bien ces petites humiliations; mais malheureusement nous en souffrons. Ne voilà-t-il pas que Pouponne moralise? Cher maître, c'est votre faute; vous m'avez sortie de mon élément en me faisant raisonner malgré moi. Vous souvenez-vous du papillon qui fut l'objet de tant de comparaisons? C'est la première leçon de bon sens que vous vous avisâtes de me donner : je la trouvai charmante tant que vous vous étendîtes sur les agrémens de l'insecte ; mais quand vous en vîntes à rappeler son origine, sa légéreté & sa fin ordinaire, oh ! que vous me parûtes maussade! heureusement vous eûtes l'adresse de passer rapidement à un autre objet ; mais votre dernière description avait fait son effet, & Pouponne fut plus d'une demi-heure sans rire...... Serait-ce de vos délicatesses ordinaires? Par exemple, il me semble que vous l'avez outrée, en ne demandant rien de ce que je fais depuis votre départ:

cela vous ferait-il devenu indifférent ? Un Fleurifte abfent s'informe de fes œillets, de fes tulipes. Ah ! cher tuteur, vous trouverez fur votre route des pupilles qui ne rient peut-être pas autant que moi, mais qui vous intéreffent davantage. Vous m'avez cependant donné pour un principe de morale, que les abfens ne devaient jamais avoir tort ; mais tout en parlant de tort, je m'en donne un, car je vous gronde, moi. *Charme inexplicable qui me diftingue de toutes les autres jolies femmes ;* preuve que je le fuis. Oh ! oui, vous avez beau dire qu'il ne faut pas le croire, j'ai un miroir, des yeux & des oreilles ; comment, avec cela, être incrédule ? Fripon ! vous êtes le premier à me peindre, à m'envoyer le tableau, & vous ne voulez pas que je m'y reconnaiffe quand mon nom eft au bas. Oh ! Meffieurs les Philofophes, vous êtes par fois bien inconféquens. Et vous, qui tranchez du raifonnable, vous ne fûtes pas galant rien que dans votre patrie ; je fais de vos nouvelles, mais je fuis difcrète, & ne veux

pas vous brouiller avec vos compatriotes, quoiqu'elles vous rendent bien sérieux, ce qui ne va ni à vous, ni à moi.

Ma bonne tante a eu l'adresse hier de casser le pied de mon globe, en cherchant dessus la position de la Corse. Elle vous plaint beaucoup d'être dans un vilain petit endroit qui ne vaut pas une mouche en comparaison de la France; c'est son expression. Elle vous souhaite beaucoup de bonheur; & moi, tout au contraire; & puis vantez mon cœur. Oui, cher tuteur, je fais des vœux contraires, & je m'en applaudis. On fuit le mal-aise, & l'on se rapproche des lieux où l'on est désiré & chéri. Mais une autre réflexion détruit tout l'échaffaudage de mes châteaux en Espagne. Où n'êtes-vous pas aimé quand on vous a connu? Mais je vous gâte, & vous n'êtes pas sans amour-propre. Il ne me reste qu'un moyen de faire enfler le vôtre, c'est de finir, en vous assurant tout simplement de l'éternelle reconnaissance & de l'attachement sincère de votre pupille, qui avait bien

envie de parler respect, mais qui a senti que ce mot seul la refroidissait. Ma tante croit que vous ne resterez qu'un an là bas ; elle est assez vieille pour être Sibylle, Dieu le veuille : en attendant, elle vous fait un million de complimens, pas un de moins, & vous exhorte à ne pas vous casser le cou dans les montagnes de votre vilaine Isle. »

*MADAME DE CHANCEAUX.*

O la charmante enfant ! quelle gaité !

*LE COMMANDEUR.*

Et quelle raison ! Un excellent ton, un style aisé & brillant, & pas une faute contre sa langue !

*LE COMTE.*

Elle l'a étudiée avec soin & intelligence ; c'est ce qu'elle sait le mieux. J'ai toujours été très-sévère avec elle sur ce chapitre ; je trouve si humiliant de ne pas savoir sa langue !

*L'ABBÉ.*

Vous avez bien raison ; c'est cependant

ce qu'on ſait le moins ; & les Dames s'aviſent d'étudier les langues étrangères avant de connaître à fond leur idiôme.

*LA BARONNE.*

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un idiôme ?

*L'ABBÉ.*

C'eſt le langage du pays.

*LA BARONNE.*

Eh bien, pourquoi ne nous pas dire ce mot que nous entendons. Eſt-ce bien parler ſa langue que de ne pas ſe mettre à la portée de tout le monde ? Chevalier, voilà l'application de votre conte.

*LA MARQUISE.*

Baronne, l'attaque eſt vive ; mais vous vengez notre ſexe. Allons, l'Abbé, avouez la dette : ſi nous ne brillons point par le fonds, au moins les formes & les rieurs ſont pour nous.

*L'ABBÉ.*

Meſdames, vous me ferez avouer tout ce que vous voudrez, je vous ai aſſez d'obligations de vouloir bien vous charger de mon éducation.

LA BARONNE.

Il n'y a point de temps à perdre.

MADAME DE CHANCEAUX.

Et mon énigme, qui eſt-ce qui l'a devinée ?

MADAME DE LINTZ.

Moi ; c'eſt une table : mais je n'entends point pourquoi elle eſt dure chez Thémis.

MADAME DE CHANCEAUX.

C'eſt qu'il y a une juridiction qu'on appelle la Table de marbre ; & mon frère, qui en a été lieutenant général, m'a dit qu'elle tirait ſon nom de ce qu'en effet il y avait une table de marbre au milieu de la ſalle.

LE COMTE.

C'eſt le tribunal des Eaux & Forêts.

DORIVAL.

La Marquiſe nous doit une ſuite plus intéreſſante qu'une énigme dont le mot eſt connu, & que l'hiſtoire d'une juridiction dont on ſe paſſerait bien. Le Marquis n'a pas manqué de ripoſter à votre jolie chanſon.

LA MARQUISE.

Oh, pour le coup, je vais auſſi jouer la modeſte. Il faut vous dire, pour l'intelligence de la pièce que je prierai Dorival de lire, que, me trouvant dans une ſociété avec le Marquis, un mauvais plaiſant s'aviſa de s'égayer aux dépens des femmes. J'eſſayai de prendre leur défenſe; mais j'avais affaire à un homme exercé dans ce genre. Le Marquis, qui prévit ma défaite, eut la générosité de me tirer de ce mauvais pas; &, ſans ſortir des limites de la civilité & du meilleur ton, il déconcerta le petit-maître, & eut, par-deſſus tout, l'adreſſe incomparable de ne ſe ſervir que des armes que j'avais eſſayées ſans ſuccès; mais mieux maniées, elles terraſſerent l'ennemi. Enivrée du double plaiſir de la victoire, & de la devoir à ce que j'aimais, il m'échappa de lui dire, avec cet élan de l'ame qu'on ne ſaurait ni feindre, ni retenir: *Oh! que je vous aime!* Il eſt vrai que j'ajoutai promptement le correctif, en diſant le pour-

quoi ; mais, afin de prévenir davantage les interprétations malignes, je me dépêchai de plaisanter moi-même de ma phrase, & de prier le Marquis de me faire des vers à ce sujet. ( *à Dorival.*) Tenez, lisez.

LE COMMANDEUR.

Ah ! je réclame mes droits. Quand Madame de Lintz aura un accès de modestie, Dorival viendra à son secours ; nos lois me désignent pour lecteur de la Marquise.

LA MARQUISE.

Vous avez raison, je connais mes torts, & je les répare.

( *Elle lui donne la pièce.* )

LE COMMANDEUR *lit.*

Ménage un peu mon cœur, Céphise,
Il pourrait enfin s'égarer,
Et soit instinct, force ou surprise,
Finir un jour par t'adorer.
Il est bien temps que la raison sévère
Vienne alors prêcher le pauvret :
Las ! c'est reprocher sa misère

A l'oiseau pris dans le filet,
Qui, plus il se débat, plus sa chaîne se serre.
C'est en vain de l'illusion
Que j'ai voulu combattre la chimère,
Je n'ai pu, sans émotion,
Ouïr cette phrase si chère,
Signal jadis de mon bonheur,
Accent de la volupté même.
Oui, je donnais pour eux, pour un doux *je vous aime*,
Ma liberté, ses droits, & ma vie & mon cœur;
Mais si quarante hivers ont remis dans mon ame
Le calme & la sérénité,
Un sourire de la beauté
Suffit pour du désir y réveiller la flamme.
Titon flétri, Titon mourant,
Renaissait aux soupirs de l'indulgente Aurore,
Et Zéphir est toujours enfant
Dans les bras de l'aimable Flore.
Et toi qui réunis aux charmes du printemps
Les qualités du cœur, l'esprit & les talens,
Qui de l'indifférence même,
En lui répétant *je vous aime*,
Triompherais, hélas! s'il en est encor temps,
Ménage un peu mon cœur, Céphise,
Il pourrait enfin s'égarer,
Et, soit instinct, force ou surprise,
Finir un jour par t'adorer.

LA MARQUISE.

Meſſieurs, je vous interdis l'éloge: penſez-en ce que vous voudrez, j'en penſerai peut-être encore davantage, mais admirez ma bizarrerie. Quand je vis le Marquis après cette galanterie, tout mon remerciement fut de lui dire: Eh bien, *je vous hais.* Travaillez là-deſſus; mais nous verrons cela un autre jour.

LE COMMANDEUR.

Convenez! Marquiſe, que ces bagatelles-là, par l'à-propos, ſéduiſent plus qu'un beau poëme.

LA MARQUISE.

Comment! je n'aurais pas donné ces trois couplets-là pour le Paradis perdu.

LA BARONNE.

Ah! qu'il eſt fou, votre Milton! il fait tirer du canon aux Anges dans le Ciel.

SAINTRÉ.

C'eſt un écart de génie. Mais quand il fait marcher le char du Très-Haut, comme l'Homère Anglais eſt ſublime!

*LA MARQUISE.*

Eſt-il bien vrai qu'il préférait ſon Paradis reconquis à ſon Paradis perdu?

*SAINTRÉ.*

Le Paradis reconquis était le dernier fruit de ſa caducité. Un vieillard aime de préférence un enfant tardif, qui ſemble le faire revivre, & annoncer que ſon père eſt encore dans la claſſe des êtres qui ſe reproduiſent.

*MADAME DE LINTZ.*

Ces Anglais ſont profonds; voyez encore leur Shakeſpéar, quel génie!

*DORIVAL.*

Génie brut, ſans goût ni élévation; du giganteſque, du dégoûtant, voilà les deux pivots, non pas de ſes tragédies, il n'en a point fait, mais de ſes productions monſtrueuſes qu'on ne ſait comment nommer. Quelques ſcènes, quelques tirades indiquent ce qu'il aurait pu faire s'il eût étudié les bons modèles, & s'il fût né avec du goût. Mais quand j'entends

mettre Shakeſpéar au niveau de Corneille, je crois voir Calot ſur des échâſſes, à côté de Michel-Ange.

SAINTRÉ.

Dorival, votre déciſion eſt bien tranchante & bien brève pour être exacte. Vous n'avez lu Shakeſpéar que dans les traductions en proſe qu'on nous en a données : il eſt ſi difficile de tranſmettre le génie d'une langue, que vous n'aurez ſaiſi que les imperfections de l'Auteur. Il a cependant de ſi grandes beautés, que ſi vous ne vous fuſſiez pas laiſſé entraîner à l'opinion de Voltaire & aux Scoliaſtes moutoniers de ce grand homme, aidé de votre goût propre, vous auriez mieux apprécié le tragique anglais. Tout a ſon génie ; les règles du goût lui parurent des entrâves. Ainſi penſa quelquefois Corneille lui-même ; mais ce n'eſt ni une cenſure de l'un, ni une excuſe pour l'autre. Je n'applaudis point Shakeſpéar quand, aux ſcènes les plus ſublimes, il fait ſuccéder des tirades triviales, ou des

lambeaux dégoûtans. Je me rappelle Molière donnant les fourberies de Scapin après le Tartuffe, & je dis : L'un & l'autre ſe conformèrent au goût & aux mœurs de leur temps, & comptèrent le peuple pour quelque choſe. Elaguez les rempliſſages des pièces de Shakeſpéar, & vous aurez des tragédies dans le genre le plus naturel & le plus profond. Jugez combien il devait à la nature, lui qui, né dans une claſſe obſcure, privé d'éducation, preſque ſans littérature, & venu dans un ſiècle où Johſton fut le premier qui s'aſtreignit aux règles de l'unité, s'élança, par la ſeule force de ſon génie, ainſi que Corneille, bien au-delà des routes frayées juſqu'à lui, fut admiré des plus célèbres de ſes contemporains, & l'eſt encore des plus beaux eſprits d'Angleterre. Peut-être cette ſeule & dernière réflexion aurait-elle dû épagner à Shakeſpéar l'humiliante comparaiſon avec Calot. Calot avait du génie, mais il le borna à faire des Magots. Retranchez de l'Anglais les ſcènes hors d'œuvre des Foſſoyeurs & des

personnages du peuple, il vous restera des masses & des détails qui vous forceront d'admirer la trempe d'ame d'un Auteur peu connu de nous, & peut-être trop élevé pour ne pas être calomnié. Disons le mot, & finissons par-là. Si Shakespéar eût reçu une éducation cultivée, la lecture des anciens & des bons modèles eût fait à son génie ce que l'outil & l'émeri font au diamant; & s'il étincelle dans son enveloppe, qu'eût-il fait mis en œuvre ?

*LE CHEVALIER.*

C'est une dispute sur un passage du tragique anglais qui fit la fortune du célèbre Prior, Poëte du premier mérite. Il était garçon de cabaret à Londres. Le Duc de Buckingham & le Comte de Dorset y dînant, & l'ayant surpris lisant Horace, le prirent, par plaisanterie, pour arbitre de leur différent. Prior leur démêla avec esprit le sens de Shakespéar. Le Comte de Dorset l'emmena, le fit étudier; & le garçon de cabaret devint un Poëte dont l'Angleterre se glorifie.

*L'Abbé.*

Ajoutez qu'en 1607 la Reine Anne l'envoya en France, en qualité de Plénipotentiaire, pour traiter ſecrétement la paix. Son épitaphe eſt originale. La voici :

*Ci gît Monſieur* PRIOR,
*qui, ſans être Comte ni Marquis,*
*fait remonter ſon origine*
*auſſi haut que les Bourbons & les Naſſau.*
**Il deſcendait d'Adám & d'Eve.**

*La Baronne.*

Le garçon de cabaret n'avait guère d'autre moyen de ſe relever.

*Le Comte.*

Il n'eſt pas à préſumer que ce ſoit lui qui ait fait ſon épitaphe. Il y a cependant des fous qui ſe ſont beaucoup occupés de ce qui pouvait en quelque ſorte les faire revivre après leur mort.

*Saintré.*

Il n'y a guère qu'un moyen qui ſoit infaillible, c'eſt de faire beaucoup de bien de ſon vivant, ou des ouvrages dont la touche ſoit originale.

*DORIVAL.*

Les fous ſont très-propres à cela, témoin Cyrano. Il était de Bergerac, petite ville de Gaſcogne. Ce pays eſt fertile en cervelles exaltées; auſſi celui-là eſt-il mort aux Petites-Maiſons.

*L'ABBÉ.*

En 1665.

*DORIVAL.*

L'année n'y fait rien. Eh bien, nous avons peu de Poëtes qui aient eu une imagination auſſi vive. Il a fait beaucoup d'ouvrages, tous originaux; le Voyage dans la Lune, dans le Soleil, chez les Oiſeaux; des Lettres ſatiriques, d'amour, & ſur d'autres ſujets; les Entretiens pointus; un fragment de Phyſique; le Pédant joué, qu'on joue encore, & la mort d'Agrippine. Il y a vraiment, dans cette tragédie, des tirades & des vers fortement penſés.

Tibère dit de Britannicus:

Vois combien il eſt grand, puiſque, pour l'occuper,
Etant ce que je ſuis, je m'abaiſſe à tromper.

Il met dans la bouche de Séjan ces vers-ci:

Va, va, mourir n'eſt rien, c'eſt achever de naître,
Aux malheurs de la vie on n'eſt point enchainé,
Et l'ame eſt dans la main du plus infortuné.

Son confident lui dit:

Reſpecte & crains des Dieux l'effroyable tonnerre.

Séjan répond:

Il ne tombe jamais en hiver ſur la terre.
J'ai ſix mois pour le moins à me moquer des Dieux,
Enſuite je ferai ma paix avec les Cieux.

Cyrano était quelquefois, comme vous voyez, auſſi mauvais plaiſant que mauvais Phyſicien; mais il a des éclairs de génie.

Ce même confident le prêche, & lui dit:

S'il n'était point de Dieux, cette machine ronde......

Séjan l'interrompt:

Oui, mais s'il en était, ſerais-je encore au monde?

Le confident:

Et cette incertitude, où mène le trépas.....

Séjan.

Etais-je malheureux lorſque je n'étais pas?
Une heure après la mort, mon ame évanouie
Sera ce qu'elle était une heure avant la vie.

Il y a des vers qui font ſentence.

Pleurer, Britannicus, c'eſt ſe venger en femme;
Mais du ſang répandu font les pleurs des Romains.

Le Régent avait lu cette tragédie quand il dit, au ſujet du Comte d'Horn:

Quand j'ai du mauvais ſang, je me le fais tirer.

Il citait, ſans doute, car c'eſt le vers mot à mot de Cyrano.

Il dit encore:

La vertu devient crime en faiſant trop de bruit.

Tibère dit à Agrippine que la mémoire d'Auguſte lui eſt chère.

Elle lui répond:

Tu lui bâtis un temple, &, conſacrant ce lieu,
Tu n'y fis immoler que les parens du Dieu.

Mais Racine, lui-même, n'a rien de plus délicat ni de plus coulant que ces deux vers-ci:

La molleſſe de Rome énerve un jeune eſprit,
Et la fleur, ſans éclat, en bouton s'y flétrit.

LA MARQUISE.

Ah ! voilà deux vers charmans ! Vous avez raiſon, tout s'y trouve, ſens, image, vérité, harmonie : je ſuis enchantée de les connaître, & je vous réponds que je les retiendrai. Mais il y a long-temps que la Baronne n'a mis au jeu.....

LA BARONNE.

Je m'y ſuis attendue; vous ne me prendrez pas ſans verd, j'ai fait venir auſſi mon porte-feuille ; la différence, c'eſt que ce qu'il renferme n'eſt pas à moi; n'importe, c'eſt l'ouvrage de mes charmes. J'ai eu des amoureux auſſi. Un d'eux me tenait fort au cœur, quoique je l'euſſe réduit à la ſimple amitié. Il partait le lendemain, & m'avait fait une romance; je la lui chantai bien tendrement, en m'accompagnant de ma guitare. Auſſitôt arrivé, il m'adreſſa cette pièce-ci :

En te quittant, il ne m'eſt pas poſſible
De déguiſer la douleur que je ſens;
Mon cœur, charmé d'un ſentiment paiſible,
Savait calmer le trouble de mes ſens.

De l'Amitié je respectais l'empire,
Sa flamme échauffe & ne brûle jamais.
Auprès de toi j'étais heureux, Thémire,
Et, sans danger, j'admirais tes attraits.
J'avais pour toi la tendresse d'un père,
Je m'étais fait à cette illusion.
Je la regrette, elle m'était si chère!
Les vrais plaisirs sont ceux de la raison.
Remplir ton coeur, & lire dans ton ame,
Sans te parler être entendu de toi......
Ce souvenir me pénètre & m'enflamme.
Ah! ce bonheur était digne de moi!
Pardon, hélas! Thémire, je m'égare!
Je crois encore entendre tes accens:
Tout, jusqu'au choix du sujet de tes chants (1),
Tout me rappelle un jour qui nous sépare....
Adieu.....ce jour pour moi fut dangereux;
Mais il n'est rien qu'un aveu ne répare
Entre deux coeurs tendres & vertueux.

*MADAME DE LINTZ.*

Les adieux nous font désirer la romance.

*LA BARONNE.*

Et si je vous donne tout en un jour,

(1) Elle avait chanté une romance de l'Auteur en l'accompagnant de sa guitare.

avec quoi fournirai-je ma tâche le reste du temps?

*LE COMTE.*

Avec vos propres saillies; c'est le moyen de nous défrayer long-temps.

*LA BARONNE.*

Je n'avais pas compté sur la romance pour aujourd'hui; notre soirée est déjà un peu sérieuse, ce n'est pas là une manière de l'égayer.

*LE COMTE.*

Nous la terminerons par quelque vaudeville plus gai. Voyons toujours la romance, votre Berger vous en prie.

*LA BARONNE.*

Encore faut-il lui savoir gré de ce qu'il n'ordonne pas.

(*Elle chante.*)

AIR, *de la romance de Daphné.*

Oiseaux qui, sous ce feuillage,
Soumis aux lois des amours,
Peignez, par votre ramage,
Vos désirs & votre hommage,
Que vous coulez d'heureux jours!

Au printemps, quand la nature
S'arrache aux bras du sommeil,
Enchantés de sa parure,
Sur la naissante verdure,
Vous célébrez son réveil.

Vous cédez avec ivresse
Au cri du besoin naissant ;
Un trouble secret vous presse ;....
L'aiguillon de la tendresse
Est toujours le plus puissant.

Parmi vous point de cruelle,
Parmi vous point d'inconstant ;
Et si vous battez de l'aile,
Votre compagne fidelle
Vole vers vous à l'instant.

La branche où vous dites : J'aime,
Sert de trône à vos plaisirs.
Au sein du bonheur suprême,
De la jouissance même,
Naissent de nouveaux désirs.

C'est assez d'aimer pour plaire,
Un soupir vous gagne un cœur.
Vous dédaignez le mystère,
Jamais sa gaze légère
N'éloigna votre bonheur.

Que ne puis-je, Tourterelle,

Comme toi peindre mes feux!
Que n'ai-je l'art, Philomèle,
Par une chanfon nouvelle,
D'offrir comme toi mes vœux!

Vos amours, leur tendre hiftoire,
Font l'objet de vos concerts.
Pour moi, je mettrais ma gloire
A cacher une victoire
Que m'envierait l'univers.

*Dorival.*

Voilà bien le ftyle de la romance; les images font douces, l'expreffion naïve, & la Baronne a vraiment afforti fon chant aux paroles.

*La Baronne.*

Monfieur perfifle. Savez-vous que j'aimerais mieux vous entendre critiquer ma voix que la chanfon de mon amoureux? J'ai toujours fu beaucoup de gré à un homme qui a pris la peine de me dire des douceurs.

*Le Comte.*

Quand le roman eft commencé, à la bonne heure; mais pour une déclaration,

si j'étais femme, je ne voudrais pas qu'elle fût en vers, cela a l'air trop apprêté, & ce n'est pas le premier langage du cœur. Mais n'auriez-vous rien répondu aux adieux ni à la romance?

*LA BARONNE.*

Pour le coup, vous êtes d'une indiscrétion sans égale, & surement vous n'en aurez pas davantage aujourd'hui. Saintré va me tirer d'affaire; il sait combien j'aime l'italien. Je conviens que son début n'a pas été encourageant; mais il faut se roidir quelquefois contre les difficultés.

*SAINTRÉ.*

Vous êtes d'un excellent conseil, Baronne: quand on a embrassé un genre, il faut y tenir. J'ai lu ce matin un madrigal dans un recueil de pièces italiennes: je n'en connais pas l'Auteur; mais, quel qu'il soit, en voici la traduction ou l'imitation, comme on voudra:

* Spunta appena in sù l'aurora,
Che giagia langue e si scolora
Vermiglietto fior gentil;

Così pur d'amor l'ardore,
Presto nasce e presto more
In un core feminil.

---

La Rose dont le teint vermeil
Surprend au lever du soleil,
A son coucher sera flétrie;
Ainsi, dans votre cœur, l'amour,
Belles, s'éveille avec le jour,
Et termine avec lui sa vie.

*LE COMMANDEUR.*

Madame d'Erby, croyez-vous que dans la traduction de Saintré le mot *belle* soit au singulier ou au pluriel?

*MADAME D'ERBY.*

Toutes ces Dames sont au moins aussi intéressées que moi à répondre à cette question.

*LA BARONNE.*

Non pas, c'est votre Berger. Il y a à parier qu'il se plaint de vous seule; &, la main sur la conscience, ne vous reproche-t-elle rien?

*MADAME D'ERBY.*

Qu'aurait-elle à me reprocher? Je suis

ſenſible aux atteintes qu'on porte à mon ſexe ; c'eſt un reſſentiment que vous devriez toutes partager, Meſdames, au lieu de me laiſſer expoſée aux perſonnalités toujours déſagréables.

*LA MARQUISE.*

Ma chère d'Erby, imaginez que nous ſommes en parti, nous faiſons la petite guerre ; des eſcarmouches ne mènent jamais loin, ſur-tout quand les belles y font le coup de piſtolet, & que les Huſſards ſont galans. Allons, une petite amende-honorable à votre Berger, nous vous y condamnons tous. Faut-il vous le dire ? Vous avez des torts avec lui : cherchez dans votre répertoire ou dans celui de vos bonnes amies ; il n'eſt pas que vous n'y trouviez quelque choſe d'analogue à la circonſtance.

*SAINTRÉ.*

Marquiſe, permettez-moi de diſpenſer ma Bergère d'une réparation qu'elle ne me doit pas ; d'ailleurs, un retour, ainſi qu'un hommage, s'il n'eſt qu'un acte de

convention, ne peut flatter celui auquel il s'adresse.

*Madame d'Erby.*

Mon Berger, pour vous prouver que je sais apprécier la générosité, même dans mes adversaires, & que mon sexe ne le cède pas au vôtre en procédés, je vais, aux risques des interprétations, chanter une romance que j'ai retenue, car elle n'est pas de moi; ainsi l'intention n'y peut être pour rien; du moins cette chanson, faite réellement par une femme, vous prouvera que si nous nous alarmons aisément, nous revenons de même. Je ne terminerai pas gaiment la fête, comme on se l'était proposé; mais la gaité ne se commande pas.

Air : *Triste Raison.*

Troupeau chéri, je ressens votre peine,
Vos cris plaintifs augmentent mes douleurs.
Sans doute, hélas ! vous partagez la mienne,
Ce sentiment renouvelle mes pleurs.

Je vous cherchais jadis l'herbe fleurie,
Et les ruisseaux les plus clairs du canton;

Je vous voyais bondir dans la prairie
Aux accens gais d'une vive chanson.

Vous étiez tout pour la farouche Hortense,
Elle n'aimait que vous & le printemps ;
Ses jours alors coulaient dans l'innocence,
Elle ignorait l'amour & ses tourmens.

A vos besoins je deviens insensible,
Un autre objet occupe tous mes sens ;
Mais mon cœur brûle, & le sien, trop paisible,
Ne connait pas les maux que je ressens.

Ingrat Berger, cependant tu m'as vue
Le jour brillant que je gagnai le prix ;
Tu me l'offris, ton ame était émue,
Ta main tremblante & tes yeux attendris.

Pour de l'amour j'avais pris cette ivresse,
De tout le mien je voulus le payer.
L'erreur finit, & non pas la tendresse,
Dans un cœur fait, Misis, pour t'adorer.

Qu'entends-je! Dieux! sa voix & sa musette
De mon nom seul font retentir les bois!
Fuyez, soucis, d'une Amante inquiète,
Misis aimait, Misis est sous mes lois.

*SAINTRÉ.*

Ah ! ma divine Bergère pour ma vie !

*MADAME D'ERBY.*

Ne vous extasiez pas tant, l'adresse est au divin Misis, & vous n'êtes pas encore baptisé.

*LA MARQUISE.*

Eh bien, nous sommes tous ses parrains, & le nom de Misis lui restera.

*SAINTRÉ.*

Je n'envie que son bonheur.

*LA MARQUISE.*

Allez le goûter en songe, & nous ferons des vœux pour qu'il se convertisse en réalité. (*à part.*) Le charmant couple!



# X.^e SOUPER.

*LE COMMANDEUR.*

MARQUISE, nous n'avons pas été ſurpris de la facilité avec laquelle le Marquis a traité le dernier ſujet que vous lui avez donné; il s'en eſt tiré en conſultant ſon cœur, que cette phraſe, *Je vous aime*, a dû charmer; cela monte de là à la tête; l'imagination s'embraſe à ſon tour, & les vers coulent de ſource. Mais je ſuis impatient de ſavoir ce qu'on peut faire pour une femme qui vous dit, *Je vous hais*, & qu'on eſt ſûr qui ment bien ſerré, mais qu'on craint de compromettre.

*DORIVAL.*

J'ai la même curioſité.

*LA BARONNE.*

Le Marquis aura traité ce ſujet leſtement, comme il le méritait.

*LA MARQUISE.*

Et c'eſt ce qui vous trompe, il y a mis

le plus beau ſérieux du monde, & même il s'eſt laiſſé entraîner; mais je trouve qu'il a gagné en force ce qu'il a perdu en gaité; vous allez en juger, je puis lire ſa pièce ſans le jeu de l'éventail.

(*Elle lit.*)

On dit que de deux maux il faut choiſir le moindre;
L'amour, ſans doute, eſt un grand mal,
Sur-tout quand il commence à poindre.
On craint l'inconſtance, un rival,
On ne dort pas la nuit, & la journée on rêve.
L'objet eſt-il abſent? on n'a ni paix ni trêve,
Le tourment eſt réel, le bonheur idéal.
Plus on s'agite dans ſa chaîne,
Et plus on en ſerre les nœuds;
Mais du moins quand l'orage entraîne
L'eſquif léger des amoureux,
Ont-ils l'eſpoir, en bien ramant tous deux,
D'atteindre à la rive prochaine,
Et de braver au port les flots tumultueux;
Mais la haine, la triſte haine,
N'abreuve un cœur que d'abſinthe & de fiel.
L'eſpérance, dont la bouſſole
Eclaire, dirige & conſole
Le plus infortuné mortel,
En tout temps, en tous lieux, le jour, dans les ténèbres,

Ne présente jamais à des yeux ennemis
Que des poignards sanglans, des appareils funèbres.
Le haineux se croît tout permis.
La fraude, les soupçons, & la crainte & l'envie
Se partagent son ame, & versent sur sa vie
Les flots amers de la mélancolie,
Le poison des remords, le trouble & les soucis.
A son œil terne, la nature
Présente en vain ses tableaux séduisans;
Sa richesse ni sa parure,
Ses miracles ni ses présens,
Rien n'agite son cœur, rien ne flatte ses sens;
La vengeance est son but, ses moyens sont le crime.
Pour le haineux enfin il n'est qu'un seul plaisir,
C'est celui d'immoler lentement sa victime,
Et de lui laisser voir quel bras l'a fait périr.
La Haine & le Dieu d'Idalie
N'ont donc rien de commun entre eux
Que d'être aveugles tous les deux,
Et pour guide souvent de prendre la Folie.
Mais quelquefois au moins l'Amour fait des heureux
Sans que le repentir vienne jamais détruire
Le prestige enchanteur, le séduisant délire
Qui combla leur espoir en attisant leurs feux.
Toi, qui dois à ce Dieu tes plus puissantes armes,

Tu peux choisir d'après l'un & l'autre tableau.
L'Amour te coûtera des larmes
Qu'il essuiera de son bandeau;
Aux feux sombres de son flambeau
La Haine ne peindra que forfaits & qu'alarmes.
Haïr flétrit enfin & l'esprit & les charmes,
L'Amour mène à la vie, & la Haine au tombeau.

*SAINTRÉ.*

Le Marquis a pris le côté moral de son sujet, & il en a tiré un double avantage, celui d'élever son ton, & de consacrer des vérités saines & utiles.

*LA MARQUISE.*

En tout cas elles n'ont pas été perdues pour tout le monde, j'en ai profité.

*MADAME DE LINTZ.*

Il se mettait là en frais assez inutilement, vous n'étiez pas tentée de le haïr.

*LA MARQUISE.*

Cela m'eût été plus difficile qu'à tout autre; car j'avoue que la première fois que je le vis, je crus aux coups de sympathie; il m'occupa si fort, qu'il m'inspira un impromptu, à moi, qui, de ma

vie, ne m'étais mêlée de poésie : il est vrai que le couplet est court, & les pensées un peu rebattues.

*LE COMTE.*

Je gage qu'il y a de la naïveté & du sentiment, cela vaut bien de l'esprit.

*LA MARQUISE.*

Il n'y a, en vérité, que l'envie de peindre ce qui se passait réellement dans mon ame, & le voici :

AIR : *En impromptu.*

* En te voyant,
Je sentis un plaisir extrême,
En te voyant,
Que tu me parus séduisant !
Je disais alors en moi-même :
Son cœur lui parle-t-il de même
En me voyant ?

*LE COMTE.*

Je l'avais bien dit que le sentiment avait confié ses aveux à la nature. Bien des personnes n'attacheront pas grand mérite à ce couplet, & moi, je le trouve charmant par sa naïveté & sa tournure tendre & timide.

*L'ABBÉ,*

L'ABBÉ.

Vous étiez bien faits l'un pour l'autre, le Marquis & vous.

MADAME DE CHANCEAUX.

Personne n'a plus joui que moi du spectacle vraiment ravissant de leur union.

LA MARQUISE.

Mes amis, j'ai voulu pelotter en attendant partie; les misères que je vous ai récitées, n'étaient que pour servir de préface aux lettres de la charmante Orpheline. Allons, Comte, votre seconde lettre.

LE COMTE.

Je fus retenu quinze jours à Toulon, par les vents; c'est de cette ville que je l'écrivis.

*Seconde lettre du Comte.*

« Vous me croyez en Corse, mon aimable pupille, & je suis encore en France: vous lirez quelque jour les causes de mon retard. Une dame m'a fait promettre une relation de mon voyage; elle avance, tant à pied que sur Pégase, &

vous en aurez la premiere copie ſans cartons. Je ſuis accoutumé à penſer & à parler tout haut avec vous, je ne vous déguiſerais pas même mes faibleſſes, n'ayant jamais eu la prétention d'être parfait, ni même voiſin de la perfection. En bravant quelques jolies plaiſanteries, je ſerais ſûr d'être auſſi-tôt après jugé par votre cœur, & c'eſt un Juge que je ne récuſerai jamais.

J'attends ici le vent, &, chemin faiſant, je prends des connaiſſances qui me manquaient. Vous, qui avez l'ambition de ſavoir tout, quand la fantaiſie vous prendra de connaître la Marine, je pourrai vous en donner quelques notions; nous irons au Havre voir en petit ce qui s'offre ici coloſſalement; votre imagination ſuppléera aiſément, je lui ai vu remplir des tâches plus difficiles. Votre tante nous attendra ſur le rivage, car elle n'aime pas l'eau. Comment a-t-elle pu découvrir la Corſe ſur un globe, car c'eſt effectivement un point? Il lui a fallu deux paires de lunettes l'une ſur l'autre,

& je vois d'ici ſon eſpiègle de nièce ſe pâmant de rire. Au vrai, ce grand nez ainſi affublé devait faire un plaiſant effet au-deſſus de ce menton pointu qui cherche à ſe réunir à lui.

Il me tarde d'être en Corſe pour y trouver de vos lettres, car je connais votre exactitude; en les liſant, je me croirai rue......, dans ce joli boudoir, près de ma charmante écolière, qui en ſait plus que moi, & à laquelle j'oſe ſouvent apprendre ce que je ne ſais pas moi-même, témoin l'italien: *Come va queſta lingua? ecco l'occaſionne adeſſo di ſcriver'la; riſponderò di ſteſſo, e così l'imparraremò inſieme ſenza fatica, e queſto diletto incanterà i noſtri ozi e ci ajuterà a ſoffrir l'aſcenza* (1). Je vais demain voir la vallée de Tempé, ou le jardin des Heſpérides; car il faut ennoblir tout ce qui nous procure du plai-

(1) Comment va cette langue? Voici l'occaſion de l'écrire. Je vous répondrai dans le même langage, ce ſera le moyen de l'apprendre enſemble ſans fatigue, & cet amuſement charmera nos loiſirs, & nous aidera à ſupporter l'abſence.

sir : mon voyage vous expliquera cette énigme. Que fait ma charmante pupille de Jacques Rosbif? Ses gros yeux se promènent-ils toujours stupidement sur ses grâces, & ses lèvres tremblent-elles comme celle d'un chien courant? Vous voyez que je n'ai pas oublié vos comparaisons, chère Pouponne; vous les rendez si frappantes, qu'il n'y a que Rosbif lui-même qui ne s'y reconnaîtrait pas. Allons, convenez que sa constance & son bon caractère méritent du moins une récompense; rien ne le rebute; il n'existe pas dans toute l'Italie un Sigisbé plus complaisant; il vous en impatiente, j'en conviens; mais faites son bonheur, &, je vous le prédis, dès le lendemain moitié moins dévoué: cela ressemble beaucoup au chat, qui a l'art de faire violence à son impatience naturelle jusqu'à ce qu'il ait attrapé la souris; mais le matou est bien fourré, Pouponne, & tiendrait chaud l'hiver. Comment vont les plaisirs & les sciences? Avec vous c'est tout un : je vous ai laissé des matériaux; mais quand ils seront en œuvre, un mot

& je vous en ferai parvenir d'autres ; j'aurai toujours le loisir de m'occuper de vous : vous connaissez ma méthode pour le travail, elle me préserve de l'ennui & de la fatigue ; d'ailleurs, je ne pourrais pas avoir à vous faire de grands sacrifices où je vais. Ne négligez pas votre voix, de tous vos charmes c'est le plus touchant, mon cœur vous l'assure ; mais qu'a-t-il affaire là ? Je voulais dire mes oreilles.

D'oreilles à nez, comme il n'y a pas loin, n'allez pas lire à votre tante l'article des lunettes, quelque bien qu'elle me veuille, son amour-propre digérerait difficilement le tableau, & je serais au désespoir de la mortifier ; elle a le cœur bon, l'esprit juste, & puis elle vous aime ; quoique cela ne soit étonnant ni difficile, je lui en sais bon gré : embrassez-la, ma chère pupille, pour mon compte. Que ne puis-je vous le rendre bientôt, en vous renouvelant l'assurance de mon tendre & inviolable attachement !

*MADAME D'ERBY.*

Qui est ce Jacques Rosbif ?

*LE COMTE.*

Ce perſonnage reviendra ſouvent, il eſt utile de faire connaiſſance avec lui. C'eſt un homme d'environ quarante ans fort ſérieux, plein de bon ſens, qui adore Pouponne, mais qui l'adore triſtement. Il eſt riche, & la jeune perſonne eſt déſintéreſſée, & Philoſophe à ſa manière. Il moraliſe volontiers (elle) par fantaiſie, & quand le jeu lui plaît. Il eſt lourd dans l'étalage de ſa doctrine, elle eſt leſte dans l'emploi de ſes connaiſſances, & l'eſpiègle ſe donne la comédie, en aveuglant l'érudit avec les bluettes du perſiflage & du paradoxe. Son flegme l'a fait appeler *Jacques Rosbif.* Malgré quelques ridicules, la famille de Pouponne & moi voudrions qu'elle l'épousât; mais docile ſur tous les autres points, rien ne peut la vaincre ſur celui-là, elle s'eſt formée une chimère, & l'attend: elle eſt capable de reſter fille, toujours dans l'eſpérance de trouver enfin le Saint-Preux que ſon imagination ardente & ſon cœur vertueux ſe ſont formé.

MADAME DE LINTZ.

Que je la plains, cette pauvre petite! Avec tant de moyens de faire un heureux, il eſt bien cruel qu'elle s'y refuſe.

LA BARONNE.

Voilà le fruit de la lecture des romans & d'une éducation ambitieuſe. Je parie que la petite perſonne, avec toutes ſes perfections littéraires, ne ſaurait pas tenir une maiſon.

LE COMTE.

Je vous demande pardon, elle a gouverné celle de ſa tante avec un ordre, une économie & une nobleſſe rares pour ſon âge. Actuellement qu'elle eſt reléguée à la campagne, auprès d'un vieux parent, qu'elle en achète la ſucceſſion au prix de ſes plus beaux jours, elle fait encore les honneurs de ſa triſte maiſon avec une aiſance & des grâces admirables; je vous dirai même qu'on ne voit pas ſouvent des ouvrières dans la maiſon; c'eſt vous annoncer qu'aucun détail domeſtique ne

répugne à ma pupille. Sans le malheureux préjugé qu'elle a contre le mariage, j'ose assurer qu'elle aurait été le modèle des bonnes mères de famille & des épouses respectables. Personne n'est plus persuadé que moi du danger de la lecture des romans, & des inconvéniens d'une éducation tournée exclusivement à la frivolité; mais en même-temps personne n'est plus convaincu de la possibilité d'allier l'utile à l'agréable, & de rendre une femme aussi solide qu'aimable; je serais même étonné qu'avec les objets de comparaison que nous avons sous les yeux, quelqu'un osât douter de cette vérité.

*LA BARONNE.*

Grâce, mon cher Comte; je croirai au phénix sur votre parole, je ne manque que de mémoire.

*DORIVAL.*

C'est l'aveu qu'on fait le plus aisément & le plus souvent; il m'a fourni la matière d'une fable que je vous lirai après la réponse de l'intéressante orpheline.

*LE COMTE.*

Non. Dorival, lisez-la à présent; il est bon de couper notre correspondance, sur-tout par des vers. Réellement j'allais prier quelqu'un de fournir un entr'acte.

*DORIVAL.*

Je connais votre motif, & je m'y rends.

*(Il lit.)*

## LE SINGE ET LE RENARD.

*FABLE.*

Fameux par ses talens, ses tours de gibecière,
Un Renard à sa porte un jour mit un tableau.
En ces lieux, disait l'écriteau,
On vend l'esprit & la manière
De s'en servir. Plus loin, un Singe, ancien routier,
Mourant de faim, ainsi que son confrère,
Mais bien mieux au fait du métier,
Criait à tous venans : Je vends de la mémoire,
Entrez, Messieurs, à fort bon prix
Vous aurez les moyens de retenir l'Histoire,
La Fable & la Gazette. On parut tout surpris
De voir sa boutique inondée
D'acheteurs empressés, & le pauvre Renard,
Quoique connu par-tout pour expert en son art,
Sans avoir étrenné, terminer la journée,
Et souper à crédit.

Un vieux Castor sourit,
Et lui dit:
« De l'amour-propre, ami, connais mieux le
» grimoire:
» Dans ce gros livre il est écrit
» Qu'on pourra manquer de mémoire,
» Jamais d'esprit ».

LA BARONNE.

Allons, je m'exécute, j'irai étrenner le Renard.

LA MARQUISE.

Baronne, je serais au désespoir que nos amusemens parussent dégénérer en applications; je connais trop Dorival pour soupçonner la fable d'en contenir aucune.

DORIVAL.

Vous me rendez justice, Marquise, le manque de mémoire m'a rappelé ma fable; mais on soupçonnera plutôt la Baronne de tenir la boutique du Renard que d'avoir besoin de s'y pourvoir.

LE CHEVALIER.

Pouponne, Pouponne, tirez-nous tous d'affaire.

*LE COMTE.*

Tenez, l'Abbé, celle-ci est un peu longue, mais vous respirerez aux alinéa.

*L'ABBÉ lit.*

*Seconde Lettre de Pouponne.*

» Qui est ce qui vous a fait promettre une relation de votre voyage, cher tuteur? Vraiment il ne m'est pas venu dans l'idée de vous faire cette prière; & je m'en fais bien mauvais gré. Mais qu'y a-t-il à dire de Paris en Corse, tout cela est si connu? N'importe, vous aurez tiré parti de ce sujet: *Sous vos heureuses mains le cuivre devient or.* Il y aura une dédicace à la tête de cet ouvrage, cela fera autant d'honneur à celle qui en sera l'objet qu'à l'Auteur. Il y a des personnes qui songent à tout. Il faut avouer que vous êtes bien discret, car je vous ai vu la veille de votre départ, & vous ne m'avez pas plus parlé voyage.......; il a fallu vous prier de m'écrire, vous n'en auriez pas sonné mot le premier. Vous étiez si occupé, me direz-vous? oui, de remplir votre pro-

messe; mais enfin nous connaîtrons un jour la prévoyante, l'exigeante personne; car il faut bien l'être pour aller accroître la fatigue d'un voyage long & désagréable, par une tâche aussi gênante: il y a des gens qui ne se refusent rien.

Vous faites fort bien de ne pas récuser mon cœur pour Juge, car mon esprit vous est bien moins favorable; ils vous ont cependant à peu près autant d'obligation l'un que l'autre, malgré cela il y en a un plus reconnaissant; mais que vous importe, vous voilà livré aux Italiens; les Français vont avoir tort, & quand vous leur aurez envoyé votre voyage, vous vous croirez quitte avec eux. Oui; flattez-moi bien avec votre marine, dont je ne me soucie point du tout, & égayez-vous bien avec le nez & les lunettes de ma tante. Je ne sais pourquoi, mais tout cela ne m'a pas fait rire une minute, il ne m'en faut pas cependant autant. En ça, je me connais en plaisanterie, je l'entends comme une autre; mais, Monsieur le Docteur, ménagez

votre pauvre écolière ; il y a conſcience de la prétendre à dix-neuf ans auſſi merveilleuſe que vous. Je ne manque pas d'amour-propre, mais il ne m'aveugle pas au point d'en radoter, & de m'engager à vous répondre en italien ; vous êtes à la ſource, vous le parlez tous les jours ; moi, je n'en entends quelques mots que par-ci par-là, & que Rosbif étudie le matin pour m'en aſſaſſiner le ſoir. Ne veut-il pas, ce butor, vous remplacer, dit-il ? je lui ai fait une réponſe que vous ne ſaurez pas, & pour cauſe, pas plus que vous ne m'expliquez votre jardin des Heſpérides. Voilà qui eſt bien ragoûtant, de toujours me renvoyer à ce fameux ouvrage, qui ne finira peut-être jamais ; &, en attendant, je n'ai que des lettres décharnées, avec le ſtyle des Gazettes, *le reſte à l'ordinaire prochain*. Vous mériteriez que je vous diſſe du bien de Rosbif ; malheureuſement il m'eſt échappé de vous inſtruire de l'humeur que ſa propoſition m'a donnée. Ah ! traître, que vous connaiſſez bien votre ſexe trom-

peur! Pauvres souris, profitez de la leçon, & que la fourrure ne vous séduise pas au point d'oublier la griffe qu'elle cache; pour mon compte, je ne suis pas frileuse.

Les plaisirs sont médiocres, les sciences vont mal; c'était apparemment le terme des uns & des autres. Les matériaux sont épars, ils seraient employés, que je ne commettrais pas l'indiscrétion de vous distraire de soins plus importans & plus chers, j'aime mieux retomber dans ma première ignorance. Il me semble que cet état, s'il a moins de jouissances, expose à moins de réflexions pénibles. Les plantes ne redoutent que de mauvais vents, quelques coups de soleil; leur délicatesse n'est que dans leur tige, aussi croissent-elles tranquillement au milieu des discordes, des guerres & des révolutions qui anéantissent les empires, tant qu'une main ou une dent ennemie ne viennent pas arrêter le principe de leur végétation...... Je fais à-peu-près comme mon tuteur quand il veut me faire oublier une tirade; il me cajole, il vante ma

voix, il mêle son cœur à tort & à travers; moi, je m'enfourne dans la morale, & je m'en tire avec des points.....Voilà pourtant quatre pages remplies, en vérité, je ne sais de quoi; je n'ai pas même encore fait venir le nez de ma tante, qui me servira cependant à merveille quand je voudrai vous faire pièce auprès d'elle. Plus vous vous éloignerez, plus il me semble que vous le mériterez; mais comme je suis meilleure que vous, il me restera encore un fonds d'attachement qui résistera à votre oubli, & puis cette maudite reconnaissance! J'avais bien besoin d'un maître, encore s'il eût été maussade; mais il faut espérer qu'il va le devenir, autant de diminué sur les regrets. A propos, seriez-vous assez monstre pour parler de mes lettres dans votre beau voyage? Jouez-moi ce tour là, & vous verrez ce dont une femme bien en colère est capable «.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Ah! la drôle d'enfant! elle est jalouse.

LE COMMANDEUR.

Cette jalousie est bien flatteuse ! elle prend sa source dans un cœur reconnaissant, qui croit que le sentiment divisé s'affaiblit ; au reste, il est prouvé que l'Amitié est plus jalouse que l'Amour.

SAINTRÉ.

Je ne reviens pas de la maturité des idées & de la facilité variée du style.

MADAME DE LINTZ.

Mais comme elle marie adroitement l'ironie avec la morale & les saillies !

SAINTRÉ.

Ce maudit voyage lui tient bien à cœur.

DORIVAL.

Ecoutez donc. Il y a une séduisante Annette, *que parent la Candeur, l'Innocence & treize ans, qui l'emporte sur une coquette qui ne doit son éclat qu'au feu des diamans*. Je le connais, ce voyage. Savez-vous que ce portrait est bien fait pour alarmer même l'Amitié ?

LE COMTE.

Ah ! mon cher Dorival, vous avez connu cette charmante créature. Pouponne n'avait pas encore lu mon voyage ; mais sa sensibilité est si extrême, que, comme le Commandeur l'a très-bien dit, elle n'aurait pas voulu me savoir d'autres amies qu'elle. Mais, pour en revenir à cette jeune Annette, je l'ai perdue à la fleur de son âge : une maladie lente & cruelle la minait sourdement ; chaque jour je voyais s'anéantir en détail, charmes, talens & qualités de l'esprit, enfin tout ce qui composait une fille aussi estimable que charmante ; & à la douleur de la voir se flétrir & descendre insensiblement dans la tombe, se joignait le spectacle déchirant des alarmes de la plus tendre des mères. Cette femme respectable oubliait son existence pour ne s'occuper journellement qu'à prolonger celle de sa fille ; un père, abîmé dans cette douleur morne qui nous étouffe, parce que nous sommes privés du soulagement des pleurs, ajoutait

encore au ſpectacle le plus cruel pour une ame ſenſible. Cette infortunée eſt morte à dix-huit ans, au milieu des ſouffrances les plus aiguës, mais avec toute ſa préſence d'eſprit, & après avoir dicté une lettre qu'elle adreſſait à ſes père & mère, & qui ferait fondre en larmes ceux qui n'ont jamais connu cette fille intéreſſante.

*LA MARQUISE.*

En vérité, Comte, vous nous communiquez vos regrets & votre peine, & vous nous faites ſincérement partager celle de parens auſſi tendres.

*LE COMTE.*

Ils ne ſont pas encore conſolés, & ne ſe conſoleront jamais; je ne les vois pas ſans un attendriſſement qui renouvelle le leur. Tous les ans je donnais un bouquet à la mère & à la fille, j'y joignais quelques vers; cette année mon cœur était ſi ſerré, que mon eſprit, livré à lui ſeul, ne m'a pas fourni une idée; je n'aurais pu enfanter que des rimes mélancoliques, & mes pauvres amis avaient

déjà assez de leur douleur, sans y ajouter encore les accens de la mienne.

*LA BARONNE.*

Mais, Comte, vos bouquets devaient être gais avant ce triste événement. Ce serait bien le cas d'essuyer les larmes que vous nous forcez de verser sur cette famille que nous ne connaissons pas, & qui ne nous en intéresse pas moins.

*DORIVAL.*

Le Comte ne vous a rien dit de trop, le père est un galant homme, qui joint aux qualités du cœur tout le brillant d'un esprit agréable & cultivé; & la mère, toujours égale, instruite & modeste, partage son temps entre son mari, ses enfans, son ménage, ses amis & les pauvres.

*SAINTRÉ.*

Qu'on est heureux d'avoir de pareils amis!

*MADAME D'ERBY.*

Leur reste-t-il des enfans?

LE COMTE.

Ils ont encore un garçon & une fille qui promettent, non pas de leur faire oublier entièrement leur aînée, mais de leur adoucir le souvenir éternel de sa perte.

LA BARONNE.

Ah! voyons un bouquet, sans quoi nous ferions de tristes rêves.

LE COMTE.

Celui que je vais vous lire ne sera pas très-gai; mais il ne faut pas sortir trop brusquement d'un genre, il servira de gradation.

Deux Annettes je veux parer
Des présens parfumés de Flore;
Allez à l'envi préparer
Ce qui doit les hâter d'éclore.

C'est assez suspendre mes voeux,
Mon cœur languit après un maître;
Mais en voulant me rendre heureux
Vous m'ôtez les moyens de l'être.

Si vous pouviez vous accorder,
Régner ensemble & vous entendre;
Mais l'Amour ne veut rien céder,
Et l'Amitié veut être tendre.

Finissons. Offrez-moi des fleurs ;
Leur brillant & rare assemblage,
Leur fraîcheur, leur choix, leurs couleurs
Décideront de mon hommage.

L'Amour dit : Je vole à Cythère,
J'y vais, dans le premier bosquet,
Cueillir, sur les pas de ma mère,
De quoi composer mon bouquet.

L'Amitié : Mes fleurs sont écloses.
A Fontenay j'ai mon jardin,
J'y cultive sur-tout des roses
Que Flore arrose de sa main.

L'un & l'autre ont fait diligence,
Et m'ont apporté ce matin
Des bouquets dont la différence
A fait celle de mon destin.

Par-dessus la sombre pensée
Brillait l'incarnat des pavots ;
Leur tige était entrelacée
Et de soucis & de barbeaux.

L'art avait réglé les distances,
Chaque fleur faisait son effet ;
Mais il leur manquait ces nuances
Qui reposent l'œil satisfait.

Près du lis, dans l'autre corbeille,
Entre l'œillet & le jasmin,

S'entr'ouvrait la rose vermeille,
Humide des pleurs du matin.

Telle, soulevant sa paupière,
Et luttant contre le Réveil,
Annette va voir la lumière
Que lui dispute le Sommeil.

Un parfum doux, un éclat tendre
Portent l'ivresse dans mes sens;
A tant d'attraits il faut me rendre,
Je rejette, Amour, tes présens.

De tes faveurs ils sont l'emblême,
Et nous blessent en nous charmant;
Je craindrais ta rivale même,
S'il fallait gémir en aimant.

Mais son empire est sans orage;
Le feu qu'elle fait circuler
Jusque dans le déclin de l'âge
Echauffe un coeur sans le brûler.

Amitié, tes fleurs sont l'image
Du seul noeud qui peut me flatter:
Offres-en toi-même l'hommage
Et daigne le faire accepter.

*L' A B B É.*

Vous avez dû voir, mon cher Comte, combien vos amis m'ont pénétré, vos

vers me font une autre sorte de plaisir: j'aime la Philosophie en précepte comme en action, non pas la Philosophie à la mode, qui détruit nos principes sans ajouter à nos moyens, ni augmenter nos consolations; mais cette morale douce, persuasive & sans prétention, qui, sous le voile de l'allégorie, & revêtue des charmes du style des Dieux, sans effaroucher ni rebuter les humains, finit par les rendre meilleurs.

*LA BARONNE.*

Si vous prêchez comme cela le carême prochain, je retiens place à vos sermons, & je me réconcilie avec vos commentaires & vos citations.

*MADAME DE LINTZ.*

Commandeur, sortez-nous du larmoyant, l'épidémie a gagné jusqu'à la Baronne. Il y a long-temps que vous ne nous avez chanté une chanson à boire.

*LE COMMANDEUR.*

Volontiers, Mesdames: en effet, nous

broyons du noir aujourd'hui. Ce sujet méritait bien réflexion. Dix-huit ans, des charmes, des talens, & tout cela s'évanouissant ..... Mais je rentre dans l'élégie.

(*Il chante.*)

*Sur l'air des à-comptes.*

Cesse d'être niaise,
A Lise disait un jour Blaise,
Songe que je dois t'épouser. *Bis.*
Il est juste que je t'en conte,
Et que je te prenne un baiser;
Sur notre hymen c'est un à-compte. *Bis.*

Rien ne nous autorise,
Et mon cœur, lui répondit Lise,
Te l'accorderait malgré moi. *Bis.*
Hélas! le pourrais-je sans honte?
Attends qu'Hymen m'unisse à toi,
Le tout vaudra mieux qu'un à-compte. *Bis.*

Elle a beau se défendre,
Des bras du Berger le plus tendre
Lise ne peut se dégager. *Bis.*
Cruel! ton ardeur est trop prompte,
Finis, que fais-tu donc, Berger?
Prends-tu cela pour un à-compte? *Bis.*

Elle

Elle feint d'en rabattre,
Un baiser est suivi de quatre,
Lise n'y fait plus de façon; *Bis.*
Elle y prend goût, elle les compte,
Et dit : En hymen que fait-on,
Si tout ceci n'est qu'un à-compte? *Bis.*

Une main téméraire,
Parcourt le sein de la Bergère,
Une autre s'égare en chemin. *Bis.*
Lise est déjà loin de son compte.
Déjà Blaise, adroit & malin,
Par degrés a passé l'à-compte. *Bis.*

Lise tombe pâmée,
Un cri de sa bouche enflammée
Peint le bonheur de son amant. *Bis.*
Ainsi finit toujours le conte;
Et voilà souvent, en aimant,
A quoi peut mener un à-compte. *Bis.*

Belles, ce badinage
Paraît avoir votre suffrage,
Cette matière plaît toujours. *Bis.*
Il nous faut aussi notre compte:
L'intérêt fixe les Amours,
Qu'à sa droite on prenne un à-compte. *Bis.*

Je crains la jalousie,
Bannissons cette frénésie,

Elle est de l'ame le poison. *Bis.*
Chacun y trouvera son compte.
Répétons donc notre leçon.
Qu'à sa gauche on prenne un à-compte. *Bis.*

*( On s'embrasse à la fin des deux derniers couplets.)*

*LA BARONNE.*

Le Commandeur ne s'oublie pas.

*LA MARQUISE.*

Il n'oublie pas les autres aussi, qu'a-t-on à lui reprocher ?

*LE COMMANDEUR.*

Je dois à la mémoire d'un ami que je regrette, de vous chanter le couplet impromptu qu'il fit sur le coin de la table, la première fois qu'il entendit cette chanson, dont les premiers couplets ne sont pas de moi. Il ne prit que le temps d'écrire ceci sur ses tablettes :

* Ami, ta chansonnette,
Est la plus charmante bluette
Que Momus ait pu te dicter. *Bis.*
Toujours tu trouveras ton compte.
J'entends nos belles te chanter :
Ce n'est point assez d'un à-compte. *Bis.*

DORIVAL.

Cela ſerait joli, même ſans le mérite de l'impromptu.

LE COMMANDEUR.

Je partais le lendemain pour revenir à Paris, je me piquai au jeu, & lui ripoſtai preſque auſſi vîte, ſur le même air :

J'accepterais l'augure,
Et je tenterais l'aventure,
Si mon cœur était de moitié. *Bis.*
Mais il a ſu trouver ſon compte
Dans les douceurs de l'Amitié,
Je vole en chercher un à-compte. *Bis.*

LA MARQUISE.

Fort bien, mon Berger, allons chercher ceux de Morphée, & préparons-nous demain à traiter des ſujets couleur de roſe, car ceux d'aujourd'hui, ſauf les chanſons, ont été un peu rembrunis; mais c'eſt cette caricature qui fait le ſel de nos orgies, & en bannit la monotonie. Bon ſoir, mes amis.

*Fin du Premier Volume.*





Ri-

# LES SOUPERS DE VAUCLUSE

# LES
# SOUPERS
# DE
# VAUCLÛSE;

PAR M. R. D. L. de plusieurs Académies.

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*
HORACE.

## TOME SECOND.



A FERNEY,

*Et se trouve A PARIS*,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuillé, hôtel de Coëtlosquet, N.° 20.

1789.



# LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

a Lili Gabrel

## XI.e SOUPER.

*LA MARQUISE, au Comte.*

J'AI, en vérité, rêvé toute la nuit à votre pauvre Annette. Cette jeune perſonne ne me ſortira pas ſi-tôt de la mémoire.

*MADAME D'ERBY.*

Elle m'a empêché de dormir juſqu'à quatre heures du matin.

LA BARONNE.

J'avoue que je n'ai rêvé qu'à Pouponne, & qu'elle m'intéresse singuliérement par son début. Fait-elle aussi des vers?

LE COMTE.

Elle m'a consacré les prémices de sa Muse; je crus devoir les envoyer au Journal de MONSIEUR, sans correction. Il y avait deux fautes. Je craignis d'ôter à la pièce sa fraîcheur & son caractère en la corrigeant, je fus vigoureusement grondé. Pouponne hasarda encore une chanson quelque temps après; mais un jeune homme s'étant enflammé à ses accens, & quoiqu'il ne l'eût jamais vue, elle a gardé le silence depuis.

MADAME DE LINTZ.

Je connais déjà sa prose, & je suis bien curieuse de ses vers.

LE COMTE.

Ils viendront à leur date, il faut y être préparé par sa prose; mais il ne sera pas dit que j'ouvrirai tous les jours la séance.

Le Chevalier a un quatrain & une jolie réponse à vous lire.

*LE CHEVALIER.*

Allons, je veux bien servir de préface; mais il en faut une à mes vers. Une jeune femme m'avait demandé le poëme de Narcisse; je crus des règles de la galanterie de lui faire quelques vers, & j'écrivis ceux-ci au crayon sur la première feuille de la brochure :

Consumé par l'amour, avide de plaisirs,
Quand Narcisse, penché sur le bord du rivage,
Dans l'onde contemplait l'objet de ses désirs,
Narcisse avait mon cœur, & voyait votre image.

Je fus fort surpris de recevoir, le soir même, cette réponse-ci.

* Si mon image, au fond de l'eau,
T'avait reconnu dans Narcisse,
Prompte à t'épargner son supplice,
Mon sein t'eût servi de tombeau.

*SAINTRÉ.*

Il y a bien quelque chose à dire à la clarté; mais l'idée est si délicate, qu'on peut, qu'on doit même trouver cette

riposte charmante, sur-tout une femme n'étant pas aussi exercée que nous à faire des vers : ceux-ci, d'ailleurs, ont de la douceur & de l'harmonie; c'est un joli quatrain.

MADAME DE CHANCEAUX.

Je ne suis pas si difficile que Mysis, & je trouve ce quatrain fort clair.

L'ABBÉ.

Difficilement les idées très-subtiles, très-fines peuvent être rendues nettement. Ces deux talens se trouvent rarement réunis.

DORIVAL.

Tout dépend de ne se rien pardonner lorsqu'on commence à écrire, & de s'accoutumer à sacrifier toute idée trop abstraite pour pouvoir être fixée par les termes propres.

MADAME DE LINTZ.

Je suis comme Madame d'Erby, Pouponne m'occupe, & je ne suis pas en état de goûter tout le merveilleux de vos

dissertations, si vous n'entamez pas la troisième lettre. La préface est assez longue.

*LE COMTE.*

Il faut vous satisfaire. (*Il lit.*)

*Troisième Lettre du Comte.*

Bastia, le 10 Octobre 1776.

» Me voici, ma chère pupille, dans la capitale de la Corse depuis trois jours. Ma traversée a été fort heureuse; je n'ai été malade que trente-six heures, ce qui fait moitié du temps que j'ai été sur mer. J'ai trouvé votre lettre du 10 Septembre, & je l'ai lue avec le plus grand plaisir, malgré le petit reproche que vous me faites d'être sérieux; vous auriez pu cependant en deviner la cause, elle vous touche d'assez près. Mes infidelles sont de si ancienne date, & je le leur ai si bien rendu, qu'en vérité elles ne sont pour rien dans le nuage ni les langueurs prétendues. Mais il vous fallait, mon aimable pupille, un prétexte pour me gronder, & un autre pour amener la maladresse avec laquelle je vous entretins un

jour de la légéreté d'un papillon. Oh! comme les femmes ſavent revenir à leur but par un détour! comme elles pardonnent difficilement ce qui interrompt le cours de leurs amuſemens! comme je gronde auſſi! tant l'humeur eſt épidémique. Guériſſons vîte d'une auſſi mauſſade maladie.

Vous me demandez ſi ma parente eſt jeune & jolie? Ni l'un ni l'autre: elle eſt mon aînée de quelques années. J'eſpère & je ſouhaite qu'elle le ſoit long-temps, car nous nous ſommes toujours aimés cordialement dès notre enfance. Elle a pleuré de joie en me voyant; mais en nous quittant, c'eſt de déſeſpoir, parce que cette bonne femme s'eſt figurée la Corſe comme la Sibérie: elle appelle cela aller aux iſles; &, en province, il n'y a, dit-on, que les gens ruinés ou les ſcélérats qui y paſſent.

Que le Fleuriſte a été ſenſible à ſon article! que le petit reproche de l'aimable Pouponne eſt flatteur pour lui! Non, il n'eſt pas indifférent aux fleurs charmantes,

au développement desquelles il a eu le bonheur de contribuer; mais il y a eu une si petite part, qu'en vérité il n'osoit pas en afficher la propriété; la Nature l'aurait réclamée. C'est elle, intéressante Pouponne, qui a mis en vous le germe de toutes les qualités précieuses & agréables qui vous distinguent. Le mérite d'un Lapidaire qui taille le diamant, est bien médiocre en comparaison de celui de son formateur. Est-ce moi qui vous ai donné cette sensibilité qui vous fait & vous conserve tant d'amis? ce tact fin, ce goût exquis qui vous rend bon Juge en toutes sortes de genres? ce fonds inépuisable de gaité, qui, semblable à la matiere électrique, se communique à tout ce qui vous environne? Je n'ai pas plus de part à tous ces dons de l'ame, qu'à vos grands yeux noirs, qu'à vos belles dents, qu'à la finesse de vos traits, qu'au duvet de la pêche, dont votre teint est fleuri: j'irais encore plus loin dans mes descriptions, mais je vous vois d'ici mettre la main sur ma bouche, & je comprends que, pour passer

en revue tous vos attraits, il faudrait alarmer votre modeſtie ; il viendrait d'ailleurs une époque où je ne ferais plus appuyé que ſur mon imagination ; mais je crois que vous n'auriez pas à en redouter l'hyperbole. Je conviens que, d'après ce tableau, vous ne pouvez pas douter que vous ne ſoyiez très-eſſentielle & très-jolie ; mais ce qui me raſſure ſur l'inconvénient de cette connaiſſance, c'eſt celle que j'ai du peu de cas que vous faites de votre figure & de votre eſprit, quand ils ont quelque choſe à démêler avec votre cœur. Eh bien, faiſons la paix. Comment va l'étude du globe ? S'il n'y a que le pied de caſſé, cela n'a pas dû l'interrompre. Convenez-vous à préſent que ſi vous euſſiez commencé par là, vous auriez eu plus de plaiſir & de facilité à apprendre la Géographie & l'Hiſtoire ? Quand je vous en fis l'obſervation, vous étiez alors trop jeune ; l'avidité de lire l'emporta ſur celle de voir ; au reſte, il ne vous en a coûté qu'un peu de temps, &, à votre âge, on en eſt volontiers prodigue.

Vous aurez vraisemblablement suivi notre méthode journalière ? Je la crois bonne. La musique vocale le matin, cela dilate le cœur, facilite la circulation; l'organe de la voix est plus net, l'estomac n'est pas surchargé, les poumons ont plus de jeu; & puis, quand on commence gaiment la journée, il est rare qu'on la finisse tristement; la Géographie & l'Histoire par application, la Sphère, & voilà la matinée remplie; l'après-midi, la Musique instrumentale, la Botanique, en se promenant, un peu de Physique, & la lecture: telle est, si je ne me trompe, notre marche. Ne négligez pas la harpe, votre voix se marie si bien avec son harmonie, vos jolies mains, vos bras arrondis, votre taille svelte, votre air de tête, tout y gagne un développement si enchanteur! Combien de fois m'avez-vous plaisanté sur mon immobilité apparente. Ah! ma chère pupille, que d'efforts cet extérieur me coûtait! Il ne m'en coûte guère moins pour m'arracher au plaisir de vous entretenir; c'est le seul que je

prévois pouvoir goûter sans mélange. Je vais cependant essayer de m'étourdir, en me jetant dans le cercle général: mais qu'y trouverai-je? Pas seulement de quoi commencer une comparaison: les prétentions déplacées & le mauvais ton m'aigriront par degrés, la patience m'échappera d'abord, la réflexion me ramènera bientôt à mon axiome. *Ils méritent, les pauvres fous, plus de pitié que de courroux.* Mais comme il faut s'assurer sa tranquillité, je me replierai insensiblement sur moi-même, comme la sensitive, &, bornant mes amusemens, je ne me rendrai à la société, qu'autant qu'il le faudra pour ne pas passer pour un ours. Adieu, *trop séduisante pupille*, comme dit Rosbif, & ce Rosbif dit quelquefois vrai, daignez sacrifier une fois par semaine à votre tuteur, c'est un moyen sûr d'adoucir la rigueur de son exil «.

LA BARONNE.

Peste, Monsieur le tuteur, votre style s'échauffe; cela irait-il par gradation?

*LE COMTE.*

Point du tout, ne vous alarmez pas. La bonne foi avec laquelle je viens de lire le passage qui vous fournit la question, doit vous être un garant de la pureté de mes sentimens. Vous dites que j'ai toujours été insensible à tout ce qui embellit une jeune personne dont j'ai partagé le développement avec la nature; ce seroit vous en imposer & vous donner de moi une idée assez singulière. Sans doute mes sens mutinés se sont plus d'une fois trouvés en contradiction avec mes principes; mais une réflexion, qui ne m'abandonne jamais, suffisait pour mettre à la raison ces ennemis de la vertu : l'âge, la position & la confiance de l'aimable enfant qui ne voyait en moi qu'un père, me rendait cette charmante fille aussi sacrée qu'un dépôt; c'en a toujours été un à mes yeux, & je ne pourrais pas me déterminer à continuer si quelqu'un paraissait en douter.

*LA MARQUISE.*

Comte, nous vous connaissons trop

bien pour nous permettre même la plus petite plaisanterie à cet égard, encore moins l'interprétation la plus éloignée. Vous êtes avec vos amis, vous leur donnez une marque de confiance trop flatteuse pour qu'ils n'y répondent pas par la leur.

LA BARONNE.

La Marquise vient de répondre pour moi. Ma question a été indiscrète; mais on a la bonté ici de me regarder comme sans conséquence, & personne ne rend plus de justice que moi aux mœurs de mon Berger. Passez-moi cette petite chicane, & je vous promets un redoublement d'obéissance.

LE COMTE.

Je suis tenté de la mettre sur le champ à l'épreuve.

LA BARONNE.

Ordonnez.

LE COMTE.

Voudrez-vous fournir à l'entr'acte?

Cette romance des oiſeaux ne reſta pas ſans réponſe ?

*LA BARONNE.*

Pardonnez-moi. Mais je vaís avoir la bonne foi de vous avouer un de mes caprices, & ce qui m'en corrigea. J'avais d'aſſez belles couleurs étant jeune ; mon amant devait me donner la main pour aller au bal ; je le priai de m'apporter du rouge ; il prétendit que j'effacerais toute l'aſſemblée ſans ce ſecours : je n'en croyais rien, j'inſiſtai ; la querelle s'échauffa, il céda, cela était dans l'ordre, & m'apporta du rouge. Le traître y joignit des vers. Tout en les liſant, je mettais mon rouge. Au dernier vers, je devins rêveuſe, & la lecture finie ..... mais écoutez-les.

Riche des dons de la nature,
Ne t'accoutume pas à l'art,
Thémire, & ſonge que le fard,
Quoiqu'une légère impoſture,
N'eſt pas moins un déguiſement.
Il commence par le viſage,
Juſqu'au cœur ſouvent il s'étend.....
Ne crains pas qu'un pareil préſage

Alarme ton ſenſible amant.
Pourrais-tu devenir volage
Tant que Myſis ſera conſtant ?
Mais ſouviens-toi que pour lui plaire
Tu réünis aſſez d'attraits,
Sans qu'une parure étrangère
Ajoute à l'éclat de tes traits.
Quelques faveurs, un cœur fidelle,
Sont pour le ſien d'un plus grand prix.
Tu ſeras toujours aſſez belle
Aux yeux d'un amant bien épris.

*L'ABBÉ.*

Madame ôta ſon rouge ?

*LA BARONNE.*

Pourquoi me priver du plaiſir de le dire ?

*LE COMTE.*

Pour tempérer celui d'être applaudie, car le trait eſt charmant. Si vous vouliez, Meſdames, vous nous en citeriez ſurement beaucoup de cette force.

*LA MARQUISE.*

Madame de Lintz, par exemple, qui nous paſſe à l'alembic depuis trois ſoupers ſans nous avoir rien donné, voudra bien,

après la lecture de la réponse de Pouponne, s'exécuter. L'abbé, à vous Pouponne.

*L'ABBÉ.*

J'ose le dire, je préfère l'emploi de Lecteur aux fonctions de Juge.

*LA BARONNE.*

Lisez toujours, insolent.

*L'ABBÉ lit.*

*Troisième Lettre de Pouponne.*

26 Novembre 1776.

» Vous m'avez bien fait rire, mon cher tuteur, avec votre capitale de la Corse; voilà un grand mot pour une bien petite chose; car, tenez, avouez que cette capitale ne vaut peut-être pas l'enclos du Temple ou le quartier des Ursins. On dit qu'on entre dans les maisons avec des échelles, que l'on retire après soi, comme Robinson faisait dans son fort; que votre Bastia n'est point pavé; que les femmes y portent leurs jupons sur leur tête; que l'on n'ose pas tirer sur un ours, de

peur de tuer un homme; qu'il n'y a point de cheminées dans les maisons, au moyen de quoi ces malheureux sont enfumés du matin au soir; que les Français n'osent pas aller à la promenade, s'il y en a, de peur d'être fusillés par les bandits; que ces sauvages se tuent pour oui & pour non; je crois même qu'on a ajouté qu'ils mangeaient les petits enfans; heureusement vous êtes grand comme père & mère: mais ces maudits coups de fusils, rien n'en garantit; & vous, qui craignez tant la fumée, vous allez revenir comme un jambon de Mayence, les yeux pleurans. En vérité, vous serez un joli garçon, & votre voix s'en sentira. Adieu nos duo, vous ne serez plus que râler comme un vieux Chanoine; pour peu que vous restiez, c'est fait de vous; & au lieu de revoir mon agréable tuteur, toujours joyeux, maniéré, pas mal persifleur, & annonçant tout cela sur sa figure, je ne retrouverai qu'une momie d'Egypte, qui me répondra par monosyllabes, & encore peut-être en corse, que je n'entendrai ni

ne voudrai entendre. Oh! je vous avoue que j'ai pris ce pays-là dans un guignon complet. Ma tante partage ma prévention, & le maudit tous les jours. Elle n'entendait pas grand'chose à nos leçons; cependant elle regrette sur-tout celles de Musique & de Physique. Elle était si aise d'apprendre comment les plantes se nourrissent par leurs feuilles, ce dont elle ne se doutait pas. » Les soirées passaient rapidement, dit-elle, au lieu qu'à présent » il faut avancer le souper, & se coucher » de meilleure heure «. Effectivement, nous soupons à huit heures & demie, & nous ne veillons plus. Je répète bien tout ce que mon tuteur m'a appris; mais si je me trompe, personne ne me reprend, avec l'art sur-tout de m'instruire en paraissant douter de la justesse de l'observation. Oh! comme cela met l'amour-propre à l'aise, & comme on craint un autre maître! Aussi tous les Rosbifs du monde me promettraient de me rendre aussi savante que Madame d'Acier, que je n'en voudrais pas tâter. J'essaie mes

ailes, & je ſuis toute fière de voler quelquefois toute ſeule ; mais bientôt ma vanité ſe trouve punie, de lourdes chutes me rappellent la fable d'Icare. Dédale, Dédale, où êtes-vous ? Mais que ce Dédale eſt modeſte ! Ce n'eſt point lui qui m'a attaché des ailes, ce n'eſt point lui qui m'a ſoutenue en l'air, qui m'a donné des conſeils pour ne pas trop approcher du ſoleil. Ah ! généreux ami ! plus vous donnez à la Nature, plus elle vous rend ; & il eſt des momens où votre abſence m'eſt bien utile ! Qu'étais-je quand vous avez daigné prêter l'appui de l'ormeau complaiſant à la faibleſſe de la vigne rampante ? Pleine de préjugés, de caprices & de préſomption, je n'avais que l'envie de ſavoir, j'ignorais comment m'y prendre pour étudier avec fruit ; rebelle par vanité, entêtée par ignorance, que d'art, de patience, de complaiſance ne vous a-t-il pas fallu, ami unique, pour vaincre tous les obſtacles qui s'oppoſaient à mon inſtruction ! C'eſt, je crois, le cas de dire que mon cœur a ſauvé mon eſprit ; car

je vous rends juſtice, votre ame honnête s'eſt plus attachée à la mienne qu'aux charmes extérieurs que tant de défauts devaient obſcurcir, d'où je ſuis en droit de conclure que cette ame vaut ſon prix; d'ailleurs j'y trouve un ſentiment qui me la fait apprécier davantage; c'eſt une reconnaiſſance vive, tendre, inaltérable, enfin digne de celui qui l'a fait naître. Vous avez bien raiſon, mon ami, de dire que j'aurais dû apprendre mon globe avant la Géographie & l'Hiſtoire; j'en avais déjà fait la remarque, mais j'étais ſi jeune! Je ſuis bien plus docile à préſent; auſſi ne me ſuis-je pas écartée de votre méthode, que vous avez la délicateſſe d'appeler la nôtre. Depuis votre lettre, je joue de la harpe, & je m'accompagne une heure de plus. Je commence toujours par l'ariette de Zélide; mais je trouve qu'elle allait mieux dans la bouche de l'Auteur. J'avais alors deux plaiſirs à la fois. Je vous conſeille d'amaſſer des forces en ce moment pour lutter contre le dégoût qui paraît déjà s'emparer de vous. Ne

mettez-vous pas trop d'importance à quelques misères de société? N'allez pas vous en éloigner brusquement sur-tout, vous avez besoin d'amusemens; votre gaité naturelle ne trouverait pas son compte à la vie des Chartreux; & puis vos talens, n'en êtes-vous pas comptable à ceux dont ils peuvent faire l'agrément? Ah! mon cher tuteur, n'allez pas broyer du noir; je vous veux revoir avec toutes vos graces, j'y suis accoutumée; vous contracteriez insensiblement un fonds de mélancolie qui ternirait ma gaité, car je prends volontiers votre teinte. A cette condition, je vous promets chaque semaine le temps que nous employions à la déclamation, que je laisse entiérement jusqu'à votre retour: je ne pourrai m'accoutumer à jouer *Monime* avec un autre *Xipharès*. Adieu, cruel tuteur, l'ambition vous a exilé, que de sentimens vous rappellent«!

*LA MARQUISE.*

Où cette enfant prend-elle ses tour-

nures? *N'oſer pas tirer ſur les ours de peur de tuer des hommes.* Cela eſt unique ; & ſes comparaiſons, comme elles ſont toujours juſtes !

*MADAME D'ERBY.*

*Plus vous donnez à la Nature, plus elle vous rend.* Comme cela eſt ſenti !

*LE COMMANDEUR.*

Et la bonne foi avec laquelle cette jeune perſonne ſe peint ! Cet aveu de ſes défauts, *ſon cœur qui a ſauvé ſon eſprit*, & cette conſéquence, que *ſon ame vaut ſon prix*, puiſqu'elle a attaché celle de ſon ami plutôt que ſes charmes & ſon eſprit. Mon cher Comte, tout cela eſt ſingulièrement mûr pour une fille de vingt ans, ſans parler du ſtyle, qui eſt toujours analogue au ſujet.

*LE COMTE.*

Si je vous étais moins connu, je n'aurais pas haſardé ces lettres, vous m'avez vu m'en défendre ; je craignais ce qui arrive. Etonné moi-même de la variété & de l'étendue des connaiſſances de cette

jeune perſonne, moi qui en ai ſuivi les progrès, j'ai prévu l'incrédulité, & je n'oſais la braver; vous m'y avez forcé....

*LA MARQUISE.*

Perſonne n'aura lieu de s'en repentir; & nous trouvons trop de plaiſir à croire aux talens de votre charmante pupille pour vous ſoupçonner de lui prêter des idées & un ſtyle; moi, je la connais & la déclare très-capable d'écrire comme elle écrit, après l'avoir entendue pérorer comme un ange. A vous, Madame de Lintz.

*MADAME DE LINTZ.*

Mais, en vérité, je n'ai rien à moi.

*DORIVAL.*

Quoi! vous n'auriez jamais rien répondu? Je ſais bien que Monſieur de Lintz ne vous a pas dédié de vers; mais ce n'eſt pas le ſeul qui vous ait fait la cour avant votre mariage.

*MADAME DE LINTZ.*

Tout le monde a connu le paſſion que

j'ai eue pour le Baron de Saint-Leu ; nous allions être unis quand la mort me l'a ravi. Je voulus une fois lui faire des vers pour sa fête, j'eus beau invoquer tous les Dieux, rien de passable ne me vint. Le hasard fit tomber entre mes mains les vers de Mademoiselle Petitpas à Monsieur Bonnier, son amant ; je les trouvai si expressifs, & rendant si parfaitement ce que je voulais peindre, que je les envoyai au Baron, en attendant que je pusse lui en faire de pareils.

DORIVAL.

Nous les entendrons tous avec grand plaisir, c'est la délicatesse même.

MADAME DE LINTZ.

Je veux bien les lire ; mais vous vous chargerez de la réponse.

DORIVAL.

Volontiers.

MADAME DE LINTZ *lit.*

*Au maître de mon cœur je donne ces tablettes ;
L'Amour lui-même les a faites

De l'écorce d'un myrte où la tendre Cypris
Ecrivit le nom d'Adonis.
L'aiguille fut fondue aux forges de Cythère,
Et le Dieu lui donna la trempe de ses traits
Pour les graver d'un caractère
Qui ne pût s'effacer jamais.
Mon amant vous lira, sermens de ma constance;
Sincère épanchement, naïve expression
De l'ascendant de l'inclination,
Qui l'emportez encore sur la reconnaissance.
Occupez, contentez ses yeux,
Sentimens épurés dont il m'apprit l'usage,
Vœux inquiets d'un cœur qui, le rendant heureux,
Voudrait qu'il le fût davantage.
De ces feuillets qu'Amour a paraphés pour vous,
J'ai rempli la première page;
Je vous laisse le reste.... Ah! que mon sort est doux
Si vous y parlez mon langage.
Tablettes, fermez-vous à tout autre qu'à nous.

*MADAME D'ERBY.*

Est-ce bien Mademoiselle Petitpas qui a fait ces charmans vers?

*SAINTRÉ.*

Oui, sûrement; on ne peut même se tromper à la touche d'une femme sensible.

*MADAME*

MADAME DE CHANCEAUX.

Je ſuis bien curieuſe de ſavoir ce que le Baron répondit à cela; la tâche était difficile.

MADAME DE LINTZ.

Et ſur-tout ſur les mêmes rimes. Tenez, Dorival, liſez.

DORIVAL *lit.*

Il faut mourir, Zélie, en liſant ces tablettes,
Oui, mourir conſumé du Dieu qui les a faites!
Preſſé contre ſon ſein, adoré de Cypris,
C'eſt d'amour qu'expira le ſenſible Adonis.
Tu n'empruntas rien à Cythère.
A ta tendreſſe, à tes attraits
Tu dois ce divin caractère
Qui grava dans mon cœur ton image à jamais.
Et vous, chers confidens d'amour & de conſtance,
Dont la flatteuſe expreſſion
Attiſe encor les feux de l'inclination,
Chargez-vous du tribut de ma reconnaiſſance,
Retournez à Zélie, & peignez à ſes yeux
Un cœur dont la première elle m'apprit l'uſage;
Mais, hélas! dites-lui que l'on n'eſt pas heureux
Tant qu'on peut l'être davantage.
L'abſence n'eſt un bien, un plaiſir que pour vous,
Dont l'amour inquiet embellit chaque page

Où se peignent du Dieu les transports les plus doux;
Mais que ce tendre & délicat langage
Ne soit pas trop long-temps nécessaire entre nous.

L'ABBÉ.

Je ne trouve pas la même chaleur dans la réponse; cependant il y règne un ton pénétré qui intéresse mon cœur.

SAINTRÉ.

Il faut en général, pour bien juger, se mettre à la place de celui qu'on analyse. Le Baron n'était pas un jeune homme, qu'une passion attisée par les difficultés, rend extrême dans les expressions comme dans les sensations: sûr du cœur de son amante, enchanté de la tournure délicate qu'elle avait prise pour le convaincre de l'empire qu'il a sur elle, il épanche avec énergie & naïveté le double sentiment que nourrit son ame; c'est elle qui respire dans ses vers, & son esprit n'y a paru que pour vaincre la difficulté de la rime, cercle étroit & raboteux dans lequel il s'est circonscrit par choix, pour ne pas laisser un champ trop vaste à ses idées,

& ne point s'éloigner de celles de ſon amante : l'eſprit divague, tout eſt de ſon domaine; le cœur n'a qu'un objet & qu'un but, il y tend toujours par la voie la plus courte.

*MADAME D'ERBY.*

Myſis, je ſuis contente de vous; ce ſerait le cas de joindre l'exemple au précepte.

*SAINTRÉ.*

C'eſt demander du tendre à votre filleul.....

*MADAME D'ERBY.*

Comment mon filleul?..... Ah! c'eſt pour ſuivre la plaiſanterie de ces dames.... Eh bien, oui, du tendre; elles n'y ſont pas accoutumées de votre part.

*SAINTRÉ.*

Malgré la ſévérité du correctif, vous aurez ma chanſon : il n'y a pas long-temps que je l'ai faite, & j'en ſuis tout en train.

(*Il chante.*)

AIR : *Je le compare avec Louis.*

Tu me promets depuis long-temps
De couronner ma vive flamme,
Et d'unir aux plaisirs de l'ame
La douce volupté des sens.
Quand on est deux, & qu'on est tendre, *Bis.*
C'est bien dur (*bis*) de tant faire attendre. *Bis.*

Quand je te presse avec ardeur
Contre mon sein palpitant d'aise,
Tu me tends la main, je la baise,
Et la porte contre mon cœur:
Il bat plus fort & je soupire; *Bis.*
C'est bien doux (*bis*), mais c'est un martyre. *Bis.*

Mais, emporté par trop d'amour,
Jusqu'au centre de son empire
Lorsque ce Dieu veut me conduire,
Cruelle! tu fuis sans retour!
Quand on est près de tant de charmes, *Bis.*
C'est bien dur (*bis*) de briser ses armes. *Bis.*

Le lendemain tu me souris
En m'assurant de ta tendresse,
Ta main me serre & me caresse,
Et je vois tes yeux attendris.
Ah! qu'il est doux, lorsque l'on aime, *Bis.*
D'être aimé (*bis*) vraiment pour soi-même. *Bis.*

MADAME D'ERBY.

Est-ce qu'il est nécessaire de faire toutes ces mines en chantant cette chanson ? Il me semble qu'elle pouvait s'en passer : elle est tendre, délicate, que voulez-vous donc encore qu'elle soit ?

LE COMMANDEUR.

Belle Eglé, jamais on n'a pu mieux appliquer qu'ici le proverbe : *C'est le ton qui fait la musique.* Rapportez-vous-en à un vétérant de Cythère. Saintré a chanté comme Anacréon chantait, & avec le même avantage. Ne lui faites pas de querelle, car, en vérité, nous aurions le chagrin de n'être pas pour vous.

MADAME D'ERBY.

Je ne lui fais pas de querelle ; mais j'aime la simplicité par-tout.

DORIVAL.

C'est exclure la finesse ; vous ne seriez pas long-temps à vous en repentir.

MADAME DE LINTZ.

Ma nièce, gronder Saintré, c'est bien

dur; trouver sa chanson tendre & délicate, c'est bien doux; glisser sur le fond pour draper la forme, cela est aussi adroit qu'indulgence....

*LA MARQUISE.*

D'Erby, vous avez là une maligne tante; mais vos amis la tempèrent, & viennent à votre secours. Ma cousine brûle d'impatience de vous mettre tous à la torture, comme elle s'y est mise elle-même pour enfanter un logogriphe.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Je déclare hautement que je n'ai point eu de teinturier, on s'en appercevra aisément; mais je ne veux rien perdre des louanges ou du blâme. Je vais d'abord lire mon œuvre, on la copiera, & demain nous verrons si je me trouverai entiérement à découvert. Je compte sur quelques mots propres à dérouter nos Œdipes; au moins ils m'auraient furieusement embarrassée. (*Elle lit.*)

* Mon tout est souvent nécessaire
A l'amoureux qui commence à languir;

Cependant on ne m'aime guère,
Même lorſque j'ai ſu ſervir.
Il eſt vrai que je ſacrifie
Beauté, vertus, eſprit, talens
A l'indécence, à la folie,
A la laideur ſans agrémens.
Si mon individu te paraît redoutable,
Lecteur, modère ſon courroux;
En me décompoſant je deviens plus aimable
Et puis contenter bien des goûts;
Car ſans moi, l'humaine Nature
Irait aux enfers à tâton,
Et ſans moi, certain Dieu fripon
Ferait une ſotte figure.
Je puis encor te préſenter
Une charmante promenade,
Où l'on révère la Dryade,
Où l'on ſe plait à méditer;
Un outil rude & très-commode
Pour ſatisfaire un de nos ſens;
Un petit fruit fort à la mode,
Et très-mauvais pour les paſſans.
C'en eſt aſſez, lecteur, pour me connaître:
Devines, ſi tu peux, je t'en laiſſe le maître.

*L'ABBÉ.*

Comment donc; mais voilà Madame de Chançeaux enrôlée tout de bon avec les Muſes.

*DORIVAL.*

Les vers sont faits & rimés très-bien.

*LA MARQUISE.*

Ne vous y trompez pas, c'est l'air de Vaucluse qui opère déjà. Voilà la première fois que ma cousine vient à Ombreuse, & vous voyez que sa tête commence à se pétrarquiser.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Pas encore, il faudrait que je travaillasse dans le genre tendre ; mais....

*SAINTRÉ.*

*Collo tempo e le paglie maturansi le nespole* (1), n'est-ce pas ?

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Je ne vous comprends pas entiérement, mais je vous devine. Marquise, il est tard, &, en vérité, je voudrais pouvoir dormir jusqu'à demain soir.

*LA MARQUISE.*

Voilà bien la tournure d'une Néophyte

(1) Avec le temps & la patience on vient à bout de tout.

du Parnaſſe. Je doute que vous dormiez auſſi tranquillement que vous l'eſpérez. Le délire des vers eſt comme celui de l'amour ; c'eſt également une fièvre qui a ſes accès & ſes redoublemens.

*LE COMMANDEUR.*

A une petite différence près ; c'eſt que l'une de ces fièvres augmente de ce qui guérit l'autre.

*LA MARQUISE.*

Vous pouvez avoir raiſon. Allons réfléchir ſur cette diſtinction, elle en vaut bien la peine. Avant de nous ſéparer, je vous annonce pour demain l'Abbé D. M. Je n'ai ſu que ce ſoir ſon arrivée. C'eſt un ami de l'humanité. La Baronne & moi lui avons les plus grandes obligations. Notre vue eſt délicate, il nous l'a conſervée. Mes amis, vous m'entendez, réuniſſez-vous. Si cela peut vous ſervir, il s'appelle *Pierre*. Ce n'eſt pas un homme qui faſſe métier de l'art qu'il exerce. Trois cents pauvres qui lui paſſent tous les jours par les mains atteſtent ſa charité & ſon

désintéressement. Il vient d'amitié nous voir ; rendons-lui du moins en procédés ce que sa délicatesse ne pourra repousser. Il nous fait un cadeau de plus : il nous amène une parente charmante, qui joint à la délicatesse d'un esprit cultivé, & à la gaité la plus franche, toute la sensibilité d'une ame de l'ancienne trempe. Elle s'appelle *Hélène*. Je l'aime de tout mon cœur, & elle me le rend bien. Je sens que d'ici à demain soir le délai est court ; mais l'amitié fait des miracles. J'aurai un petit feu d'artifice & des violons. Je ne vous en dis pas davantage.



# XII.e SOUPER.

## LA MARQUISE.

Ma chère Hélène, je ne me suis occupée, depuis ce matin, que du plaisir de vous posséder avec l'Abbé D..... mais plus la nuit avance, & moins je puis éloigner l'idée affligeante que vous nous quitterez au point du jour. Je sais que je vous dois encore beaucoup à tous les deux, d'avoir fait le détour d'Avignon ici pour me voir; que l'Abbé est attendu par l'humanité souffrante, & qu'enfin il faut se faire un mérite des nécessités: je me dis tout cela, mais mon cœur n'en est pas plus à son aise; cependant, il ne faut pas que mes regrets diminuent la gaité ordinaire de nos Soupers: nous vous avons mis au courant de leur forme & de ce qui s'y passe; nous allons continuer sur le même ton. Nous avions hier un logogriphe sur le tapis; mais nous regretterions tous d'employer le reste de notre soirée à ce jeu-

d'enfans. Madame de Chanceaux permettra que nous remettions à demain à nous en occuper; nous commençons ordinairement à disserter vaguement; quelquefois suit une petite épître en vers; viennent après des lettres intéressantes, dont l'amitié & la reconnaissance font les frais: nous tracassons par fois dans les intervalles, & une chanson nous mène coucher joyeusement; voilà notre marche: pour la suivre, l'un de nos Bergers, car vous trouvez ici l'Arcadie, sans aller en Grèce, ni en Italie, va nous lire, non pas toujours une pastorale, mais quelque chose de gai & d'instructif tout à la fois. C'est le tour de Dorival; &, comme tout le monde est sur ses gardes, je suis sûre que je ne tombe pas à faux.

*DORIVAL.*

J'ai un assez gros recueil des sottises humaines, c'est-à-dire, de celles qui ont fait du bruit; mais l'immensité de la matière m'a effrayé. Je vois, par exemple, au rang des inconséquences de marque, flétrir le Comédien, & lui refuser les Sa-

cremens, tandis qu'en 1077, le Pape, Alexandre III, donna au Duc de Venise, comme une grace spéciale & un honneur singulier, la troisième place sur son Théâtre, pour le récompenser de la bataille qu'il avait gagnée contre Fréderic Barberousse.

*L'ABBÉ.*

En effet, Baronius dit : *Dexteram Pontifex, sinistram verò tenet Cæsar.* Le souverain Pontife a la droite, le Prince n'a que la gauche.

*LA BARONNE.*

Vous avez bien fait de nous expliquer votre latin, vous auriez été mis à une rude amende ; mais vous n'en êtes pas quitte.

*LE CHEVALIER.*

Assister au spectacle, dans ces temps-là, n'était rien ; de pieuses farces amusaient, édifiaient même les imbécilles ; mais ce que rapporte Saint-Foix est beaucoup plus plaisant. Louis XII tint Cour plénière à Milan, en 1501 ; deux Cardinaux

y dansèrent, &c, en 1562, les Pères du Concile de Trente dansèrent des sarabandes avec le grave Philippe II, & toutes les femmes de sa cour.

SAINTRÉ.

Le Cardinal de Mantoue qui ouvrit ce bal, devait avoir une bonne mine.

LA BARONNE.

Je donnerais gros, je l'avoue, pour avoir vu un Concile danser des allemandes; mais au moins je me souviendrai de l'anecdote, & la citerai à mon cagot de Curé, qui trouve mauvais que je fasse danser mes paysans. Pardon, Dorival, nous avons interrompu le cours de vos observations, mais vous y avez gagné, comme nous, une anecdote plaisante.

DORIVAL.

Je vois le fameux Athée Hobbes, cet Anglais qui écrivait tout le jour contre l'existence de Dieu, craindre toute la nuit celle du Diable, & n'oser coucher seul dans une chambre.

Tycho-Brahé, ce célèbre Astronome

Danois, auquel les éclipſes ni les comètes n'imprimaient aucune terreur dans un temps où chacun croyait y lire ſa perte, rentrait bruſquement dans ſa maiſon, & ſe perſuadait que la journée ſerait malheureuſe ſi, en ſortant, il avait rencontré une vieille femme, ou ſi un lièvre avait traverſé ſon chemin. Je pourrais vous entretenir toute la nuit de ſottiſes pareilles, mais je vais vous donner du plus moderne.

Il y a une douzaine d'années qu'il y avait dans Paris une ſecte de gens à taliſmans, qui prétendaient que, lorſque vous étiez né ſous telle conſtellation, leur électre, qui était un petit morceau de métal mince, & de trois pouces en carré, s'agitait dans votre main, & communiquait ſon mouvement électrique à tout le bras; alors vous étiez digne de participer aux myſtères, & de voir dans l'électre. Voici comment la ſcène ſe paſſait. On vous introduiſait dans une chambre fort obſcure; ſur une table était poſée une petite niche de carton, d'un pied de haut, ſur quelques pouces de large; au fond était

incrufté l'électre; c'était le miroir, dans lequel, après de ferventes prières, vous diftinguiez, comme par un verre de lanterne magique, les objets que vous défiriez voir, morts ou vivans; le second degré de la fcience était de les interroger & d'entendre leur réponfe; enfin, lorfque vous aviez paffé par toutes ces épreuves, la dernière grace pour l'adepte était d'évoquer fon Ange gardien, de pérorer avec lui & de lui commander. Je n'ai pas eu le bonheur de fentir la commotion électrique, ni de pouvoir regarder dans le bijou magique, encore moins d'évoquer mon Ange; mais un petit fripon fachant, furement d'avance, ce qui m'occupait dans une circonftance de ma vie, après avoir été vraifemblablement aux informations, fit à mes queftions, pour les perfonnages électriques, des réponfes fort juftes & affez étonnantes. Cette farce me piqua; je jouai la bonne foi, & je parvins à démafquer mes drôles. Voilà le fujet d'un conte que j'ai fait fur cet événement, & que je vais vous lire.

LA MARQUISE.

J'avais ouï parler de ces inspirés-là; & même ils avaient enrôlé des gens de qualité.

DORIVAL.

Vraiment oui, ils avaient des Néophytes dans tous les Ordres.

MADAME D'ERBY.

Ne serait-ce pas là ce qui aurait donné l'idée de l'Intelligence dans Isabelle & Gertrude?

LE COMMANDEUR.

On parlait de Sylphes long-temps avant l'histoire de l'électre, c'était la folie de l'antiquité; ces fictions ingénieuses nourrissaient la poésie, en échauffant l'imagination.

MADAME DE LINTZ.

Voyons le conte.

DORIVAL *lit.*

## PAUL ET SON ANGE,

### CONTE.

On a dit, je crois, que la Terre
Etait du Ciel les Petites-Maisons.

Excellent mot. Auffi le pieux Solitaire,
Qui fe fait un mérite, un devoir de fe taire,
Et ne penfe, à coup fûr, pas plus que fes oifons ;
Celui qui court après la gloire,
Et qui, pour vivre dans l'Hiftoire,
Se détache gaîment d'une jambe ou d'un bras ;
L'opulent qui ferait tranquille
Au fein de fes petits états,
Et ferait cent heureux contre quelques ingrats ;
Qui préfère la Cour & fa faveur mobile,
Court après un ruban, rampe & n'en rougit pas ;
Le Joueur forcené qu'un beau jour la fortune
Enrichit par caprice, & qui, le lendemain,
De tout fon gain
N'ayant pas une obole, efcroque ou m'importune ;
Le malheureux qui meurt de faim
Avec cent mille écus de rente,
Parce que de Thémis le famélique effaim
En digère à loifir le fonds qui le fuftente ;
Les querelles des potentats ;
Et leurs fanglans débats
Pour un hameau chétif oublié fur la carte,
Tandis qu'en leurs pays immenfes, mais déferts,
Leurs fujets vont nu-pieds, & chaffent à la marte ;
Enfin les différens travers
Dont notre efpèce eft affligée,
Ni tous les maux divers

Dont elle eſt aſſiégée,
Rien juſqu'à ce moment ne m'avait étonné.
Je me diſais : Ici, puiſque tout eſt folie,
Qu'à porter des grelots chacun eſt condamné,
Suivons notre deſtin, ayons notre manie;
Pour changer les humains je ne me crois pas né.
Je me trouvais fort bien de ma philoſophie,
Quand, par haſard, en feuilletant
Certain recueil ayant pour titre, *Extravagance*,
J'ai vu que dans ce genre on eſt fort ignorant
Si l'on ceſſe d'être au courant
De tout ce qui ſe paſſe en France.
Voici le trait qui m'a paru plaiſant;
J'en ris encore en te le racontant,
Lecteur, tâche d'en faire autant.
Paul ſe trouvant un jour en nombreuſe aſſemblée,
D'une dévote déſolée
Entendit les ſoupirs.—Monſieur le Préſident,
Diſait, en pleurant, la béate,
J'ai perdu mon bijou.—Jeſus, quel accident!
Répondait le docteur. Mes frères, qu'on ſe hâte
De réparer la perte de la ſœur;
Je partage bien ſa douleur.—
Qu'avez-vous donc perdu, Paul lui dit à l'oreille,
Qui puiſſe vous cauſer une peine pareille?
Votre âge.....—Eh bien, Monſieur, mon âge?
Aſſurément
Il n'a rien de commun avec mon taliſman,

On peut en avoir à tout âge. —
Ah! ne vous fâchez pas. Quel eſt donc l'avantage
Du bijou que vous regrettez? —
Je ne ſais ſi vous méritez
Une pareille confidence.
Monſieur eſt goguenard, & je juge d'avance
Qu'avec ſon Ange il ſerait peu d'accord. —
Quoi! qu'entendez-vous par mon Ange? —
Vraiment, la choſe ſemble étrange;
Aujourd'hui que chacun affecte l'eſprit fort,
Il nous faut un cœur droit & de la conſcience. —
J'ai tout cela; voyons, quel eſt donc ce ſecret? —
Avec ſi peu de patience
On n'eſt pas aiſément diſcret. —
Il eſt probable que l'objet
N'eſt pas de ſi grande importance..... —
Comment, Monſieur, cauſer à volonté
Avec votre Ange tutélaire,
Qui répond, obéit avec docilité,
Vous guide, vous retient quand vous allez mal-faire. —
Pardon, ceci devient une autre affaire;
Je ne ſoupçonnais pas un fait ſi merveilleux.
Ce bijou, c'eſt donc l'amulette?.... —
L'*électre*, c'eſt le mot. — Serai-je aſſez heureux,
Pour avoir cet électre? — Ah! ah! pareille emplette
Exige des moyens: le prix eſt un peu fort;

On ne ſaurait trop cher payer pareil tréſor.
Je ſais ce qu'il m'en coûte, & pas ne le regrette.—
Le prix n'eſt rien, pour de l'argent
Dès qu'on en peut avoir. Mais quelle eſt la manière ? . . . —
Dame, voyez Monſieur le préſident,
Il devient difficile, & n'en cède plus guère. —
Voilà Paul enflammé par l'adroite courtière,
Qui du Thaumaturge à l'inſtant
Implore les bontés, & veut payer comptant. —
Monſieur, Monſieur, vous allez un peu vîte,
Et nôtre ſœur auſſi.
Notre uſage eſt ici
D'éprouver nos ſujets, de ſonder leur mérite,
D'approfondir leurs mœurs & leur religion,
Et de nous aſſurer de leur diſcrétion. —
Je n'ai point de maîtreſſe, & je crois aux myſtères ;
Par habitude, enfin, je fus toujours diſcret.
Daignez me diſpenſer d'un examen complet,
Et des épreuves ordinaires. —
Vous êtes bien preſſant. — On le ferait à moins ;
Vous devez pardonner à mon impatience. —
Vous vous trouverez neuf, très-neuf dans la ſcience,...
Allons, un zèle ardent indique vos beſoins,
Et c'eſt beaucoup de les connaître.

Dans huit jours en ces lieux vous pouvez reparaître,
Nous verrons : d'ici là, mettez-vous en état,
Priez, les esprits purs ne souffrent rien d'immonde ;
Cependant évitez l'éclat :
Il faut craindre le faible ; & ménager le monde. —
J'entends. Et le prix ? — Cent louis.....
Il sera temps Dimanche. Adieu, mon frère. —
L'ai-je bien entendu, se disait Paul surpris.
Mon frère, ô ciel ! exauce ma prière !
Fais-moi dormir cette semaine entière ! —
Supposons en effet qu'il ait dormi ce temps,
A coup sûr il fit un beau songe,
Ennuyeux pour les aspirans,
Car l'impatience l'alonge.
Il vient cependant, le saint jour.
De plus d'une heure Paul devance l'assemblée.
On arrive. De soins, de détails accablée,
Elle se fait attendre. Enfin voici son tour. —
Votre ferveur & votre zèle
Nous ont à la fin décidés
A vous admettre ici, tous bien persuadés
Que vous serez des frères le modèle.
L'électre que voilà vous donne le pouvoir
D'évoquer votre Ange fidèle,
De parler avec lui, mais non pas de le voir.
Hélas ! notre humaine nature
Est trop chétive, trop impure

Pour obtenir d'abord auſſi grande faveur;
Mais avec de la foi, du temps, de la ferveur,
Face à face on peut voir la ſainte créature.—
Paul eſt déjà chez lui : front par terre humblement,
L'électre dans la main, tremblant, il balbutie.—
Être divin, puiſſant génie
Que Dieu veut bien ſoumettre à mon commandement,
Daignerez-vous écouter ma prière ? ....—
Ordonnez, ne me priez pas;
A vous ſeul attaché, je ſuis toujours vos pas,
A moins....—Comment ! un Ange de lumière,
Soumis à mon geſte, à ma voix,
A l'inſtant me répond !....—Telle eſt ma deſtinée,
Et ma nature à la vôtre enchainée,
Ne me laiſſe jamais la liberté du choix;
Et quand vous m'ordonnez choſe en tout raiſonnable,
Je dois vous obéir ou me rendre coupable.
L'homme qui ſe connaît ſur nous a bien des droits.—
Ah ! ah ! cela change la thèſe,
(Et déjà Paul levé repoſait ſur ſa chaiſe.)
Si bien donc qu'en tous lieux tu dois m'accompagner ?—
En tous lieux, c'eſt beaucoup. Vous ſaurez m'épargner......—
Par exemple, ce ſoir, à l'opéra d'Alceſte......—

Que me proposez-vous ? Un spectacle funeste
A la Religion.... — Mais David cependant
Aimait la musique. — Oui, la musique sacrée. —
Eh bien, aux Français. . . . .— Non, l'on voit & l'on entend. . . . . —
C'est Athalie, & la pièce est tirée
De l'Ecriture. — Bon. Et les divers objets...
Vous m'entendez. — J'ai cru que c'étaient les ballets
Qui le choquaient; le reste, il se voit dans les rues,
Et sans danger. Si bien que les Nicolets,
Les Audinot. — Fi donc ! — Mais je tombe des nues !
A ce compte il faudra me faire Capucin.
Et les jeux de commerce ? Un piquet, un quadrille ? —
Vous pouvez les jouer, mais j'y suis inutile. —
Mais quand, sur l'avenir, sur mes projets enfin
Je te consulterai ? — De ténèbres profondes
L'avenir est voilé. Sur les causes secondes
Je ne puis rien du tout, c'est la loi du destin. —
Que Diable peux-tu donc ? & quels sont les services
Que tu me rendras ? — Ceux que je vous rends toujours.
Je vous éclaire sur vos vices,
Et vous peins les hasards qui menacent vos jours.
Souvent, au bord des précipices
J'avertis votre cœur quand vos sens sont trop sourds.

C'est

C'est moi de qui la voix secrète
Vous donne des conseils & dirige vos pas,
Et c'est mon amitié qui vous semble indiscrète,
Qui, dans votre ame, excitant des combats,
Y place les remords, le doute ou l'espérance. —
A quoi donc m'a servi d'épuiser ma finance
Pour avoir le bijou dont j'ai fait tant de cas?
Et, de l'avoir ou non, quelle est la différence? —
Cent louis, & qu'avant je vous parlois plus bas.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Vous avez un peu brodé votre matière;

*LE COMTE.*

Ma foi, je trouve qu'il a encore traité avec bien des ménagemens de pareils fripons; car le but de tous ces charlatans-là n'est que d'attraper l'argent des crédules.

*SAINTRÉ.*

C'est un mal, sans doute; mais ce n'est pas le plus grand que j'y vois; réfléchissez que ces sortes de gens, faisant secte, recrutent, avec leur lanterne magique, dans tous les états de la société, y jettent des racines; &, quand ils sont démasqués, ils en imposent encore par

le poids de la masse, & l'influence des individus; s'il se trouve parmi eux quelques honnêtes gens séduits, ceux-ci rougissent intérieurement de l'association, mais se croient intéressés à la soutenir pour ne pas laisser voir leur nom sur le tableau de la proscription.

*LA BARONNE.*

Oh! mon cher Comte, vous êtes la Notre-Dame de bon secours de notre Société; tirez-nous de la caverne des voleurs.

*LA MARQUISE.*

Comte, j'ai mis au fait l'Abbé & mon Hélène, de votre correspondance; ainsi ils vont se trouver au courant.

*LE COMTE lit.*

*Quatrième lettre du Comte.*

11 Novembre 1776.

« Rien n'est plus capable de me faire mettre de l'intérêt dans le récit de mon voyage, ma chère pupille, que celui que vous y prenez vous-même; la personne

qui m'a fait promettre ce voyage, est une mère de famille estimable, que vous ne connaissez point, & qui ne m'a pas fixé de temps pour l'envoi de cette bagatelle à laquelle vous mettez tant d'importance; cela ne peut augmenter les fatigues de ma route; mais le sentiment qui vous a dicté plusieurs phrases de votre charmante lettre, accroît, s'il est possible, mon attachement & ma reconnaissance: ah! grondez-moi toujours de même, j'aime bien mieux ce style que les fadeurs des amoureux; de vous, tout, jusqu'aux privations, a des charmes pour moi, car vous ne m'avez pas dit ce que vous avez répondu à Rosbif, & ce secret même m'a fait plaisir; aussi vais-je incessamment vous ouvrir le jardin des Hespérides, rendre mes lettres plus moëlleuses, & quitter le style de gazettes. Pouponne, à son tour, fera patte de velours, reprendra sa gaité charmante, &, sans être frileuse, réfléchira sur la fourrure, rentrera dans la route des plaisirs & des sciences, & rejettera les paradoxes, quelques ref-

ſources qu'elle ait pour les habiller en vérités ; de mon côté, j'applaudirai à ſes comparaiſons heureuſes, à l'intelligent aſſortiment de la morale & de la phyſique, que des points ne gâtent pas, quand la conſéquence ſe tire toute ſeule ; & mon cœur, quoi que Pouponne en diſe, ſera de tout cela à tort & à travers ; il me ſoutient encore en ce moment que quand il s'agit d'elle, il ne peut reſter neutre.... Ici il faut des points, vous m'en avez donné l'exemple. Je crois, malgré votre groſſe épithète, chère pupille, que le vôtre me pardonnerait quelque indiſcrétion, dans ce que vous appelez mon beau voyage ; peut-être vous ſervirais-je en vous déſobéiſſant, mais je m'en tiens à la lettre ; duſſé-je même réveiller votre courroux, je vous dois le récit de mes plaiſirs. Le climat en fait les plus grands frais ; le ſoleil eſt encore chaud, les ſoirées ſont ſuperbes, la terre eſt auſſi riante qu'au mois de Mai ; nous mangeons des légumes verts, & nos Dames ſont fleuries comme au printemps. Cependant, les pre-

miers jours de ce mois-ci, nous avons eu des pluies terribles; les torrens venant des montagnes, ont entraîné une centaine de cochons, dont un Récollet. Tout cela a engraissé les soles & les turbots, qui nous engraissent à leur tour; c'est la roue. On aime beaucoup ici l'exercice du cheval, & on en a besoin ; le repos est nuisible ; nos élégantes montent fort bien; on dîne ou on soupe ensemble au retour de la promenade , cela se passe assez gaiment ; cependant, le ton de ce pays-ci n'est pas le nôtre. Je vois de l'apprêt, un vernis écaillé qui couvre mal. Rassemblés de tous les coins de la France par le même agent, le besoin, ces gens-ci n'apportent dans la société ni délicatesse, ni bonne éducation, ni ménagemens; ils sont aigres & exigeans, parce qu'ils craignent toujours qu'on ne les méprise en les évaluant; ajoutez à cela le chagrin de vivre ici, le désir pressant & toujours agissant de retourner en France, & l'espoir continuel d'en voir arriver le moment; & vous ne serez pas surprise qu'on ne mette pas d'importance

à tous les procédés de bienſéance qui forment le lien de la ſociété. On m'accueille, on me fête, parce que j'arrive, parce que l'on veut me fouiller; mais ſi l'on me trouve les mains dans les poches des autres, je ſubirai bientôt la loi commune. Je me prête, en attendant, à tout ce qu'on déſire de moi; les Dames veulent chanter comme à Paris, & voilà le tuteur de Pouponne, maître de chant à Baſtia. On projette déjà des concerts; je ſuis pris, moi qui ne ſais ni ne veux ſolfier. Oh! comme ma pupille triompherait! comme elle me répéterait: *Voilà ce que c'eſt que de ne vouloir pas donner une heure par jour au ſolfiement; la voix n'eſt rien ſans la muſique.* Vous avez raiſon, charmant roſſignol; mais à près de quarante ans, aller à l'école, cela eſt dur; s'il reſte ſi peu de temps, doit-on en perdre? Je ne l'emploie jamais ſi délicieuſement que quand je vous écris, ma chère pupille; mais nos plaiſirs ceſſeraient d'en être, s'ils n'avaient un terme. Ménageons-les comme le voyageur ménage ſes provi-

ſions ; le plaiſir porte du baume dans les ſens & dans l'ame, & plus il eſt délicat, plus il opère. Adieu, mon aimable pupille, je viens de vous parler de votre empire, comme un favori exilé parle de la cour ».

*LA BARONNE.*

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Récollet qui ſe trouve avec des cochons ?

*LE COMTE.*

Paſſez-moi cette plaiſanterie, j'étais en train de rire quand je l'écrivis, & l'anecdote eſt vraie. Un Récollet fut ſurpris par un Corſe, enſeignant à ſa femme autre choſe que ſes prières : le moine décampe, le mari le pourſuit : il avait beaucoup plu, les torrens étaient profonds & rapides ; le Franciſcain veut en traverſer un ſur des pierres ; il gliſſe, tombe, eſt entraîné, &, dans le chemin, rencontre un troupeau de cochons, qui avaient été ſurpris à la glandée par le même torrent, qui charria moine & porcs juſqu'à la mer, où ils allèrent engraiſſer les requins.

*LE CHEVALIER.*

Ce qui me plaît le plus de votre Corse, c'est le climat; je m'en accommoderais mieux que des froids humides de l'Allemagne.

*MADAME DE LINTZ.*

J'aurais aimé à la folie voir le Comte donner ses leçons de chant.

*LA MARQUISE.*

Je crois que les écolières en étaient bien plus curieuses; mais entendons la réponse de l'espiègle.

*L'ABBÉ lit.*

*Quatrième lettre de Pouponne.*

28 Décembre.

« Je me suis bien repentie, mon trop indulgent tuteur, des tirades atrabilaires de la lettre à laquelle vous répondez avec tant d'aménité & de légéreté. Que vous êtes heureux ! vous vous plaignez, vous grondez quelquefois, & jamais vous ne paraissez avoir de l'humeur; il faut encore vous remercier. Voilà ce style que je ne puis me former. On dit qu'il faut écrire

comme l'on penſe ; oui, mais il faut, je le ſens bien, que la délicateſſe de la tournure ſerve à faire avaler les pilules ; voilà le fin de l'art, & le maître me manque. Heureuſement que de loin il ſait donner des leçons, il n'y a qu'à avoir le bon eſprit d'en profiter. Quel homme vous êtes, cher tuteur, pour tirer parti de tout, même de mon ſilence ! Ah! interprétez tant que vous voudrez, vous n'irez jamais trop loin, un point excepté ; de grace, que mes lettres ne faſſent pas un chapitre de votre voyage, j'aime mieux me raccommoder avec lui ; l'amour-propre, la bienſéance, & d'autres ſentimens encore répugnent à ce mélange. Je ne vous dirai pas que je vous fais cette prière ſérieuſement, vous le devinez aiſément ; & puiſque vous ne voulez pas de neutralité pour votre cœur, je conſens qu'il ſoit notre arbitre ; & ſurement, quand vous l'avez calomnié, vous ne vous êtes ſervi que de votre eſprit ; c'eſt encore lui ſeul qui s'eſt mêlé du tableau de vos plaiſirs ; auſſi ſont-ce ceux de tout le monde. Cela

commence pourtant, vous voilà le *Richer* de Baſtia. Quel dommage que vous ne ſoyez pas un Virtuoſe, dans l'excellence du terme; vous en ſeriez bientôt le *le Breton*. Eh bien, croiriez-vous que j'ai toujours eu plus de plaiſir à vous entendre chanter que nos fameux; ils ſont plus exacts ſur la meſure, mais cette exactitude même me ſemble ôter de la vérité & de l'intérêt dans leur chant; plus à l'art qu'à la nature, ils étonnent davantage qu'ils ne touchent, il n'y a que leur goſier qui va; ils me procurent le même plaiſir qu'un roſſignol; quand vous chantiez, j'en reſſentais pluſieurs à la fois. Ce que vous me dites de ce baume, je l'éprouvais, & votre charmante comparaiſon m'en rappelle le goût; malheureuſement elle terminait votre lettre, le ſonge n'a pas été long. Mon Dieu! eſt-ce que la mort de M. de .... ne dérangera pas quelque choſe à votre état? Si elle ne faiſait que vous ramener ici en bonne poſture, je crois que je dirois un *De profundis* de bon cœur pour le repos de ſon ame; mais c'était votre

compatriote, il vous avait promis monts & merveilles; vous perdez surement à sa mort? C'est M..... qui le remplace: il passe pour honnête homme, j'en augure bien pour vous; il y a une sympathie entre les honnêtes gens; rassurez-moi, car ces changemens m'inquiètent: au reste, vous tenez à votre chose par le bon endroit; qui est-ce qui pourrait vous rem-placer? Qui? Le premier sot qui serait assez vain pour s'en croire capable, & assez ambitieux pour le tenter. Il arrive tous les jours des choses plus étonnantes. Le froid & la pluie nous affligent; ma pauvre tante ne s'occupe qu'à clouer des peaux par-tout. Je voulais vous cacher que j'ai été un peu victime de la mauvaise saison; mais l'intervalle depuis ma dernière lettre, & la crainte que vous n'appreniez d'ail-leurs ma maladie, m'engagent à vous avouer que j'ai eu un rhume affreux, qui a mis ma poitrine à une rude épreuve. Je suis convalescente, mais faible, vous jugez comme on m'a mise au régime mo-ral; il y a un mois que je n'ai lu que mes

heures, que ma tante m'a rendues le jour de Noël. Tout danger est passé, & j'espère mieux commencer l'année prochaine que je n'ai fini celle-ci ; mais il me manquera encore ce qui embellissait la nature à mes yeux, en m'en traçant les tableaux. Que ce vide m'attriste ! & qu'un an est long à passer dans les regrets & les vœux ! Ce que je puis vous souhaiter de mieux, en ces momens, cher tuteur, c'est de vous faire un bonheur à votre manière ; vous en avez toujours eu le talent : heureuse philosophie ! si elle réussit là-bas, envoyez-m'en la recette ; je suis accoutumée à vos leçons, je n'en veux même pas d'autres. Les conseils d'un ami sont ce baume précieux & délicat, que vous dites qui porte le calme dans l'ame & dans les sens. Ceux-ci peuvent s'en passer ; doublez la dose pour mon cœur, cher tuteur, & vous ajouterez encore, s'il est possible, à sa reconnaissante sensibilité ».

*LA BARONNE.*

Marquise, il n'y a pas là d'espiègle ; je ne trouve que raison dans sa lettre.

DORIVAL.

Oui, mais de la raison assaisonnée.

MADAME D'ERBY.

J'aime cette enfant à la folie, elle est tendre & raisonnable.

LE COMMANDEUR.

Ajoutez enjouée, & drôle de corps ; tout cela se voit rarement réuni.

MADAME DE CHANCEAUX.

La pauvre petite, il me semble l'entendre tousser ; un gros rhume sûrement avec une poitrine délicate, car les gens d'esprit l'ont volontiers mauvaise, je ne sais pourquoi.

LE COMTE.

Votre remarque est assez juste, la chaleur du sang contribue beaucoup au jeu des organes ; mais cette même chaleur qui enflamme l'imagination, porte également l'incendie dans les liqueurs, dessèche le genre nerveux, & sur-tout une certaine membrane qui tapisse la poitrine, & que nous appelons la plèvre ; pardon, Mesdames, si je vous parle en style barbare ;

& d'une matière qui ne vous eſt pas familière; mais il ſerait à ſouhaiter que vous fiſſiez toutes un cours d'anatomie, théorique au moins, car la pratique pourrait vous répugner; d'ailleurs, elle eſt faite pour alarmer la décence. La connaiſſance de la délicateſſe de votre ſtructure vous éviterait bien des imprudences, & vous ſeriez moins effrayées au moindre petit bobo qui vient vous affliger. Ce que Madame de Chanceaux ſoupçonne de ma pupille, n'eſt que trop vrai; l'ardeur d'apprendre, les petites imprudences de l'âge, la fermentation d'un ſang bouillant, & plus que tout, le chagrin d'être confinée au fond d'un déſert, auprès d'un oncle ſexagénaire & bourru, tout cela a aigri les humeurs de cette charmante fille, porté le déſordre dans la machine, & altéré tous les principes de la ſanté; & l'être aimable qui a fait, pendant quatorze ans, le charme de ma vie, commence en ſe flétriſſant de toutes manières, à me faire regretter le jour où je lui promis la tendreſſe & les ſoins d'un père.

LA MARQUISE.

Mon cher Comte, nous venons de toucher la corde ſenſible, la matière eſt électrique, la mélancolie nous gagne; Chevalier, un de vos jolis riens ſerait, en ce moment, un excellent antidote.

LE CHEVALIER.

Je me rappelle un portrait qui ne me coûta pas beaucoup de façon, car je le fis ſans ſortir de l'aſſemblée où on me l'avait demandé; une jeune perſonne, nommée Roſe, s'y trouvait; elle avait l'air fin, de l'eſprit, de la gaité; mais c'était un lutin achevé; elle n'épargnait pas même ſon amant, quoiqu'elle l'aimât. Elle s'aviſa, dans le cours de ſes folies, de me demander ſon portrait; j'y travaillai ſur le champ, & lui dis:

Tes yeux annoncent de l'eſprit,
Roſe, & ta bouche tient parole.
Chez toi la volupté ſourit,
Mais la décence la contrôle.
Ton œil dit oui, ta bouche non.
Sois donc d'accord avec toi-même,

Et fais mieux honneur à ton nom.
Flatter & piquer ce qu'on aime
Tient de la rose & du chardon.

Il faut bien compter sur l'indulgence de la compagnie, pour hasarder de pareilles bagatelles ; mais, dans un bouquet champêtre, on ne dédaigne pas l'humble marguerite.

DORIVAL.

On l'a déjà dit, cela lie les genres, & sert d'échelon. On peut conduire la raison, même à la guinguette, pourvu qu'elle y soit *incognito* ; ici il suffit d'amuser & de nuancer.

LE COMMANDEUR.

C'est en approuvant vos principes que j'y vais joindre l'exemple ; nous finissons ordinairement par des chansons, voici la mienne. (*Il chante.*)

AIR : *Travaillez, travaillez, bon Tonnelier.*

Le Portier du ciel, l'autre jour,
Eut Messe, Vêpres & Complies.
Un autre Pierre aura son tour,
Amis, chantons ses Litanies.

Les Graces, jointes aux Talens,
Lui préparent des grains d'encens;
Le nôtre eſt de lui chanter en refrein:
Vivent Pierrot & le bon vin!

A prêcher Pierre s'attacha,
Mais cela fit peu pour ſa gloire;
Le nôtre jamais ne prêcha
Que de bien manger & bien boire;
Auſſi ſa morale, en tous lieux,
A fait fortune & rend heureux.
Le verre en main, célébrons tous en chœur
Notre joyeux Prédicateur.

Pierre a les clefs du Paradis;
Une fois il ſe trouva brave.
Pierre eſt un grand Saint; mais, Sandis,
Le nôtre a les clefs de la cave.
Amis, je tremble que là-haut
Nous n'ayons un jour que de l'eau.
Prenons l'avance, & chantons en refrein:
Vivent Pierrot & le bon vin!

Par Pierre au Ciel peu ſont admis,
Ce Portier n'eſt pas fort traitable;
Le nôtre ouvre à tous ſes amis
Sa porte, ſon cœur & ſa table.
L'un, pour ſa fête, fait jeûner,
L'autre fait toujours bien dîner.

Honneur au Saint; mais chantons en refrein:
Vivent Pierrot & le bon vin !

Le Saint, dans ses divins transports,
Ouvrait les yeux à la foi pure,
Et le nôtre ouvre ceux du corps
Au spectacle de la nature.
Convenez, belles, qu'aujourd'hui,
Ici, vous ne pourriez, sans lui,
Nous voir, nous plaire, & partager l'encens
Qu'offrent nos coeurs reconnaissans.

*LA MARQUISE.*

Mon cher Abbé, faites grace à l'impromptu, c'est comme le feu d'artifice; il s'est senti du peu de temps que nous avons eu pour le préparer. Hélène voudra bien avoir la même indulgence, pour une bagatelle que Madame de Lintz va chanter.

*MADAME DE LINTZ chante.*

AIR: *Je suis presque toujours verte.*

Je ne chante pas l'Hélène
Qui fit tant de bruit jadis,
Ni la prude Souveraine
Qui s'ennuie en Paradis.
L'une était une coquette

D'un exemple dangereux,
L'autre plia sa toilette
Pour escalader les cieux.

Dans l'Histoire ou dans la Fable
Je ne prends pas mon sujet;
Une Hélène très-palpable
De ces couplets est l'objet.
Amis, en voyant sa mine,
Vous chanterez tous en choeur:
Si celle-là n'est pas fine,
Un gascon n'est pas menteur.

Ses yeux où l'esprit pétille,
Demandent la charité;
Souvent la folie y brille,
Et sans cesse la gaité.
Cependant Hélène est tendre;
Mais on n'en obtient pas plus:
Sa ruse est de se défendre
Sous le masque de Momus.

Je ne crains que la manie
Que la Patronne eut un jour;
C'est qu'il ne te prenne envie
D'être aussi Sainte à ton tour.
Il faut, pour suivre ses traces,
Aux risques d'un repentir,
Se brouiller avec les Grâces,
Et les Ris & le Plaisir.

Tout ce cortége d'élite
De Saint Luc vaut bien l'oiseau,
Le dragon de Marguerite,
Et d'Antoine le Pourceau.
(*à la Marquise.*)
Meilleure eſt la compagnie
Qu'en ces lieux tu réunis.
On rit au château d'Ombrie,
Fait-on mieux en Paradis?

*LA MARQUISE.*

Mes amis, vos remercîmens ne ſont qu'ajouter à mes regrets de n'avoir pas été préparée à votre arrivée. Je n'ai pas ſeulement pu vous faire voir les ruines du château de la fameuſe Laure, ni la fontaine où ſon amant s'enivrait; mais ce n'eſt que partie remiſe, je paſſerai l'hiver à Paris, &, le printemps prochain, je vous enlève de gré ou de force, & je vous ferai faire connaiſſance avec les beautés du Comtat. Vous verrez juſqu'aux rochers, ſur leſquels le Chantre de Vaucluſe touchait ſa lyre amoureuſe, & enlaçait les lettres de ſon nom avec celles de la belle de Sade : mais voici la fête

champêtre que mes bons vaſſaux ont imaginée, pour tâcher de conduire mes chers hôtes juſqu'au point du jour ſans ennui. Votre chaiſe eſt prête, vous partirez à l'aurore, & nous irons vous conduire juſqu'à l'Iſle, où nous déjeûnerons; voilà notre partie, je ne dirai pas de plaiſir, puiſque vous nous quittez, mais de dédommagement. Paſſons au jardin.



# XIII.<sup>e</sup> SOUPER.

*LA MARQUISE.*

Mes amis, ſavez-vous que votre triſteſſe diminue la mienne ? Je ſuis flattée de vous voir partager mes regrets, cela m'annonce que vous appréciez les deux perſonnes qui nous manquent.

*LE COMMANDEUR.*

Qui ne les regretteroit pas ? Il eſt des gens qu'il ne faut pas voir deux fois pour s'y attacher. L'Abbé D...... a tant de ſenſibilité, ſa parente tant d'amabilité, qu'on ne riſque rien de les croire ce qu'ils paraiſſent.

*LA MARQUISE.*

Oh ! oui, croyez tout, ils ne vous tromperont pas.

*SAINTRÉ.*

Voilà l'avantage que l'amitié a ſur l'amour ; celui-ci rend défiant, ſouvent injuſte ; ſa ſœur au contraire ſe plaît dans

les épanchemens, & comme elle n'altère pas nos ſens, notre jugement eſt toujours ſain, & nos procédés ſont toujours francs & généreux.

DORIVAL.

J'ai oſé eſquiſſer cette matière, toute uſée qu'elle eſt; il n'y a pas long-temps qu'une jeune femme, après avoir beaucoup diſſerté ſur l'amour & l'amitié, me pria de lui en bien aſſigner la différence; voici ce que je lui écrivis:

« Ce que nous avons dit hier ſur l'amour & l'amitié, m'a paru vous intéreſſer; & comme vous avez ſemblé déſirer connaître les véritables caractères de l'un & de l'autre, je haſarde quelques principes à ce ſujet.

Il faut diſtinguer l'amitié d'homme à homme, de femme à femme, & d'un ſexe pour l'autre.

L'amitié entre les hommes eſt toujours dépouillée d'intérêt, c'eſt-à-dire de l'intérêt des ſens, & de celui qui peut naître des autres beſoins phyſiques. Son ſiége eſt dans l'ame; la conformité des goûts,

de l'humeur, des qualités, ce qu'on appelle sympathie, telles en sont les sources; la délicatesse, les attentions, les sacrifices l'alimentent; l'exigeance, le ton de domination & tout ce qui est opposé aux qualités précédentes, la détruisent.

L'amitié, d'un sexe pour l'autre, n'a pas toujours une source aussi pure; elle commence souvent comme l'amour; souvent elle en est la suite, & remplace ce sentiment quand il est usé; c'est alors plutôt une habitude, un besoin contracté de vivre ensemble; l'amour ainsi dégénéré est rarement délicat sous sa nouvelle forme, il avait tout épuisé sous l'ancienne; c'est un vieillard qui se met à son aise.

Mais lorsque l'amitié n'a pour principe que l'estime, les rapports moraux, les convenances & un goût honnête & sympathique, ce sentiment réunit à toutes les délicatesses les prévenances & toutes les inquiétudes flatteuses de l'amour, la tranquillité, les douceurs sans mélange, & les charmes d'une union solide & respectable; alors peu importe le sexe, deux

deux amis de cette trempe, font deux hommes.

Je suis obligé de vous dire qu'entre les femmes, cette sorte d'amitié est plus rare que parmi nous; vous en soupçonnez aisément les raisons : les prétentions sont naturelles à votre sexe, les rivalités en sont la suite, & la haine communément vient rompre les nœuds légers que l'intérêt de vos plaisirs & votre pente à vous faire des liaisons, voulaient former; ajoutez à cela, que votre vivacité n'ayant qu'une cause & qu'un objet, vous vous trouvez sans cesse en opposition entre vous. Comme je fais profession d'être vrai, je vous dirai la même chose des ambitieux, & il en est beaucoup parmi nous; j'y joindrai les agréables, troupe assez nombreuse, & qui, sans avoir les qualités solides & aimables des femmes, n'en ont que les travers.

L'Amour a si souvent été défini, que je ne vous ferai pas son portrait; je me bornerai à vous établir les nuances & les différences qui le séparent de l'Amitié.

Ordinairement l'Amour eſt excluſif, c'eſt ſon caractère & ſon défaut eſſentiel, il rapporte tout à lui; l'Amitié au contraire partage tout, & ne déſire que pour prodiguer.

L'Amour & l'Amitié ont de commun la jalouſie, mais celle du premier eſt violente, injuſte, aveugle, c'eſt la ſuite de ſon égoïſme; la jalouſie de l'Amitié prouve la délicateſſe de ce ſentiment; elle eſt douce, réfléchie; ſon principe eſt pur, ſon objet flatteur.

L'Amour porte aux exces, agite l'ame, incendie les ſens, dépend d'eux; mais il meurt avec eux, en eſt le maître & l'eſclave tour-à-tour; s'il produit tout, il détruit tout, il attaque l'harmonie générale de la ſociété, porte le trouble dans les foyers domeſtiques, enlève à l'époux le cœur de ſa femme, à l'innocence ſon tréſor, à la vertu ſa récompenſe, & ne laiſſe le plus ſouvent après lui que le déſeſpoir & le repentir.

Je conçois que l'Amour n'a pas toujours des ſuites auſſi funeſtes; mais alors il

change de nom, c'eſt plutôt un goût ſoutenu qu'une paſſion; car dès qu'il en a la marche, il en a les caractères, & ils ſont toujours impétueux.

L'Amitié au contraire connaît des bornes, les reſpecte & fait jouir l'ame délicieuſement, & ſans ſecouſſes; elle n'a rien de commun avec les ſens, elle y porte le calme par ſes conſeils, elle crée ſouvent & ne détruit jamais; elle eſt le lien de la ſociété, contribue à ſes douceurs, lui paye ſa dette avec largeſſe, réunit les eſprits & les cœurs, garantit la faibleſſe des pièges de la ſéduction, veille ſur la vertu chancelante, l'appuie, l'encourage, s'endort tranquillement, ſe réveille de même; enfin elle ſemble deſtinée, par la nature, à remédier aux ravages de l'Amour. Pour achever le parallèle, voyez dans la Fable la belle & fière Armide, qui brûle elle-même ſon palais; & la laborieuſe & chaſte Pénélope qui travaille dans le ſien, en attendant le retour du ſage Ulyſſe, & dites-moi laquelle des deux vous préférez?

A vingt ans, je ſavais ce que je vous

écris là, je n'aurais eu ni la force ni la bonne foi de vous le dire; il me semblait si naturel, quand une femme était jeune & jolie, de chercher à la séduire, que j'aurais moi-même tourné en ridicule ce que je vous donne aujourd'hui pour des principes. Ils sont vrais cependant & sacrés. Si jamais j'osais m'en écarter, vous avez de quoi m'arrêter & me confondre! Mais, non, vous me rendrez aisément la justice que je n'ai jamais varié dans nos conversations. J'ai du plaisir à vous voir, à vous entendre; votre naïveté & le développement successif de vos idées, m'attachent à vous; mais, comme je l'ai dit dans mon épître de l'Amitié, tout cela échauffe mon ame sans la brûler; nous avons tous les deux des devoirs à respecter & à remplir; & l'Amitié qui offre des plaisirs sans remords, est, en tout point, préférable au sentiment tumultueux & dangereux de l'Amour. Dans le calcul de bonne foi, que j'ai fait des peines & des plaisirs qu'il m'a procurés dans le cours de ma vie, j'ai trouvé que les peines

l'avaient tant emporté fur les jouiffances, que je me fuis convaincu que ce fentiment n'était pardonnable qu'aux très-jeunes gens ou aux fous. Je ne fuis ni l'un ni l'autre, & un regard doux de l'Amitié flatte plus mon cœur aujourd'hui, que le baifer lafcif & brûlant de l'Amour ne m'affectait autrefois ».

*MADAME DE LINTZ.*

Mon Berger, croyez-vous me faire votre cour par cette lecture?

*DORIVAL.*

Mais au moins ne me citerez-vous pas au tribunal de l'Abbé; c'eft une chofe à décider entre nous à *huis-clos*.

*MADAME DE LINTZ.*

Non, j'aime l'éclat; & puis nos conditions......

*LA MARQUISE.*

Sont, je crois, remplies par le fentiment pur de l'Amitié; & Dorival vient de la peindre fi aimable, que le moment n'eft pas favorable à fon frère.

*LA BARONNE.*

N'y a-t-il point de peine contre les hypocrites ?

*MADAME D'ERBY.*

Celle de deviner le logogriphe de Madame de Chanceaux, & j'en ai eu le caprice.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Oh ! vous tenez le mot de l'énigme, mais voyons les autres.

*LE CHEVALIER.*

Eh bien, Mesdames, qui est-ce qui vous empêche d'aller aux enfers à tâtons ?

*LA MARQUISE.*

J'ai bien trouvé *cire* ; mais, j'en demande pardon à ma cousine, nous verrions aussi clair avec de la chandelle.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Non, Marquise, on ne souffrirait pas une matière aussi vile dans le temple du Très-haut ; voyons l'autre.

*LA BARONNE.*

Oh ! c'est *arc*.

MADAME DE CHANCEAUX.

Et le troisième?

MADAME DE LINTZ.

Il faut renvoyer celui-là aux hommes, c'est de la science.

MADAME DE CHANCEAUX.

Mais, pas trop, tout le monde sait que les Dryades....?

DORIVAL.

Aiment les *prés*.

MADAME DE CHANCEAUX.

Je vois bien que mon quatrième me fera encore faux-bond, mais je me repose sur le dernier.

SAINTRÉ.

Ceux qui aiment le sucre....

MADAME D'ERBY.

Ah! c'est une *râpe!* mais ce petit fruit, il me semble que personne.....

L'ABBÉ.

Comme Provençal, j'ai reconnu la *câpre*.....

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah! fi, l'Abbé, vous aviez bien besoin d'être de Provence; je voulais embarrasser un soir tout le monde avec une *aubergine*, mais vous la sentirez d'une lieue; il n'y a point de plaisir avec ces nez creux de Provençaux; allons, Comte, votre lettre, cela m'empêchera de prendre de l'humeur.

LE COMTE.

Celle-ci est un peu sérieuse, & le commencement n'intéressera pas beaucoup; ce sont des détails de ménage.

*Cinquième Lettre du Comte.*

1.er Décembre 1776.

« Je ne vous ai encore rien dit, mon aimable pupille, de mon arrangement ici; plus occupé de vous que de moi, je n'ai pas fait réflexion que ce récit était une diversion naturelle au déplaisir de notre séparation. J'ai eu le bonheur, dans un pays où les logemens ne sont pas brillans, & où ils sont fort rares, de trouver une petite maison toute neuve,

dans le quartier vivant de Bastia, à portée du gouvernement & de l'intendance. J'ai un très-joli jardin sous mes fenêtres, & la meilleure fontaine de la ville. L'appartement était garni de meubles honnêtes que j'ai achetés; en vingt-quatre heures, je me suis trouvé chez moi sans embarras & avec aisance. Des garçons de ma connaissance, faisant ordinaire ensemble, m'ont reçu avec eux; nous invitons en commun nos amis, nous faisons fort bonne chère, & cela ne va pas loin au bout du mois. Cet arrangement me convient d'autant mieux, que je crains les soucis d'un ménage, que je n'aime pas à manger seul, & que ce que cette manière de vivre m'épargne, me servira ce carnaval à fêter les Dames, & à leur rendre un peu des agrémens que leur société me procure; car, malgré ce que je vous ai marqué, il y a ici de quoi vivre agréablement, en élaguant d'une part, & n'exigeant pas trop de l'autre. Je joue à ma façon, c'est-à-dire avec distraction; je n'en gagne pas moins: je me suis trouvé une centaine

d'écus de profit net; j'en ai fait un singulier usage, je vous le dirai quelque jour à l'oreille, cela n'aura plus alors un air de prétention. Le beau temps continué, nous ne nous chauffons pas encore; il faut bien tout cela pour me dédommager un peu de tous les sacrifices que j'ai faits, & de tous ceux que j'ai encore à faire. Mon état est honorable, mes fonctions me sont familières, &, par la distribution de mon temps, elles m'en laissent pour mes affaires particulières & pour mes amusemens. Il me paraît qu'on me voit avec plaisir; mais mon cœur, mon pauvre cœur, se trouve sans jouissances au milieu de ce qui ne peut intéresser que l'amour-propre; & mon ame repliée languissamment sur elle-même, sommeille & ne s'épanouit plus que périodiquement. Elle calcule sans cesse ses pertes, & n'apperçoit rien pour les réparer. Ce n'est pas qu'il n'y ait ici quelques personnes aimables & instruites, mais il faudrait oublier d'un côté & renouer de l'autre, c'est ce que je n'ai pas

la moindre envie de faire. On me croit indifférent par caractère, je me laiſſe calomnier le plus tranquillement du monde, &, en vérité, je n'ai encore été tenté de déſabuſer perſonne. J'ai envie d'aller en Italie, voici une ſaiſon morte, le Miniſtre ne me refuſera vraiſemblablement pas un congé, n'ayant rien de preſſé à faire ici. La petite moiſſon de connaiſſances que je pourrai recueillir dans ce beau pays, entrera en partage avez ma chère pupille, ce ſera pour moi une double jouiſſance, & elle aura enfin ſon voyage auſſi. Je vois d'ici les côtes de la Cité ſainte, c'eſt y avoir un pied; jamais je n'aurai une ſi belle occaſion de voir la patrie d'Antonin, d'Horace, de Cicéron & de Métaſtaſe. A propos du Voltaire d'Italie, avez-vous achevé la traduction de ſon *Alcide inbivio*? envoyez-la moi auſſi-tôt, je ſuis un peu plus fort, je vous en dirai mon ſentiment. Traduire eſt une fort bonne manière pour apprendre, ſur-tout une langue qui a de l'affinité avec la nôtre. Les ſyncopes poétiques doivent vous embarraſſer, demandez

à Rosbif un certain livre qui en donne l'explication ; j'en ai oublié le titre, mais il s'en ſouviendra ; au reſte, attachez-vous de préférence à la belle proſe des bons Auteurs, elle vous familiariſera plus avec le ſtyle de la converſation. Je vous ai laiſſé *Della Caſa*, il eſt pur & éloquent ; liſez & reliſez auſſi le beau diſcours de *Calzabigi*, à la tête de l'édition de Turin, des Œuvres de Métaſtaſe ; c'eſt un excellent morceau, & pour les choſes, & pour le ſtyle ; cependant n'étendez pas trop vos recherches dans ce genre, ma chère pupille ; il eſt agréable de ſavoir bien des choſes ; mais s'il eſt permis de n'en prendre que la moitié & la ſuperficie, c'eſt ſur-tout à votre ſexe ; ce qu'il acquiert en connaiſſances, ordinairement il le perd en grâces. La ſcience rend ſérieux ; preſque tous ſes procédés ſont des applications, des comparaiſons & des calculs ; & une femme qui s'adonne à ce genre, ſe détourne du but de la nature. Elle vous fit, pour adoucir nos mœurs, tempérer notre fierté, ſemer notre route de fleurs, partager nos plaiſirs

& nos peines, rendre les premiers plus délicats & les autres moins vives. L'étude vous absorbe d'autant plus, qu'elle exige de vous plus de travail. Peut-être le plaisir de savoir est-il plus vif chez vous, parce qu'il est moins commun; il fait bientôt éclore les prétentions; & un être charmant qui aurait fait les délices de la société, s'il se fût borné à des talens agréables, devient quelquefois l'objet de la censure, pour avoir aspiré à se faire admirer. J'ai retenu deux vers d'un mauvais Art d'aimer, qui, conséquemment, n'est pas celui du gentil Bernard.

> Le langage naïf d'une tendre ignorante
> Plait plus que le jargon d'une froide savante.

C'est pour en faire la critique, car il ne faut être ni savante ni ignorante; vous rappelez-vous Mademoiselle D......, & combien, avec tout son esprit & toute son érudition, elle eut le talent de vous déplaire; elle a cependant l'art de ne déployer toutes ses voiles que quand elle se croit sûre des vents; elle cherche

à avoir l'eſprit de tout le monde, mais le bout d'oreille paſſe quelquefois, & voilà qu'on prend Mademoiſelle bel-eſprit en grippe, tant il eſt vrai que nous pardonnons difficilement à qui veut avoir plus d'eſprit que nous. Les grâces du bel âge & l'enjouement qui ſemble excuſer tout, peuvent ſauver une femme bel-eſprit juſqu'à trente ans; mais, à cette époque, la diſcrétion du public diminue, les griffes ſe montrent, & c'eſt pis que celles de Rosbif. Ce pauvre diable eſt un peu calqué ſur l'Hicman de Miſs Clariſſe, ne le trouvez-vous pas comme moi? Eh bien, ſa toiſon d'or, chère Pouponne, n'a-t-elle pas obtenu de vous un quart d'heure de réflexion? Ma belle amie, nous avons dix-neuf ans, quoique votre tante ne vous en donne que dix-ſept. Sous les lois de l'hymen vous ſerez une jeune femme, vous m'entendez bien. Adieu, ſoyez ſûre que par-tout, & en tout temps, mes vœux les plus tendres ſuivent ma charmante amie, & ont conſtamment pour objet ſa félicité «.

LA BARONNE.

En effet, vous avez mis cette pauvre petite à la morale pour toute nourriture, vous répond-elle sur le même ton?

LE COMTE.

Vous trouverez de tout dans sa lettre, c'est une des meilleures qu'elle m'ait écrites là-bas; lisez, l'Abbé.

L'ABBÉ *lit*.

*Cinquième Lettre de Pouponne.*

6 Janvier 1777.

» Comment cela se fait-il, mon cher tuteur, que je reçoive deux lettres de vous le même jour, tandis que l'une est du premier & l'autre du 20 Décembre; je n'entends rien à votre isle ni à vos vents. J'aime bien vos deux lettres, mais je n'ai eu qu'un plaisir, & j'en aurais eu deux si elles fussent arrivées à quelque distance; effectivement, vous ne m'aviez pas encore parlé de vos arrangemens là-bas. Comment donc, Monsieur, vous êtes là ajusté, comme pour y demeurer toute votre vie.

Qu'est-ce que cela signifie? savez-vous que cela m'a ôté toute envie de rire, & que je ne sais que penser ni que répondre. Votre vie de garçon par-dessus..... Je ne sais si vous faites autant de sacrifices que vous le dites; en tout cas, vous semblez les faire joyeusement; je suis même presque tentée de calomnier l'emploi que vous avez fait des produits du jeu. Dans toute autre circonstance, je ne m'y serais pas trompée; mais une vie dissipée comme la vôtre, ouvre la porte aux soupçons; & je ne crois pas au sommeil & au réveil périodique de votre ame.

Indifférent! mon tuteur indifférent! ô pécores, qui n'avez des yeux que dans la tête! cela me raccommode avec vous, il faut qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce que vous me dites, dès qu'on se méprend à votre caractère à ce point-là.

Votre voyage en Italie me plaît fort: j'ai lu celui de l'Abbé Coyer, il l'a adressé à une certaine *Aspasie*; j'aurai aussi un nom de guerre, il faudra aussi dire que j'entends le Latin & l'Italien, me faire

une virtuofe, cela vous fera autant d'honneur qu'à moi; mais ayez bien foin de ne marcher qu'avec des caravannes, car on détrouffe leftement les voyageurs dans la divine Italie. J'aurais prefque envie de moralifer fur le Pape & les autres Souverains de ce beau pays; mais j'ai à répondre à deux lettres; &, pour la pauvre Pouponne, c'eft bien affez de vous fuivre.

Non, je n'ai point achevé la traduction de l'Alcide, & je ne l'acheverai que fous vos yeux; je n'ai point demandé le livre à Rosbif, & je ne lui en demanderai point, je n'aime pas affez à lui avoir des obligations. Comment voulez-vous que je le prenne pour Jafon? lui que vous comparez avec tant de jufteffe à Hicman, auffi empefé que fes manchettes; non, non, reftons fille plutôt que d'être obligée de les lui repaffer. Ce chapitre-là en mériterait un tout entier de ma part, mais je ne ferais que vous répéter ce que je vous ai fouvent dit à cette occafion. Nous ne fommes pas du même avis; mais auffi, convenez, cher tuteur, que je ne vous ai

jamais contredit que ſur cette matière. Vos principes peuvent être excellens, mais je ne puis me départir des miens. Vous enviſagez l'hymen comme quelqu'un enviſage la loterie quand il y a gagné le gros lot, il exhorte les autres à y mettre ; mais celui qui ſe méfie de la fortune, ne ſe décide pas par comparaiſon. Votre femme a trouvé un mari doux, honnête, aimant, inſtruit, & ſur-tout point pédant, & vous en tirez la conſéquence qu'il faut que je me marie ; me répondez-vous d'un pareil lot ? Vieille fille, eh bien, cela vaut mieux qu'une jeune femme malheureuſe. Mon ami, laiſſez-moi à ma chimère, le temps m'inſtruira ſi c'en eſt une. Tenez, ſans aller plus loin, rappelez-vous ce que vous m'avez dit de votre adorable moitié, elle eſt ſenſible à l'excès, elle eſt vive en proportion, elle a une délicateſſe qui la fait reſſembler à la ſenſitive. Cela eſt-il vrai ? c'eſt votre comparaiſon. Eh bien, que cette charmante créature eût trouvé un mari bourru, borné, un chardon; en un mot, la pauvre ſenſitive ! que ſerait-

elle devenue ? Sécher ſur pied, & perdre juſqu'à la précieuſe faculté de s'éclipſer ſous la main qui eût voulu la flétrir, ou paſſer à travers ſon pot & n'y pouvoir plus rentrer ; voilà le ſort qu'elle eût éprouvé. Quels biens peuvent racheter le malheur affreux de dépendre des caprices d'un tyran, ou de l'exigence perpétuelle d'un ſot ! Quoi que vous en diſiez, mon aimable tuteur, il me ſemble pourtant que la célèbre du Châtelet, la merveilleuſe Graffigni, la tendre Sévigné, l'intéreſſante Deshoulières, ont eu des partiſans juſque dans leur hiver ; il n'eſt pas juſqu'à Madame Geoffrin que j'ai apperçue dans ſa décrépitude, entourée journellement des plus fameux d'entre les quarante immortels. Je conviens qu'il faut exiſter comme ces femmes là, & parvenir à leur hauteur, pour avoir droit aux mêmes hommages ; mais, mon ami, que penſeriez-vous d'un voyageur, qui, allant à Verſailles, ſe découragerait à Sèvres & y reſterait ? Croyez-vous que, quand je ſaurais quelque choſe de plus

que broder, j'en ferais moins bonne mère de famille, moins bonne amie, moins bonne citoyenne? Il me semble, au contraire, que mes talens m'attacheraient plus encore à la société, m'en rendraient plus dépendante; Madame Sévigné était si bonne mère! Vous ne sauriez vous peindre la contenance de ma tante, quand je lui ai lu l'article de votre dernière lettre où vous me parlez de la Corse. Il faut toute la confiance qu'elle a en vous pour vous croire : *Quoi! ce sont des hommes véritables? Les femmes y portent des coiffures comme à Paris? On n'y tue plus les gens? Eh! mais, c'est quasi du reste comme en France. Oh! je ne le plains plus tant....* Effectivement, je commence à me douter que c'est nous autres qui sommes plus à plaindre. Vous me faites finement entendre que j'ai fait l'enfant; ah! cher tuteur, vous êtes toujours le même, toujours occupé de votre pupille, ne lui passant rien, mais assaisonnant votre morale de manière qu'on est obligé encore de vous remercier après avoir été grondée.

Cependant un peu de gaité ne saurait vous déplaire, je conviens que j'avais chargé le tableau; eh bien, je me raccommode avec les Corses, mais laissez-moi passer Sèvres. . . . . . . . . . . . . . . . .

J'aurai donc bientôt, & en même temps que Madame H. . . . . . . . , ce cher voyage, & puis, de plus qu'elle, celui d'Italie ! Allons, il n'y a plus moyen de vous tenir rancune. Quel homme vous êtes ! vous pouvez tout oser, tant vous avez de ressources pour vous faire pardonner.

Le pauvre C. . . . . . est malade; c'est un homme déssléché, qui, je crois, n'ira pas loin; ce sera une perte pour ceux qui le connaissent; il est instruit & n'affecte pas de le paraître, il vous est fort attaché; voilà encore un des inconvéniens de votre maudit voyage. Vous auriez eu sa place, c'était son projet; elle vous allait comme de cire, avec vos connaissances & votre goût. On dit qu'on a bien besoin de gens de lettres qui le prêchent d'exemple; je m'y connais peu, mais il me semble en

effet que le temple de ce Dieu ſe ferme tous les jours; bientôt on n'y pourra plus entrer que par la chatière.

Vous avez des embraſſades ſans nombre, de ma tante, de Rosbif, & du grand B...., & de moi de nouvelles aſſurances de la tendre reconnaiſſance que j'ai vouée à mon cher & aimable tuteur ».

*LA MARQUISE.*

O la délicieuſe créature, avec ſes comparaiſons de la loterie & de la ſenſitive !

*L'ABBÉ.*

Elle traduit Métaſtaſe ?

*LE COMTE.*

Elle s'eſt eſſayée ſur divers de ſes ouvrages, mais les ſyncopes poétiques l'embarraſſent; pour le reſte, elle en rend aſſez littéralement le ſens.

*SAINTRÉ.*

J'admire comme cette jeune perſonne caractériſe les femmes ſavantes qu'elle cite, jusqu'à Madame de Geoffrin.

MADAME DE LINTZ.

Et moi, comme elle peint en deux mots la Comtesse & sa tante.

LE COMMANDEUR.

Madame Sévigné était si bonne mère ! Ce trait est exquis, il part de l'ame.

MADAME D'ERBY.

Elle a surement passé Sèvres.

LE COMTE.

Même Versailles, car il est peu de femmes qui réunissent autant de connaissances ; c'est aujourd'hui une grande ressource pour elle.

LE CHEVALIER.

Je connais votre voyage de Paris en Corse ; le supplément n'est pas adressé à une femme.

LE COMTE.

Non ; je fis réflexion que j'y traitais la partie sérieuse du pays, & que des détails aussi arides n'étaient pas du ressort des Grâces.

*LA BARONNE.*

Il y a du temps, Marquife, que vous avez interrompu votre joli roman; il ne doit pas être épuifé, non plus que le porte-feuille du Marquis.

*LA MARQUISE.*

J'en fuis à une querelle que je lui *fis*. Je lui avais demandé mon portrait; & ne le faifant pas, il me donna ceci:

Daigne me pardonner, Céphife,
Si je n'ai pas fait ton portrait;
Crayons, couleurs, tout était prêt,
Je commençais, avec franchife,
A travailler à chaque trait.
Fier d'une première victoire,
Je me croyais à l'abri du danger,
Et mettais même quelque gloire
A maîtrifer un trouble paffager.
Ce trouble eft, me difais-je, un faible météore;
Qui, devant la raifon, comme un fonge au réveil,
S'éclipfera bientôt. Ainfi l'on voit l'Aurore
Entraîner fur fon char vermeil
Les Heures & le Temps; &, fuyant le Soleil,
Lui céder l'univers qu'il féconde & colore.
Téméraire Nocher, tu connais peu les flots,

Bien

Bien plus que leur courroux, le calme en est à
craindre.
C'est en esquissant les tableaux
Que l'Amitié nous donne à peindre,
Que le silence & le repos
Rappellent à l'esprit, gravent au fond de l'ame
Des charmes dont s'empare aussi-tôt le désir,
Et viennent réveiller la flamme
Qu'une cendre légère avait peine à couvrir.
J'ai deux fois de mes mains vu tomber la palette;
Chaque coup de pinceau, dans mon cœur agité,
Portait cette douceur secrette,
Ce trouble, qu'Epicure a nommé volupté.
Hélas! je renouais ma chaîne,
La croyant un tissu de fleurs....
Qu'ils sont délicieux ces lieux où nous entraîne
Le charme des tendres erreurs!
Quels séduisans tableaux ces rêves enchanteurs
Ne peignent-ils pas sur la scène
Qu'achevent d'embellir les plaisirs séducteurs!
Céphise, ah! je n'ai pu résister à ce songe,
Ton cœur, comme le mien, en paraissait flatté;
Nous désirions tous deux qu'il devînt vérité,....
Mais, au réveil d'un aussi doux mensonge,
Que nous est-il resté?
Mon erreur, ton esprit, mon trouble & ta beauté.

*LE COMMANDEUR.*

Convenez, Marquise, que s'il vous

refusait votre portrait, il vous faisait bien le sien.

*LA MARQUISE.*

Oh! je payai bien mal ses jolis vers; je lui offris de l'amitié. Le beau présent à faire à un amoureux!

*DORIVAL.*

Il n'en voulut pas sans doute?

*LA MARQUISE.*

Point du tout, le traître l'accepta; mais ce sera pour un autre Souper. Je vois Madame de Lintz qui nous déploie sa pancarte.

*MADAME DE LINTZ.*

C'est une tâche pour nos beaux esprits: des bouts-rimés, à mon tour, que je veux proposer. Vos crayons, Messieurs, écrivez:

| | | |
|---|---|---|
| Pouille. | Moulins à vent. | Musique. |
| Rouille. | Souvent. | Sorcier. |
| Jaloux. | Thémire. | Polaire. |
| Foux. | Sourire. | Notaire. |
| Manche. | Grenier. | Ramoneur. |
| Tanche. | Premier. | Cœur. |
| | Hydraulique. | |

L'ABBÉ.

Ma foi, donnera un ſens ſuivi à cela, qui voudra, j'aime mieux reſter Juge; je ne ſors pas de mes fonctions, pourvu que les Dames les partagent.

MADAME DE CHANCEAUX.

A la bonne heure, ceci revient à mon genre, & me voilà plus à mon aiſe: c'eſt pour aujourd'hui, pas plus tard.

SAINTRÉ.

Il y a pourtant beaucoup de rimes, & de ſi baroques.

MADAME D'ERBY.

Les premières ne l'étaient pas moins; & puis on dit que cela ne peut avoir que le mérite de l'impromptu. Mais je décèle le Comte; il a une chanſon faite en Corſe....

MADAME DE CHANCEAUX.

Et qui lui fait bien de l'honneur: on peut en ſureté lui confier de jeunes filles. Ecoutez bien.

*LE COMTE.*

C'est une Corse de treize ans, à laquelle j'ai fait jouer le rôle de Nanine, & qui l'a rendu dans la perfection. La Nature avait tout fait pour elle. Il y avait un air italien fort en vogue dans ce pays; elle me demanda une chanson française sur cet air, je lui fis celle-ci;

* AIR, N.° 7.

A ton âge, au lieu de chansons,
L'Amitié te doit des leçons.
Laure, daigne écouter ton maître;
 Il va cesser de l'être.
Mais doit-il perdre tous ses droits?
Ose ouvrir ton ame à sa voix.
 L'ami n'est point sévère,
 Sa morale est légère,
 L'amant seul fait des lois. *Bis.*

Aimable enfant, dans un moment,
Le langage du sentiment
A ton cœur va se faire entendre.
 Déjà ton regard tendre,
Avec moins de timidité,
Lance un rayon de volupté,
 Un soupir l'intéresse.
 Du trouble qui le presse
 Ton sein est agité. *Bis.*

Ainsi s'annoncent le désir,
Et la nature & le plaisir.
Crains leurs tableaux, crains leur prestige;
Aime, l'Amour l'exige.
Mais puisqu'il faut subir ses lois,
Et qu'on n'aime bien qu'une fois,
Songe à sa perfidie.
Le bonheur de la vie
Dépend du premier choix. *Bis.*

Mais plus l'objet en est charmant,
Laure, moins il sera constant.
Les papillons n'ont que des ailes,
En est-il de fidèles?
Comme eux, séduisant & léger,
L'Amour se plaît à voltiger.
Tu sauras par tes grâces,
Le fixer sur tes traces,
Mais jamais sans danger. *Bis.*

Telle, au printemps, sur un buisson,
Captive encore en son bouton,
S'élève une rose nouvelle,
Zéphir vole autour d'elle.
Son air, son langage est flatteur.
De son souffle le séducteur
Hâte la fleur d'éclore,
Mais la féconde aurore
Eclaire son malheur. *Bis.*

Si l'Amour exauce mes vœux,
Tu rendras un amant heureux;
D'Hymen la chaîne fortunée
Sera de fleurs ornée.
Digne enfin, par ses sentimens,
De tes attraits, de tes talens,
Ton époux, dans ton ame,
Rallumera sa flamme
Et ses désirs constans. *Bis.*

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Comte, j'ai à me plaindre de vous, vous allez sur mes brisées: je m'étais réservé les chansons de morale.

*LE COMTE.*

Il est vrai; mais j'ai l'aveu du Chevalier, pour user des droits de la communauté.

*MADAME DE LINTZ.*

Chut...... Les crayons commencent, respectons le Dieu qui inspire mes favoris....... Bon, ce silence est d'un excellent augure........ Eh bien, qui est-ce qui a fini? Voilà un grand quart d'heure........

LE COMMANDEUR.

Ma foi, je conviens que je n'ai rien pu mettre sur ces pestes de rimes.

LE COMTE.

Moi, si peu de chose, que je n'ai pas eu le courage de les lire.

SAINTRÉ.

Je n'ai pu remplir que les cinq ou six premiers.

LE CHEVALIER.

J'avoue de bonne foi que je n'y ai pas songé.

MADAME DE LINTZ.

Oh! le monstre! comme je vais dépecer tout ce qu'il nous lira.

DORIVAL.

Je n'aurai pas de peine, en ce cas, à remporter la victoire, puisqu'il n'y a pas même un *accessit*.

LA BARONNE.

Nous pourrions bien faire comme à l'Académie, partager le prix. Mais écoutons.

*DORIVAL lit.*

Le Comtat, conjuré dût-il me
chanter . . . . . pouille,
L'envie, à l'œil sournois, me
couvrir de sa. . . rouille,
Et, réveillant les sots, les bourrus, les . . . . . jaloux,
Ameuter contre moi les sages & les. . . . . . . . foux,
Fallût-il traverser le canal de la Manche,
La nuit, entre deux eaux, nageant comme une tanche,
Combattre des lions & des . . moulins à vent;
Tenter mille fois plus, & succomber . . . . . souvent,
Rien ne m'arrêtera, si de toi, ma Thémire,
J'obtiens un mot flatteur embelli d'un . . . . sourire.
Ajoute à ces faveurs, viens jusqu'en mon . . . grenier
Visiter ton amant, il est là le . premier.
Ami des Arts, il peint, il aime l' Hydraulique,
La Physique, les Vers, la Prose & la . . . . . . . Musique.
Au bruit qu'il fait par fois, on le croit un . . . . sorcier.
Là, Thémire, mon tout, mon étoile . . . . . . polaire,

Nous pourrons être heureux
sans temoins, sans Notaire.
Je n'ai que deux quartiers (1),
ne suis qu'un. . . Ramoneur,
Mais un Roi n'eut jamais mon
amour ni mon. . cœur.

LA MARQUISE.

Eh bien, Baronne, y aurait-il prix double ?

LA BARONNE.

Ma foi, non. Il faut être diable pour arranger tout cela avec un sens suivi.

DORIVAL.

La rime n'est pas la vraie difficulté de la Poésie; mais bien les idées, & ensuite les tournures. La rime doit être esclave.

MADAME D'ERBY.

Cette esclave a toujours été ma maîtresse. L'autre jour on me donna une petite chanson qui me plut; c'était la plainte d'un jeune Berger qui gémissait

(1) Ceci fait allusion à la manie de la Noblesse du canton où ces bouts-rimés ont été proposés.

de n'être pas aimé de son amante. J'entrepris la réponse sur les mêmes rimes, cela resserra, encadra mes idées, & par conséquent me donna un travail terrible ; mais aussi je n'eus pas à courir après cette maudite rime.

*LA MARQUISE.*

Ah! d'Erby, vous êtes charmante ; nous ne pouvons pas terminer notre soirée plus agréablement que par une chanson, sur-tout de votre façon.

*MADAME D'ERBY.*

Sur-tout n'y attachez pas une idée si merveilleuse, je vous prie ; c'est un essai.

(*Elle chante.*)

AIR : *Je n'étais encor qu'un enfant.*

L'Amour a changé, bel enfant,
Son flambeau contre ta houlette ;
J'en juge au trouble seulement
Que m'a causé ta violette.

C'est la seule fleur que j'aimai,
Tircis, je te l'avais ravie.
Ah! le bouquet que j'en formai
Dans mon sein mit une autre vie.

Je soupire depuis ce jour,
Toi seul dans le hameau l'ignore ;
De moi tu te plains à l'Amour,
Tandis que son feu me dévore.

Tu fus toujours cher à Chloris ;
Mais pour prix d'un aveu si tendre,
Du poison qu'en tes yeux j'ai pris,
A d'autres ne vas rien apprendre.

Tu n'as jamais perdu mon cœur,
Je ne fus jamais infidelle ;
Je veux taire en vain mon ardeur,
Te répondre & t'assurer d'elle.

*SAINTRÉ.*

Que cette naïveté est précieuse ! il faut bien de l'esprit pour en mettre si peu.....

*LE COMMANDEUR.*

Les paroles ont du mérite, mais celui de la voix de l'auteur leur fait tort. Pardon, Marquise, mais de si charmans accens mettent la fidélité d'un galant homme à une furieuse épreuve.

*MADAME D'ERBY.*

Vous allez être dénoncé à la Cour d'Amour.

LA MARQUISE.

Il le mériteroit bien; mais je ſuis indulgente.

LE COMMANDEUR.

C'eſt un moyen infaillible; l'homme ſenſible n'y réſiſte jamais, & l'oubli d'un moment vous aſſure, de ma part, d'une mémoire imperturbable.

LA MARQUISE.

Je charge Saintré de vous la rafraîchir au beſoin, & je compte bien autant ſur les faveurs de Morphée; il calme ordinairement les vapeurs *érotiques* : n'eſt-ce pas là le terme ?

LE COMMANDEUR.

Oui; c'eſt du moins le plus honnête. Mais j'appelle du jugement que vous portez de ma maladie : vous ne la croyez qu'un accès, tandis qu'elle eſt très-chronique.

LA MARQUISE.

Nous voilà perdus dans les termes ſcientifiques, & par-deſſus je vois nos

Dames inquiètes de l'orage. Le tonnerre, dans ces climats-ci, fait plus de bruit qu'à Paris, & les échos des rochers de Vaucluse en multiplient les roulades : on est mieux dans sa chambre & entre ses rideaux ; & puis nous avons à réparer la nuit passée. Bon soir.



# XIV.e SOUPER.

*LA BARONNE.*

MARQUISE, votre ciel provençal, vous donne-t-il souvent des sérénades comme celle de cette nuit? Je me croyais familiarisée avec le tonnerre ; mais il faudrait être en léthargie pour ne pas entendre pareil vacarme.

*LA MARQUISE.*

Nos montagnes sont toutes percées par des cavernes, nos rochers de même ; je crois que cela multiplie, comme je vous le disais hier, la voix imposante du tonnerre.

*L'ABBÉ.*

L'explication est très-juste ; on peut y ajouter que le soleil attirant sur-tout beaucoup de sels & de soufre pendant le jour, & l'atmosphère n'étant pas chargée d'une abondance de vapeurs humides propres à en arrêter l'inflammation, elle se fait avec violence ; & plus il y a

de matière, plus il en résulte de bruit; & s'il se trouve des cavités dans les distances que parcourt la foudre, il s'établit des échos qui en répètent le fracas.

MADAME DE LINTZ.

J'aime bien cette physique, elle est à ma portée; mais je n'ose pas me livrer à ma curiosité sur cette matière; & surtout sur l'Astronomie. Je deviens trop questionneuse, & je prendrais sur nos Soupers un temps que nous employons bien mieux.

LA MARQUISE.

Peut-on mieux l'employer qu'à acquérir des connaissances? Rien n'est absolument exclus de nos soirées que ce qui ennuie sans profit. Je ne serai pas fâchée de rectifier mes idées sur bien des anecdotes du ciel, que je rougis souvent de ne pas connaître. Il entre dans notre éducation d'apprendre la Géographie: il me semble que l'étude de la sphère & des corps célestes devrait la suivre, même aller de pair.

*L'ABBÉ.*

Vous avez raiſon, Marquiſe. Quoique nous ayons plus beſoin habituellement de connaître la Terre, qui eſt notre domaine, cependant il doit être humiliant de n'oſer lever les yeux ſur cette voûte brillante ſans regretter de n'en pas connaître les principaux flambeaux.

*MADAME D'ERBY.*

Par exemple, j'ai entendu dire que, parmi les étoiles, les unes ſont des Soleils, les autres des Lunes. A quoi les diſtingue-t-on ? Il me ſemble qu'elles brillent également.

*L'ABBÉ.*

En examinant avec attention, vous en diſtinguerez qui brillent d'une lumière douce, & d'autres qui fatigueront votre vue par un élancement que nous appelons *ſcintillation*. Les premières ſont des Lunes ou des planètes, qui ne renvoient qu'une lumière empruntée, comme la Lune & la Terre ; les autres ſont des Soleils.

MADAME DE CHANCEAUX.

Les planètes ne ſont donc que des Lunes? En ce cas, elles pourraient reſſembler à la Terre.

L'ABBÉ.

Il y a apparence que tous les globes céleſtes ſont formés de la même matière. A l'aide des téleſcopes, on croit diſtinguer dans la Lune, des montagnes, des étendues d'eau.....

LA BARONNE.

Comment eſt-il poſſible de diſtinguer les eaux, quand on n'eſt pas ſûr que le globe lui-même ſoit de terre?

L'ABBÉ.

En voyant des eſpaces très-vaſtes, ſur la ſurface de la Lune, conſtamment obſcurs, on a été autoriſé à ſoupçonner que c'étaient des amas d'eau, parce que le propre de l'eau eſt d'abſorber la lumière; mais à meſure que les téleſcopes ont augmenté de force, on s'eſt preſque convaincu que ces taches ſont des cavités

profondes, anciens réservoirs de mers desséchées.

*MADAME D'ERBY.*

Il n'y a donc plus d'eau dans la Lune ?

*L'ABBÉ.*

Il paraît que ce globe éprouve les mêmes phénomènes que le nôtre. Herschel vient d'y découvrir des volcans, à l'aide de son nouveau télescope. S'il n'y a plus d'eau dans la Lune, plus d'atmosphère qui l'environne, ces volcans indiqueraient les dernières convulsions de ce globe qui perd sa chaleur, comme la Terre doit la perdre un jour ; & successivement tous les astres s'éteindront, l'évaporation d'abord aura diminué le volume des eaux, & insensiblement la déperdition de la chaleur les aura engourdies jusqu'à l'époque de leur congélation absolue ; alors plus d'atmosphère, plus de végétation, plus d'habitans.

*LE CHEVALIER.*

Voilà, je crois, la marche de la nature. Tous les astres auront été d'abord des

ſoleils inhabitables par l'excès de la chaleur; dès que l'équilibre aura été établi, les germes ſe ſont développés & propagés de proche en proche ſur la ſurface du globe, enſuite les pôles refroidis les premiers, les êtres vivans ſe ſeront rapprochés de l'équateur & de la ligne, devenus le centre de la chaleur, & y auront vécu ou végété juſqu'au refroidiſſement total. La dégradation des eſpèces vivantes aura ſuivi cette marche, en ſorte que le principe de la vie ſe ſera éteint inſenſiblement & progreſſivement avec celui de la chaleur. Les pôles de notre globe ſont déjà glacés & déſerts : . . .

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Chevalier, vous me faites trembler; je m'apperçois en effet que nos hivers deviennent plus froids....

*L'ABBÉ.*

Raſſurez-vous, l'Aſie & l'Afrique nous offrent encore pour long-temps des ſerres chaudes, pour nous préſerver de la gelée. Il eſt très-vrai que nos hivers

ſont plus rudes ; mais c'eſt par d'autres cauſes : notre ſol dépouillé de bois, & les coupes immenſes qu'on a faites dans le Nord, d'où les frimats de la mer glaciale nous arrivent, ſans que les vents qui nous les apportent aient pu laiſſer en chemin une partie de leur nitre ſur la chevelure des antiques fôrets, ſas naturels qui nous en défendaient ; voilà ce qui a changé la température d'une grande partie de l'Europe.

*LA MARQUISE.*

Le ſyſtême du refroidiſſement des aſtres ne me déplaît pas ; je le trouve profond, & je me rappelle que le Marquis, en me liſant les paſſages de M. de Buffon, de Bailly & de Bouguer, qui traitent cette matière, s'écriait : Voilà donc enfin les hommes qui ont des idées juſtes de la Divinité, de ſes œuvres & des moyens admirables, mais toujours ſimples, qu'elle a employés pour organiſer la matière !

*L'ABBÉ.*

Arrêtons-nous un inſtant à la contem-

plation de ces mondes éteints. Les ouvrages de l'homme les plus étonnans, les chef-d'œuvres de ſon induſtrie, une fois déſorganiſés, n'excitent plus que ſon dégoût ou ſa pitié ! leur conſtruction accuſe ſouvent ſa vanité ; leur fragilité & leur inutilité décèlent toujours ſon impuiſſance ! tandis que les débris des coloſſes, qui, même après leur trépas, continuent de ſe promener majèſtueuſement dans les airs, ſervent encore à couvrir de lumière les globes voiſins de leur marche !

*LE COMTE.*

L'Abbé, ſi l'Apôtre ſublime des Corinthiens eût connu cette phyſique, il eût fait cette réflexion avant vous. Je commence à comprendre que, par raiſon inverſe, la grande mobilité des taches ou bandes de Jupiter, pourrait bien provenir du combat entre le feu qui y domine encore & les autres élémens.

*L'ABBÉ.*

C'eſt de ces combats que réſulte l'équilibre qui eſt le principe de la vie.

*MADAME DE LINTZ.*

Et vos grands trous de la Lune sont donc la bouche, le nez & les autres taches de ce satellite.

*L'ABBÉ.*

Justement, & voilà le terme; toutes les fois qu'un astre en entraîne un autre dans son cours, le plus complaisant s'appelle *satellite*.

*MADAME D'ERBY.*

A quoi reconnaît-on l'esclave?

*L'ABBÉ.*

Nous n'avons pu former quelques conjectures que sur les individus de notre monde planétaire. Il consiste en sept grandes planètes, qui sont: le Soleil, centre, foyer immense, autour duquel tournent dans des périodes inégales, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter & Saturne. Dix planètes secondaires ou satellites, sont entraînées dans cette grande révolution. La Terre est suivie de la Lune; Jupiter commande à quatre globes assez considérables, & Saturne

ſe promène majeſtueuſement avec cinq. On lui a découvert même une couronne brillante qu'on appelle ſon anneau & qui l'entoure ſans le toucher; mais Saturne eſt ſi éloigné de nous, que nous n'avons que des conjectures ſur ſon empire. Cependant Herſchel vient de découvrir, à l'aide de ſes nouveaux téleſcopes, une autre planète au-delà de Saturne; mais il faut attendre qu'elle ſoit décidée nous appartenir.

*LA MARQUISE.*

A-t-on quelque choſe de certain ſur les diſtances des planètes?

*L'ABBÉ.*

Leur mouvement étant régulier, & ces ſphères préſentant des taches & des phaſes, les taches ſervent à obſerver leurs mouvemens & à en déterminer la durée, & les phaſes prouvent que ces corps ſont ronds, qu'ils ſont opaques & n'ont qu'une lumière d'emprunt.

*LA MARQUISE.*

Je crois vous comprendre: lorſqu'on

voit revenir la planète au point d'où elle étoit partie, & qu'elle présente ses taches dans la position où on a commencé à l'observer, on calcule le temps qu'elle a mis à sa révolution autour du Soleil; & comme l'on sait combien la Terre fait de lieues par heure, on juge que Saturne, par exemple, a dû parcourir tant de lieues dans tel espace de temps, &, par la même raison d'analogie, on peut calculer sa distance du Soleil.

L'ABBÉ.

Vous m'avez compris; cette distance est effrayante, on la croit de près de trois cents dix-huit millions de lieues dans son *aphélie*, c'est-à-dire, dans son plus grand éloignement du Soleil; & lorsque Saturne s'approche le plus de cet astre, ce qu'on nomme son *périhélie*, il en est encore à plus de deux cents quatre-vingts-trois millions de lieues.

MADAME D'ERBY.

O ciel! cela passe l'imagination; mais la Terre est la planète qui nous intéresse le

le plus; à combien de lieues eſt-elle du Soleil ?

*L'ABBÉ.*

A environ trente-deux millions cinquante-deux minutes à ſon aphélie, & à près de trente-un millions à ſon périhélie.

*MADAME DE LINTZ.*

Cela eſt encore honnête ; & les pauvres Afriquains n'en ſont pas moins rôtis.

*L'ABBÉ.*

Que direz-vous donc des habitans de Mercure qui ne ſe trouvent, une partie de l'année, qu'à neuf ou dix millions de lieues du Soleil, & dont le diſque eſt ſi fort noyé dans ſes rayons, qu'on ne peut le ſuivre dans ſa marche ni voir ſes taches ?

*LA BARONNE.*

Comment voulez-vous qu'il y ait des créatures vivantes dans ce braſier ?

*L'ABBÉ.*

Il n'y fait peut-être pas plus chaud qu'ailleurs ; la hauteur & la denſité de l'atmoſphère décident du degré de cha-

leur, non la proximité du Soleil, puiſque le froid eſt très-vif ſur les hautes montagnes : nous ſommes plus près de cet aſtre en hiver qu'en été; l'incidence droite ou oblique de ſes rayons donne le plus ou le moins de chaleur.

*LA BARONNE.*

Je vous conçois à peu près; l'atmoſphère eſt la croûte aérienne qui enveloppe le globe & le défend de l'incendie, en ſorte qu'on peut croire que les Mercuriens ſuent peut-être beaucoup, mais ne ſont pas calcinés; encore j'ai bien de la peine à vous paſſer des habitans au milieu des rayons même du Soleil.

*L'ABBÉ.*

Il y en a dans cet aſtre, ſi l'on en croit les ſyſtêmes modernes, & peut-être le raiſonnement le plus ſimple; en effet, à quoi l'Auteur de la nature, qui n'a rien fait en vain, aurait-il deſtiné ces corps énormes qui meublent la voûte des cieux? Ce ne peut être pour l'éclairer ſeulement; il n'eût pas été néceſſaire de faire une

dépense aussi prodigieuse ; n'est-il pas possible que le globe du Soleil, semblable au nôtre, quant à la matière première, mais plus abondant en feu électrique, en vomisse continuellement des flots, de son centre à sa circonférence ; & que ce soient ces parties ignées dont le tourbillon enflammé communique la chaleur & la lumière à notre monde planétaire ? que, par exemple, des vents violens & réglés défendent le disque intérieur du reflux sur lui de cette matière subtile & embrasée...? Mais ceci n'est qu'une hypothèse, un systême, par conséquent un ballon que chacun peut renvoyer en attendant que le choc d'un autre vienne le crever. Il faut néanmoins vous donner une idée de la grosseur du Soleil. Figurez-vous, Mesdames, qu'il est seul six cents cinquante fois plus gros que les six autres planètes & tous leurs satellites réunis.

*MADAME DE LINTZ.*

Combien de fois plus gros que la Terre ?

*L'ABBÉ.*

Un million de fois.

*LA MARQUISE.*

Comment peut-on avoir de l'orgueil après de pareils détails ?

*LE COMMANDEUR.*

Dussé-je en rougir, cher Abbé, je foule, depuis douze à treize lustres, ce pauvre globe, sans trop connaître l'étendue de l'espace qu'il parcourt ; les longitudes & latitudes me sont plus familières que cette promenade : classez-moi avec ces Dames, & daignez rendre la leçon commune.

*L'ABBÉ.*

Le diamètre de l'écliptique passe soixante millions de lieues astronomiques de trois mille toises ; sa circonférence par conséquent excède cent quatre-vingts millions de lieues. Or, la Terre parcourant cet orbite en trois cents soixante-cinq jours, c'est environ cinq cents mille lieues en vingt-quatre heures, vingt-un mille par

heure ou ſoixante-trois mille toiſes, & plus de mille toiſes par minute.

MADAME DE CHANCEAUX.

Sommes-nous beaucoup plus gros que la Lune?

L'ABBÉ.

Preſque trois fois.

LA MARQUISE.

Mais, l'Abbé, les autres planètes ont-elles auſſi leurs éclipſes, comme la Terre & la Lune?

L'ABBÉ.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Vos phaſes, que je comprends être les différentes parties de la Lune & des autres planètes, éclairées ſucceſſivement, m'en démontrent déjà l'opacité: eſt-ce le terme? mais leurs éclipſes achèvent de m'en convaincre. Dès qu'un globe, couvert de l'ombre d'un autre, diſparaît à l'œil, quoiqu'à ſa portée, il eſt évident qu'il n'a pas une lumière qui lui ſoit propre.

L'ABBÉ.

A merveille ; mais ne perdez pas de vue que l'éclipſe n'eſt autre choſe que l'interpoſition d'un autre globe entre le Soleil & la planète éclipſée, ce qui force la conſéquence que le Soleil eſt le foyer unique de notre monde planétaire.

MADAME D'ERBY.

Notre monde ! cela en ſuppoſe d'autres.

L'ABBÉ.

Il y en a à l'infini. Mais remettons ce chapitre, ainſi que celui des comètes, à une autre ſoirée. Je me félicite, Meſdames, que cette matière ne vous ait pas ennuyées, car elle eſt abſtraite, & ſa nomenclature n'eſt pas familière, aux femmes ſur-tout.

MADAME D'ERBY.

On me pardonnera mon indiſcrétion : comme la plus jeune, je dois être la plus curieuſe. Eſt-il vrai que le déluge a été univerſel ? & comment concevoir qu'une boule puiſſe être inondée ſur toutes ſes faces ?

*LE COMTE.*

Dès que l'Ecriture parle, le Phyſicien doit ſe taire.

*L'ABBÉ.*

Comment donc, Wiſton n'eſt pas ſi orthodoxe que vous dans ſon ſyſtême, car il rejette la Genèſe & Moyſe. Plus hardi que ſes confrères, il vous cite le jour où une comète, paſſant auprès de la Terre, lui lâcha ſes écluſes & la couvrit d'eau; mais, pour nous conſoler, il a grand ſoin de nous annoncer que nous n'avons plus de déluge à craindre, & qu'au contraire, un incendie général nous purifiera quelque jour.

Woodward avait un grand réſervoir d'eau tout prêt, dans lequel la Terre s'eſt diſſoute juſqu'aux rochers, aux métaux & aux marbres; c'était vraiſemblablement une eau chimique bien corroſive, avec la qualité cependant, fort remarquable, de reſpecter les coquilles.

Burnet a auſſi ſon réſervoir, ſur lequel il nous a laiſſé ſeize ſiècles autour d'une

boule bien ronde, bien polie, mais si peu solide, qu'à ce terme, s'étant gercée, elle creva comme une bulle de savon, & fut bientôt délayée dans le château d'eau que sa croûte enveloppait.

M. de Buffon, plus sage, plus méthodique, nous fait marcher, & chemine lui-même sur une base plus solide. Il ne suppose rien, & fait mieux; il observe les propriétés de la matière, &, par des degrés de probabilité, nous entraîne & nous donne du moins une hypothèse vraisemblable; mais son ouvrage étant entre les mains de tout le monde, j'abrège & laisse le champ.

MADAME DE LINTZ.

Mais enfin, d'où sortons-nous? car nous ne sommes que la très-exiguë particule d'un tout immense?

L'ABBÉ.

M. de Buffon penche à croire que toutes les planètes sont des portions du Soleil que le choc d'une comète aura séparées de sa surface; alors la matiére en fusion se

réuniſſant par ſa propriété, comme vous voyez les globules de mercure former ſubitement un tout, auront, tant par cette vertu que par le mouvement de rotation que le choc leur aura imprimé, pris la forme ſphérique que ce mouvement continué leur aura conſervée.

*MADAME D'ERBY.*

Mais pourquoi les comètes s'approchent-elles tant du Soleil?

*DORIVAL.*

Si, pour elles, le Soleil eſt ce que la bougie eſt au papillon.

*MADAME D'ERBY.*

Je demande ſérieuſement, c'eſt pour avoir une réponſe ſérieuſe.

*L'ABBÉ.*

Mais en plaiſantant on peut approcher de la vérité. Il eſt à peu près démontré que tous les corps ont deux vertus, celle d'attraction & celle de répulſion, & vous le retrouvez au moral ſous le nom de *ſympathie* & d'*antipathie*. Si donc

le Soleil, en raiſon de ſa maſſe, attire puiſſamment le fluide électrique des comètes, il arrivera que, paſſant à une certaine diſtance de ce globe, elles ne perdront d'abord qu'une portion de cette matière que l'on voit s'échapper de leur orbite, & qu'on appelle leur queue; mais à la ſeconde révolution, ſi elles paſſent plus près, elles peuvent être attirées ſi fortement, qu'elles ſeront abſorbées par cette région de feu qui s'alimente peut-être des débris de ces mondes errans. La comète de 1680 n'était pas éloignée du Soleil d'un ſixieme du diamètre de cet aſtre. On a calculé qu'elle devait reparaître en 2225. Si, à cette époque, elle nous faiſait faux-bond, on pourrait en conclure que la bougie aurait calciné le papillon.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Si bien donc qu'on a raiſon de craindre les comètes.

*L'ABBÉ.*

Par ſuite du ſyſtême que je ne viens

que d'effleurer, nous n'avons pas un courant de matière électrique assez considérable pour attirer un de ces astres errans; & s'ils sont vraiment destinés à alimenter les feux du Soleil de notre monde planétaire, il y a à présumer que la force de son attraction les contient assez dans son voisinage pour n'avoir pas à craindre le leur.

*LA MARQUISE.*

L'Abbé, nous n'oublierons ni les comètes ni votre complaisance, mais nous allons profiter de votre discrétion, & nous régaler d'un peu de poésie pour n'en pas perdre le goût. Allons, Comte, je me rappelle certaine Lise qui a un peu exercé votre philosophie; ce que vous nous en avez dit, & votre épître sur l'indifférence, que nous avons lue à Hélène & à l'Abbé, nous font désirer la suite du roman.

*LE COMTE.*

Mais il ne serait question que de moi ce soir; car si vous voulez après cela une lettre......

*LA MARQUISE.*

Eh bien, quelque plaisir que nous fassent vos lettres & celles de Poupome, nous aimons mieux en retarder la lecture: il nous faut en ce moment du langage des Dieux.

*LE COMTE.*

Vous obéir est ma première loi.

*LA BARONNE.*

C'est bien assez de dire la seconde.

*LE COMTE.*

Si vos vœux sont les mêmes....

*LA BARONNE.*

En ce moment ils se confondent, profitez-en; mais songez, à l'avenir, que je suis jalouse de mes droits.

*LE COMTE.*

Et moi de mes devoirs & de mes plaisirs. Pour en revenir à Lise, puisque vous désirez son article, voici des vers assez négligés que je lui avais adressés, en lui envoyant l'Art d'aimer qu'elle m'avait demandé:

Je te fais un prêt usuraire.
Si ce sujet peut te flatter,
Lorsque tu voudras t'acquitter,
Communique-moi l'Art de plaire.

On ne fait ces sortes de vers-là que pour avoir réponse ; j'eus celle-ci :

* Je crois ton cœur tendre, & fait pour aimer.
Né pour les arts, ton esprit les éclaire :
Par les talens tu sais instruire & plaire,
Que te faut-il encore pour charmer ?

Je crus de bonne foi pouvoir prendre cette politesse poétique à la lettre, mais je me trouvai bien loin de mon compte ; on m'assura que ce bonbon ne tirait nullement à conséquence ; &, comme j'insistai, on me donna un jour ce correctif-ci :

* Pour moi l'indifférence aura toujours des charmes.
Tu voudrais en vain m'en guérir,
Nouvelle Cyanée, à l'abri de ses armes,
Comme elle il faut vivre & mourir.

Je répondis sur le champ au crayon :

La triste Indifférence est un poison mortel
Qui flétrit tout ce qui l'approche.
Le changement de Cyanée en roche,
De l'insensible peint le supplice éternel.

Mais cette réſiſtance m'irritant, &, pour ſonder un cœur auquel je ſentais que le mien s'attachait, je fis l'épître contre l'indifférence; je la lus à Liſe, & obſervai, avec la plus grande attention, l'effet qu'elle produiſait; il paſſa mon eſpérance, & m'inſpira la petite pièce que voici:

Liſe, quand je t'ai lu contre l'indifférence
 Ce que m'avait dicté mon cœur,
 J'ai cru pouvoir, de ton ſilence
 Tirer un augure flatteur.
Où je peignais l'Amour, ſon pouvoir enchanteur,
Je t'ai vue applaudir du geſte & du ſourire;
 Et quand, ſur un être inhumain,
Par la bouche du Dieu, je lançais l'anathême,
 Je te voyais friſſonner de l'emblême,
Et, par diſtraction, m'abandonner ta main.....
 Ah! Liſe, ton ame eſt ſenſible,
 Tu voudrais t'en défendre en vain,
 Il ne t'a pas été poſſible
 De cacher le trouble ſoudain
Qui maîtriſait ton cœur juſque-là ſi paiſible.
 Mais qu'ai-je fait? Et quel ſera le prix
D'un art qui peut fournir des traits contre moi-même?
 En te peignant le Dieu qui m'a ſurpris,
 En te diſant combien je t'aime,

Peut-être pour un autre amant
Aurai-je éveillé dans ton ame
L'étincelle du ſentiment!
Je tremble enfin que ta première flamme
Ne me cauſe un double tourment.
Mais non, tu ne feras injuſte ni cruelle,
Tu liras dans mon cœur, & tu verras mes yeux
Briller & s'animer des feux
Dont ma plume t'a fait la peinture fidelle.
Puiſſent-ils paſſer dans ton ſein,
A mes déſirs brûlans te forcer de te rendre!....
Ah! daigne les combler par l'aveu le plus tendre,
Divine Liſe, & me le faire entendre,
Ou par ta bouche, ou par ta main.

*LA BARONNE.*

Au premier quatrain de votre indifférente, je me ſerais attendu a la tournure qu'il paraît que cette intrigue a priſe. Il eſt joli ſon quatrain.

*DORIVAL.*

Fort joli, comme dit la Baronne; plus encourageant que le Comte ne le croyait, je m'y ſerais fié.

*LE COMTE.*

Et vous en auriez été la dupe comme

moi. Attendez, pour définir cette femme, que vous ayez entendu la suite de ce qui la concerne, & plaignez-moi sincérement, non pas de m'être attaché à elle, elle mérite les sentimens d'un galant homme, mais d'avoir été la victime des circonstances les plus étranges.

*MADAME DE LINTZ.*

Mais c'est à la faiblesse de cette femme que vous devez tous les maux qu'elle vous a fait souffrir; c'est manquer de caractère, & ce défaut la rapproche des coquettes.

*LE COMTE.*

Ah! ne la calomniez pas, de grace; subjuguée par une première passion à l'âge le plus tendre, timide par tempérament, défiante par éducation, ayant trouvé en moi un confident dont son cœur avait besoin, un ami sûr, elle se jetait entre mes bras, de bonne foi, pour y oublier un ingrat, qui, abusant de l'ascendant qu'il avait sur elle, la négligeait, trop sûr qu'un mot, un regard la plongerait dans cet état d'indécision

qui fatigue & les ſens & le cœur, en corrompant toutes les jouiſſances. Tant que je me ſerais opiniâtré à reſter l'amant de cette femme, j'aurais perpétué ſes tourmens & les miens; en me réduiſant au titre d'ami, ſa confiance a augmenté, mes conſeils lui ont été moins ſuſpects; & j'ai eu la ſatisfaction de la voir s'arracher enfin au fatal penchant qui avait répandu tant d'amertume ſur ſa vie.

*LA BARONNE.*

Mon Berger, vous êtes un vrai Comédien; car convenez que vous n'avez changé que le titre de votre Roman, & que, lorſque votre Liſe a été guérie, vous avez jeté le maſque de l'ami, pour reprendre la phyſionomie & les fonctions de l'amant?

*LE COMTE.*

Non, en vérité; j'aurais peut-être été aſſez faible, ſans l'abſence & le contre-poiſon ordinaire qu'on nous reproche ſi ſouvent.

MADAME D'ERBY.

Voilà le premier homme, je crois, qui ſoit convenu d'une infidélité.

LA MARQUISE.

Je prends le parti du Comte, ſi ſa narration eſt ſincère, il a été en droit de s'attacher à une autre femme; & le rôle de confident eſt déjà aſſez ſubordonné, & aſſez peu flatteur, pour ne pas obliger encore à la conſtance.

LE COMMANDEUR.

Il eſt bon de vous dire que j'ai connu toute cette intrigue, ſans que le Comte s'en ſoit jamais douté; je le ſurprenais ſouvent dans des accès violens; le philoſophe diſparaiſſait, la tête s'échauffait, le déſeſpoir s'en mêlait: ah! c'eſt une pauvre eſpèce, il faut en convenir, qu'un ſage amoureux!

LE COMTE.

Vous qui faites ici le brave, n'avez-vous jamais connu les naufrages dont vous parlez ici tant à votre aiſe, &

n'avez-vous jamais fait que des chanſons pour les belles?

*LE COMMANDEUR.*

J'ai bien fait quelques vers pour elles, mais ils ſe ſentaient toujours un peu de mon amour pour l'indépendance. Je demandais les rendez-vous un peu leſtement; vous en pouvez juger par les premiers vers que j'ai faits en ce genre, & que je n'ai jamais oubliés; je n'étais pas fou de la jeune perſonne, mais ſa réſiſtance m'avait agacé; cela valait bien, dans ce moment, de la paſſion; je lui envoyai cette bagatelle-ci:

Le plaiſir eſt rapide,
Rien ne peut l'arrêter,
Seule tu ſais, Armide,
Le fixer, le goûter.
Près de la jouiſſance,
Sans le faire mourir,
Ta tendre réſiſtance
Réprime le déſir.
Peut-on, à ſon aurore,
Craindre la volupté?
La pudeur joint encore

Un prix à la beauté.
Mais, au sein du délire
Que je puise en tes bras,
Mon cœur ne peut suffire
A ces cruels combats :
Je sens avec ma flamme
Augmenter mes tourmens,
Et l'ivresse de l'ame
Est le poison des sens.
Disciple d'Epicure,
Je vis pour le plaisir ;
Le vœu de la Nature,
Armide, est de jouir.
Viens donc en cet asile
Ignoré des jaloux,
Où ta pudeur tranquille
Brave nos rendez-vous ;
Viens expier ton crime
Par toutes tes faveurs.
Amour, à ta victime
Prépare un lit de fleurs,
Invente des délices
Au-dessus d'un mortel,
Et que mes sacrifices
Soient dignes de l'autel.

*LA MARQUISE.*

Y aurait-il de l'indiscrétion, mon

Berger, à vous demander ſi tous vos vœux furent remplis.

*LE COMMANDEUR.*

Ma foi, non; le ton de ma requête effraya, & le Roman en reſta là.

*LA BARONNE.*

C'eſt dommage, il commençoit chaudement; mais l'Amitié impoſe ſilence à l'Amour, & Pouponne vaut ſurement mieux que cette Armide.

*LE COMTE.*

En conſcience, vous vous repentirez d'avoir entamé la ſixième lettre; car pour l'intelligence de la réponſe, il faut que je liſe la ſeptième tout de ſuite, & celle de Pouponne eſt un *in-folio.*

*DORIVAL.*

Tant mieux, nous les trouverons toujours trop courtes.

*LE COMTE lit.*

*Sixième Lettre du Comte.*

20 Décembre 1776.

« Je ne reçois, belle Pouponne, votre

lettre du 26 Novembre, que ce matin; voyez mon exactitude, j'y réponds sur le champ; ne soyez pas surprise de ces retards, ils sont fréquens en ces temps-ci.

J'ai lu, avec le plus grand plaisir, vos épigrammes charmantes sur la Corse, votre gaité s'est déployée; &, ma pupille faisant bien du bon sang en m'écrivant sa petite satire, son objet n'était que de m'amuser en s'amusant elle-même; elle a plus fait, elle m'a intéressé; il est si rare que le cœur de Pouponne laisse tout faire à son esprit!

Si vous avez voulu plaisanter sur la Corse, à la bonne heure; si, au contraire, vous avez ouï dire ce que vous me marquez, je vais vous donner des idées plus justes de ce pays.

Premiérement, Bastia a une population de dix mille ames & près d'une demi-lieue de tour, cherchez cela au temple. Les escaliers sont effectivement fort droits & les marches très-hautes; mais ces échelles sont de bonnes pierres &

difficiles à tirer après ſoi ; n'importe, Robinſon eſt venu là comme de cire.

Pour du pavé, à peine s'apperçoit-on effectivement qu'il y en ait eu ; la ville étant en pente, il n'y reſte pas long-temps entier.

Il eſt bien vrai que les femmes portent ici un jupon retrouſſé ſur leur tête ſans qu'il pleuve, c'eſt un uſage parmi le peuple ſeulement; cet ajuſtement s'appelle *Faldete.* Les plus huppées de cette claſſe paſſent un carton dans la partie du jupon qui encadre la figure, & cela ne produit pas un mauvais effet.

La petite bourgeoiſe porte une eſpèce de mantille de toile peinte ſur la tête, qui tombe ſur les yeux, &, par derrière, enveloppe ſa taille, cela s'appelle un *Mezzero ;* il y a de l'art à entr'ouvrir cette ſorte de voile qui rend la phyſionomie piquante, & agace les regards ; nos belles, le matin en déshabillé, ou le ſoir en bonnes fortunes, ne dédaignent pas le mezzero.

Enfin, celles-ci ſe parent comme à

Paris, d'où elles tirent toutes leurs coiffures ſur-tout.

Je vous paſſe la comparaiſon des payſans Corſes avec des ours, on peut effectivement s'y tromper ; mais vos alarmes ſont ſans fondement au chapitre des bandits & des fuſillades ; depuis deux ans, il n'eſt plus queſtion de tout cela, & je viens de faire une petite tournée dans des lieux déſerts, & où dix hommes en arrêteraient dix mille, moi cinquième, ſans riſque ni apparence de danger que pour mes yeux, parce qu'à la vérité, il n'y a point de cheminées dans les maiſons des villages ; & ſi j'étais obligé d'y demeurer longtemps, je ſerais bientôt momie ou jambon de Mayence ; mais il y a un remède à cela ; on fait du feu dehors, on tend ſon hamac, & l'on dort à merveille ſous l'abri du feuillage & d'un gros manteau. C'eſt aſſez, charmante Pouponne, que ma voix ait eu le bonheur de vous intéreſſer, & mes yeux de vous admirer, pour que je prenne le plus grand ſoin de les conſerver pour ces deux uſages, & pour repaſſer

repasser un jour à venir ces leçons qui étaient si merveilleuses, que la chère tante les aimait, même sans les entendre. Nous voilà, je crois, à peu près, à deux de jeu, chère pupille, jusqu'à présent; mais vous entamez une matière trop sublime pour moi, vous déployez toutes vos connaissances, vous poussez la modestie plus loin qu'il n'est permis & ordinaire à votre sexe; vous me déifiez presque aux dépens de vous-même; permettez-moi, non pas de repousser, mais d'écarter doucement de moi une dose d'encens aussi forte. Cette fois votre cœur a voulu imiter votre esprit, jusque dans ses hyperboles; je dois au moins vous imiter dans votre modestie, & la plus grande marque que je puisse vous en donner, est de vous envoyer ce tant attendu voyage; vous en aurez un exemplaire en même temps que Madame H...... le mois prochain, ou copie. Actuellement vous me ferez plaisir de m'en dire votre sentiment & celui de M. C..... que vous voyez surement toujours. Embrassez bien tendrement la chère tante

pour moi, & croyez, belle Pouponne, aux tendres ſentimens que je vous ai voués pour la vie ».

*Septième Lettre du Comte.*

1.er Janvier 1777.

« Voici vos étrennes, ma belle amie; un fermier général envoie un écrin de diamans à ce qu'il aime; un bourgeois, un pain de ſucre & du café; un moine, un reliquaire; moi, ſans ſavoir dans quelle claſſe je ſuis, je vous adreſſe un ouvrage fait un peu à la hâte & ſans ſecours; vous l'aimerez ſurement mieux que des douceurs, quelque médiocre qu'il ſoit; j'eſpère, au moins, qu'il vous guérira de quelques préjugés, & c'eſt une cure intéreſſante. Pour des vœux, ne vous attendez pas à ces phraſes d'étiquette qui ne ſont bonnes que pour la ferme des poſtes. Il n'y a pas de jour que je ne paſſe en revue ce qu'il vous faudrait encore, & je finis toujours par dire : Elle en a aſſez, *Goder il ſuo ben, non ambirne più.* Allons, ma Néophyte Italienne, au diç-

tionnaire; il faut eſpérer qu'à votre tour vous larderez vos lettres de quelques axiomes en langage romain. Je vous donne l'exemple de la témérité & en même temps de l'exactitude. Vous ſavez, mon aimable pupille, que je ne ſuis pas exigeant; mais je perds trop quand la quinzaine ne m'apporte rien de vous, pour ne pas un peu murmurer au moins contre les vents.

Je me ſuis éveillé ce matin avec un grand mal de tête, moi qui n'en ai jamais, & de fortes envies de vomir; j'ai cru que j'allais payer le tribut: point du tout, cela n'a pas eu de ſuite, & j'y ai gagné d'être exempt de faire des viſites. Ce petit accident m'a donné le temps de vous écrire, ce que je n'aurais pas pu faire ſans cela. Dites bien des choſes pour moi à ce pauvre Rosbif & à C....; je n'oſe plus vous parler du premier, de peur d'augmenter le courroux des Dieux; j'avoue qu'il les encenſe gauchement. *Ma e divoto il cuore e prodigna la mano.* Dites à C.... que j'ai retouché mon

opéra, à la fin; j'ai cédé aux instances des connaisseurs, & ajouté deux duo & un trio; je vous les envoie avec mes variantes. Les Muses se plaignent de moi; Pan leur dispute leur pratique, &, dans quelques mois, il s'en emparera tout-à-fait. Je compte, au retour de mon voyage d'Italie, commencer ma tournée; ce sera une affaire de trois à quatre mois, au moins; je ne sais si les rochers & les montagnes continuels de ce pays-ci m'inspireront; en tout cas ce ne pourra guère être que des élégies. Voici une mauvaise chanson qui y ressemble, elle est de commande*, c'est tout dire; la Thérèse m'a bien embarrassé, l'étoffe n'est pas merveilleuse; il faut pourtant être honnête, & puis j'avais à combattre certaine antipathie dont je ne puis bien définir la cause. C'est un tort, sans doute, que de se prévenir ainsi; mais n'en suppose-t-il pas un aussi dans l'objet de la prévention ? Pour l'intelligence du premier couplet, il faut savoir que la même personne demandait inutilement une chanson depuis long-temps à

certain fou qui dit à tout le monde qu'il en fait de charmantes, c'eſt l'Apollon. Le privilége de la poéſie eſt de tout anoblir, le ſtatuaire eſt de même; d'un bloc, il fait un Jupiter ou une cuvette.

A propos, comme la chère tante n'eſt pas au-deſſus des uſages puérils comme nous, ne manquez pas de lui dire que je lui ſouhaite une bonne & heureuſe année, & une parfaite ſanté; n'eſt-ce pas là le ſtyle? Adieu, mon adorable pupille: que quatre mois ſont longs loin de vous »!

*SAINTRÉ.*

Je crois, en vérité, que vous étiez piqué du mépris que votre pupille avait pour la Corſe, car votre première lettre, ſur-tout, eſt plus ſérieuſe qu'à l'ordinaire.

*LE COMTE.*

Il fallait empêcher des préjugés de germer dans une tête naturellement exaltée, & mettre des bornes au ſtyle trop louangeur de cette charmante enfant. Mon amour-propre, trop ſouvent & trop délicieuſement chatouillé, aurait pu percer

dans mes actions, on n'en eût deviné, ni même excusé la source....

*LA BARONNE.*

Oh! voyons la réponse.

*L'ABBÉ lit.*

*Sixième Lettre de Pouponne.*

25 Janvier 1777.

« Mon Dieu, que cela est heureux, mon cher tuteur, que votre indisposition du jour de l'an n'ait pas eu de suite! cela commençait d'une manière effrayante; vous avez bien fait de me rassurer dans la même phrase, car le cœur me battait déjà d'une furieuse force, & vous m'avez donné les premiers momens de votre convalescence; & vous direz que vous n'êtes pas le plus charmant de tous les hommes? ce sera la première fois que je ne vous aurai pas cru.

Enfin j'ai reçu le tant charmant voyage; je n'ai lu que lui depuis que je l'ai; vous avez bien fait de me l'envoyer par cahier, sans quoi nous nous serions infailliblement brouillés nous deux ma tante; elle

est d'une longueur à lire qui impatiente; moi j'ai d'abord lu tout d'un trait, & puis j'ai recommencé, &, à chaque fois, j'ai mieux senti la valeur de votre ouvrage. Je ne m'aviserai pas de vous en faire le panégyrique détaillé, de mon estoc seul, je l'ai communiqué à C....., qui, tout malade qu'il est, en a senti le mérite; Rosbif s'en est aussi mêlé, & D.... c'était là le comité; il y a été décidé d'un coup de bonnet que votre ouvrage était aussi gai, aussi agréable que celui de Chapelle & Bachaumont, & beaucoup plus intéressant; que la versification en était généralement bien mieux soignée; au détail, C...... disait de vos bacchanales, qu'il voudrait que Piron fût en vie pour lui lire ce morceau, qu'il trouve dans son genre. Vos quatre vers pour Annette sont à mettre sous verre, au bas de son portrait. Rosbif a fort plaisamment dit que vous aviez imaginé le char de la Gloire pour vous, mais qu'il eût fallu le faire plus solide. Cette saillie lui a valu, de ma part, un coup d'œil qui a achevé de lui

troublent la raison. Vous êtes, en vérité, responsable, mon ami, du surcroît d'ennui que je vais éprouver; la foire de Montmerle, charmante; l'article Lyon, d'une légéreté, sur-tout l'endroit de la Bastide, d'une gaité à vous en faire passer le saugrenu; belle prose, descriptions justes & sages, morale couleur de rose, érudition vêtue galamment, c'est la phrase de D...., elle est pleine de sens; il s'est, entre autres, singuliérement récrié sur la richesse des rimes; Rosbif, sur la partie du sentiment, & pour cause; & moi tout bas, je disais: Il faut avoir bien connu les deux frères pour les distinguer ainsi; Dieu me garde du premier. D..... a trouvé vos observations justes sur le commerce, ainsi que la comparaison que vous faites de celui de Marseille & de Lyon, & ce n'est pas peu que d'avoir son approbation dans ce genre-là. Vous savez qu'il n'en est pas prodigue. Pour la tirade de Pétrarque...... votre description de la vallée d'Hyères a failli à nous rapprocher de vous, tant elle nous a donné d'envie d'aller nous réchauffer

dans cette charmante ſerre-chaude ; ma tante ſur-tout en eſpérait un grand ſoulagement à ſes rhumatiſmes; mais Mademoiſelle Fille lui a fait peur, elle dit qu'elle ne mérite pas d'être ſi riche étant ſi groſſière. C..... aurait voulu une tirade poétique en cet endroit. D..... lui a ſoutenu qu'en général il aimait bien autant votre proſe ; que vous lui paraiſſiez plus gai dans ce langage, que dans celui des Dieux. Cela n'a pas été plus loin, le pauvre C..... n'étant point en état de diſputer. Enfin, votre morceau ſur la Corſe a été jugé académique, & nous a confirmés, même ma tante, que les hommes ſont preſque par-tout les mêmes, à quelques nuances près. Le comité s'eſt permis quelques légères critiques ſur quelques miſères qui vous ſont échappées ; mais on a dit que ſurement vous répareriez ces petites négligences à la ſeconde édition. Par exemple, vous avez mis Trévoux avant Montmerle ; D.... qui connaît ce pays, s'eſt récrié ſur cette faute géographique. Rosbif, ſans être Provençal, n'a pas ap-

prouvé votre tirade..... nous lui avons répondu que tout au plus cela pourrait-il vous empêcher de faire venir de la bonne huile directement; il n'y a pas d'apparence que vous ayez jamais un procès là-bas.....

Comme Madame H..... & sa fille ont dû être flattées, sur-tout du charmant morceau de Vaucluse! comme vous sentiez les différences que vous caractérisez si bien! Que votre femme est heureuse, & qu'elle le mérite! que je la plains cependant, quoique je la sache dans une maison dont elle fait les beaux jours. Sa gaité la sauve de l'ennui, mais pas des réflexions ni des comparaisons.

Le même comité a lu vos variantes, duo & trio, & a tout approuvé; il faut bien se conformer au goût régnant, quand il n'est pas absolument dépravé. On voudrait que vous fissiez faire la musique par Gluck, il est à la mode; & C..... croit que votre opéra est dans son genre. Il nous a fait toujours le même plaisir, & il a gagné aux variantes. D..... prétend

que j'ai été bien aise qu'il ait ouvert l'avis; comme j'ai opiné du bonnet! C.... s'est contenté de dire: Mon compatriote tourne bien un vers, & avec bien de la facilité. Rosbif s'est avisé de dire qu'il vous avait vu souvent bien fou en prose, mais qu'en vers vous étiez bien sage. Savez-vous qu'appliqué à tout plein d'autres, cela aurait l'air d'une épigramme? mais de la part de Jacques, honni soit, qui mal y pense. Heureusement que vous ne mettez pas grande importance à votre chanson, on vous y reconnaît cependant; mais on s'apperçoit que l'esprit a plus eu affaire que le cœur; & puis ces sujets-là sont si rebattus!

Votre voyage m'effraie en y réfléchissant; les routes en Italie ne sont pas sûres, & sur-tout en hiver, elles sont bien mauvaises; mon cher tuteur, vous qui ne doutez de rien, n'allez pas faire le brave à vos dépens & à ceux de vos amis, prenez bien des précautions; & puis trois à quatre mois sans lettres de vous, ou du moins guère, comment s'accoutumer à

cette privation ? ensuite une tournée ; oh ! voici une triste demi-année pour la pauvre Pouponne. Jouir de ce qu'on a sans en ambitionner davantage, cela est aisé à dire, Monsieur le philosophe, c'est comme Séneque, riche comme Crésus, qui prêche le mépris des richesses ; il me semble, en vérité, que, parce que vous savez tout, vous êtes jaloux qu'on atteigne à votre portée ; &, pour mettre en sureté votre amour-propre, vous avez la finesse de flatter le nôtre ; ô rusé ! vous êtes démasqué ; je sais qu'il me manque bien des choses, quoi que vous en disiez, & j'y parviendrai, ou ...... je resterai à Sèvres.

Mon oncle, le lieutenant général, qui voudrait bien que ce fût des armées du Roi, & moi aussi, m'a envoyé pour étrennes, devinez quoi ? d'antiques pierres de couleur de sa défunte. Comme cela la faisait briller à ......., il a cru que sa nièce en serait, à plus forte raison, éblouie à Paris. L'intention est bonne, mais je n'ai pas d'orviétan à vendre ; vous me direz, Vendez-les, & ayez-en à la mode ; c'est bien

dit, mais vous ne connaissez pas le frère de ma mère, il regarderait comme un mépris, si je dénaturais ses présens; ils sont trop rares pour les arrêter si vîte.

Pour le coup, mon cher tuteur, vous devez en avoir assez, je ne me lasse pas de vous écrire, mais vous devez vous lasser de me lire, &, tout galant que vous êtes, vous en conviendriez si j'étais auprès de vous; voilà une idée qui tire un rideau noir sur toutes les autres; raison de plus pour vous quitter, mais toujours en soupirant après le moment de recommencer ».

*MADAME DE LINTZ.*

Je trouve cette lettre bien décousue, il y a plus de suite ordinairement.

*LE COMTE.*

J'ai été forcé de la copier comme l'Abbé vient de la lire, sans quoi je n'aurais pu la donner; l'analyse de mon ouvrage sentait trop la prévention de l'amitié. Ce qu'on peut se dire & s'écrire sans conséquence, entre amis, n'est pas

toujours pris de même par le public, il ne faut pas prévenir son jugement.

LA MARQUISE.

Mais nous ne sommes pas le public ?

LE COMTE.

Pardonnez-moi cette réserve.....

MADAME DE CHANCEAUX.

Allons, j'opine pour la liberté ; mais dites-moi ce que c'est que ces variantes dont vous parle Pouponne ?

LE COMTE.

Ce sont des changemens, des duo & des trio, que j'ai faits dans mon opéra de la vengeance de l'Amour.

MADAME D'ERBY.

Et la chanson ?

LE COMTE.

De mauvais couplets de commande, pour une femme qui ne mettait pas assez au jeu.

LA MARQUISE.

Qui est-ce qui nous en donnera de meilleurs pour terminer notre soirée ?

*LE COMMANDEUR.*

Belles Dames, voici une chanſon qui tient de l'impromptu, vous me l'avez toutes inſpirée ; le nombre me ſauvera du courroux de ma Bergère en titre.

(*Il chante.*)

AIR : *Que ne ſuis-je la fougère, &c.*

Quittons le ſtyle vulgaire,
Et prenons celui des Dieux.
Je me croyais ſur la terre,
Amis, nous ſommes aux cieux :
Junon, Vénus & Minerve,
Hébé, Flore ſont ici ;
Je ſens au feu de ma verve
Qu'Apollon s'y trouve auſſi.

Jupiter, en ton abſence,
Que ne puis-je, à mon déſir,
Me ſervir de ta puiſſance !
Changé bientôt en Zéphir,
Je pourrais rafraîchir Flore,
D'Hébé careſſer le ſein ;
Sous une autre forme encore,
A Vénus faire un larcin.

J'apprendrais comme Minerve
Aſſaiſonne la raiſon ;
J'aurais, malgré ſa réſerve,

Une faveur de Junon :
Bientôt, usurpant la place
D'un Dieu du sacré vallon,
Je surprendrais au Parnasse
Quelques secrets d'Apollon.

Ce serait pour vous les rendre ;
Déités qui m'enflammez.
Votre cœur devient plus tendre,
Belles, lorsque vous rimez.
Le poétique délire
Embrase l'ame & les sens ;
Que votre main, de ma lyre
Tirerait de doux accens !

Mais, plein du Dieu qui m'inspire,
Je porte trop loin mes vœux ;
Je sens que je perds l'empire
Où j'aspirais dans les cieux :
Je retombe sur la terre ;
Mais où n'est-on pas heureux
Quand on prend à sa Bergère,
Pour gage, un baiser ou deux ?

*LA MARQUISE.*

Mon Berger, vous savez que je n'ai pas voulu être Déesse, je loue votre galanterie sans accepter la dédicace ; & pour détourner les vapeurs de l'encens que

vous venez de nous prodiguer, Saintré va nous chanter une ronde sur le printemps, que je lui connais; c'est un hommage que nous devons à la saison qui règne toujours ici, & nous irons nous coucher en la chantant, & en la dansant.

*SAINTRÉ.*

Volontiers, Mesdames.

*( Il chante. )*

AIR : *O Mai! ô Mai!*

Toi, qui viens de ramener
Les plaisirs à ta suite,
Printemps, tu m'as su charmer :
Par toi mon cœur palpite.
Plein de tes effets,
Je veux chanter tes attraits. *Chorus.*

En rallumant les désirs
De la tendre Bergère,
Tu fais pousser des soupirs
Sur la verte fougère.
Plein, &c.

Tu rassembles les oiseaux
Sous le naissant feuillage;
Dans mille concerts nouveaux
Tu reçois leur hommage.
Plein, &c.

L'hiver assoupit l'Amour
Dans les bras de sa mère ;
Il commence, à ton retour,
A parcourir la terre.
Plein, &c.

Tu rends la vie à nos fleurs ;
Le cours à nos fontaines :
Sans toi pourrions-nous en chœurs
Fouler ainsi les plaines ?
Plein, &c.

Tu fais jusqu'au sein des eaux
Eprouver ton empire ;
Dans ses humides roseaux
La Naïade soupire.
Plein de tes effets,
Je veux chanter tes attraits.

*Tous s'en vont en répétant le refrain.*



# XV.e SOUPER.

*LA BARONNE.*

IL me tardait bien que nous fussions seuls ; oh ! j'ai un radotage à vous conter, dont je suis folle, je l'annonçe ; toute la nuit vos planètes d'hier m'ont roulé dans la tête, j'ai voulu en faire quelque chose, ainsi que de tous les autres astres du firmament. Je me suis rappelé la pluralité des mondes de l'ingénieux Fontenelle, & ne voilà-t-il pas que j'ai bâti aussi mon systême ; oh ! l'Abbé, vous avez beau rire, je vous ai passé, sans mot dire, celui du Soleil, vous écouterez le mien ; d'ailleurs il est bien plus intéressant, puisqu'il embrasse l'Univers.

*L'ABBÉ.*

Loin de vouloir fronder vos idées, je suis prêt à vous servir de secrétaire &........

*LA BARONNE.*

Non, non, je veux que tout soit de

moi, sur-tout ne m'interrompez pas; or écoutez : j'ai supposé que toutes les étoiles, planètes, &c. étaient peuplées; les globes froids, en raison de leur distance du Soleil qui les éclaire, échauffés par des feux intérieurs; les globes noyés dans ses rayons brûlans, rafraîchis par des eaux abondantes, du nitre, des vents, &c. Me voilà, comme vous voyez, débarrassée de l'incendie & de la gelée, par conséquent libre de peupler mes astres d'humains; mais, ce n'est pas tout, ces êtres ne doivent pas tous se ressembler; en considérant l'immense quantité d'individus distincts qui remplissent l'intervalle de l'homme à la mite, & qui vont toujours en s'éloignant de sa forme, à commencer par l'orang-outang, je me dis: N'y aurait-il pas aussi de l'homme à la Divinité, des êtres tendans par gradation à la perfection, du moins à celle dont ce qui est créé est susceptible! Alors mes idées s'étendent, & je vois les globes obscurs, les lunes peuplées d'une race d'hommes moins imparfaite que nous,

lesquels, peut-être, ont successivement rempli leur tâche & passé par des degrés d'expiation, en voyageant d'astre en astre, jusqu'à ce que, purifiés par tant de pèlerinages, ils aient mérité d'entrer glorieusement dans le Soleil. Alors si le système de l'Abbé ne suffit pas pour garantir mes élus de la brûlure, je me tire d'affaire en leur faisant dépouiller, toujours par gradation, la grossière enveloppe des mortels, & je les fais arriver dans la région du feu avec une substance purement aérienne, un corps glorieux & impassible; voilà le ver rampant, la chrysalide engourdie, s'élançant dans les plaines de l'air; voilà les anges, voilà l'homme rendu à sa première dignité, qui s'est rapproché, à l'aide des siècles & des épreuves, du principe unique & générateur, dont son orgueil & sa désobéissance l'avaient justement séparé.

*MADAME DE LINTZ.*

Le voilà au numéro soixante-trois, après avoir esquivé la prison, le puits, la mort, &c.

*LA BARONNE.*

Juſtement, c'eſt le jeu de l'oie qui m'a fourni l'idée de mon ſyſtême.

*LE COMMANDEUR.*

A merveille, Baronne, bien imaginé & bien rendu ! mais ſavez-vous que votre ſyſtême n'effarouche pas même le théologien le plus ſcrupuleux ? car enfin, celui qui, dans le cours de ſes épreuves, aura perdu le droit de paſſer dans le globe de grace, pourra bien aller rôtir dans un ſoleil qui n'aura ni pluie, ni vent, ni onguent contre la brûlure ; & voilà l'enfer faiſant partie de votre joli Roman, comme les ſoleils tempérés en feront le paradis.

*L'ABBÉ.*

Baronne, avez-vous lu le Dante ?

*LA BARONNE.*

Non.

*L'ABBÉ.*

Eh bien ! à vous la gloire de la comparaiſon ; il avait dit avant vous, de

l'homme, que c'eſt un ver né pour devenir un ange.

*LA BARONNE.*

Je ſuis fort glorieuſe, en effet, de m'être rencontrée avec ce bel eſprit Italien; je ne le connais que par des morceaux traduits de ſon enfer; & celui d'Ugolin m'a tellement rembruni l'imagination, que j'ai mis le Poëte à côté d'Young; mais imaginez-vous donc que j'allais me mettre à la mode, détruire ſans remplacer, faire briller mon eſprit aux dépens de mon jugement? je ne ſuis pas encore parvenue à ce degré d'extravagance, & parmi tous vos beaux eſprits anciens & modernes ſur-tout, je n'en vois point de plus mépriſables que ceux qui ont oſé s'attacher à ſapper, par les fondemens, ce qui nous ſoutient dans l'adverſité, nous contient dans la proſpérité, réunit les humains, les invite à ſe ſecourir, ſert de frein au faible, intimide le fort, & préſente un avenir ſi conſolant aux malheureux! ſans la religion, à quelle récompenſe la vertu pourrait-elle prétendre ſur ce globe?

LE COMTE.

Ma foi, Baronne, vous devenez sublime en théologie, comme en physique; nous allons être vos écoliers.

L'ABBÉ.

C'est peut-être ce que nous pourrions faire de mieux. Eh bien! Mesdames, quand vous voulez suivre, sans distractions, le sens droit dont la nature vous a douées, ne nous précédez-vous pas dans la carrière même la plus abstraite?

LA BARONNE.

Je suis vraiment contente de moi; mon rêve avait échauffé mon imagination, &, perdant de vue les objets matériels, je rencontrais dans les airs ces légions d'Intelligences que la Divinité a attachées aux sublimes fonctions de nous guider, de nous préserver & de combattre pour nous contre nos ennemis invisibles. Je les voyais, distingués par les signes de leur hiérarchie, brillans de la gloire, qui, du trône du Très-Haut, rejaillissait sur eux pour suivre & précipiter dans l'abyme ces séraphins,

ſéraphins, jadis ſi ſuperbes & aujourd'hui flétris, & portant ſur leur front obſcur le ſigne de réprobation......... Mais je m'apperçois que tout le monde rit, je deviens trop ſavante; au moins n'y a-t-il pas matière à me faire aller, comme en Eſpagne, augmenter les troupeaux du Saint-Office; je ſuis dans les termes de l'Écriture.

*Dorival.*

Ce deſpotiſme monacal n'eſt aujourd'hui qu'un faible épouvantail, on n'abandonne même plus les malheureux Juifs à ce tribunal ſanguinaire. On a enfin conçu que ce ſont des hommes; & les *Auto-da-fé* n'offrent plus que des proceſſions ordinaires, dont les acteurs, pris dans la lie du peuple, n'éprouvent que quelques corrections fraternelles, nullement déshonorantes.

*Saintré.*

Voilà qui compenſe le mal qu'ont fait les philoſophes modernes, en détruiſant des opinions ſalutaires; mais ils ont éclairé

les hommes sur plusieurs abus dont ils étaient journellement les victimes : ainsi la réflexion nous ramènera toujours à la Fable des deux Tonneaux.

MADAME DE LINTZ.

Moi, j'ai fait aussi mon système ; mais il tient autant à la morale qu'à la physique, & j'ai dit : A l'époque du déluge les hommes étaient fort instruits, & par suite fort méchans. Ils furent noyés, &, avec eux, toutes les connaissances & tous les crimes allèrent au fond de l'eau. Il surnagea cependant un germe de tout cela, & la nouvelle race s'en ressentit. Voilà une quarantaine de siècles que nous allons toujours en augmentant du côté de l'instruction, & toujours en empirant du côté des mœurs ; il y a même une secte, dit-on, qui lit déjà dans l'avenir. Les hommes sont si entreprenans, que j'ai bien peur que la Divinité, quand elle verra ses secrets prêts à être découverts, ne fasse de notre globe une grande mine qui jouera quelque nuit, & nous réduira en charbons ; car

chaque élément doit concourir à son tour, charitablement, à nous rayer de la liste des vivans.

MADAME D'ERBY.

Si bien donc qu'un beau matin, à une autre époque de révolution générale, le vent nous balayera ou nous transportera, peut-être tout vivans, dans une autre planète; ou bien la Terre, en s'entr'ouvrant, nous épargnera les frais de notre enterrement.

L'ABBÉ.

Ce qu'il y a de fort bon, c'est que ces Dames croient dire des extravagances, & les tirer de leur fonds, tandis que tout cela est écrit.

LA BARONNE.

Oui, pour vous qui feuilletez tous les bouquins dans toutes les langues; mais nous qui savons à peine la nôtre, & qui ne lisons que le Journal de Paris & quelques Théâtres du jour, où voulez-vous que nous prenions ces idées sur

-blimes? non, l'Abbé, c'eſt d'inſpiration, ne nous ôtez pas du moins ce mérite.

L'ABBÉ.

Meſdames, vous êtes en ſi bon train ſur les ſyſtêmes, que je vous conſeille de lire Boulanger.

MADAME DE LINTZ.

Qui eſt ce Boulanger?

LE COMTE.

Un homme étonnant & qui vous ferait bien voir du pays, ſi vous aviez le courage de le ſuivre. Il prétend que toutes les cérémonies religieuſes de toutes les nations, ne ſont que la commémoration du déluge, de la mort & de la réſurrection de la nature; &, en vérité, ſes preuves ſont ſéduiſantes. On ne lui reproche que des citations peu exactes; mais il faut ſavoir que cet érudit faiſait ſon livre ſur les grands chemins, en inſpectant ſes ouvriers, & toujours de mémoire.

L'ABBÉ.

Ce jeune homme ſerait allé loin; la

lame, malheureusement, a usé le fourreau trop tôt pour la littérature, &, en particulier, les érudits ont fait une perte. Laborieux & doué d'un sens droit, il eût un jour fait bon usage des matériaux immenses qu'il avait amassés.

LE COMMANDEUR.

Vous ne parlez pas de *Pernetty*, que tant de gens regardent comme un fou.

L'ABBÉ.

Je n'ose le juger; mais j'avoue de bonne foi, que je voudrais avoir fait les Fables Egyptiennes & Grecques, au risque du jugement.

LE COMMANDEUR.

Mais c'est un systême.....

L'ABBÉ.

Chut....., nous avons assez défriché aujourd'hui les landes de l'érudition.

MADAME D'ERBY.

Je tremble qu'on ne sorte des sciences abstraites, avant de m'avoir expliqué ce

que c'eſt qu'une comète, l'Abbé, encore cet acte de complaiſance.

*L'ABBÉ.*

Les comètes diffèrent en apparence des autres aſtres par une chevelure, & parce que n'étant pas contenues comme les planètes dans la largeur du zodiaque, ce ſont des étrangères qui viennent accidentellement voyager dans notre Univers ; & qui, n'en ayant ni les mœurs ni les uſages, marchent en tous ſens, avancent, rétrogradent, s'approchent du Soleil, ou s'en éloignent ſi prodigieuſement, qu'on ne comprend rien à leur nature.

*MADAME D'ERBY.*

Mais, cette chevelure, d'où vient-elle ?

*L'ABBÉ.*

Je ſoupçonne qu'à meſure que les comètes approchent du Soleil, le fluide électrique de cet aſtre attire le leur, & que c'en eſt l'épanchement qui forme cette chevelure ; ce qui appuie ma conjecture, c'eſt que cette trace lumineuſe augmente

ou diminue, à proportion de la distance où la comète est du Soleil.

MADAME DE LINTZ.

Grace à l'érudition complaisante de l'Abbé, nous voilà de connaissance avec toute la famille des astres, & il fait bon en avoir par-tout; maintenant continuons celle que nous avons commencée avec les productions du Marquis & de la Marquise. Je n'ai pas oublié que vous aviez offert de l'amitié à votre futur, & qu'il avait eu la mal-adresse ou la malice de l'accepter.

LA MARQUISE.

Cela est vrai, je me cassai la tête à lui faire quelques vers que voici.

* Dangereux Licidas, vous dont l'ame est si belle,
Que la simple amitié, que l'amitié fidelle
Suffise à votre cœur & remplisse vos vœux,
Je m'engage à mon tour d'en former les doux
noeuds,
Même je vous promets de la rendre un peu tendre;
Mais à rien désormais vous n'oserez prétendre:
Tout vous en fait la loi,
Tout l'exige de moi.

Ecoutons la raison, suivons-la sans partage;
Le bonheur n'est-il pas son lot, son héritage?
Evitons, croyez-moi, d'inutiles soupirs,
Abjurons, il le faut, l'Amour & ses plaisirs:
Mais livrons-nous toujours à l'Amitié fidelle,
Jurons-nous, Licidas, d'en être le modèle.

*LE COMTE.*

Il me semble que j'aurais deviné à votre ton, que votre cœur n'était pour rien dans ces vers-là; & il vous prit au mot.

*LA MARQUISE.*

Jugez-en par la réponse.

J'accepte avec reconnaissance,
Pour le porter avec orgueil,
Un titre que la confiance
Me rendra cher jusqu'au cercueil.

Peut-être un sentiment plus tendre,
Né du plaisir toujours flatteur
De t'admirer & de t'entendre,
Fut la chimère de mon cœur.

Peut-être, séduit par les charmes
De la figure & de l'esprit,
J'usai trop faiblement des armes
Que la sage raison m'offrit.

Peut-être, dans ſon imprudence,
Imitais-je l'enfant léger
Qui, fier de ſon âge, s'avance,
Provoque, & brave le danger.

L'illuſion fut paſſagère,
Tout s'arma contre mon erreur;
Je te perdis, douce chimère,
Et je rougis d'avoir un cœur.

Mais ſi le Dieu de la nature
Pour nous ne peut plus l'embellir,
Si la volupté qu'elle épure
Nous menace d'un repentir:

Fidelle compagne du Sage,
Viens ſemer des fleurs ſur nos jours;
Pour t'encenſer il n'eſt point d'âge,
Il n'en eſt qu'un pour les amours.

Je deſcends, il eſt vrai, d'un trône,
Mais j'y fus placé par l'erreur:
Celui que l'Amitié couronne,
Pour un ſonge obtient le bonheur.

*MADAME D'ERBY.*

Un homme qui aurait ainſi donné à gauche, ne m'aurait pas ſéduite.

*SAINTRÉ.*

J'aurais cru au contraire, que deux

délicatesse était de votre ressort, il faut toujours paraître vouloir ce que veut l'objet de notre préférence.

MADAME D'ERBY.

Langage de Ruelle; il faut être franc avant tout.

SAINTRÉ.

Il faut en donner l'exemple.

MADAME D'ERBY.

Oh! voilà bien de vos préjugés, vous ne pouvez pas vous contenir long-temps; le bout d'oreille passe & vous trahit.

SAINTRÉ.

Ce serait entamer une nouvelle dissertation, que le Comte voudra bien nous épargner en nous lisant la huitième lettre.

MADAME D'ERBY.

Vous êtes fort pour éluder les difficultés.

SAINTRÉ.

Je les crains beaucoup.

LE COMTE.

Allons, ne nous boudez pas; sayez-

vous que nous en ririons, tant nous sommes persuadés que cela ne durerait pas.

*MADAME D'ERBY, à Saintré.*

Voilà, Monsieur, à quoi m'expose votre opiniâtreté; vous n'avez jamais su céder.

*SAINTRÉ.*

Mon silence va prouver le contraire.

*LE COMMANDEUR.*

Comte, il est temps d'approcher les pompes, l'incendie fait des progrès.

*LE COMTE.*

Ma huitième lettre ne cadre pas avec la huitième de Pouponne; les retards des postes jettent un peu de confusion dans la correspondance de la Corse; mais on se rappelle en gros le contenu des lettres précédentes, & cela tient au courant.

*Huitième Lettre du Comte.*

15 Janvier 1777.

« Soyez tranquille, mon adorable & modeste pupille, vos charmantes lettres n'entreront pour rien dans mon voyage.

vous avez su y mettre ordre par les louanges excessives que vous m'y prodiguez ; & il faudrait que je fusse plus sot & plus pétri d'amour-propre que P.... pour rendre publics des sentimens que je sais apprécier, mais que tout le monde n'apprécierait pas de même ; cependant je vous avouerai que je n'ai pas pu me refuser de lire quelquefois de vos agréables saillies à des gens de goût, & auxquels le sel n'en échappait pas ; pardonnez cette petite indiscrétion à l'enthousiasme, c'est la seule dont vous aurez jamais à vous plaindre de ma part. Pauvre Pouponne ! un gros rhume avec une petite poitrine ; D...... vous aura sans doute donné du sirop de calebasse, il en a toujours : mêlez aussi un peu de baume du Pérou ou de la Mecque, dans du bouillon ; prenez cela dans votre lit trois ou quatre matinées de suite, & reposez une heure ou deux après, pour donner le temps à ce remède de faire son effet, qui est d'adoucir la plèvre, & d'humecter cette membrane que la toux a fatiguée. Ne chantez pas de

quelque temps, imitez la nature; le roſſignol ſe tait dans cette ſaiſon; point de travail appliquant, & ne vous tenez pas trop près du feu, il déſſeche la poitrine; & quand enſuite on ſort bien chaud, on eſt plutôt ſaiſi par l'air extérieur, ſource des rhumes.

Pour le moral, votre pharmacie eſt aſſez bien compoſée pour n'avoir pas beſoin de recette étrangère; votre ame, douce & honnête, fait jouir même de ſes privations; juſqu'aux élans qu'elle éprouve, à ces impatiences momentanées que lui cauſent certaines comparaiſons, tout la ramène à cette tranquillité philoſophique qu'entretiennent une conſcience pure & des mœurs innocentes.

La mort de M........ ſerait un coup de foudre pour bien des gens à ma place. J'ai peu de monde auprès de M........ comme vous le dites, je le crois incapable d'une injuſtice; mais combien de temps ſera-t-il en place? Je vois déjà d'ici ſon ſucceſſeur, dans l'adjoint qu'on lui a donné; &, ſi je connais bien l'un & l'autre,

le premier se lassera bientôt de signer ce qu'il n'aura pas fait, & le second d'être subordonné, au moins en apparence; on trouvera une tournure pour lui donner les fonctions de Ministre, n'en pouvant avoir le titre. M...... est entreprenant, hardi & instruit, on lui laissera faire quelques opérations; mais dès qu'il voudra toucher au vif, le Clergé & la Finance, qui ne peuvent le perdre de vue, crieront *Tolle*, & il en viendra un autre pour autant de temps; & voilà comme un Etat s'achemine à sa ruine. Ces changemens continuels ne permettent aucune suite aux opérations, le fil en est continuellement interrompu; chaque homme a ses vues & ses moyens, & malheureusement personne n'adopte volontiers les plans des autres; au contraire, le Ministre qui entre en place, créature d'une cabale, est forcé d'en épouser les haines & les intérêts, ils sont opposés nécessairement à ceux qui dirigeaient l'ex-Ministre; par conséquent, le nouveau bouleverse tout ce qui a été commencé. Il est bien difficile que des

moyens diamétralement opposés, arrivent, en finance, au même but; aussi voyons-nous des contrariétés qui achèvent de nous dégrader dans l'esprit des étrangers; ajoutez à tout cela que chaque Ministre a, pendant son court règne, prodigué des sommes, & peut-être commis des injustices pour se soutenir, & qu'il finit par augmenter les charges de l'Etat, tandis qu'on ne l'avait choisi que pour le soulager!

Pardon, belle Pouponne, je viens de m'enfoncer dans la politique, assez maladroitement; ce que je vous écris-là, vous l'entendez dire tous les jours; mais j'étais, dans ce moment, le Curé qui ne voit dans la lune que des clochers de cathédrales; puissiez-vous y voir deux amans heureux, sans avoir de vœux à former.

Tandis que vous clouez des peaux partout, nous avons un beau soleil sur la tête; il y a eu un peu de neige, mais cela n'a pas duré. Les Corses appellent cela l'hiver; nous nous en accommoderions bien à Paris au mois d'Avril.

Pauvre petite! n'avoir à lire que ses heures, je ne dirai pas qu'elle sait par cœur, convenez que c'est un plaisant aliment pour un esprit qui meurt de faim? ce ne fut jamais là le moment de la dévotion.

Vous ne me dites rien des spectacles, on a donné cependant du nouveau; je pourrai bientôt vous parler de ceux de Bastia, car on projette de jouer la comédie; ce n'est pas ce qui me flatte le plus: on fait fonds sur moi, & moi je fais fonds d'avance sur beaucoup de peines & de tracasseries que cela me vaudra. M. de M..... a fait faire ici une fort jolie salle; des personnes intéressées à lui faire la cour, voudraient l'étrenner à son arrivée, cela est fort bien, je consens à y contribuer, mais je ne voudrais pas jouer; ma complaisance ni mon intention ne me sauveraient pas le ridicule. Peut-être ne sera-ce qu'une billevesée; je ne vois pas de femme, sur-tout pour l'opéra, car on en veut un; & le temps me sauvera comme il a déjà fait si souvent. Il faut être

conséquente, belle boudeuse; comment voulez-vous que mon cœur se mêle de la peinture de mes plaisirs? c'est exiger un tableau de paysage d'un peintre d'histoire. Quand je vous fais le racontage de mon insipide & uniforme végétation, le pauvret n'a que faire là, il n'y paraîtrait que pour vous dédier une élégie; & une élégie à Pouponne! mais quand il s'agit de vous peindre les regrets, les peines de l'absence, de rendre à vos graces, à vos talens, à votre esprit, & sur-tout à votre cœur, la justice qui lui est due; ah! c'est alors que le mien n'admet point de partage: aussi, dans ce moment, ne sais-je pas plus où est mon esprit, que les maudits bateaux de poste qui n'arrivent ni ne partent. Adieu, ma charmante pupille, je vous envoi le chaste baiser de l'amitié ».

*LA MARQUISE.*

Je vois bien que le climat de la Corse ressemble beaucoup au nôtre.

*LE COMTE.*

Je regarde la Corse comme un démem-

brement de la Provence; le sol, les productions & le climat sont les mêmes; c'est une remarque que j'ai faite à mon retour. Les couches de terre, vers Antibes, sont pareilles à celles de la côte de Calvi, & du cap Corse qui sont vis-à-vis. Il semble que les deux peuples devraient aussi avoir des rapports dans les mœurs & dans le caractère, & je ne sais rien de plus opposé. Autant le Provençal est actif, autant le Corse est ennemi du travail, apathique, & peu disposé aux arts. Il ne manque cependant pas d'esprit, il l'a au contraire très-juste & subtil. Le paysan est rusé & éloquent, mais il ne retrouve son activité que lorsqu'il faut satisfaire sa vengeance, qui est sa passion dominante.

*LE CHEVALIER.*

La tyrannie des Génois, les guerres intestines qui en ont été le fruit, & un amour mal-raisonné de la liberté, sont la source de la plupart des défauts que l'on reproche aux Corses : voilà mon opinion.

*LE COMTE.*

Elle est assez fondée; vous pouvez y

ajouter que quelques-unes de leurs vertus donnent naissance à des vices. Leur sobriété, par exemple, cause leur paresse: accoutumés à vivre avec la châtaigne & le lait de leurs troupeaux, ils dédaignent de cultiver la terre. Mais permettez que je vous renvoie à mon voyage de Paris en Corse; la deuxième partie vous donnera une idée plus détaillée de cette isle. L'Abbé, voilà la réponse de Pouponne.

*L'Abbé lit.*

*Septième Lettre de Pouponne.*

10 Février 1777.

« Mon carnaval a été bien triste, cher tuteur; je n'ai dansé qu'une fois, encore me l'a-t-on reproché; jusqu'à ce monstre de Rosbif qui s'est mis du parti de ma tante, comme si les vieilles filles n'étaient pas toujours les plus fortes contre les jeunes. Oh! il me le payera, le matou. Vous le dites si fourré, venez voir comme il grelotte auprès du feu, comme il va voir aux portes où il manque des peaux. Je lui dis, pour le faire enrager, qu'il est

mauvais Physicien, qu'un appartement trop exactement fermé est mal-sain, que l'air échauffé perd son ressort; mais je ne lui dis pas que je tiens cela de vous : il ouvre de grands yeux bien bêtes, me fait un mauvais compliment, & puis je dis que j'ai la migraine, & je m'en vais dans le petit boudoir, où je vous écris toutes ces misères-là faute de mieux. Voyez comme ces hommes qui nous reprochent d'être indiscrètes, le sont eux-mêmes. Vous n'avez pas pu cacher que vous étiez en correspondance avec une jeune personne, & cela n'a qu'à venir à certaines oreilles... Messieurs les Philosophes, il en passe toujours un bout chez vous. L'enthousiasme ne m'éblouit pas; je sais bien le mot, mais c'est moi qui suis discrète. Vous vous êtes douté que je gronderais, car vous m'avez cajolée à merveille. Oh! l'encens ne manquait pas, mais je n'en suis pas la dupe; j'aurais bien mieux aimé le sirop de calebasse que D... ne m'a point donné. J'ai pris des laits de poule, du bouillon-blanc, du lait coupé, & cent

mille autres drogues ſemblables, ſi fades, ſi dégoûtantes, que mon cœur ſe ſoulevait; j'aurais bien mieux aimé quelques bons cornichons, de la ſalade & des olives; il n'y avait que cela qui me tentait, & juſtement cela ſe trouvait à la tête de la liſte des fruits défendus.

Je ſuis bien de votre avis, le ſecond remplacera le premier, j'en ai déjà entendu parler ſur ce ton-là. Oh! qu'on voit de choſes quand on vit un peu de temps! on en lit beaucoup ſur-tout, & on a le plaiſir de citer; & quand on cite auſſi à propos que vous, c'eſt comme ſi on avait créé.

Vous êtes bien heureux là-bas de voir le ſoleil, & de vous promener dans la vilaine ſaiſon des Verſeaux: mais ce nom eſt ſignificatif; eſt-ce parce qu'il pleut qu'on les appelle Verſeaux?

Que vous êtes méchant, Monſieur mon tuteur! vous m'allez parler ſpectacle, & vous voulez que je vous en parle, tandis que vous ſavez que j'enrage de n'y pouvoir aller; eſt-ce que ma très-honorée,

mais très-dévote tante, a rabattu de son rigorisme? Vous voilà bien sur ses papiers; monter sur le théâtre, c'est bien pis qu'aller y voir les autres; elle ne conçoit pas cela à votre âge, & donner une jeune ame au démon en en faisant une comédienne! heureusement que ce n'est pas une française; je n'ai pu y tenir plus long-temps. O mon ami! que vous auriez ri de me voir rire; enfin ç'a été de si bon courage, que ma tante n'a pu s'en tenir, elle a fait chorus avec Biron (1) qui en était aux larmes. Cela m'a valu la comédie; la vôtre ne sera jamais si plaisante; vous vous défendez de la jouer, & je suis sûre que vous en mourez d'envie. C'était votre fureur à D...; les goûts s'engourdissent, mais ne meurent pas, un rien les réveille; allons, soyez de bonne foi, convenez que c'est vous qui avez mis tout cela en train; je vous reconnais bien, ce sont autant de pantins que vous allez faire sautiller pour vôtre plaisir; mais prenez garde qu'ils n'apperçoivent le fil & la main à

(1) Sa femme de chambre.

laquelle ils obéiront, car il y a des pantins mutins.

Vous avez bien fait de ne pas me dédier d'élégie, c'eſt un genre de poéſie que je ne peux pas ſouffrir, pas même la vôtre à Chloris; quoique vos académies l'aient inſcrite au livre d'or, Héraclite n'aurait pas fait fortune auprès de moi; voilà pourquoi je prends en grippe ceux qui lui reſſemblent. Rosbif n'écoute-t-il pas?

Voilà ma tante qui dévotement s'impatiente contre moi, parce que l'heure du reverſi paſſe, & qu'elle craint de trouver la place priſe; je ne m'étais pas ſouvenue que c'était aujourd'hui le jour de mère-grand, il faut bien aller m'ennuyer; quelle différence d'aller là ou de cauſer avec vous, cher tuteur; c'eſt comme vous écrire, ou vous voir».

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Je ne reviens pas de cet alliage de ſaillies & de raiſon, & de ces tournures originales.

*SAINTRÉ.*

Ce ſont, ſur-tout, ſes comparaiſons

qui me frappent, leur justesse fait autant d'honneur au jugement de cette jeune personne que l'assaisonnement de son style en fait à son esprit.

LA BARONNE.

Il me paraît si étranger à son âge de moraliser, que je prends bien plus de goût à ses espiégleries; je lui crois même une pente décidée à draper.

LE COMTE.

On juge quelquefois trop vîte sur les apparences; quand on prend la peine d'approfondir certaines personnes, on s'apperçoit, à l'usage, que, dans la jeunesse sur-tout, l'esprit est enclin à se produire; qu'il ne brille jamais plus que dans les comparaisons, les tableaux, les applications; que, flatté du tribut d'applaudissemens que ses petits écarts lui valent, il ne s'arrête pas toujours au point où il commence à blesser. C'est un défaut sans doute, mais c'est celui de l'âge, il est commun à presque tous les gens d'esprit; mais lorsqu'à côté de la saillie, fût-elle même un peu trop aiguisée, on

on voit l'épanchement d'une ame sensible, d'un cœur honnête ; tous ceux qui sont doués de ces deux avantages inappréciables, doivent, en se reconnaissant, en savourant l'éloge qu'ils méritent, se demander s'ils n'ont jamais encouru la censure que leur esprit prodigue aux autres. Ce retour sur soi-même, ramène à l'indulgence, que j'ai toujours envisagée comme une des premières vertus sociales.

*LA BARONNE.*

Grand-merci, Bourdaloue, vous prêchez une vertu, dont je veux commencer l'exercice par vous-même ; vous êtes accoutumé à trouver des écolières dociles.

*LA MARQUISE.*

Dorival, il y a un peu de temps que vous vous reposez, n'ayez-vous jamais eu d'écolières ? & ne vous souviendrez-vous pas de quelques-unes de vos leçons en vers ?

*DORIVAL.*

La première que j'ai donnée, n'a pas dû me flatter, le succès n'y a guère ré-

pondu. J'avais une petite voisine de quinze ans fort alerte; quoique je n'en eusse que dix-huit, je ne voulais pas la séduire; mais je désirais cependant me la ménager: je crus tout concilier dans les conseils que j'avais mis en vers. Les voici:

Si tu savais combien je t'aime,
Si tu voulais voir dans mes yeux
Combien ma tendresse est extrême;
Si tu voulais faire encor mieux,
Et dans les tiens me laisser lire
Que tu partages mon délire,
Mon impatience & mes feux,
Laure, tu ferais deux heureux.
Mais, pareille en tout à la rose
Cachée en son bouton naissant,
Le temps encor, le temps s'oppose
Aux soins du Zéphir caressant,
Qui, pour te voir plutôt éclose,
Devient tous les jours plus pressant.
Ah! redoute l'amant de Flore;
Il a des ailes, & l'Aurore
N'éclaire, hélas! que trop souvent
Son triomphe & son changement.
Laure, de nos fleurs les plus belles
Le volage a fait le malheur:
Armes-toi d'épines cruelles;

Et pour mieux défendre ton cœur,
Apprends que s'il n'eſt pas timide,
L'amant ne ſent que des déſirs;
Celui que le ſentiment guide
N'a que des yeux & des ſoupirs.

*MADAME DE LINTZ.*

N'eûtes-vous que cela pour la Roſe?

*DORIVAL.*

La Roſe ne fut pas docile.

Fiez-vous à quinze ans aux façons enfantines;
Cultivez une roſe, eſpérez-en le don,
Le timide Poëte écartait les épines,
Le Proſateur hardi la cueillit en bouton.

*MADAME D'ERBY.*

En vérité, Dorival, voilà une bonne foi qui eſt bien rare; vous me raccommoderiez avez les hommes.

*DORIVAL.*

S'il en était beſoin.

*MADAME D'ERBY.*

Je ſuis bien de mon pays de croire aux miracles.

*SAINTRÉ.*

C'en ſerait un beau que celui qui détruirait la prévention.

*LA MARQUISE.*

Allons, Commandeur, une chanſon pour la clôture.

*LE COMMANDEUR.*

Marquiſe, j'en ai fait une, il n'y a pas long-temps, dont je pourrais me faire honneur auprès de vous, ſi j'oſais me flatter que vous vouluſſiez y faire une réponſe.

*LA MARQUISE.*

Avant de vous la promettre, je veux connaître la demande.

*LE COMMANDEUR.*

Allons, je riſque ma chanſon, pourvu qu'elle ne vous en paraiſſe pas une.

(*Il chante.*)

AIR: N.° 8.

Définis-moi, Zélis, ce ſentiment
Qui porte le trouble en mon ame;
Ce n'eſt pas de l'Amour le fol égarement,

Et c'eſt de l'Amitié plus que la chaſte flamme.
Je ne ſuis point ton amant,
Non, tu n'es que mon amie,
Et cependant mon cœur éprouve le tourment
Des craintes, des déſirs & de la jalouſie.

Je connais trop combien tu crains l'Amour,
Je le redoute trop moi-même,
Pour attendre de toi le plus léger retour.
Mais ne puis-je ſavoir, Zélis, comment je t'aime?
Je ne ſuis, &c.

Dans les plaiſirs l'Amour met ſon bonheur:
Plus il obtient, plus il demande.
Je réſiſte à ce Dieu, je laiſſe en paix ton cœur,
Mais je ne puis ſouffrir que quelqu'autre y prétende.
Je ne ſuis, &c.

Dans mon printemps, quand j'étais amoureux;
C'était une brûlante flamme
Qui troublait ma raiſon & brillait dans mes yeux.
Tu prends moins ſur mes ſens, mais bien plus ſur mon ame.
Je ne ſuis point ton amant,
Non, tu n'es que mon amie.
Pourquoi mon cœur, Zélis, ſent-il donc le tourment
Des craintes, des déſirs & de la jalouſie?

*LA MARQUISE.*

Par exemple, cela eſt de ma force; en me ſervant de vos rimes, je tenterai la réponſe; mais, à propos, qui eſt-ce qui pourrait ſe rappeler les couplets ſur les deux roſes de Mademoiſelle *Coſſon de la Creſſonière*, ils m'ont paru fort jolis, & je les ai oubliés; c'eſt pour ſuivre la matière que Dorival avait entamée.

*SAINTRÉ.*

Je m'en ſouviens, & même j'ai trouvé qu'il manquait un couplet, & je l'ai fait. Voici les ſiens:

LES TROIS ROSES.

AIR: *Que ne ſuis-je la fougère.*

* La jeune Liſe, attendrie
De tous les ſoins d'Alcidon,
Un beau jour, dans la prairie,
D'une roſe lui fit don.
Liſe, ſimple en toute choſe,
Rougit alors juſqu'aux yeux;
Alors au lieu d'une roſe,
Le Berger en voyait deux.

* Des mains de la Pastourelle
Il prend le cadeau charmant,
Et, toujours plus épris d'elle,
Il s'écrie, en soupirant:
Combien me flatte & m'honore
La rose que je reçois !
Ah ! qu'Amour me donne encore
L'autre rose que je vois !

Un rival, qui bouche close,
Caché derrière un buisson,
Voyait le don de la rose,
Et le bonheur d'Alcidon;
Jaloux & plein de l'ivresse
Où le plongent tant d'appas;
Se dit: Ah ! qu'Amour me laisse
Celle que je ne vois pas !

*LA BARONNE.*

On devine aisément votre couplet.

*LA MARQUISE.*

Le vœu est si naturel, qu'on vous pardonne ce supplément.

*SAINTRÉ.*

Trop heureux, Mesdames, si je puis vous procurer des songes couleur de roses; passez-moi le jeu de mots, voilà le premier.

*LA MARQUISE.*

Nous ne sommes pas si rigoristes ; la campagne & le dessert permettent quelques licences ; d'ailleurs jamais rien ne tire à conséquence entre amis. Je vous laisse, j'ai mal dormi cette nuit ; mais vous êtes ici comme chez vous, c'est-à-dire, les maîtres.

> **Ah ! il n'est pas de fête**
> **Quand vous n'en êtes pas.**



# XVI.e SOUPER.

*LA BARONNE.*

Saintré, étiez-vous fou ce ſoir? que chantiez-vous donc dans le labyrinthe? Paroles & air, tout me paraiſſait ſi baroque, qu'il m'a été impoſſible d'en rien retenir.

*SAINTRÉ.*

C'était un couplet italien que je cherchais à mettre en muſique. Je ne vous ſoupçonnais pas là.

*LA BARONNE.*

Je le crois: mais à ce compte, ce doit être un verſet du *De profundis*; car vous ne trouviez pas d'intonnations aſſez lugubres.

*SAINTRÉ.*

Le ſujet n'eſt pas gai.

*LA BARONNE.*

Tant pis; nous n'avions parlé que de roſes, il n'eût pas fallu s'écarter du ſujet.

*SAINTRÉ.*

On ne commande pas aux ſenſations de l'ame.

*LA MARQUISE.*

Quelque triſte que ſoit ce couplet, il peut être bien fait. Voyons-le ; la mélancolie a ſa douceur.

*SAINTRÉ.*

Je vous prie, Marquiſe, de m'en diſpenſer, l'air n'eſt pas fini.

*MADAME D'ERBY.*

Mais les paroles le ſont, &, par le droit de Bergère, je les exige.

*SAINTRÉ.*

C'eſt une plainte en l'air & dans le goût des Italiens, dont j'ai voulu imiter les expreſſions extrêmes.

*MADAME D'ERBY, avec impatience.*

Voyons donc.

*SAINTRÉ.*

* Senzà vele, ſenza ſpeme,
Son vicino à naufragar ;
Veggo che biancheggia il mar . . . . .

E pur il mio cuor non teme.
Ch'il dolor sa raffrenar
Vendicasi della sorte
E davvero ch'è la morte?
Spessa il fine del penar.

MADAME DE CHANCEAUX.

Moi, qui n'entends pas l'Italien, surtout la poésie, je voudrais bien que vous m'expliquassiez ce morceau, l'expression m'en fait plaisir; j'aime assez le sombre.

SAINTRÉ.

Je viens de l'imiter ainsi, seulement pour en donner une idée aux Dames.

Plus d'espoir, ma voile est brisée,
Mon mât rompu, je vais périr;
Mais plus la mer est courroucée,
Moins la crainte vient me saisir.
De la douleur se rendre maître,
C'est tirer vengeance du sort.
Aux yeux du Sage qu'est la mort?
Le terme des maux de son être.

LA MARQUISE.

C'est aussi celui de ses jouissances. Je laisse admirer ces maximes-là, mais elles

ne me séduisent pas ; c'est bien assez de soutenir la douleur quand nous ne pouvons pas l'éviter, sans la braver avec l'affectation des Stoïciens. Les Epicuriens étaient bien plus sages.

*MADAME DE LINTZ.*

La Marquise prendre le parti d'Epicure ! je n'en reviens pas, le patron des débauchés !

*LA MARQUISE.*

Voilà ce qui vous trompe, ma chère, vous êtes dans l'erreur vulgaire, & m'attaquez dans mon fort. J'ai lu tout ce qu'on a dit sur ce Philosophe, & mon opinion sur son compte est formée d'après l'analyse la plus exacte de sa vie. Il fut toujours frugal, ne se maria point, parce qu'il crut que les soins d'un père de famille étaient incompatibles avec ceux d'un Philosophe : peut-être se trompait-il en cela ; mais du moins il ne scandalisa pas les Athéniens par les écarts qui font aujourd'hui la réputation de notre jeunesse : il définit la douleur, un mal & la volupté

un bien, invita à fuir la première, à chercher la seconde, mais sans sortir du cercle de la morale & de la décence. Epicure est recommandable à mes yeux, sur-tout par son union avec ses frères. Mais je laisse à l'Abbé à nous donner d'autres détails sur mon favori, & à vous prouver que je puis l'avouer pour tel sans rougir.

*L'ABBÉ.*

Loin d'en rougir, moi-même je me fais honneur de rendre justice au fils de *Néoclès*. Epicure a illustré le Maître d'école qui lui donna le jour, & les premiers principes de la Philosophie. Tout ce que vient de dire la Marquise, est vrai; & s'il fallait une preuve de plus du mérite d'Epicure, je la tirerais des persécutions qu'il essuya pendant sa vie; car les fausses idées qu'on s'est faites de ce grand homme, ont leur source dans les ouvrages des Philosophes de son temps, de qui la morale, trop austère ou trop relâchée, était tacitement censurée par les principes plus rapprochés de la nature, qui faisaient

la base de son système. Si je ne craignais d'ennuyer, les Dames sur-tout, je passerais rapidement en revue les diverses opinions du Philosophe de Gargête.

*LA BARONNE.*

Ceci me regarde, comme la moins amie de l'érudition.

*MADAME DE LINTZ.*

Et moi, comme ayant blasphémé Epicure. Pour réparation, l'Abbé, employez, si vous le voulez, notre soirée à rétablir ses autels; nous vous entendrons avec plaisir & sans impatience.

*L'ABBÉ.*

La philosophie d'Epicure fut douce & sage: sa base était que le bonheur s'acquiert par l'exercice de la raison, la pratique de la vertu & l'usage modéré des plaisirs; qu'il ne fallait pas négliger l'étude de la nature, mais s'appliquer particuliérement à la science des mœurs, à chérir & secourir ses semblables, à fuir la dialectique quand elle sort de certaines bornes, & à s'en tenir à la simple lo-

gique, la première ne femant que des épines dans la converfation, tandis que l'autre la rend intéreffante & agréable; enfin, à fuir la douleur, & à chercher la volupté quand elle n'entraîne aucune peine à fa fuite. Sa phyfiologie & fa phyfique fe reffentirent du temps où il vivait; mais à travers des erreurs, on apperçoit des traits de lumière. Epicure donne tout à la matière & au vide, mais il accorde l'éternité de l'Univers: il croit en expliquer le fyftême par fes atômes, & s'égare; mais il devina les caufes des tremblemens de terre, l'évaporation des eaux de la mer, leur filtration, leur réunion dans les grands réfervoirs des montagnes, d'où les fleuves & les rivières les rapportent dans le vafte Océan. Tout cela lui fut connu. Il crut le foleil un corps fpongieux, pénétré d'une matière ignée qui s'en élance en tout fens; c'eft le foyer de notre monde: il peut y en avoir beaucoup d'autres de la même forme que le nôtre. La Lune & les autres planètes brillent d'une lumière empruntée du Soleil; les éclipfes font caufées par

l'interpoſition des corps céleſtes ; enfin les phénomènes des pluies, des nuées, des vents, du tonnerre, des éclairs, de la neige, de la grêle, de l'arc-en-ciel, &c. ſont expliqués par Epicure avec netteté : c'eſt dans ſes écrits que les Phyſiciens célèbres ont trouvé le germe des connaiſſances qui ont fait leur réputation ; enfin, il a frayé la route à Newton, en démontrant que ſans le vide point de mouvement.

Sa théologie fut un tiſſu d'erreurs : mais il faut conſidérer que le Phyſicien égara le Philoſophe. Ayant tout donné à la matière, il penchait à croire qu'il n'y avait pas de Dieux ; mais retenu par la crainte de donner priſe à ſes ennemis, il ſe borna à les ſuppoſer indifférens à ce qui ſe paſſe ici-bas, à ne leur accorder, pour la compoſition de leur être, que des atômes plus ſubtils. Il crut alors conſéquent de les loger dans les intervalles des globes céleſtes, où, dans la ſuite, on a placé les Sylphes, qui ne ſont proprement que les Dieux d'Epicure. Mais combien

ces erreurs sont rachetées par la pureté de sa morale persuasive & consolante ! comment ne pas chérir & respecter le mortel qui a dit : *Un des plus grands biens de la vie est l'amitié ; une des plus grandes vertus de la société, la décence !* C'est le seul, parmi les Philosophes anciens, qui ait su concilier sa morale avec le vrai bonheur de l'homme, & ses préceptes avec les désirs & les besoins de la nature : aussi a-t-on dit qu'on se faisait Stoïcien, mais qu'on naissait Epicurien. Je suis fâché de voir un grand homme, *Montesquieu*, dire que la morale d'Epicure gâta l'esprit & le cœur des Romains, éteignit en eux le courage & l'amour de la patrie : il eût été plus juste de remarquer & de dire que les commentateurs de ce Philosophe saisirent mal ses principes, en tirèrent de fausses conséquences, & qu'à force d'analyser & de substituer leur sens à celui de leur maître, ils parvinrent à le défigurer, & à faire passer leur morale relâchée & séductrice pour la sienne. C'est l'amour des conquêtes qui fut le

germe de la dégradation des Romains. En dépouillant les nations vaincues, ils en rapportèrent à Rome les richesses, le luxe, les vices & les mœurs. Les désirs montèrent d'abord au niveau des facultés, & les excédèrent bientôt; alors plus de bornes, plus de frein; la sourde intrigue ou les moyens violens procurèrent les honneurs, qui devinrent naturellement la source des richesses, & celles-ci les corruptrices des mœurs & le véhicule des forfaits.

*LA MARQUISE.*

Votre analyse me confirme que presque toutes les erreurs d'Epicure appartiennent à son temps, & que ses découvertes n'appartiennent qu'à lui.

*L'ABBÉ.*

Votre observation est juste, car il écrivait son système pendant que l'un faisait le ciel de verre; que l'autre disait que le soleil était une barre de fer rouge; que les astres avaient toutes sortes de formes; qu'ils nageaient dans l'eau, à travers la

quelle nous les voyons, & mille autres absurdités semblables. Mais ce qui a le plus contribué à la gloire d'Epicure, c'est que sa secte a été en crédit depuis son institution jusqu'au temps d'Auguste; que Lucrèce, Lucien, Diogène, Laërce & Celse la profesſèrent. Tout se tut à la décadence de l'empire Romain; mais l'Epicuréisme sortit de l'oubli au commencement du dix-septième siècle, Gassendi le ressuscita; & quand on lui voit pour disciples tous les beaux esprits du règne de Louis XIV, Molière à la tête, des écoles publiques rue des Tournelles, au Temple, à Auteuil, à Neuilly, à Anet, à Saint-Maur, à Sceaux; pour Professeurs, Chaulieu, Vandôme, Ninon, la Rochefoucault, Lafarre, Rousseau, les Présidens de Mesmes & Ferrand, le Duc de Nevers, Catinat, la Feuillade, Hamilton, Saint-Aulaire, la Motte, Fontenelle, & tant d'autres hommes célèbres, aussi estimés par leur délicatesse que par leurs lumières, on est forcé de conclure qu'Horace, en parlant des pour-

ceaux d'Epicure, n'a eu en vue que ces mortels infoucians ou crapuleux, qui ne prennent que la lettre d'un fyftême, & en abandonnent l'efprit.

*MADAME D'ERBY.*

Vous m'avez fait de la peine, en me difant que cet ami de l'humanité avait été perfécuté : au moins mourut-il tranquille ?

*L'ABBÉ.*

Il fut en effet tourmenté, fur-tout par les Stoïciens, & ne répondit jamais rien à leurs injures ; mais il défendit fes dogmes avec vigueur. S'il ne fut pas éloquent, il fut clair, quoique profond, toujours vrai, & força fes ennemis eux-mêmes à l'admirer ; chéri des grands, adoré de fes difciples, fuivi des femmes les plus célèbres de fon temps, &, ce qui complete fon éloge, les Athéniens, ombrageux, médifans & fuperftitieux, qui avaient fait boire la ciguë à Socrate, & imaginé l'Oftracifme, refpectaient fa tempérance, fes mœurs & fa piété. L'excès du travail ruina fa fanté. A la fin de fa vie,

il ne pouvait ni ſouffrir un vêtement, ni deſcendre de ſon lit; l'éclat de la lumière & du feu le bleſſait, & une maladie de veſſie l'emporta à l'âge de ſoixante-douze ans, après des douleurs cruelles que le ſpectacle de ſa vie paſſée ſuſpendait, c'étaient ſes expreſſions. Athènes lui décerna un monument, & condamna à mort un certain *Théotime*, convaincu d'avoir adreſſé, ſous le nom d'Epicure, des lettres obſcènes aux femmes qui fréquentaient les jardins où il donnait ſes leçons, hommage peu équivoque à ſes mœurs.

*LE CHEVALIER.*

Je vous ai écouté, mon cher Abbé, avec la plus grande attention, & vous ne ſauriez croire combien je ſuis ſatisfait de l'opinion que vous venez de me donner d'Epicure. J'étais un peu dans l'erreur commune à cet égard, ſur-tout ſur la partie phyſique, & vous m'avez bien étonné quand vous m'avez découvert la ſource où nos modernes faiſeurs de ſyſtêmes, ont puiſé les principes des leurs.

DORIVAL.

Eh! mais il en eſt ainſi de preſque toutes les ſciences & de tous les ouvrages. Nos Anciens ont contre eux les préjugés du temps où ils vivaient, & le chaos qu'ils avaient à débrouiller, ſans les facilités que les arts nous ont procurées depuis, ce qui donne bien plus de mérite à leurs découvertes. Le ſeul aujourd'hui eſt de mieux dire qu'un autre, car toutes les idées ſont à peu près épuiſées; auſſi ne fais-je pas plus un crime à un Auteur d'habiller les penſées d'un autre, qu'à un chauve de porter perruque; & lorſque Racine a mis en excellens vers le récit de Théramène, du vieux Garnier, je lui en ſais autant de gré qu'à un cultivateur intelligent qui, au moyen de la marne, a ſu échauffer un terrain froid, & lui faire produire des fruits abondans, au lieu des chétives récoltes qu'un ſol glaiſeux avait peine à lui rendre auparavant.

LA BARONNE.

Marquiſe, vous devez être bien con-

tente de nous ; prouvez-nous-le en nous donnant quelques pages du porte-feuille du Marquis.

*LE COMMANDEUR.*

Un moment, Mesdames. Vous avez donc oublié certaine promesse de la Marquise.

*LA MARQUISE.*

Oh ! je suis toute glorieuse de n'être pas prise sans verd ; ma parodie est faite, &, grâce à Saintré qui a fait un second dessus à votre air, je suis en état de répondre à vos questions en duo. Tenez, chantez vos paroles sur cette partie.

*LE COMMANDEUR.*

A livre ouvert ? Le tour est sanglant pour un vétérant de Vénus & d'Euterpe. Allons, il me reste l'oreille.

AIR : N°. 8.

*( Voyez le premier dessus au Souper précédent ; & la musique. )*

**Je le connais, Myrtil, ce sentiment**
**Qui porte le trouble en ton ame ;**

Il n'a pas de l'Amour le fol égarement,
Ce n'est de l'Amitié que la plus chaste flamme.
Non, tu n'es point mon amant,
Je ne suis que ton amie.
Bannis donc de ton cœur ce qui fait son tourment;
Les craintes, les désirs, la sombre jalousie.

Tu sais, Myrtil, combien je crains l'Amour;
Tu dois le redouter toi-même,
Et n'attendre de moi qu'un innocent retour.
Après un tel aveu tu sais comment je t'aime.
Non, &c.

L'Amour en vain nous promet le bonheur.
Dès qu'il obtient ce qu'il demande,
Il gouverne en tyran, ou fuit de notre cœur.
A pareil prix au mien oserais-tu prétendre?
Non, &c.

Mon cher Myrtil, plaignons les amoureux:
Trop heureux quand l'ardente flamme
Qui trouble leur raison, & brille dans leurs yeux
Aux dépens de leurs sens, épargne au moins leur amie.
Non, &c.

*MADAME D'ERBY.*

Ah! il faudra répéter cela demain au clavecin, avec les accompagnemens; ce duo fera beaucoup plus d'effet, & le Commandeur sera plus assuré.

LE

*LE COMMANDEUR.*

Il doit bien y avoir à redire à mon chant; il m'occupoit beaucoup moins que les paroles nouvelles, elles ſont peu favorables à mes vœux; mais je commence à m'accoutumer aux refus.

*MADAME DE LINTZ.*

Fort bien, mais il nous faut les vers adreſſés au Marquis; nous en étions à l'époque où il avait ſi leſtement renoncé au titre d'amant.

*LA MARQUISE.*

Vous avez bien imaginé que l'amant qui fait ſemblant de n'être plus qu'ami, eſt le reſſort qui plie ſous l'effort qui le maîtriſe, & ſe relève avec plus d'élaſticité quand il ceſſe d'être retenu; d'ailleurs, les circonſtances devinrent favorables à la paſſion du Marquis; la ſucceſſion de ſa tante le rendit un parti excellent pour moi; j'eûs ordre de le regarder comme mon mari; ceſſant alors de me gêner, je lui envoyai, pour ſa fête, une roſe que j'avais deſſinée, &, au bas, ces vers-ci:

* Sûre que l'Amitié procure l'avantage
De rendre cher un rien, & de tout embellir,
Accepte cette fleur, elle fut mon ouvrage:
En cette qualité puisses-tu la chérir!
J'avais compté t'offrir un plus brillant hommage;
Mais en vain, mon ami, je désire rimer,
Je n'ai d'autre talent que de savoir aimer.
Sensible au sentiment, fais grace à mon langage.

Nous étions éloignés, je lui disais dans ma lettre: « Il est bon de vous pré- » venir que j'ai voulu peindre des roses, » je comptais de ce bouquet prendre mon » texte; la rose est l'image des courts ins- » tans où j'ai vu mon ami; les épines.... » Oh! devinez ». Voici sa réponse.

O combien j'ai cru voir de choses,
Céphise, dans ce nœud de roses
Que l'Amitié m'a présenté!
Dans ce bouquet tout fait emblême:
Sa fraîcheur, son éclat, sa grace, sa beauté....
Tu t'es voulu peindre toi-même.
De ton cœur agité les divers mouvemens
Sont rendus par chaque nuance
Des tendres filles du Printemps,
Et jusqu'à leurs boutons naissans
Sont l'image de l'innocence,

De ton ame timide & de tes sentimens.
Les épines..... Ton cœur manque là de science ;
Et me les laisse à deviner.
Ah ! ce sont celles de l'absence.
Les sentir, c'est assez ; pourquoi les dessiner ?
Mais le vert du feuillage annonce l'espérance,
Et le nœud délicat qui rassemble ses fleurs
Nous peint celui dont la constance
Unit & pour jamais nos cœurs.
O ma Céphise ! que de choses,
Quand on aime, on voit dans les roses !
Elles t'ont retracé les rapides instans
Où tu vis un ami fidelle.
Que chaque rose soit changée en immortelle
Pour peindre mieux encor ses feux doux & constans !
Oui, ton cœur & ta main sont sûrs de l'avantage ;
L'un de faire adorer ce que l'autre embellit.
Ces tendres feux sont ton ouvrage ;
Ainsi que ton bouquet, mon ame le chérit.
Tu me dois du retour, & non pas un hommage ;
Et comme toi, lorsque l'on fait rimer,
C'est Erato qui daigne aimer,
Et des Dieux, pour le dire, emprunter le langage.

## *SAINTRÉ.*

Ah ! Marquise, vous avez passé bien rapidement sur votre charmant envoi ;

que de naturel, que de ſentiment! que de fineſſe juſque dans les épines! qu'un amant doit être tranſporté de recevoir un pareil hommage de ce qu'il aime!

Il faut mourir, Béliſe, en liſant de tels vers.

*MADAME D'ERBY.*

Bon Dieu, que de chaleur! on voit bien que vous n'en avez pas encore mérité de ſemblables.

*SAINTRÉ.*

Ah! ce n'eſt pas aſſez de les *mériter*, il faut trouver des êtres juſtes & ſenſibles, qui.....

*MADAME D'ERBY.*

Courage, il n'en eſt pas de ces êtres-là, ſelon vous, n'eſt-ce pas?

*SAINTRÉ.*

J'ai du moins le malheur de n'en pas connaître.

*MADAME D'ERBY.*

Vous êtes encore jeune, Monſieur, votre inexpérience ne peut nous être injurieuſe.

LE COMMANDEUR.

C'eſt vous qui lui reprochez ce défaut?

LE COMTE.

Mais en tout, ſavez-vous que vous faites mauvais ménage, & que vous ſcandaliſez l'Arcadie.

LA MARQUISE.

L'Abbé, reprenez votre gravité, je crois que vous allez avoir à prononcer; il y a en effet ici un coupable.

L'ABBÉ.

Je le connais, & le punis ſans entendre ſa défenſe : Madame d'Erby condamnée à ſe raccommoder avec ſon Berger, & à lui payer les dépens taxés à un baiſer.

MADAME D'ERBY.

Je récuſe le juge, & j'appelle de ſa ſentence auſſi injuſte qu'indécente dans ſa bouche.

MADAME DE LINTZ.

Ma chère nièce, vous aggravez vos torts, & la peine eſt terrible contre ceux qui manquent à leurs juges, ſur-tout en face.

SAINTRÉ.

Madame ne manque pas à son juge en appelant de la sentence; j'appelle moi-même du baiser, il ne saurait plus me flatter.

LA BARONNE.

C'est donc pour en avoir deux ?

SAINTRÉ.

C'est pour prouver qu'il n'y a que la volonté qui donne du prix aux faveurs: ce n'est pas la première fois que celle-là m'a été refusée: j'en témoignai un jour mes regrets ainsi à une femme de qui les sentimens me semblaient équivoques.

Ah ! Flore, quelle différence
Entre nos deux façons d'aimer!
L'étincelle est à sa naissance,
Qu'elle a de peine à s'enflammer!
Tu sens pour moi de la tendresse,
Mais quelquefois une caresse,
De l'Amour signe si flatteur,
T'importune, hélas! ou te blesse;
Et ce feu, ce penchant vainqueur,
Qui, sur le sein de ce qu'on aime,
Nous précipite avec ardeur,

Ce plaisir délicat, suprême,
De cueillir un tendre baiser
Sur une bouche qui soupire,
Et ce voluptueux délire
Qui fait aux amans tout oser,
Timide ou bien indifférente,
Si tu les sens, cruelle amante,
En les renfermant dans ton cœur,
Pourquoi mélanger mon bonheur?
Ton refus a blessé mon ame:
Ne la connaîtras-tu jamais?
Rien ne peut éteindre la flamme
Que firent naître tes attraits:
Mais la froideur ou la réserve
De cendres peuvent la couvrir;
Un tendre retour seul préserve
Du dépit ou du repentir.

*MADAME D'ERBY.*

Le grand malheur! il eût bien mieux valu que le Comte nous eût lu sa neuvième lettre, l'Abbé aurait été occupé à lire la réponse, & tout le monde serait plus content.

*LE COMTE.*

Il est encore temps.

*LA MARQUISE.*

Oui, perſonne n'a envie de dormir, à ce qu'il paraît; commencez.

*LE COMTE lit.*

*Neuvième Lettre du Comte.*

« L'hiſtoire des vents, ma chère pupille, eſt celle du cœur humain, ils dominent ſur les mers & les bouleverſent; les paſſions règnent dans notre ame & la tourmentent; voilà pourquoi vous avez reçu deux de mes lettres le même jour, quoiqu'écrites à vingt jours de diſtance. N'admirez-vous pas l'emphaſe du début, & la juſteſſe de la conſéquence? Bon, riez, que je voie ces deux grands yeux noirs humides du plaiſir innocent d'une mauvaiſe plaiſanterie; c'eſt autant de gagné ſur l'ennemi: voilà un coup de piſton à la circulation. Bravo, continuez; car, quand vous vous y mettez, ce n'eſt pas pour peu; ſavez-vous que je vous entends rire d'ici, & que l'épidémie me gagne? Si elle pouvait en faire autant ſur Rosbif, ſi jamais il

devenait rieur ; allons, Pouponne, je gage que j'aurais votre épithalame à faire. Ma foi, à cette époque, ou bien peu après, adieu le pauvre exilé ; des plaisanteries qui viennent de trois cents lieues, ressemblent à des ragoûts réchauffés ; quand on a une bonne fabrique chez soi, il n'est pas ordinaire de tirer de l'étranger. Voilà comme mon faible pour vous me fait prêcher contre mon saint ; au lieu de vous entretenir dans le goût du célibat, je ne sais où je vais toujours trouver le sermon contraire ; heureusement que jusqu'ici, comme a dit l'Abbé Coyer, les prédicateurs n'ont pas fait grande fortune, quoiqu'il y en ait depuis qu'il y a des hommes, & cela me paraît dans l'ordre ; c'est l'amour-propre qui veut commander à l'amour-propre qui résiste ; c'est une plante stérile, il n'y a que l'exemple qui porte des fruits.

En ça, comment vous nommerons-nous, en vous écrivant d'Italie ? Cela a dû remplir bien agréablement les momens que vous avez employés à chercher le

nom de guerre, comme vous l'appelez ? Il me semble entendre Isabelle dire : Et moi aussi, j'aurai une Intelligence. Voyons, repassons l'antiquité, car *Aspasie* est antique. *Sapho ?*... non, elle fut amoureuse outre mesure ; *Phaon* fut cruel, la Lesbienne en perdit la tête & se noya ; tout cela pourrait vous porter malheur. *Daphné ?* elle ne fut que belle, & il lui en coûta la vie. *Aréthuse ?* elle ne fit que de l'eau toute claire avec sa farouche vertu. *Uranie ?*...... Pouponne est trop jeune pour s'élancer dans les cieux ; d'ailleurs, elle pourrait y rester, il y a là haut dans le zodiaque un Sagittaire, entre autres, qui pourrait bien la prendre pour la Vierge, ou en faire semblant, & ce n'est pas le compte des habitans d'ici-bas, ils n'ont pas de ces jolis signes-là à revendre. Ah ! je le tiens, *Aglaé*, oui, *Aglaé*, tout s'y trouve ; des trois c'est celle que j'aime le mieux, je la crois plus enjouée que ses sœurs. Voilà Pouponne baptisée, mais pas Virtuose, je l'aimerais moins ; ces Virtuoses sont ordinairement droites &

roides comme leurs buſcs; elles ſavent tout, il eſt vrai, hors une choſe, qui eſt de plaire. On les admire, mais froidement & ſans enthouſiaſme; elles n'ont pas l'art de communiquer l'étincelle électrique..... Arrêtons-nous cependant, car notre chère Demoiſelle D.... en eſt une. Pouponne, vous n'avez jamais pu la ſouffrir; pas plus que le pauvre Hicman; qu'il ſerait heureux! il pourrait ſe flatter d'avoir la plus jolie & la plus aimable blanchiſſeuſe de Paris, dirais-je auſſi la plus ſavante? ce ſerait ma foi bien le gros lot. Comme ces femmes ſont adroites! qu'eſt-ce que la mienne avait à faire là; il fallait l'y amener, & ſon éloge à la ſuite, & le mien par-deſſus le marché; le tout pour étayer un petit ſyſtême, excuſer une contradiction, donner matière à une charmante comparaiſon, & finir par un coup de maſſue; pauvre Rosbif, as-tu un caſque?

Oh! comme notre imagination galope! Pouponne, j'en ſuis eſſoufflé; vous connaiſſez tous les beaux eſprits femelles,

jusqu'à Madame Geoffrin, & vous vous avisez même de les caractériser; mais voilà être savante dans toute l'étendue du mot: oh! vous êtes au moins à Viroflée; il faut cependant vous accorder quelque chose; en effet, la célèbre du Châtelet eut des admirateurs & des amans, Voltaire vous le certifiera quand vous voudrez; mais elle mourut fort jeune. La merveilleuse Graffigny a presque vécu autant qu'une corneille; mais hélas! elle n'avait pour société, que de tristes oiseaux un peu déplumés. La tendre Sévigné & l'intéressante Deshoulières avaient chacune un bon maître-d'hôtel & un excellent cuisinier, cela est du moins vraisemblable; beaucoup de gens trouvaient leurs œuvres aussi bonnes, au moins, que celles de leurs maîtresses, & l'idole moderne n'aurait eu de quarante que le zéro, sans cet accessoire plus intéressant qu'elles. Commençons par fonder le laboratoire de Comus, ma belle amie, après quoi nous pourrons braver les camouflets des jaloux & des sots. L'or est le vernis universel, le

plus ſolide que je connaiſſe, rien ne l'écaille : celui de Martin n'eſt que du brouet auprès ; ſous couche brillante, on peut impunément être tout ce que l'on veut, s'attacher peu ou beaucoup à la ſociété, en diriger le ton, la régenter ; dicter ſes volontés ; la gouverner enfin du ſein des voluptés, cela vaut bien mieux que d'en être eſclave, ainſi que de ſes devoirs ; car enfin ces devoirs, la plupart du temps, ſont triſtes, monotones, pénibles...... mais *Madame de Sévigné était ſi bonne mère?* ce mot me rend mon ſérieux, dès qu'elle ne vous a pas ennuyée par l'effuſion, le torrent éternel de ſes tendreſſes ; vous avez ſon cœur, & vous êtes digne de ſa réputation ; ſes lettres m'excédaient à quinze ans, elles m'ont charmé à vingt-cinq.

L'état du pauvre C..... m'afflige, ſa vieilleſſe eſt prématurée ; il n'a guère que ſoixante-huit ou ſoixante-neuf ans ; il s'eſt levé trop matin pour vivre, c'eſt toujours aux dépens de la ſoirée. Dites-lui bien tous mes regrets de le ſavoir malade. J'aurais

bien aimé la cenſure des ſpectacles pour y avoir ma place *gratis*, mais il m'eût fallu lire bien des plats ouvrages; voilà le ſecret de ſe conſoler de tout, excepté de votre éloignement, dont rien ne peut me dédommager.

Point de grace pour mon voyage, il y aura des négligences, tant mieux; des fautes, frappez; des ſolécismes, tonnez; des barbariſmes, foudroyez.

J'adore, en périſſant, la raiſon qui t'aigrit.

Et, mon aimable pupille, qui ſait que c'eſt en tout bien & tout honneur.

*LA BARONNE.*

Ah! je vous reconnais, voilà de la gaité.

*L'ABBÉ lit.*

*Huitième Lettre de Pouponne.*

16 Février 1777.

« Et mais, qu'aviez-vous donc mangé, Prothée inexplicable? ſur quoi aviez-vous donc marché, quand vous m'avez écrit cet *in-folio* de folies que je viens de re-

cevoir? & dites à préſent que vous vous ennuyez là-bas; cela n'eſt pas vrai, on ne ſaurait avoir l'eſprit auſſi libre, la touche auſſi légère, quand on a le cœur à la gêne; vous nous en donnez à garder, vous avez trouvé là-bas de l'aliment à votre gaité, elle eſt rayonnante; & en vous liſant, ma tante & Rosbif diſaient eux-mêmes qu'ils croyaient vous entendre quand vous étiez monté ſur votre ton perſifleur; ma tante qui n'a pas le fil de la correſpondance, parce que je ne lui dis que ce que je veux, a trouvé beaucoup d'endroits galimathias; elle a été preſque ſcandaliſée du Sagittaire & de la Vierge, elle a fait le mouvement d'un ſigne de croix; il a fallu vîte lui expliquer qu'il y a une Vierge parmi les étoiles, qui n'eſt pas la fille de Jeſſé; elle a branlé la tête, & prétendu que cette Corſe vous gâtait, que vous deveniez poliſſon & quaſi méchant, que voilà ce qu'on gagnait aux iſles.

Pour Rosbif, il voulait faire les frais de l'impreſſion de votre lettre, il radotte; le choix du nom d'Aglaé l'a tranſ-

porté; & pour ne pas manquer l'étalage de ſon érudition, il m'a appris que c'était une des Grâces, le bon-homme! comme ſi je ne l'avais pas deviné par ce qui ſuit, & voilà de ſes gaucheries; s'il écrivait, il ferait comme Marivaux, qui dit tout & ne laiſſe rien à trouver. *Comme ces femmes ſont adroites!* vous nous mettez bien dans le cas de dire : Comme ces hommes ſont adroits! & avec plus de fondement; toutes vos plaiſanteries ne s'éloignent pas de votre but, elles y tendent toutes au contraire; il fallait encore charger le tableau des femmes ſavantes, ou qui aſpirent à le devenir; le ſérieux n'avait pas opéré, on eſſaie le ridicule, traître! j'allais vraiment vous bouder, mon amour-propre ſe gonflait; mais le très-plaiſant caſque de Rosbif m'a fait éclater, & pluſieurs traits de ce comique vous ont ſauvé de mon courroux; il eſt décidé qu'il faut vous tout paſſer, & qu'on ne ſaurait avoir raiſon avec vous; en tout cas, prenez-vous-y toujours de même, faites-moi faire du bon ſang, & je conſens

à avoir tort. Le choix du nom d'Aglaé m'a fait plaisir, j'aime ce nom, il n'est pas commun, & je crois qu'il a toujours joui d'une bonne réputation; à propos, j'allais vous faire grace d'un calembourg; vous êtes bien heureux qu'Aréthuse & son eau claire se trouvent à travers mille autres folies, sans quoi j'aurais eu mon tour; mais cela est enchâssé de manière que cela passe en faveur de l'unisson: adieu, je vous adore aussi en tout bien & tout honneur; c'est le mot, car on n'adore que les invisibles: j'aime mieux vous voir, & n'avoir qu'à vous chérir; c'est ce que je fais à chaque minute, cela vaut mieux que d'être adoré par-ci par-là ».

*LA MARQUISE.*

Toujours la même fleur d'esprit, le même sel, & la raison à travers tout cela.

*LE CHEVALIER.*

Ma foi, dussé-je me faire un procès avec ma Bergère, Pouponne est en effet adorable dans toute l'étendue du terme.

MADAME DE CHANCEAUX.

Si j'osais soutenir la cause contraire, je mériterais de payer les dépens.

LE CHEVALIER.

Eh mais, le procès qui m'effrayait d'abord, je commence à le désirer.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ah! je le crains comme la peste, & j'ai toujours préféré un mauvais accommodement; tenez, prenez les dépens, & allons-nous coucher sans rancune.

(*Le Chevalier l'embrasse.*)

LE CHEVALIER.

Et sans chansons? j'aime à rester sur la bonne bouche.

MADAME DE CHANCEAUX.

Non pas, car j'ai une chanson de morale, que je vous mitonne depuis quelques jours; l'auteur qui garde l'anonyme, voulait m'en gratifier; mais je ne me pare pas ainsi des plumes du paon; or écoutez.

AIR : *Cher amant, mon cœur le confesse.*

Beautés sévères, mais sensibles,
Qu'Amour force à suivre ses lois,

Moins distraites & plus paisibles,
Vous combinez mieux votre choix;
Mais après avoir su le faire,
La raison (*bis*) doit savoir se taire. *Bis.*

Tant que votre amant est fidèle,
Allez au-devant de ses vœux;
De la Vertu craignez le zèle,
Trop farouche elle éteint ses feux.
Entre Amour & devoir austère
La raison, &c.

N'exigez pas le sacrifice
Des preuves d'un tendre retour;
Les disputer tient du caprice,
Les refuser blesse l'Amour.
Quand il implore ce salaire,
La raison, &c.

Mais, lorsqu'indiscret ou volage,
L'objet aimé vous fait rougir,
Ou que d'un trop dur esclavage,
Belles, vous avez à gémir,
Reprenant son emploi sévère,
La raison (*bis*) ne doit plus se taire. *Bis.*

*L'ABBÉ.*

Voilà la meilleure enveloppe de la morale, un air bien fait & bien chanté.

*LE COMMANDEUR.*

Oui, une jolie bouche lui donne bien du relief, & je suis toujours furieux qu'on ait persécuté certaine Madame Guyon; à en juger par l'ardeur dont elle aimait le Dieu invisible, & dont elle parlait le langage mystique, un être palpable devait bien se trouver des extases de la Béate & de sa conversation.

*LA MARQUISE.*

Ne blâmons pas les faiblesses humaines; folie pour folie, j'aime encore mieux un excès d'amour du Créateur, qu'un excès d'amour pour la créature.

*LE COMMANDEUR.*

* Le monde est plein de fous; & qui n'en veut pas voir,
Doit demeurer tout seul, & casser son miroir.

*LA BARONNE.*

Fort bien, allons commenter ce proverbe dans notre lit; là il n'y a pas besoin de casser les glaces.

# XVII.e SOUPER.

*LA BARONNE.*

COMTE, avez-vous dormi cette nuit tranquillement?

*LE COMTE.*

Sans m'éveiller, pourquoi?

*LA BARONNE.*

C'est que je n'ai fait que vous quereller dans mes rêves; vous dire pourquoi, je ne le sais pas moi-même; je querellais toujours; votre douceur, votre résignation ne me désarmaient point; j'étais d'une humeur insupportable, & en m'éveillant, je me haïssais à la mort.

*LE COMTE.*

Et vous vous êtes trouvée toute seule de ce goût-là.

*LA BARONNE.*

J'ai été, en vérité, un petit moment à croire que mon rêve était vrai, & à en rougir,

*LA MARQUISE.*

Baronne, des songes pareils sont affligeans, évitons ce qui peut porter la moindre atteinte à la gaité de nos Soupers; je me rappelle que Dorival nous a entamé une histoire de Zamire, j'aime ce nom-là; & si cette intrigue a eu de la suite, elle ne peut qu'être agréable.

*DORIVAL.*

Vous commandez un rude sacrifice à mon amour-propre, car c'est presque les premiers vers que j'ai faits; mais la modestie est de contrebande parmi nous, & voici le second envoi que je fis à Zamire. La Baronne va voir que je rêve aussi.

A ton nom seul, ô ma Zamire!
J'éprouve de si doux transports,
Que sur ma lyre,
Si j'essaie en tremblant quelques tendres accords;
A peine je respire;
Des soupirs plus fréquens
Font taire le Dieu qui m'inspire,
Et tiennent mon ame en suspens.
L'émotion la plus voluptueuse,
Sans les surprendre, agite tous mes sens,

Et ma plume eſt ſi malheureuſe,
Qu'elle ne rend jamais, jamais ce que je ſens.
Je voudrais définir ce ſentiment paiſible,
Qui cependant fait palpiter mon cœur :
Un ſonge, en voltigeant, d'un coup d'aile inſenſible
Vient frapper ma paupière, & ſon charme invincible
Me conduit par degrés au comble du bonheur.
Trompé par ta charmante image,
Je cherche dans ton ſein la ſource des plaiſirs ;
Je te vois tendrement ſourire à mon hommage ;
Et rallumer ainſi le feu de mes déſirs :
Par degrés tu deviens ſenſible,
Et, preſſé par le mien, je ſens battre ton cœur.
Par une route imperceptible
S'éclipſe l'auſtère pudeur......
Par une plus viſible
Je deviens ton vainqueur :.....
Mais quoi ! trop ſéduiſant menſonge,
Te joueras-tu toujours de ma crédulité ?
Ah ! n'importe, au défaut de la réalité,
Goûtons toujours l'illuſion du ſonge,
Puiſque l'erreur dans laquelle il me plonge
Fait toute ma félicité.

*LE COMMANDEUR.*

La dernière idée n'a pas les charmes de

la jeunesse, mais elle avait ceux de l'application.

*DORIVAL.*

Ah! la sirène qui m'enchantait alors, m'a vendu bien cher les éclairs du bonheur que j'ai pu saisir au passage; mais je ne veux pas anticiper sur le Roman.

*LE CHEVALIER.*

Vous avez aussi trouvé des coquettes? Ah! consolez-vous; à l'âge où vous étiez alors, pareil malheur est arrivé à bien d'autres; vous en voyez en moi un exemple, sur-tout bien touchant.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

En tous cas, votre ton & votre air ne le sont guère; cette anecdote ne peut être que fort piquante.

*LE CHEVALIER.*

Le fonds en est au contraire très-commun, mais les circonstances sont assez singulières. Je n'ose pas dire j'aimais, ce serait profaner le terme; mais j'avais du goût pour une jeune personne qui en avait aussi pour moi; la petite intrigue marchait

assez

assez bien ; lorsque nous fûmes obligés d'aller en vacance, chacun de notre côté, je partis le premier. Un de mes rivaux, car j'avais l'honneur d'en avoir, profita de mon absence, & m'effaça si bien du cœur de ma perfide, qu'on s'arrangea pour se voir secrétement à la terre où elle était. Le mystère devenait nécessaire, à cause d'un père qui n'entendait pas raillerie. Le nouveau favori part *incognito*, arrive de même, & va descendre & se tapir chez le maître d'école du village, espérant bien le lendemain se glisser dans le parc, & profiter de la protection de l'ombrage ; mais, pendant la nuit, l'idée des plaisirs qu'il se promettait pour le lendemain, lui causa une révolution, dont une fièvre scarlatine fut la suite ; il fallut revenir à la ville, l'aventure fit du bruit : je pris mon parti galamment, & toute ma vengeance se réduisit à ce rondeau-ci :

*RONDEAU.*

**Incognito songe à faire retraite,**
**Mon pauvre coeur, car ton affaire est faite ;**
**Bannis, crois-moi, la plainte & les regrets,**

D'un nouveau bail recommence les frais,
Mais garde-toi sur-tout d'une coquette.

Pour cette gent, c'est peu de l'étiquette,
Galants propos, complaisance secrette,
Il faut encor courir par-tout après
Incognito.

Oh! par ma foi, nargue de la recette;
Trop chérement un tel plaisir s'achète :
Il faut braver le vent, le chaud, le frais;
Je crains la fièvre, ainsi pas ne voudrais
A pareil prix aller conter fleurette
Incognito.

LE COMTE.

Vous n'étiez pas prodigieusement épris de cette jeune personne.

LE CHEVALIER.

La vanité fut plus mortifiée que l'amour; mais à l'âge que j'avais, les goûts ressemblent aux flots, l'un pousse l'autre.

MADAME D'ERBY.

Messieurs, vous restez long-temps à cet âge.

LE COMMANDEUR.

Je suis ici, malheureusement, le doyen;

ce titre me coûte assez cher, pour que j'use un peu des droits qu'il me donne. J'ai toujours vu que la jeunesse était crédule & indulgente, & que l'expérience seule rendait défiant. Par quelle fatalité, par quelle manie inverse, Madame d'Erby, qui réunit aux charmes de la figure les agrémens de l'esprit, & sur-tout la bonté du cœur, se fait-elle une étude de relever tout ce qui peut nous échapper, de saisir tous nos endroits faibles; nous, qui ne nous occupons qu'à l'admirer, l'encourager, j'ose même dire, la faire valoir? C'est, en honneur, plus pour son intérêt que pour le nôtre que je me permets ces observations; faite pour répandre des roses à pleines mains dans nos orgies, pourquoi faut-il qu'elle y mêle toujours quelques épines? Pardon, charmante d'Erby, ce n'est qu'en éveillant votre sensibilité naturelle, en éclairant votre cœur & votre esprit à-la-fois, que je puis, en travaillant à nos plaisirs, préparer votre bonheur; quelques préjugés, quelques hommages indiscrets, l'ivresse d'une

liberté précoce, tels sont les écueils desquels vous avez à vous garantir. Pardon, encore une fois, aimable enfant, mon âge & le vôtre autorisent ce titre ; j'ai vu, avec peine, que les petits avertissemens délicats que la Société se permettait de vous donner sous la gaze légère de la plaisanterie, vous effleuraient sans vous entamer ; que le cœur comprenait, mais que l'esprit était sans mémoire. Je déchire le voile, j'en ai le courage, parce que je vous connais celui de m'écouter sans humeur, & de me pardonner ma hardiesse ; vous nous avez affligé tous, mais sur-tout Saintré ; son respect, sa douceur, son honnêteté inaltérable, tant de qualités aussi rares que précieuses, n'ont pu lui épargner les saillies mortifiantes, ni les injustices de la prévention.......

*SAINTRÉ.*

Monsieur, épargnez Madame, épargnez-moi moi-même.......

*LE COMMANDEUR.*

Charmant jeune homme, je vous sers

autant qu'elle; vos cœurs ſont faits pour s'entendre & ſe rapprocher; j'en ai, pour garans certains, les larmes délicieuſes qui vous échappent à tous les deux; n'en rougiſſez ni l'un ni l'autre : chez vous, chère d'Erby, la vérité de mes repréſentations y a au moins autant de part que le dépit de l'amour-propre, parce que vous avez l'eſprit naturellement juſte, mais ambitieux. Saintré, votre attendriſſement eſt ſympathique; il s'y mêle encore la crainte d'être regardé comme la cauſe innocente du petit chagrin que je cauſe, en ce moment, à une femme qui vous rend juſtice, ſoyez-en ſûr, mais qui lutte encore contre ſon penchant, par cette fauſſe honte qui nous éloigne ſi ſouvent du bonheur. Femme ſenſible, je vous vois ébranlée, le vœu de tous vos amis eſt, en ce moment, peint ſur leur figure; ayez le courage de donner à Saintré ce baiſer ſi durement refuſé; ramenez la ſérénité dans ſon ame, & dans la nôtre; vous la partagerez bientôt vous-même.

*MADAME D'ERBY.*

Monsieur le Commandeur, je ne conviens point du tout de cette sympathie, de cette prévention, enfin, de beaucoup de choses que vous paraissez soupçonner. Je fais cas de Monsieur, parce que je le crois honnête ; il m'a semblé quelquefois qu'il s'écartait un peu de ce que tout galant homme doit au sexe. J'ai peut-être pris le parti du mien avec trop de chaleur ; il faut bien que j'aie des torts, puisque toute la Société me condamne par votre bouche ; c'en est un contre nos conventions d'avoir refusé.....

( *Timidement, regardant Saintré, & se penchant de son côté.* )

Cela se peut réparer......

*SAINTRÉ, l'embrassant avec transport.*

Ah ! quel prix vous daignez ajouter à cette faveur !

*Tous ensemble, frappant des mains.*

A merveille !

MADAME DE LINTZ.

Ma chère nièce, vous réparez ſi bien vos fautes, qu'on ſerait fâché que vous n'en fiſſiez pas.

MADAME D'ERBY.

Mes intentions & mon inexpérience me doivent donner quelques droits à l'indulgence de mes amis; je les remercie ſincérement de la révolution qu'ils viennent d'opérer dans mes idées; je leur dois d'avoir plus réfléchi en deux minutes, que je n'avais fait en deux ans.

LE COMMANDEUR.

C'eſt un vrai triomphe pour moi que d'avoir mis la bonté de votre cœur & la juſteſſe de votre eſprit dans tout leur jour; cependant, bel enfant, je ne ſuis pas ſans crainte, je vous l'avoue, ſur les moyens & même le ſtyle que j'ai employés pour y parvenir; je ſerais déſeſpéré, malgré la pureté de mes motifs, ſi quelques-unes de mes expreſſions avaient pu bleſſer votre ſenſibilité, & j'irais à vos genoux....

MADAME D'ERBY.

Commandeur, venez plutôt recevoir le ſalaire que votre amitié mérite. Si mon amour-propre s'eſt un peu ſoulevé, mon cœur en a rabattu les fumées, & nous a fait juſtice à tous deux.

LE COMMANDEUR, *allant l'embraſſer.*

Ce chaſte & précieux baiſer vous aſſure du plus tendre attachement & de toute mon admiration.

LA BARONNE.

Il faut avouer, cher Commandeur, que vous & le Comte êtes réſervés pour les cures difficiles, & qu'en voilà deux qui vous font honneur.

LA MARQUISE.

Il en eſt une que je crois plus ſûre que l'autre; mais qui eſt-ce qui a un peu de poéſie à nous donner pour nuancer notre ton? L'Abbé, quelques vers.

L'ABBÉ.

Je n'en fais pas, mais j'en retiens, & ceux que je vais réciter ne ſont peut-être

pas connus de la Société ; il vient d'être question de reconnaissance, cela m'a rappelé une paraphrase d'un verset de l'Ecclésiaste, qui m'a paru plus heureuse que celle de Voltaire : pour en juger, voici les deux quatrains :

* Répandez les bienfaits avec magnificence,
Même aux moins vertueux ne les refusez pas ;
Ne vous informez point de leur reconnaissance ;
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

*DORIVAL.*

*Il est grand*, oui ; *il est beau*, non ; *même aux moins*, fait un mauvais effet ; *pas & point*, cela est stérile ; en tout, ce quatrain ne me paraît pas digne de Voltaire.

*L'ABBÉ.*

Je pense comme vous, & qu'en tout aussi celui-ci est préférable :

* Prodiguez les bienfaits, semez-les sur vos pas ;
N'en attendez jamais le plus léger salaire ;
Le malheur trop commun de faire des ingrats
Est assez compensé par le plaisir d'en faire.

*SAINTRÉ.*

Il y a bien plus d'idées dans ces vers que

dans les premiers, & ils sont coulans & harmonieux.

*DORIVAL.*

Il n'y a rien de vague, rien d'inutile; surement l'Auteur était accoutumé à en faire.

*L'ABBÉ.*

Ce quatrain est de M. de la Marche, ancien premier Président du Parlement de Bourgogne, Magistrat qui joignait l'érudition à la fleur d'esprit, mélange assez rare; mais j'entends peu citer l'inscription gravée sur le piédestal de la statue pédestre de Louis XV, à Rheims; elle me paraît cependant d'un bon genre. La voici :

« De l'amour des Français, éternel monument,
Apprenez à toute la terre
Que Louis dans nos murs jura d'être leur père,
Et fut fidelle à son serment.

*LE COMTE.*

En effet, elle est bien dans le style lapidaire, & cette inscription me rappelle celle faite par Piron, pour orner l'obélisque de la petite ville d'Arcy-sur-Aube, qui,

ayant été entièrement détruite par le feu, fut rétablie par M. de Graffin, ſeigneur du lieu.

* La flamme avait détruit ces lieux,
Graffin les rétablit par ſa munificence.
Que ce marbre à jamais ſerve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait, & la reconnaiſſance.

*LE COMMANDEUR.*

Sublime ſimplicité !

*LE CHEVALIER.*

Meſdames, c'eſt bien dommage que vous n'entendiez pas le latin comme l'italien, je vous citerais une deviſe qui fut miſe au bas d'un ſoleil couvert d'un nuage, dans un feu d'artifice tiré à la convaleſcence de Louis XV, à Rheims, en 1744. Je vous l'expliquerai le mieux que je pourrai.

*Æternam timuerant ſecula noctem.*

Le monde a craint une nuit éternelle.

En faiſant alluſion au ſoleil obſcurci.

*LA MARQUISE.*

Cela préſente une grande image en peu de mots.

LE COMMANDEUR.

Voilà le mérite des devises, des inscriptions & des épitaphes. Celle que les Génois ont faite à Boufflers, qui mourut de la petite vérole chez eux, le jour que les Allemands en levèrent le siège, est d'une heureuse simplicité & d'un grand sens, en une ligne après les titres du Duc de Boufflers :

*Quam vitæ non potuit, nomini immortalitatem Senatus.*

Je ne peux, Mesdames, vous rendre que le sens de l'épitaphe, & vous en perdrez le sel ; cela veut dire que le Sénat qui n'a pu sauver les jours de son libérateur, veut au moins rendre son nom immortel, par le monument qu'il lui consacre.

SAINTRÉ.

J'ai trouvé la tournure de l'épitaphe du Cardinal du Bois, à Saint-Honoré, assez adroite ; après l'énumération des grandeurs de son Eminence, l'Auteur s'arrête & dit :

*Sed quid ! heu ! meliora bona, viator, apprecare mortuo.*

**Mais hélas ! pour le mort, désirons d'autres biens.**

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Avec le Cardinal du Bois, le commentaire eſt facile ; mais, cher Comte, ſortez-nous des tombeaux ; Pouponne eſt bien faite pour nous rendre à la vie.

*LE COMTE lit.*

*Dixième Lettre du Comte.*

12 Février 1777.

« Ma foi, la comédie va ſon train, chère Aglaé, & votre tuteur eſt enrôlé, il n'y a pas eu moyen de s'en dédire ; on a été juſqu'à me faire entendre qu'un refus plus long pourrait me faire tort auprès du Comte de M. . . . . . . ſur-tout pour le rôle de Timante, dans Lucile, n'y ayant perſonne, en ce moment-ci, dans Baſtia pour le chanter ; alors il ne m'en a pas plus coûté de me charger de celui de Philippe Humbert, dans Nanine. Je vous préviens que ces deux pièces ne ſont pas de mon choix ; elles ſe reſſemblent trop, & la tâche eſt au-deſſus de nos forces, n'y ayant, dans toute la troupe, qu'un muſicien ; les duo, trio & quatuor iront

comme il plaira à Dieu ; ajoutez que les ſymphoniſtes Italiens ne ſavent pas accompagner notre chant, ni ſe plier complaiſamment à notre faibleſſe ; mais mon plus grand embarras aujourd'hui, eſt de conduire à la fin une entrepriſe dont je me ſuis chargé un peu légérement : j'ai mis dans ma tête de faire jouer le rôle de Nanine à une jeune Corſe de treize ans, il y a de l'étoffe, de la figure, de l'intelligence; mais treize ans, étrangère, n'ayant encore vu que des bouffons Italiens ! allons, du courage, & ſur-tout de la patience ; mon amour-propre eſt ſur les rangs ; tout Baſtia a les yeux ſur l'enfant que j'entreprends. Il ne faut pas en avoir le démenti : ſa mémoire ne m'embarraſſe point ; mais l'accent, mais le geſte, mais la marche, mais le maintien, mais l'aſſurance, cela ne finit pas. Ma foi, un portrait en amène un autre ; vous connaiſſez nos pièces, il faut que vous en connaiſſiez les acteurs ; d'ailleurs la toile eſt pour nous ſeuls, nous pouvons la barbouiller en conſéquence ; vous allez ſurement rire de l'attelage, je

vous le permets ; mais souvenez-vous que tous les Comédiens sont comme nous, un ramassis de gens qui, semblables aux Moines, ne peuvent se souffrir & ne s'estiment pas toujours. . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Nanine est cette jeune Corse en question, son âge, sa figure, intéresseront & joueront les trois quarts de son rôle, si la famille la laisse achever ; car ici il faut le suffrage des arrière-petits-cousins. Au commencement, quand on invitait quelques Corses, ils amenaient toute la parenté. C'était comme l'arrière-ban, voilà les femmes. Les hommes. . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

La salle est jolie, nos répétitions s'y feront toutes, j'insiste là-dessus ; pour accoutumer nos femmes à battre la planche, j'y veux aussi du monde pour qu'elles ne fassent pas les enfans à la représentation. Me voilà dans mon ancien métier, excepté que j'ai vingt ans de plus.

Nous nous sommes réunis plusieurs garçons ce carnaval, & nous avons donné

des bals; au premier, une Corse, qui donne le ton, mais qui l'a mauvais, après m'avoir promis de se contenir vis-à-vis d'une Française qu'elle ne peut pas souffrir, lui a fait une impertinence marquée, & me voilà brouillé avec l'impertinente, & d'une : elle en a pâti, car elle n'a été d'aucun des autres bals. Ils ont été assez brillans ; ceux qui ne dansaient pas, jouaient ou nous aidaient à faire les honneurs.

Vous voyez que nous avons trouvé le moyen de passer le temps gaiment : où étiez-vous, leste Aglaé ? comme vous auriez fait des entrechats ! mais vous n'auriez pas trouvé ici un danseur de menuet digne de vous. Adieu, ma belle amie, à travers le tourbillon qui m'entraîne un moment, sans remplir le vide qu'éprouve mon cœur, on me surprend dans des accès de rêveries, & l'on croit que je fais des vers, j'en suis bien loin ; je pense à ce qui me manque, devinez ? »

*MADAME DE LINTZ.*

Eh ! pourquoi nous avoir privés des

tableaux ; c'était surement le meilleur de la lettre.

*LE COMTE.*

Ce pouvait en être la partie la plus piquante, & c'est ce qui m'a décidé à la supprimer. J'écrivais dans l'accès des tracasseries ; mes pinceaux, trempés dans le fiel, coloriaient plaisamment, mais sardoniquement ; je voulais égayer mon amie ; cela est à toute force permis ; mais j'aurais à me reprocher de faire rire le Public aux dépens de gens qui, estimables d'ailleurs, n'étaient pas obligés d'être charmans, ni bons Comédiens. Lisez, l'Abbé.

*L'ABBÉ lit.*

*Neuvième lettre de Pouponne.*

1.er Mars 1777.

« J'ai eu un plaisir charmant, hier, mon cher tuteur, j'ai vu les jolis enfans de votre ami L....... en allant voir le petit S..... dont la pension est à côté. Je trouve que l'aîné a quelque chose de noble dans la figure, & il m'a fait une réponse si sensée, que ma tante a dit tout de suite :

Il répond comme ſon père ; je lui ai demandé s'il m'aimait bien, en l'embraſſant, il m'a ſouri..... *Quand je vous connaîtrai, je crois que je vous aimerai*; & il m'a baiſé la main. Qu'il m'a intéreſſé, cet aimable enfant ! j'en avais les larmes aux yeux ; pour le cadet, ce n'eſt qu'avec une peine infinie que j'en ai eu une minute d'audience ; on était prêt à faire une petite promenade au jardin, & tous ſes vœux étaient d'être libre pour n'y pas arriver le dernier. Je le trouve trop joli pour un garçon ; c'eſt ſa mère, ſon beau teint, ſes beaux yeux, ſa vivacité & ſa douceur, mélange heureux qui attache ſes regards & intéreſſe le cœur. Mon ami, celui-là donnera du ſouci, ſa jeuneſſe ſera bruyante ; au reſte, ils ſont très-bien portans, en bon air, & bien ſoignés ; leur maître m'a dit que l'aîné faiſait ce qu'il voulait, que le cadet était en retard, parce qu'il eſt diſſipé, mais qu'il s'en tirerait ; je n'ai ceſſé, en revenant, de réfléchir ſur le caractère que les enfans apportent en naiſſant ; cet aîné, fier, ſérieux, ſenſible,

& en même temps attrayant, careſſant; ce cadet, léger, brillant & bon par excellence, m'a-t-on dit; je reconnais là le père & la mère, & je diſais : Chacun a de qui tenir. Cela eſt ſi frappant, que ma tante a fait les mêmes remarques & les mêmes comparaiſons que moi. Elle rafolle du cadet, je le lui laiſſe; l'aîné a fait ma conquête, & je me déclare pour lui; je commence à aller au ſolide.

Oh! voilà une lettre de vous, j'entends cette folle de Biron qui me crie : Mademoiſelle, que me donnerez-vous? C'eſt ſon ſtyle quand elle m'en apporte; effectivement c'eſt celle du 12 du mois dernier. A propos de Biron, j'ai des torts avec elle; la pauvre fille, qui rafolle de vous, comme vous ſavez, ne manque pas de me prier, à chaque lettre que je vous écris, de vous aſſurer de ſon reſpect, & de vous demander quand vous reviendrez, & je crois que je n'ai pas encore fait ſa commiſſion une ſeule fois, au moins pour ſon compte; j'ai la bonne foi de le lui dire, & croiriez-vous qu'elle en pleure, la

drôle de fille ! son bon cœur touche le mien, & je ferais volontiers comme elle.

Vous voilà donc décidément Comédien ? Convenez que c'est vraiment Comédien de campagne ; car vous n'êtes pas parvenu à me donner une autre idée de Bastia, malgré toutes les tables de jeu & les plumes qui se trouvent chez votre Intendante. Oh ! que vous voilà bien dans votre sphère ! jouant la comédie, & faisant une éducation ; ne faites-vous pas votre écolière plus jeune qu'elle n'est, pour ajouter au mérite de la former, & arrêter les interprétations malignes ? Vous êtes bien capable de tout cela ; mais, savez-vous que vous me donnez une drôle d'idée de votre troupe. . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Vos tableaux sont de main de maître ; vous veniez d'avoir une prise au foyer quand vous les avez tracés. Rosbif gage que vous ne jouerez pas ; il dit que c'est une marquéterie mal assemblée que votre troupe ; il y a une bonne pièce à faire, au lieu d'en représenter.

Cruel que vous êtes ! vous m'annoncez de ſang froid des bals, à moi qui n'ai été qu'à ce que vous appelez chez vous une *écreigne ;* à minuit tout a été dit, cela m'a donné plus d'humeur que de plaiſir.

M. T..... veut déjà ſe retirer, votre prophétie s'avance, le pauvre C... auſſi, nous en déſeſpérons.

Ma ſenſitive eſt morte, je l'aimais, elle m'avait fourni une comparaiſon ; & voilà comme nous nous attachons par intérêt le plus ſouvent ; je crois que j'ai fait une faute contre la bonne phyſique ; je l'arroſais avec de l'eau chaude, ſur ma cheminée, où elle avait peut être déjà trop chaud. Mon ſeringa & mes baſilics, que je n'ai pas ſi *migeotés*, ont réſiſté au froid ; ne m'apporterez-vous pas un jour quelques plantes particulières à votre Corſe ? je ſerais fière d'avoir quelque choſe venant de ſi loin, cela ne vous nuira pas à mes yeux, ſi j'en crois mon cœur. Adieu, ce mot eſt éternel, cher tuteur, ne le changerez-vous donc pas bientôt en celui de bon jour » ?

LE CHEVALIER.

Comte, le portrait des deux enfans eſt de main de maître, comme elle dit des vôtres.

SAINTRÉ.

Et la ſenſitive ?

LE CHEVALIER.

Je me rappelle bien la charmante comparaiſon qu'elle lui a fournie. Cette enfant eſt tout ame & tout eſprit.

MADAME D'ERBY.

Pour ça elle a bien raiſon de vous gronder, Comte ; annoncer des bals à une perſonne qui ne peut pas danſer, eſt une cruauté.

L'ABBÉ.

C'eſt en effet renouveler le ſupplice de Tantale.

LE COMTE.

Il eſt bon d'exercer quelquefois votre philoſophie, Meſdames.

LA BARONNE.

Grand-merci, c'eſt nous faire du mal ſans profit & de gaité de cœur.

*LE COMTE.*

Il faut réparer cette faute involontaire, & forcer vos applaudiſſemens, non par l'exécution, mais par le ſujet; il me ſemble que, ce ſoir, les Muſes ont un peu boudé, je veux au moins réveiller celle du chant.

*MADAME D'ERBY.*

Je ſentais qu'il nous manquait quelque choſe.

*MADAME DE LINTZ.*

Il faut convenir que, ce ſoir, rien ne nous convient mieux qu'une chanſon.

*LE COMTE chante à la Marquiſe.*

* AIR: N.o 9.

Je veux, Annette, en ma chanſon,
De toi faire un tableau fidelle,
Et dire comme la Raiſon
Te prête une grace nouvelle,
Quand, ſoumiſe à ton enjouement,
En inſtruiſant elle folâtre;
C'eſt d'un auſſi rare talent *Bis.*
Que tout le monde eſt idolâtre. *Bis.*

Victime de l'auſtérité,
Toi ſeule en fais l'expérience;

Tu gardes pour l'humanité
Les tendres ſoins & l'indulgence.
De ta ſolide piété,
Bien loin de tirer avantage,
Jamais de la ſévérité *Bis.*
Tu n'employas le dur langage. *Bis.*

Ton eſprit, orné ſans apprêts,
Ainſi que l'arbre d'Atalante,
Offre fleurs & fruits toujours frais,
Dont l'aſſemblage nous enchante :
Tu fais avec grace un couplet,
Tu fais commenter la Bruyère :
Avec toi le ſage ſe plaît, *Bis.*
L'être léger te croit légère. *Bis.*

Combien ſont heureux les amis
Que ton coeur ſenſible préfère !
Tels les élus, au ciel admis,
Auſſi-tôt dédaignent la terre.
Si t'eſtimer & t'admirer
Pour te plaire pouvait ſuffire,
Je pourrais alors eſpérer *Bis.*
Le bonheur que mon coeur déſire. *Bis.*

*LA MARQUISE.*

S'il ne te faut qu'un coeur fidèle,
Tu n'as plus rien à déſirer.
(*Les autres Dames répètent ces deux vers en chorus.*)

LE

LE COMTE.

Belles & généreuses Dames, jouissez de toute l'effusion...... & de tout l'embarras de ma reconnaissance.

LA MARQUISE.

Comte, rappelez-vous que le nombre n'effraie pas l'Amitié, & qu'il est aussi flatteur pour elle, qu'avilissant pour son frère.

LA BARONNE.

Souvenez-vous encore que les peintres & les poëtes doivent beaucoup de leurs bonnes fortunes à leurs tableaux.

LE COMTE.

Je n'ai garde aussi d'oublier que vous êtes ici le correctif général; que n'existiez-vous dans mon printemps!

LA BARONNE.

Grand-merci de votre souhait, j'en aurais eu alors d'autres à remplir.

LA MARQUISE.

Et de plus agréables; au reste, la chanson du Comte est un rêve de son imagina-

tion, il doit avoir beſoin d'en faire d'autres, & nous auſſi.

L'ABBÉ.

Nous ſommes sûrs d'en faire de charmans, en continuant la chanſon; mais Saintré en avait préparé une....

SAINTRÉ.

Je me trouve trop heureux quand mon tour ne vient pas; j'ai beſoin de ménager mes forces & mes tablettes.

MADAME DE LINTZ.

Je ne dormirais pas après l'annonce, guère plus en attendant l'orage; ainſi la chanſon nous revient.

SAINTRÉ.

Elle eſt longue, & je l'ai miſe en italien; & puis c'eſt une romance.

LA BARONNE.

Tant mieux, ce genre prépare au ſommeil.

SAINTRÉ.

Pourvu qu'il en donne la critique.

(*Il chante.*)

AIR : N.o 10.

D'une Pastourelle,
Jeune, accorte & belle,
M'étais énamouré :
Se nommait Sylvie,
L'appelais ma mie ;
Amour m'avait juré. *Bis.*

Sous l'orme, à la danse,
N'entrait en cadence
Qu'avec son doux ami.
Changions de houlette ;
De peine secrette
Jamais n'avions gémi. *Bis.*

Même accoutumance,
Jamais discordance,
Préférions mêmes jeux :
Onc des tourterelles
Ne furent fidelles
Comme l'étions tous deux. *Bis.*

Toujours belle aurore,
Plus beau jour encore
Amenaient beau couchant ;
Et nüit, bien que sombre,
Nous gardait dans l'ombre,
Passe-temps plus touchant. *Bis.*

L'amour de ma mie
Donnait jalousie

Aux autres Paſtoureaux:
Le dis ſans feintiſe,
M'était friandiſe
Qu'avoir tant de rivaux. *Bis.*

Certain jour d'orage,
Fuyant au village,
Plus ne nous vîmes-nous.
Fondit la tempête,
Las ! c'eſt ſur ma tête
Que tombèrent ſes coups. *Bis.*

Le ciel à la terre
Rendait ſa lumière
Et ſe raſſérénait.
Retrouvai Sylvie......
Mais reſtai ſans vie,
Licidas l'embraſſait. *Bis*

Ai fui la contrée;
Sylvie adorée
Pas ne verra mes pleurs.
Mais, quoiqu'infidelle,
Le ſouvenir d'elle
Charme encor mes douleurs. *Bis.*

Si voulez me plaire,
Las ! de ma Bergère,
Paſtoureaux, parlez-moi:
Sa foi m'a mentie,

N'importe, Sylvie,
Te garderai ma foi. *Bis.*

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Ce genre de ſtyle eſt-il uſité en poéſie? il ne me paraît pas à la portée de tout le monde; il a cependant une naïveté qui plaît.

*DORIVAL.*

Il ne faudrait pas en abuſer; mais, en ſe bornant à la romance paſtorale, il ſemble le plus propre à en bien rendre la ſimplicité.

*LA MARQUISE.*

D'Erby, vous ne dites rien.

*MADAME D'ERBY.*

J'attends la traduction italienne, les paroles en feront ſurement mieux encore valoir l'air.

*SAINTRÉ.*

Il acquerrait bien plus de mérite & de grace dans votre bouche.

*MADAME D'ERBY.*

Je l'apprendrai facilement, car il me

plaît; mais, en attendant, voyons-en l'effet.

*SAINTRÉ chante.*

*Même Air.*

*(Les syllabes italiques s'élident dans le chant.)*

D'una Pastorella
Giovinet*ta* e bella
M'er*a* innamorato:
Nice si nomava,
Ben mio la chiamava;
M'avea fé giurato. *Bis.*

Non giammai ballava
Che con chi amava,
E sol' er*o* amato:
Il celato dolor
Ci svellava ognor
Il Dio alato. *Bis.*

I pari voleri,
I pari piaceri
Ci fean gioir:
Giammai tortorelle
Fideli e belle
Altre tanto fruio. *Bis.*

Bella aurora,
Di più bel*la* ancora

Sera fu ſeguita:
E ben che oſcura
D'una gioja pura
Notte era compita. *Bis.*

Rendea infelice
L'amor di mia nice
La turba de paſtor:
Io dico il ver,
M'era dolce l'aver
De rivali ancor. *Bis.*

Un giorno di feſta,
Fuggendo tempeſta,
Nice mi laſciò:
Cade la ſaetta
Sia maladetta!
Oh! quanto mi coſtò. *Bis.*

Togliendo il cielo
Alla terra il velo
Si raſſerenara:
Ritrovai nice.......
Di ſaſſo..... infelice!
Niſo l'abbracciava. *Bis.*

Fuggi dal paeſe;
Amante ſcorteſe
Non vedrà mie pene;
Ben che infidele,

Ingrata, crudele,
È sempre l' mio bene. *Bis.*

Per essermi grato,
Del bene amato
Parlate mi ancor:
La vezzosa nice
È ingannatrice,.....
Sarò fedel ognor. *Bis.*

*MADAME D'ERBY.*

La difficulté est dans les élisions, elles me paraissent arbitraires.

*SAINTRÉ.*

Elles le sont en effet; mais je les ai indiquées, & c'est, je crois, ce qu'on devrait toujours faire pour le chant italien, surtout pour nous.

*LE COMMANDEUR.*

Quand on a l'art d'écarter ainsi les épines, on se rend digne de cueillir les roses.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Ah!....j'ai cru que le château était écrasé; il n'y a point de chansons, de logogriphes même qui puissent me faire

rester plus long-temps; encore toutes les fenêtres ouvertes......

*LA MARQUISE.*

Cela devient effectivement sérieux: cet orage est bien étonnant; le ciel était si pur avant souper......encore.....on aurait peur à moins; ma foi, sauve qui peut.



# XVIII.e SOUPER.

*LA MARQUISE.*

JE viens de recevoir une lettre du Marquis. Je n'avais pas trouvé dans son porte-feuille certaine épître qui me fit tant de plaisir dans le temps où elle me fut adressée, que j'ose croire qu'elle vous en procurera aussi : vous pensez bien que personne n'est oublié dans sa lettre. Il a du chagrin. Il comptait pouvoir venir ici passer quelques jours ; mais le travail du Ministre est remis précisément au temps qu'il nous destinait.

*DORIVAL.*

L'unique moyen de nous dédommager de ce contre-temps, & de l'absence du Marquis, est de nous lire son épître ; car il vous l'a sans doute envoyée ?

*LA MARQUISE.*

Oui, avec quelques autres bagatelles, pour fournir d'ici à notre départ. Mais

ne vous attendez pas que j'aille lire les adorations de mon mari; je ſuis auſſi modeſte que le Comte, & je veux auſſi avoir mon lecteur.

*LE COMMANDEUR.*

Cela me vaudra le double plaiſir de lire des choſes agréables, & de vous les adreſſer.

*LA BARONNE.*

Le Commandeur mourra comme le Comte de Maugiron; les hoquets de ſon agonie feront des ſoupirs galans.

*SAINTRÉ.*

Qu'eſt-ce que ce Comte de Maugiron?

*LA BARONNE.*

Je vous dirai cela après l'épître.

*LA MARQUISE, au Commandeur.*

La voilà. Vous voulez donc bien prendre la peine de la lire? Pendant ce temps, je vais m'arranger pour baiſſer les yeux & rougir aux endroits qui l'exigeront.

*LE COMMANDEUR lit.*

## BOUQUET A ANNETTE.

D'ici, pour le jour de ta fête,
Je ne puis t'offrir un bouquet;
Mieux vaudrait un doux tête-à-tête;
Où, libres, le cœur satisfait,
Nous croyant seuls dans la nature,
Nous tournons ensemble un feuillet
Du livre amusant d'Epicure;
Mais tu possèdes la brochure,
Et je n'en ai que le sinet.
Or, n'ayant foi qu'à ton livret,
Que ne débite aucun Libraire,
Et croyant tout autre exemplaire
Inférieur ou contrefait,
J'abandonne ici la lecture.
Chez moi certain diable en murmure,
Cette étude sur-tout lui plaît;
C'est le diable de la nature,
C'est par lui seul que tout se fait.
Ne pouvant non plus, & pour cause,
T'envoyer lis, bluet, ni rose,
Pour la trouver plus fraîche éclose,
Cueille la rose sur ton teint;
Plus bas le lis est sur ton sein,
Entre deux le bluet repose,
Achève par lui ton larcin.

Grâces à ces fleurs, à leur durée,
Te voilà pour long-temps parée,
Sans emprunt comme sans dessein.
Veuille le Dieu de l'hymenée,
Exauçant mes sincères voeux,
De son haleine fortunée
Conserver ces fleurs pour nous deux.
Toi, que les fruits n'ont pas fannée,
Dont la tige, toujours soignée,
Résiste à l'empreinte du temps;
Annette, toi pour qui l'année
Eloigne l'été du printemps,
Rends aussi grâces à la nature,
Qui te prodigua sans mesure
Les dons du cœur & les talens:
Mais quand sa prudence sévère
Dans tes saisons aura remis
L'ordre fatal & nécessaire,
N'en craint pas l'effet ordinaire;
Ton automne aura de quoi plaire,
Il te restera des amis.
Ta vivacité retenue
Est l'éclair d'été sans fracas;
Ainsi ta gaité soutenue
Promet un hiver sans frimats;
Cet hiver même aura des charmes
Pour ceux qui connaîtront ton cœur;
Et, ne faisant que changer d'armes,

Tu régneras par la douceur.
Alors, oubliant lis & rose,
Et dédommagé par les fruits,
Je dirai : Si l'Amour repose,
L'Amitié veille & je jouis.

LE CHEVALIER.

Ah! Marquise!.....

LA MARQUISE.

Doucement, Messieurs; je vois bien l'objet de votre exclamation, c'est de surprise de trouver tout cela dans la bouche d'un mari.

LE COMMANDEUR.

Marquise, quand de pareils vers s'adressent à vous, le sentiment de la surprise n'est pas celui qu'on éprouve.

LA MARQUISE.

Mais ne trouvez-vous pas la pièce un peu saugrenue au commencement?

DORIVAL.

Point du tout. Toutes les fois que la plaisanterie est légère & gazée, elle ne peut effaroucher que les génies rétrécis;

elle eſt à l'eſprit ce qu'eſt une pointe de vin à l'homme de bonne compagnie.

*LA MARQUISE.*

Je ſuis bien de votre avis : ſi la pièce était d'un autre, je ne conſulterais point.

*SAINTRÉ.*

Marquiſe, vous pouvez vous en fier à votre goût; le tact d'une femme inſtruite & ſenſible eſt preſque toujours infaillible.

*LA MARQUISE.*

C'eſt donc pour cela que Pouponne juge ſi bien; car qui mieux qu'elle poſſède ces deux qualités-là?

*LE CHEVALIER.*

Cela eſt vrai; & le Comte nous fait toujours un nouveau plaiſir quand il en multiplie les preuves.

*LE COMTE.*

Je vous entends, & commence ma onzième lettre.

*Onzième Lettre du Comte.*

20 Février 1777.

» Je reçois votre lettre du 25 Janvier

bien tard, charmante Aglaé; les maudits vents ne sont pas dans ma manche ni dans mes outres. Mon voyage a donc fait fortune au petit comité? Ah! j'ai bien peur que l'Amitié n'y ait présidé, & n'ait entraîné les voix : quoi qu'il en soit, je n'ai garde d'appeler du jugement. La remarque sur Trévoux est juste; c'est une méprise, je la réparerai; j'ôterai peut-être aussi la tirade...... Il ne faut choquer personne, & bien moins les corps. J'aime la bonne huile. L'article de la Corse n'est pas approfondi, je n'ai presque rien vu; peut-être, après ma tournée générale, aurai-je davantage à en dire; ce sera un supplément à faire. A tout événement, j'ai envoyé mon Voyage à l'Académie de D...; cela m'acquitte du tribut de cette année. Que mon voyage d'Italie ne vous effraye pas, il n'aura pas lieu: j'ai bien reçu mon congé du Ministre, mais je ne m'en prévaudrai pas. L'Intendant va en France. Le Ministre m'a taillé de la besogne, j'aime mieux la faire que d'aller m'amuser; les gens qui m'observent, en tireraient avan-

tage contre moi : il faut savoir faire des sacrifices. Pauvre Aglaé ! la voilà baptisée & sans dédicace ; un aussi joli temple ne doit cependant pas en chaumer. Allons, je ferai un supplément à la Corse, ce sera pour elle.

Votre oncle va mourir, il vous fait des cadeaux : voilà le premier de conséquence dont il se soit avisé. Vous avez raison, il ne faut pas brocanter cette vieille porcelaine, elle servira d'aimant à quelques autres verroteries. Le vieux Lieutenant mourra, & vous pourrez alors vous arranger de ses antiques.

Je ne prendrai aucun parti sur mon opéra, que je ne sois à Paris. M. de la B...... ne me répond rien. Floquet est toujours en Italie ; rien ne périclite : je ne veux m'occuper que de mon métier ; il m'a amené ici, il faut qu'il m'en tire.

Adieu, belle enfant. A une longue & délicieuse lettre, je ne riposte que par quelques lignes mal-arrangées ; c'est la peste de comédie qui en est cause. Nous avons tous les défauts des Comédiens,

& nous n'en avons pas la routine. Ma petite va mieux que les grandes; mais on se tracasse, on s'aigrit : je m'apperçois déjà que ceci sera le germe de plusieurs brouilleries; mais nous sommes trop avancés pour reculer. Adieu encore, & pour combien de temps? »

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Ah! Comte, vous serez surement grondé; voilà une lettre bien courte & bien sérieuse.

*MADAME D'ERBY.*

Vous n'étiez pas à votre aise en l'écrivant; je le parirais.

*LE COMTE.*

Cela est vrai, j'étais tracassé par cette maudite comédie, contrarié d'avoir manqué mon voyage d'Italie; tout cela influait sur mon humeur, &, par suite, sur mon style. Mais vous allez voir que l'on ne me fit pas grace. Pour cette fois, je puis lire la réponse, on ne m'y gâte pas; & si je rougis, ce ne sera pas de modestie.

(*Il lit.*)

*Dixième Lettre de Pouponne.*

10 Mars 1777.

« Vous êtes bien mauſſade, mon tuteur tout court, de me débaptiſer ſi vîte; je n'avais encore reçu que des complimens domeſtiques ſur mon joli nom, & voilà qu'il ne me ſervira plus de rien, car je n'en veux plus dès qu'il ne ſera pas imprimé. Dites à ce ſujet tout ce que vous voudrez ; autant il m'avait plu, autant je le déteſte, au point de l'effacer ſi je le vois encore dans vos lettres; n'en parlons même plus. Je ne renonce pas de même au ſupplément à la Corſe, mais adreſſez-le à Pouponne, en ne mettant qu'un gros P. Vous avez bien raiſon de dire votre peſte de comédie; je gage bien que c'eſt elle qui vous empêche d'aller en Italie. Quand on forme de jeunes perſonnes qui vont mieux que les grandes, & qui ont de beaux yeux qui jouent les trois quarts de leur rôle, cela eſt bien plus intéreſſant qu'un voyage où on acquerrait des connaiſſances qu'on procu-

rerait aux autres. Les choses du moment font tort aux choses passées, c'est la règle ; je la respecte trop pour vous enlever plus long-temps au plaisir de faire briller le bel enfant dont vous avez cru parler. Dans le métier que vous faites, les distractions sont fréquentes & toutes naturelles. Non, n'allez pas reculer en un aussi beau chemin : quand on va à la gloire, il faut mépriser les épines qui se trouvent sur le chemin, cela ne fait au plus que des égratignures ; un coup d'œil en guérit. Je voudrais pouvoir vous entretenir spectacle à mon tour ; mais je ne donne ni ne vois la comédie. Vous, qui avez ce double avantage sur moi, je vous prie de me tenir au courant de vos plaisirs ; ils feront toujours une partie des miens, & mon cher tuteur doit être persuadé que rien de ce qui lui arrive, ne m'est indifférent ».

*LA BARONNE.*

Ah ! la petite masque ! elle est furieuse de perdre son nom, & de vous voir former la petite Corse.

L'ABBÉ.

Le motif de sa jalousie est si pur, qu'elle porte son excuse avec elle.

LE COMTE.

Attendez, attendez pour prononcer sur cette charmante fille. Si quelqu'un se pressait de la condamner, il aurait lieu de s'en repentir.

MADAME DE LINTZ.

En ça, quoique je n'aime pas les agonies, comme elles ne ressemblent pas toutes à celle d'Eutyme, & que la Baronne nous en annonce de galantes, voyons celle du Comte de Maugiron.

LA BARONNE.

Il était neveu de l'Evêque de Valence, & il mourut chez son oncle en 1767. Une heure avant sa mort, pouvant à peine se faire entendre, il dicta ces vers-ci :

* Tout meurt, je m'en apperçois bien;
Tronchin, si vanté dans le monde,
Ne saurait prolonger mes jours d'une seconde;

Ni d'Aumont (1) en retrancher rien.
Voici donc mon heure dernière.
Venez, Bergères & Bergers,
Venez me fermer la paupière;
Qu'au murmure de vos baiſers
Tout doucement mon ame ſoit éteinte.
Mourir ainſi dans les bras de l'Amour,
C'eſt du trépas ne point ſentir l'atteinte,
C'eſt s'endormir à la fin d'un beau jour.

*DORIVAL.*

Voilà des vers bien coulans, bien harmonieux, vraiment aſſortis au ſujet.

*LE COMMANDEUR.*

Je ſuis ſûr qu'il n'y a que l'Abbé qui, théologiquement, n'y donnera pas ſon approbation.

*L'ABBÉ.*

Je n'ai qu'à ſuppoſer que ces vers ont été faits par Ovide mourant, Catule, Horace, Anacréon, ou quelques autres Poëtes de la Grèce ou de Rome, & je ſerai de l'avis de Dorival. Les images ſont douces, riantes & *philoſophiques*. Je vous

(1) Médecin de Valence.

dirai même que la fin du Comte de Maugiron fut digne du commencement ; car ayant entendu du bruit dans son antichambre, & témoignant de la curiosité, on s'empressa de lui dire que c'était le Grand-Vicaire...... *Ah ! bon*, dit-il, *je vais bien les attraper ; ils croient me tenir, & je m'en vais.* En effet, il expira.

*LA BARONNE.*

L'Abbé, vous en savez plus que moi ; j'ajouterai cela à mon répertoire.

*L'ABBÉ.*

Il serait malheureux qu'il fût volumineux en ce genre.

*LE CHEVALIER.*

Pourquoi ? les erreurs des autres nous servent souvent de préservatif.

*SAINTRÉ.*

Quelquefois de modèles ou d'excuses.

*MADAME D'ERBY.*

Il y a long-temps que nous n'avons eu des nouvelles de la Lise du Comte ; il avait commencé le roman par la fin.

J'aime Pouponne de tout mon cœur ; mais cette Lise m'inspire une autre sorte d'intérêt ; je me la peins un peu sournoise, un peu chattemite.

LE COMTE.

Vous en approchez : il faut se rappeler le quatrain.....

LA MARQUISE.

Oui, celui que nous avons trouvé si expressif (1).

LE COMTE.

La pièce que je vais lire, y répond.

Tu viens de me rendre la vie,
De rouvrir mon ame au bonheur.
Te convaincre de mon ardeur,
Te plaire était ma seule envie ;
Mais tu semblais fermer ton cœur
A mon hommage, à ma tendresse,
Tu n'en croyais pas mon ivresse,
Tu m'écoutais avec langueur ;
Et dans tes yeux, quand mon regard avide
Cherchait la douce volupté,
Je ne croyais y voir qu'un sentiment timide

(1) Voyez le quatorzième Souper.

Par

Par l'indifférence arrêté......

Eh quoi! dans ces momens, en me rendant justice;
Ton cœur te disait donc que je savais aimer?
Ah! oui, je sais aimer, souvent pour mon supplice!
Mais tu n'auras pas eu le talent de charmer,
De subjuguer ce cœur sensible
Pour le livrer un jour au désespoir terrible.....!
Ah! Lise, à ce soupçon je le sens se fermer.
Pardonne. A peine échappés du naufrage,
C'est le faible des Matelots,
De craindre jusqu'au bruit des flots
Qui viennent mourir au rivage.
De tous les arts & de tous les talens
Dont tu me fais honneur, un seul m'est nécessaire;
Un seul peut sur mes jours semer mille agrémens,
Lise, c'est celui de te plaire;
Si j'en suis maître, c'est à toi
Que des autres je fais hommage;
Qu'ils soient les confidens, les organes, le gage
De ton retour & de ma foi;
Mais si ma tendresse te touche,
Divine Lise, que de moi
Un aveu charmant de ta bouche
Fasse plutôt un Dieu qu'un Roi.

*Madame de Chanceaux.*

Eûtes-vous une réponse à cela, & dans le langage des Dieux?

*LE COMTE.*

Non, le ſtyle vulgaire me convenait autant; j'ai eu peu de vers d'elle.

*MADAME D'ERBY.*

Vous parut-on ſenſible, en proſe, à votre tendre poéſie?

*LE COMTE.*

Le jour, oui; le lendemain, non, on eut de l'humeur; je preſſai pour qu'on me fît un ſacrifice qui coûtait; il me fallut l'acheter, encore ne fut-il pas complet.

*LA MARQUISE.*

Il y eut un remercîment? S'il n'eſt pas long, ne nous faites pas languir.

*LE COMTE.*

J'y conſens, parce qu'en effet il eſt fort court. (*Il lit.*)

Plus je t'ai vue, indéciſe, combattre
Les reſtes d'un fatal penchant,
Plus j'ai vu ton courage & renaître & s'abattre;
Et dans ton œil touchant
L'amour & le dépit enſemble ſe débattre;
Plus j'ai ſenti que ton repos
Exigeait le dur ſacrifice

Qui pour un instant de supplice,
Te sauve d'un siècle de maux.
Un amour malheureux, Lise, ternit les grâces
En effarouchant la gaité ;
Tu les verras bientôt, avec la volupté,
A ton premier souris revenir sur tes traces ;
D'une chaîne éprouvée un amant délicat
Te promet l'étreinte éternelle :
Couronne sa constance, oublie un infidelle ;
Et songe que l'on gagne en perdant un ingrat.

*MADAME D'ERBY*

Cette constance me raccommode cependant un peu avec votre Lise ; car enfin c'était sa première inclination, & on les dit bien fortes.

*LE COMTE.*

Je ne sais rien de si humiliant pour une femme, que de faire des avances à un infidelle.

*LA BARONNE.*

Ah ! pour cela, c'est vrai ; je m'arracherais le cœur, si je ne pouvais en effacer le monstre qui m'aurait trahie.

*LA MARQUISE.*

Le parti est violent, je dis qu'il vaut

mieux souffrir que mourir. Tout s'efface sous la pierre-ponce du temps ; que dites-vous de la comparaison ?

DORIVAL.

Qu'elle est poétique & pleine de sens.

LA MARQUISE.

J'ai tremblé que vous ne la trouvassiez à prétention.

DORIVAL.

Non, ce n'est pas votre tournure, vous avez l'énergie de la nature, qui est la seule vigoureuse ; c'est comme les expressions singulières de certains patois ; on sent qu'elles sont parfaitement, & en quelque sorte, exclusivement propres à rendre l'idée qu'elles fixent, & l'on éprouve l'impossibilité de l'exprimer, à l'aide des termes usités, avec la même force & la même précision. Il y a un rappôrt d'harmonie, soit imitative, soit pittoresque, entre les mots, les sons & les idées, qu'on sent très-bien & qu'on ne peut pas rendre de même,

*LE COMMANDEUR.*

Je ſens cela comme vous ; j'ai ma commanderie en Bourgogne, je me ſuis amuſé à étudier l'ancien patois du pays, je lui ai trouvé, par excellence, cette énergie dont vous parlez.

*L'ABBÉ.*

C'eſt dans le fameux la Monnoye que vous avez dû l'apprécier.

*LE COMMANDEUR.*

Juſtement, c'eſt un poëte charmant; ſes noëls ont un ſel indépendant, même de celui du patois qu'il a employé.

*LE CHEVALIER.*

Je fais grand cas de ce Dijonnais, non-ſeulement comme bon poëte, mais encore comme excellent critique.

*LE COMTE.*

A-t-il fait d'autres poéſies que ſes noëls ?

*LE CHEVALIER.*

Beaucoup, des odes, des épîtres, des poéſies légères ; il a mis la plus grande

gaité dans ses pièces fugitives, & sur-tout dans les épigrammes. Je m'en rappelle une qu'il fit au sujet d'une jolie femme, qui demeurait à Paris, place Saint-Michel & qui avait un mari fort laid.

A la Place de Saint-Michel,
D'un côté l'on voit l'Ange
Qui combat l'ennemi du ciel,
Et sous ses pieds le range;
De l'autre on voit un Diable aussi
Avec un Ange aimable;
Mais l'Ange, de ce côté-ci,
Est placé sous le Diable.

*DORIVAL.*

L'idée est jolie; mais la versification la dépare un peu; la Monnoye faisait mieux des vers ordinairement.

*SAINTRÉ.*

Cela est vrai; son ode sur la mort est superbement versifiée.

*LA BARONNE.*

Ah! faites-nous-en grâce, & sauvez-nous par un vaudeville; car voilà bien de l'érudition aujourd'hui.

*LA MARQUISE.*

Eh bien ! Saintré, avez-vous quelque chose dans ce genre ?

*SAINTRÉ.*

J'ai traduit ou imité une ariette italienne, de l'opéra d'*Alcina*, qui passe pour un chef-d'œuvre de musique ; mais les paroles sont un chef-d'œuvre d'impertinence, & les Dames ne le pardonneraient jamais, sur-tout Madame d'Erby.

*MADAME D'ERBY.*

Et, justement, par le droit que me donne sur vous le titre de votre Bergère, je vous ordonne de chanter cette ariette.

*LA MARQUISE.*

Et moi, je vous sers de caution contre le courroux ou la rancune de mon sexe.

*SAINTRÉ.*

Allons, Mesdames, avec de tels ordres & de semblables assurances, c'est à vous à trembler.

(*Il chante.*)

* AIR, N.° 11.

Mon père a raiſon de dire:
Mon fils, de l'humide empire
Une femme eſt le tableau:
Plus l'onde en eſt limpide,
Et plus elle eſt perfide, *Bis.*
C'eſt tous les jours un art nouveau,
Coup d'œil, ſoupir timide;
Oui, mais cet art eſt perfide,
Et la femme eſt comme l'eau. *Bis.*

L'inconſtance & l'envie
Se partagent ſa vie;
Son ſein, qu'elle découvre,
Eſt la mer qui s'entr'ouvre,
Et t'offre un tombeau.
Fuis ſes regards, ſes careſſes;
Juſqu'à ſes faveurs traîtreſſes,
Sont un écueil à fleur d'eau.

Pareille à la Sirène,
Sa voix flatteuſe entraîne;
C'eſt un nouveau danger,
Rien ne pourrait t'en dégager.

Mon père a raiſon de dire:
Mon fils, de l'humide empire
Une femme eſt le tableau:
L'inconſtance & l'envie

Se partagent sa vie.
Son sein, qu'elle découvre,
Est la mer qui s'entr'ouvre,
Au fond c'est un tombeau,
C'est un tombeau,
C'est un tombeau.
Plus l'onde en est limpide,
Et plus elle est perfide;
C'est tous les jours un art nouveau.
Coup d'œil, soupir timide;
Oui, mais cet art est perfide,
Et la femme est comme l'eau.
Pareille à la Sirène,
Sa voix flatteuse entraine;
Une pareille chaine
Est un nouveau danger.

*MADAME D'ERBY.*

Il faut avouer que ces Italiens sont bien grossiers & bien inconséquens; car toutes leurs pièces ne roulent que sur les femmes, & tout en les adorant, ils les déchirent à belles dents.

*SAINTRÉ.*

C'est le propre des gens passionnés, ils sentent vivement & expriment de même. L'homme très-sensible aux faveurs de sa

maîtresse, doit l'être en proportion à ses perfidies.

LA BARONNE.

Non, vos Italiens sont jaloux comme des tigres, & souvent sans sujet; je ne voudrais pas d'un Italien pour mari, m'offrît-il la plus brillante fortune.

SAINTRÉ.

C'est un préjugé; j'ai voyagé en Italie, ils ne sont pas plus jaloux que nous de leurs femmes, mais bien de leur honneur. Les maris n'y sont pas si commodes que les nôtres, & ne souffrent pas qu'on les affiche; mais qu'on observe les bienséances, qu'on ne fasse pas l'avantageux, en un mot, qu'on respecte sa femme en public, alors un Italien se mêle fort peu des détails intérieurs; le *sigisbeat* en est une preuve continuelle: quant à leurs maîtresses, cela est différent, c'est un bien qu'on peut leur ravir; tout ce qui tend à les priver de cette propriété précaire, leur fait ombrage; les suites funestes des intrigues tiennent à ce principe, aux usages & aux influences du climat.

*Madame d'Erby.*

Si bien que les Italiens ſont des gens charmans, de nous comparer au plus perfide élément, à des ſirènes, à des écueils? .....

*Saintré.*

Ce n'eſt pas là tout-à-fait la conſéquence de ce que je viens de dire; mais, pour vous convaincre que je n'approuve pas toutes les comparaiſons qui ſont faites pour choquer votre ſexe dans la chanſon que j'ai imitée, je me ſoumets à vous en chanter demain la parodie.

*Madame d'Erby.*

Eſt-elle faite?

*Saintré.*

Non, mais elle le ſera.

*La Marquise.*

Fort bien, Saintré, en faveur des pénitences que vous vous impoſez vous-même, nous vous pardonnons le péché; nous ſommes même portées à vous induire en tentation.

LE COMMANDEUR.

Mesdames, Mesdames, vous vous amusez à caresser Saintré; à la bonne heure, mais vous passez bien légérement sur la musique de ce morceau : savez-vous que, comme il vous l'a observé, c'est un chef-d'œuvre, & qu'exécutée avec accompagnement, cette ariette doit faire le plus grand effet?

MADAME D'ERBY.

Nous en jugerons mieux quand la parodie en sera faite; si elle me plaît, je m'engage à l'exécuter sur le *forte-piano*, Dorival & le Comte nous accompagneront; je crois que le Chevalier joue de la flûte?

LE CHEVALIER.

Oui, Mesdames; mais il faut les partitions.

SAINTRÉ.

Je les ai; & une bonne fortune à laquelle vous ne vous attendez pas, c'est que le Commandeur a apporté son basson, & que l'Abbé joue du violon; ainsi notre concert sera très-bien fourni.

LA MARQUISE.

Il est bien singulier que, depuis près de trois semaines que nous sommes réunis, nous n'avons pas encore pensé à cette ressource ; la promenade & la chasse ont fait tort à la musique, demain ce sera son triomphe ; mais comme il ne faudra pas se borner à l'ariette italienne, retirons-nous de bonne heure pour pouvoir nous lever demain, & préparer, dans la matinée, quelques morceaux pour l'exécution du soir.

LE COMMANDEUR.

L'ariette m'a fait faire des réflexions très-morales & très-sérieuses. Je suis sûr, Marquise, que je ne vais rêver qu'au tombeau ..... Ah ! puisse celui que j'entrevois, devenir le mien ; je ne regretterais pas la vie !

LA MARQUISE.

Mon pauvre Commandeur, il est temps d'aller vous coucher, vous rêvez déjà.

LE COMMANDEUR.

Oui, au tombeau.

# XIX.e SOUPER.

*LA MARQUISE.*

Mes amis, notre concert a été charmant; comment donc, l'Abbé accompagne à merveille; ce ſerait grand dommage de le reléguer au lutrin.

*L'ABBÉ.*

Je croyais cette muſique italienne plus difficile; mais, dès que j'en ai eu ſaiſi le mouvement, je me ſuis trouvé au courant.

*MADAME D'ERBY.*

Meſſieurs, la repriſe n'eſt pas aiſée; à cet endroit, la tranſition bruſque du mode exige une grande attention.

*SAINTRÉ.*

C'eſt ce que vous avez exécuté ſupérieurement; je connais peu de maîtres même, qui joignent au brillant de la main une préciſion auſſi étonnante.

*MADAME D'ERBY.*

Un compliment en mérite un autre;

votre parodie eſt ſupérieure à votre traduction, & je vous dois la juſtice de croire & d'avouer que l'eſprit a fait la dernière, & le cœur la première.

LE COMMANDEUR.

Adorable ! ma chère d'Erby, divine ! je partage le raviſſement de Saintré.

SAINTRÉ.

Comme ma reconnaiſſance.

LE COMMANDEUR.

Mon ami, j'ai tant fait d'ingrats en ma vie, que le moindre témoignage de ſenſibilité épanouit délicieuſement mon ame ; &, depuis que le cercle des jouiſſances ſe rétrécit tous les jours pour moi, celles de ce genre me deviennent bien plus précieuſes. Peu d'hommes peut-être ont moins mérité que moi d'avoir des ennemis, & perſonne n'en a eu davantage. Eh bien ! au milieu des orages que la haine m'a ſuſcités, l'attachement de quelques amis fidelles, que je conſerve depuis plus de quarante ans, m'a ſervi

d'égide contre les traits envenimés des méchans.

*LA MARQUISE.*

Mais vous ne l'êtes pas, Commandeur; je connais votre cœur, il est bon & sensible; votre esprit est tourné à la plaisanterie, c'est l'évaporation de votre gaité, & la saillie modérée agace & ne blesse pas; comment a-t-on pu se tromper sur votre caractère au point de vous persécuter, vous qui êtes le plus tolérant de tous les mortels?

*LE COMMANDEUR.*

Marquise, je commmence par vous remercier de l'opinion que vous avez de moi, elle est fondée en partie; mais le principe de mes défauts & des persécutions que j'ai éprouvées, l'amour-propre lui-même m'impose la loi, en ce moment, de le sacrifier, & de vous avouer des torts que nos amis mêmes ont de la peine à nous passer, & que jamais les indifférens ne nous pardonnent; ces torts sont de paraître trop sentir ce qu'on vaut,

d'oser s'évaluer soi-même avec cette franchise que peut avouer le jugement, mais que la prudence désapprouve. Gâté dans ma jeunesse par quelques succès & quelques applaudissemens exagérés, je n'ai pas attendu que le temps & ma conduite eussent mis le sceau à cette opinion précoce. Etonné des premières contradictions, j'ai cru mon honneur & ma réputation intéressés à forcer les suffrages qu'on paraissait me refuser; alors, sans art, sans comparaisons, sans ménagement, j'ai déployé avec profusion ce que la nature, l'éducation & l'étude, avaient mis de moyens en moi: qu'est-il arrivé de cet étalage indiscret? Qu'à la vérité j'en ai imposé aux sots, mais que j'ai heurté les gens qui se croyaient au moins à mon niveau; que j'ai alarmé ceux qui auraient volontairement reconnu ma supériorité, si je ne l'eusse pas affichée; que j'ai irrité mes maîtres, & que de tous je me suis fait des ennemis plus ou moins actifs, en raison des rapports que je pouvais avoir avec eux. Ajoutez à ce tableau, que, né avec

une ame honnête, mais fière, je me suis encore trompé en croyant que le mépris me garantirait & me vengerait assez de mes détracteurs, & que bien faire suffisait pour échapper à la censure. Pénétré de cette vérité, contredite journellement par l'expérience, je me suis cru impénétrable aux atteintes des méchans; &, malheureusement pour moi, lorsque j'ai commencé à les sentir, trop de sensibilité ayant allumé ma bile, j'ai cru qu'il était d'une légitime défense de repousser l'injure avec le ton véhément de l'indignation; autre erreur, autre faute; j'ai aigri davantage les esprits, on m'a tendu des pièges, on m'a excité à parler; franc, & ennemi de la dissimulation, j'ai épanché mon cœur; sévère par principe, indulgent par réflexion, j'ai mal mené les uns, je me suis livré aux autres; enfin, jusqu'à mes bienfaits que je n'ai jamais pu refuser à ceux qui les recherchaient, m'ont plus d'une fois compromis; & je n'ai, dans ce moment, point encore d'ennemis plus envenimés contre moi, que ceux à qui

la reconnaissance a paru un fardeau au-dessus de leurs forces : reptiles dangereux, qui, non-seulement ne rougissent pas de l'oubli du bienfait, mais qui, à peine dégourdis, percent le sein qui leur communiqua sa chaleur. L'homme né pour aimer son semblable, l'obliger, le secourir, l'expérience le force à le mésestimer, à le craindre & souvent à le détester; il faut fermer son cœur, cacher sa pensée, même la trahir, pour trouver quelque sureté avec les perfides humains, ou aller chercher parmi les brutes la gratitude & les caresses que, plus dociles aux lois de la nature, elles prodiguent à celui qui pourvoit à leurs besoins.

*LA MARQUISE.*

Mon cher Commandeur, quel est l'individu dans la société, qui n'ait pas à se plaindre d'avoir mal placé ses bienfaits, ou excité l'envie? Ce qui distingue de l'être ordinaire le véritable Philosophe, c'est que le premier se décourage où celui-ci redouble ses efforts : une conduite sou-

tenue, de la patience, triomphent toujours de la jalousie; je conviens que l'ingratitude afflige & flétrit une ame sensible; cependant, avec le goût de faire le bien, il est difficile de s'y refuser, quand l'humanité le réclame; ne nous endurcissons point contre l'indigent, par exemple, parce qu'il y a de mauvais pauvres; nous ne punirions ni ne corrigerions ceux-ci, & nous aurions à nous reprocher l'abandon d'un être souffrant. Je ne sais si je me ferai entendre, mais il y a quelque chose qui me dit du fond du cœur, que tout ce qui émane du sentiment, ne veut être ni analysé par une logique froide, ni jugé dans la fermentation du ressentiment, ni sur-tout érigé en systême. Mon ami, voyez les hommes comme ils sont, & vous direz:

> Ils méritent, les pauvres foux,
> Plus de pitié que de courroux.

Je ne sais qui a dit cela, mais l'axiome est, selon moi, plein de sens & de vérité: hier encore vous pensiez ainsi; mais ce

que vous m'avez raconté ce matin, vous a allumé l'imagination, la plaie est récente; & je conviens que plus vous étiez en droit d'attendre, plus les procédés que vous avez éprouvés ont dû confondre toutes vos idées, & blesser à la fois votre sensibilité & votre fierté naturelle; mais, dans de pareilles circonstances, quel est l'avantage du sage? celui d'avoir des armes & un manteau; ses armes sont la réflexion, la modération & la fermeté; son manteau, l'opinion de soi-même, sa conduite & le dédain intérieur.....

L'ABBÉ.

*Justum & tenacem propositi virum....*

LA BARONNE.

Miséricorde! c'était bien la peine d'interrompre la Marquise que nous écoutions avec tant de plaisir, pour nous débiter du latin; mais puisque la faute est faite, profitons-en, & substituons à la morale, pour nuancer, quelques bagatelles qui ramènent l'enjoument.

*L'ABBÉ.*

Marquise, je vous demande pardon; ce qui m'eſt échappé, vous en faiſiez la paraphraſe, cela m'a rappelé le texte......

*LA MARQUISE.*

Je vous en remercie au contraire; j'avais fait comme le Commandeur, le ſujet m'avait entraînée; allons, Chevalier, nous nous adreſſons toujours à vous quand nous voulons du gai; êtes-vous en fonds aujourd'hui?

*LE CHEVALIER.*

Pas beaucoup; mais faute de neuf, je vous puis donner du bon haſard; c'eſt un rondeau, fait par quelqu'un de ma connaiſſance, ſur un joli pied, & dont le frein eſt *il eſt joli.* Je ne ſuis embarraſſé que de l'application, Meſdames, vous y avez toutes des droits; pour vous, Meſſieurs, répétez tout bas, & dreſſez votre intention. (*Il lit.*)

Il eſt joli, l'objet que je déſire;
Gaité, raiſon, doux regard, doux ſourire;

Zelmire a tout. Vous autres beaux esprits,
A qui Phébus en a tant, tant appris,
Onc ne sauriez mieux jaser & mieux dire;
Un sein elle a, dont je sais tout le prix;
Je l'ai baisé, je l'ai vu, je l'ai pris,
Par quoi l'Amour ici me fait écrire:
Il est joli.
Mais cet endroit, mais ce secret pourpris,
Où le plaisir fait sentir son empire,
Las! Cupidon ne m'en a rien appris:
Bien est-il vrai que je vois à Zelmire
Deux petits pieds, & petit pied veut dire,
Il est joli.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

Il est joli en effet.

*SAINTRÉ.*

Voilà une charmante bagatelle; il ne faudrait emprunter du style marotique, que cette aisance qui donne de la mollesse aux vers, & de la naïveté à l'expression.

*MADAME DE LINTZ.*

Eh bien! Messieurs, convenez qu'il y a bien quelques-uns de vous qui n'ont pas pu, en conscience, suivre le rondeau dans tous ses détails.

DORIVAL.

La remarque est cruelle & mérite punition; nous avons eu jusqu'ici la discrétion de négliger notre droit de Berger, je le fais revivre en ce moment, pour vous prier de lire quelque morceau de tels qui ont aspiré au buste, par la comparaison de la base.

MADAME DE LINTZ.

Le tour & l'expression sont d'un homme piqué au jeu : pour ne pas augmenter mes torts ni votre courroux, je vais tâcher de me rappeler des vers que me répondit le Vicomte de V...... à de mauvaise prose rimée que je lui avais envoyée, pour avoir de lui mon portrait. J'étais au couvent, il avait fait celui d'une de mes amies, je voulais le mien : voici ce qu'il répondit à ma pièce, que je ne vous dirai certainement pas, car il n'y a de bon que les rimes qu'il a prises; or, écoutez :

Je n'ai, belle F...... qu'esquissé ton tableau.
En détaillant Campaspe, Apelle devint tendre :
Quand j'aurais son talent, il n'est plus d'Alexandre,

Je

Je me suis défié de mon faible pinceau,
Il eût, pour mon repos, osé trop entreprendre.
Sans atteindre au bonheur, j'aurais fait des jaloux;
Blessé ta modestie, allumé ton courroux.
Plus aisément s'éteint un feu qui vient de naître.
Restons en paix tous deux, la paix nous va si
bien!
Mais, de grâce, jamais ne me parlez de maître;
Mon cœur palpite encor d'avoir senti le sien.
S'il en est échappé, ma foi, c'est par miracle,
Qu'il ne soit plus du jeu, l'esprit seul peut rimer;
Mais, s'égarant par fois, s'il prend le ton d'oracle;
Mon cœur, alors mon cœur saura le réprimer.

Vous ne devez pas trouver ces vers-là fort tendres, ils ne sont qu'honnêtes: eh bien! mon amie les trouva assez expressifs pour se brouiller avec moi; elle aimait le Vicomte qui le lui rendait bien sincérement; malgré cela je fus la victime de cette jalousie, & je n'eus plus de vers ni d'amie.

*Madame d'Erby.*

Comte, vous qui avez l'un & l'autre, suivez le sujet; à vous la balle.

*Le Comte.*

Madame de Lintz & le Chevalier nous

veulent mettre à la mode, nous accoutumer à l'emprunt, pour épargner l'impôt; mais n'allez pas, comme on dit vulgairement, reculer pour mieux sauter; car enfin, quand nous aurons épuisé le porte-feuille d'autrui, il faudra bien venir au nôtre.

*MADAME DE CHANCEAUX.*

C'est ce que vous allez faire, & c'est ce que j'attends avec beaucoup d'impatience, & pour cause.

*LE COMTE.*

J'ose attendre de la complaisance de Saintré, qu'avant que j'entame les lettres de Pouponne, il nous chantera sa palinodie; plus occupé de ma partie que du chant, j'ai perdu quelque chose des paroles.

*L'ABBÉ.*

Et moi aussi, je ne songeais qu'à ne pas manquer les ritournelles.

*MADAME D'ERBY.*

Vous ne doutez pas que nous ne l'entendions avec un nouveau plaisir.

*SAINTRÉ.*

Mon but est rempli, si mon amende-honorable a trouvé grâce devant les Dames. (*Il chante.*)

AIR, N.° 11.

Un ruisseau qui suit sa pente,
Quoiqu'il murmure & serpente,
De la femme est le tableau:
En vain du Dieu de Cnide
Elle craint l'art perfide, *Deux fois.*

C'est tous les jours piége nouveau;
Le penchant la décide,
Et le traître qui la guide
Sur ses yeux met son bandeau.
Douce, faible ou cruelle,
Tout se ligue contre elle;
Le désir qui s'en mêle
Peint un amant fidèle,
On en croit son cœur;
Mais bientôt l'amant sommeille,
Et finit comme l'abeille
Quand elle a sucé la fleur.
On gémit, on éclate,
Tant de douleur le flatte;
Jamais un inconstant
Ne redevient un tendre amant.

Un ruisseau qui suit sa pente,
Quoiqu'il murmure & serpente,
De la femme est le tableau.
Douce, faible ou cruelle,
Tout se ligue contre elle;
Le désir qui s'en mêle
Peint un amant fidèle,
Hélas! on croit son cœur. *Trois fois.*

En vain du Dieu de Cnide
Elle craint l'art perfide,
C'est tous les jours piége nouveau;
Le penchant la décide,
Et le traître qui la guide
Sur ses yeux met son bandeau.
On gémit, on éclate,
Tant de douleur le flatte;
Beautés, une ame ingrate
Rit de votre tourment. *Trois fois.*

*LE COMTE.*

Mesdames, c'est le cas de dire que, tout en chantant comme en riant, Saintré enveloppe dans son ariette des vérités.

*LA BARONNE.*

Il est bien nécessaire de nous en avertir, comme si nous étions des enfans; vous

ferez mieux de nous lire une de vos lettres & la réponse.

*LE COMTE.*

Je suis à vos ordres.

*( Il lit. )*

*Douzième Lettre du Comte.*

28 Février 1777.

« Un homme patient & bon, qui a le talent d'endurer, de prier, sans se rebuter, prépare lentement son triomphe; on commence par le souffrir, l'habitude & sa complaisance le rendent nécessaire; s'il a un peu d'art, il peut se faire désirer, il est devenu un besoin, & tout en grondant, on ne peut bientôt plus s'en passer. J'ai du moins vu arriver de ces choses-là.... je ne sais plus quel Auteur débute ainsi, ni pourquoi je cite cette tirade; peut-être me le direz-vous, charmante Aglaé? ce que je sais, c'est que je réponds à votre lettre du 20, & je la suis.

Je conviens que je peux être soupçonné d'amour-propre, on en aurait à moins; s'il m'a fait faire une faute, je l'aggraverai

en vous nommant, ou plutôt je la réparerai.

Est-ce vraiment envie de savoir l'étymologie de Verseau, ou malice, sachant que je n'ai point de livre ici ? j'y vais de bonne foi sur l'appui de ma mémoire.

D'abord il n'y a que les almanacs qui disent les Verseaux, & qui mettent deux signes. ♒ C'est le Verseau, un des signes du Zodiaque, par lequel passe le soleil en Janvier. Les poëtes disent que Jupiter ayant enlevé Ganymède pour lui servir d'échanson, le plaça dans une constellation, à laquelle il valut le nom de Verseau ; mais ils sont en contradiction avec eux-mêmes, car Ganymède versait le nectar qui, surement, n'était pas de l'eau : il eût fallu dire le *Verseur*. Plaisanterie à part, son nom lui vient réellement de ce que le mois auquel il répond, est très-pluvieux ; la preuve en est qu'en latin on l'appelle *Aquarius*, qui veut dire pluvieux. Pour le nombre des étoiles qui composent cette constellation, il varie comme les systêmes. Voilà tout ce que ma mémoire me fournit

là-dessus. Vous voyez que mon érudition ne va pas loin, quand celle des autres me manque.

Le courroux de la bonne tante devait en effet être risible; *cette jeune ame au démon*, est bien du style; & la réflexion qui suit, est réellement chrétienne & très-édifiante. Voilà les conséquences dévotes! Ma chère amie, le ciel vous a fait, entre autres, une grande grâce; c'est de ne vous avoir mis la dévotion en spectacle journalier, que pour vous la faire apprécier. Si l'épidémie vous eût gagné, que de charmes perdus! que de talens enfouis!

Non, je n'ai pas mis la comédie en train; les concerts & les bals, oui; les premiers, pour m'égayer & ne pas laisser rouiller ma voix; les seconds, pour rendre aux femmes les politesses que j'en reçois, & ne pas faire dire que j'ai de gros appointemens & qu'on ne s'en apperçoit pas.

Encore Rosbif, à propos d'élégie; ma pauvre Chloris, qu'avais-tu affaire-là? tout sert en certaines occasions: je me souviens que dans mon printemps; car j'en

ai eu un aussi, celle que je mettais sur la scène avec le plus d'humeur, n'était pas celle qui avait à en redouter les effets.

Ma foi, ma Nanine damera le pion à ses autres rivales, j'en réponds; mais une chose excellente à voir, c'est avec quelle vérité la Baronne joue, vis-à-vis d'elle, la première scène (1); c'est la seule qu'elle rende d'après nature, mais il n'y manque rien. Croiriez-vous que c'est l'enfant qui nous l'a fait remarquer. Nous allons tous mieux que je ne l'espérais, grâce aux fréquentes répétitions; le quatuor marche, c'était l'écueil; mais ce que je vous ai dit, est arrivé; nous sommes, la C.... & moi, à couteaux tirés, ne nous voyant plus qu'au théâtre, & de deux en cinq mois, ce sera quatre & demi par an; & je ne me souviens pas de m'être, en ma vie, brouillé en France, avec d'autres femmes que des infidelles; ici cela ne peut pas m'arriver.

Vous n'avez qu'une *mère-grand*, où vous n'allez qu'une fois la semaine jouer

(1) Dans Nanine, entre elle & la Baronne.

au reverſi ; moi j'en ai trois ou quatre, & tous les jours. Plaignez-vous. Mais tout en recevant, ou donnant quinola, je dis tout bas : Si j'étais rue..., je ne jouerais pas, mon cœur & mon eſprit feraient à leur aiſe, ils jouiraient, & je mets du carreau ſur du cœur, & on me dit que je ſuis un étourdi. Je le ſuis en effet, mais c'eſt des propos des perſonnes qui m'environnent. O chère Aglaé ! où ſont les femmes qui vous reſſemblent ? Qui eſt-ce qui vous apprécie comme votre tuteur ! »

*LA MARQUISE.*

C'eſt de Rosbif que vous lui parlez énigmatiquement au commencement de votre lettre ?

*LE COMTE.*

Préciſément, j'aurais déſiré qu'elle ſe fût décidée en ſa faveur ; mais le ſyſtême a fait taire la raiſon.

*MADAME D'ERBY.*

Qu'eſt-ce que cette Chloris qui tombe des nues ?

*LE COMTE.*

Je lui avais envoyé une élégie intitulée : *le tombeau de Chloris.* Apparemment que cette pièce lui avait donné la peur des revenans, elle n'a pas fait fortune.

*LA BARONNE.*

Si cela reſſemble aux nuits d'Yong, je ne vois pas le plaiſant de ce genre.

*LE COMTE.*

Il ne faut pas que ce genre-là le ſoit ; il lui faut au contraire une touche profonde & rembrunie ; mais j'avoue que le revenant Anglais a renchéri ſur les Héraclites paſſés & modernes ; d'ailleurs il eſt trop monotone, & dans ſon ſtyle, & dans ſes images ; il n'a qu'une ſomme aſſez médiocre d'idées ; & ſes tableaux n'ont qu'un coloris.

*MADAME DE LINTZ.*

Ce qui m'amuſe, c'eſt de voir le Comte brouillé avec deux femmes en cinq mois, lui, le Chevalier des belles ; convenez que c'eſt ce qui vous a le plus affecté là-bas ?

LE COMTE.

Non pas pour le perſonnel des boudeuſes; mais parce qu'il entre dans mon plan de ſociété de vivre avec tout le monde.

MADAME DE CHANCEAUX.

Mais auſſi vous méritiez bien que ces femmes euſſent de l'humeur; elles vous voyaient des diſtractions, une préoccupation...... Savez-vous que nous ne les pardonnons pas aiſément, quand nous n'en ſommes pas l'objet?

LA MARQUISE.

J'aurais bien voulu voir la ſcène de la Baronne avec Nanine, c'eſt là un tableau; mais voyons la réponſe de la charmante pupille.

LE COMTE.

Je peux la lire, quelque peine qu'elle m'ait faite, & qu'elle me faſſe encore; vous allez voir comme cette chère enfant étoit affectée de la lettre où elle m'avait témoigné de l'humeur contre la petite Corſe, & comme ſon cœur a toujours

réparé avec ufure les légers écarts de fon efprit. (*Il lit.*)

*Onzième Lettre de Pouponne.*

20 Mars 1777.

« Je n'entends rien, mon cher tuteur, à votre commencement de lettre du 28 Février; j'ai beau relire la mienne, cela ne m'inftruit pas davantage; c'eft furement ma faute, & vous aurez l'indulgence de vous mettre à ma portée.

J'ai reconnu votre complaifance ordinaire, à l'explication que vous me donnez avec tant de détail; vous femblez avoir eu peur de m'effaroucher par de l'érudition, ou de m'en donner plutôt le goût : ne craignez rien, je vous dois trop pour vous oppofer une réfiftance plus longue; il fuffira que je devine les vôtres, pour qu'ils deviennent les miens fans examen; puiffe cette réfignation diminuer mes torts, je l'efpère, mon charmant tuteur, parce que, avec vous, rien n'eft perdu; je m'impofe de moi-même une rude pénitence, c'eft de ne vous pas faire une

longue lettre ; mon eſprit ne joue pas, & mon cœur eſt à la gêne. Je brûle & je tremble de recevoir votre première lettre; mais l'air du pays où vous êtes n'aura pas encore pu vous changer ; je m'en ſuis flattée autrefois, je m'en flatte encore. Vous qui liſez ſi bien dans mon cœur, voyez ce qui s'y paſſe, adorable tuteur, indulgent ami, & tirez-moi promptement de l'état où je ſuis. »

*Dorival.*

L'adorable créature ! quelle ame ! quelle ſenſibilité !

*La Baronne.*

Et dites, Meſſieurs les hommes, que nous ne ſommes pas plus tendres que vous.

*Le Chevalier.*

Loin de vous le diſputer, nous n'avons fait tous que profeſſer cette vérité ; vous ne ſeriez pas plus faibles que nous, ſi vous n'étiez pas plus ſenſibles.

*La Baronne.*

Ah ! Chevalier, cela s'appelle faire une mauvaiſe fin.

MADAME D'ERBY.

Pour le coup, je prends le parti du Chevalier.....

MADAME DE CHANCEAUX.

Et moi auſſi, à double titre; notre faibleſſe, quand elle ne vient que de notre ſenſibilité......

LA BARONNE.

N'en eſt pas moins une faibleſſe, & ces Meſſieurs croient n'en point avoir......

MADAME DE CHANCEAUX.

Ils ne diſent pas cela, il ne s'agit que du plus ou du moins.....

LA MARQUISE.

Meſſieurs, j'ai un morceau à vous lire; un ami du Marquis vient d'arriver de Ruſſie, où il n'à trouvé que des chagrins & des dégoûts, au lieu de la brillante fortune qui lui avait été offerte d'abord; car l'Impératrice lui avait confié l'intendance générale des Colonies de Saratow, dans le pays d'Aſtracan: il s'y prenait ſi bien, qu'il eût rempli les intentions de

la Czarine en peu de temps ; mais son systême n'était pas celui de ses Boyards ; ils ont craint que la beauté & la douceur du climat n'invitassent la Souveraine de la Neva, à donner la préférence aux bords fleuris du Wolga, projet de Pierre le Grand ; en conséquence, ils ont fait échouer & périr la colonie, & l'Intendant s'est trouvé enveloppé dans la disgrace générale. Ce galant homme a été quatorze ans avant de pouvoir être remboursé de ses avances, & il a eu l'honnêteté de ne vouloir point quitter la Russie qu'il n'eût payé ses créanciers ; après les avoir satisfait, il vient d'arriver avec les débris de sa fortune ; reconnaissant de quelques services que le Marquis a été assez heureux pour lui rendre, il m'a adressé ces vers-ci, que le Commandeur voudra bien lire, car il y a encore ici de l'éventail.

*Le Commandeur lit.*

*** En nos cercles brillans dès que vous paraissez,**
**De tous ses yeux on vous regarde,**
**Et de ses yeux encor, non, on n'a pas assez.**
**Au péril de vous voir le sage se hasarde,**

On s'applaudit tout bas, loin de s'en repentir,
D'avoir perdu son cœur & trouvé le plaisir.
À travers le corail d'une bouche vermeille,
Modulez-vous quelques accords,
Vous excitez d'autres transports,
On voudrait être tout oreille.

Ce Russe-là a le talent de deviner & d'exprimer le vœu de tout le monde.

*LA MARQUISE.*

Grand-merci, voici la réponse du Marquis, je peux la lire.

Aux bords de la Neva, dans l'empire des glaces,
Que neuf mois le soleil regarde obliquement,
J'avais cru les talens, le génie & les grâces
Engourdis sous le monument
Pris aux marais de la Finlande,
Et que sur une aride lande
Apollon répandait à regret & sans fruit
La lumière du jour & celle de l'esprit.
J'oubliais, cher Fl...., que, même auprès de
l'Ourse,
Les vrais nourrissons de ce Dieu
Ne ralentissent pas leur course,
Et que le froid par-tout est l'aiguillon du feu.
Ami, d'une épouse chérie,
Qui de fleurs & de fruits sut embellir ma vie,

Honorer la vertu, chanter les agrémens,
C'est à mes yeux avoir tous les talens.
D'une ancienne amitié c'est bien payer la dette;
De la mienne reçois les faibles intérêts.
Mon esprit fit ces vers, je maudis l'interprète,
Mon cœur les avait bien mieux faits.

LA BARONNE.

Que n'avez-vous envoyé cela à tous les journaux, les maris se seraient peut-être piqués d'honneur.

LA MARQUISE.

Vous n'en êtes pas quittes; le Russe a riposté, & vous trouverez, je crois, sa pièce plus habillée à la française que la première, qui n'était qu'une galanterie en robe de chambre. (*Elle lit.*)

* Du vice censeur intrépide,
Ardent ami, mari galant,
Juste appréciateur d'Armide,
J'ai reçu ton poulet charmant.
Ainsi que le Dieu de Cythère,
L'Amitié porte donc bandeau?
Et le feu vif de son flambeau
Echauffe bien plus qu'il n'éclaire?
Pour quelques vers de sentiment,
Fruit du cœur & non du génie,
Ton amitié me gratifie

D'un brevet pompeux à talens!
A ce titre, au talent peut-être,
J'aurais encore quelques droits
Si, sous le ciel qui nous vit naître,
J'avais pu d'Apollon étudier les lois.
Mais jeté sur le sol aride,
Où j'ai végété seize hivers,
Dans un air aux talens putride,
Loin du goût des arts & des vers,
Au bord de la Neva, dans ces palais de glaces
Qu'élève pesamment le Slavon orgueilleux,
Que pouvait ton ami? Sans muses & sans grâces,
Il était malheureux.
Sans art, sans étude & sans guide,
J'oserai pourtant quelquefois
Célébrer de la tendre Armide
Les vertus & la tendre voix:
De l'amitié, ce baume de la vie,
Je chanterai la douce ardeur
Sans alarmer la froide envie;
Tout mon esprit est dans mon cœur.

SAINTRÉ.

C'est en effet bien une autre touche; ces vers-là sont sentis. Ah! l'Amour & l'Amitié ont le talent de tout embellir.

MADAME D'ERBY.

Voyons si vous aurez fait comme eux,

en imitant le ſonnet du Taſſe que nous avons lu hier.

SAINTRÉ.

Je vais encore donner priſe à Dorival, j'ai brodé mon ſujet; en général une pièce en langue étrangère ne me ſert que de cadre.

LA BARONNE.

Qu'importe la bordure, il s'agit du tableau.

SAINTRÉ.

Voici le ſonnet italien :

SONETTO DEL TASSO.

Mentre che l'aureo crin v'ondeggia intorno
A l'empia fronte, con leggiadro errore;
Mentre che il vermiglio e bel colore
Vi fa la prima vera il volto adorno :
Mentre che v'apre il ciel più chiaro il giorno;
Cogliete, o Giovanette, il vago fiore
De' voſtri più dolci anni; e con amore
State ſovente in lieto bel ſoggiorno
Verrà poi l'verno, che di bianca neve
Suole i poggi veſtir, coprir la roſa,
E le piagge tornar aride e meſte.
Cogliete, ahi! ſtolte, il fior : ah! ſapete

Che fugaci son l'ore, e'l tempo lieve
E veloce, alfin corre ogni cosa.

Je l'ai paraphrasé ainsi :

Tandis, fraîches beautés, que de vos fronts altiers,
Qu'embellissent encor les erreurs séduisantes,
Retombent mollement mille boucles flottantes ;
Tandis que du printemps les vernis passagers
Ajoutent leur éclat à vos grâces touchantes,
Qu'un jour pur luit pour vous, que le ciel est serein,
Livrez à l'enjouement vos ames innocentes,
De la jeune saison cueillez les fleurs charmantes,
Et que l'Amour vainqueur en pare votre sein.
Bientôt le triste hiver, descendant des montagnes,
De flocons argentés blanchira les campagnes.
Sous son souffle glacé la rose se flétrit,
Il porte la langueur au sein de la nature ;
Les ruisseaux enchaînés suspendent leur murmure,
Et l'oiseau sans asile, ou se tait, ou gémit.
En vain cherchez alors les filles de l'Aurore
Sous les épais frimats qui couvrent les guérets ;
L'Amour & le printemps, eux seuls les font éclore,
Et l'hiver fut toujours la saison des regrets.
Sachez, jeunes beautés, que peindre avec des ailes
Les Heures & le Temps, l'Amour & le Plaisir,
C'est dire aux coeurs glacés, incertains ou rebelles,
Que l'instant du passage est l'instant d'en jouir.

LA BARONNE.

Comme vous l'avez dit, vous avez délayé l'italien; mais ses pensées s'y trouvent, votre tâche est remplie.

LA MARQUISE.

Qui est-ce qui nous enverra coucher avec une chanson?

MADAME DE LINTZ.

Ma nièce qui a parodié un air de Roland.

MADAME D'ERBY.

Oh! pour ça, ma tante, vous êtes d'une indiscrétion......

MADAME DE LINTZ.

D'une indiscrétion.......eh! mais les échos sont aussi indiscrets que moi, car vous les avez rebattus tout l'après-midi.

MADAME D'ERBY.

Au moins se taisent-ils quand on ne parle plus.

LA MARQUISE.

Allons, d'Erby, cette ariette nous revient de droit; dès que les échos de mon parc l'ont entendue, tôt ou tard ils nous

la répéteraient, & vous chantez mieux qu'eux.

*MADAME D'ERBY.*

C'est un essai que j'ai fait; tout le monde connaît l'air dans Roland:

*C'est l'Amour qui prend soin lui-même, &c.*

Eh bien! j'ai tenté de le parodier sur les mêmes rimes.

*LA MARQUISE.*

Voyons toujours; ce n'est qu'en essayant ses forces, qu'on les connaît & qu'on les augmente.

*MADAME D'ERBY chante.*

Ce n'est pas l'Amour, c'est toi-même
Qui fait le charme de ces lieux; *Bis.*
En toi seul je vois ce que j'aime. *Bis.*
Ah! lis ton bonheur dans mes yeux. *Bis.*
Viens à la source des désirs,
T'enivrer avec moi; viens en épuiser l'onde.
Oublions au sein des plaisirs
Tout ce qui nous fut cher au monde,
Rendons les Dieux jaloux de nos plaisirs,
De nos plaisirs.

*SAINTRÉ.*

Que cet air est tendre!

LA MARQUISE.

Les paroles le ſont-elles moins? D'Erby, je vous donne votre brevet, Saintré voudra bien le contreſigner ; mais croyez-moi, n'oublions jamais, même au ſein des plaiſirs, ce qui a droit à notre tendreſſe, à notre reconnaiſſance, en un mot, à notre ſouvenir. Ne rendons jamais perſonne jaloux de notre bonheur, ce ſerait l'altérer : au reſte, la morale de la chanſon eſt celle de l'opéra; l'auteur eſt en regle, &, de plus, c'eſt une parodie. Bon ſoir, mes amis, j'aurai une nuit délicieuſe, ſi des ſonges vous retracent tous agréablement à mon ſouvenir.

*Fin du deuxième volume.*


T



